N° 336 — Tome XCI 16 Juin 1911

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-deuxième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, EDMOND BARTHÈLEMY,
MAURICE BOISSARD, R. DE BURY,
GUSTAVE COHEN, GUY-CHARLES CROS, HENRY-D.-DAVRAY, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN,
ALPHONSE LABITTE, JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI,
MICHEL MUTERMILCH, PAUL PELTIER, PIERRE QUILLARD,
RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE, W.-M. THACKERAY (LÉON DEUBEL *trad.*),
JOSÉ THÉRY, OCTAVE UZANNE, AUGUSTE VERMEYLEN.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXI

SOMMAIRE

N° 336 — 16 Juin 1911

W.-M. Thackeray (Léon Deubel *trad.*)	*Lettres à la famille Baxter*	673
Gustave Cohen	*Gabriele d'Annunzio et le Martyre de saint Sébastien*	687
André Rouveyre	*Visages : LXVII. Georges Brandès.*	688
Guy-Charles Cros	*Poèmes*	710
Alphonse Labitte	*Ménageries d'insectes*	720
Gustave Kahn	*La Philosophie de la Nature dans l'Art de l'Extrême-Orient*	747
Octave Uzanne	*Les Marques de possession du Livre : Ex-Libris français*	756
Paul Peltier	*La Question Louis XVII et l'affaire Fualdès*	767
Auguste Vermeylen	*Le Jaif Errant* (I-II), roman	780

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Verlaine en pierre. Autres poètes, autres bustes. Le Culte du latin*	816
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	818
Rachilde	*Les Romans*	823
Jean de Gourmont	*Littérature*	827
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	832
Henri Mazel	*Science sociale*	836
Charles Merki	*Archéologie. Voyages*	841
José Théry	*Questions juridiques*	846
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	850
R. de Bury	*Les Journaux*	858
Maurice Boissard	*Les Théâtres*	862
Jean Marnold	*Musique*	866
Henri Albert	*Lettres allemandes*	872
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	876
Michel Mutermilch	*Lettres polonaises*	881
Guillaume Apollinaire	*La Vie anecdotique : La Journée de Paul Verlaine. Les Impromptus de Moréas*	885
Mercure	*Publications récentes*	888
—	*Echos*	890

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ERNARD GRASSET, Editeur, 61, rue des Saints-Pères, PARIS

Vient de paraître :

AUGUSTE RODIN

L'ART

Entretiens réunis par Paul GSELL

Un beau volume 15×21 orné de 100 gravures et dessins inédits du Maître. Prix : **6 fr.**

Collection LES ÉTUDES CONTEMPORAINES

Volumes parus : **LE VOLUME : 2 Fr.**

I. Le Culte de l'Incompétence.
Par Émile FAGUET, de l'Académie Française.

II. La Sorbonne.
Par Pierre LEGUAY.

III. La Crise organique de l'Eglise en France.
Par Paul VULLIAUD.

IV. Le Milieu médical et la Crise médico-sociale.
Par le Docteur GRASSET.

V. Les Fonctionnaires.
Par ***.

VI. L'Officier Contemporain.
Par le Capitaine D'ARBEUX.

VIENT DE PARAITRE :

VII. L'Horreur des Responsabilités, suite au Culte de l'Incompétence, par Émile FAGUET, de l'Académie française.

Bernard GRASSET, Editeur,

Ouvrages couronnés par l'Académie Française (1911)

GRAND PRIX QUINQUENNAL :

CHARLES PEGUY

ŒUVRES CHOISIES

Un vol. in-18, 420 pages, orné du portrait de l'auteur par J. LAURENS..... 3 50

PRIX ALFRED NÉE :

LOUIS BERTRAND

LE LIVRE DE LA MÉDITERRANÉE

Un vol. in-18 jésus, 360 pages..... 3 50

PRIX GUIZOT :

HENRY GAILLARD

ÉMILE AUGIER ET LA COMÉDIE SOCIALE

Un vol. in-8 Prix..... 6 fr.

PRIX MONTYON :

ANDRÉ FERGAN

L'ASCÈTE

ROMAN

Un vol. in-18 jésus..... 3 50

PRIX MONTYON :

MAURICE LA BELANGERAIE

LE CLOCHER FLEURI

ROMAN

Un vol. in-18 jésus..... 3 50

rue des Saint-Pères, PARIS

Viennent de paraître :

JEAN GIRAUDOUX

L'ÉCOLE DES INDIFFÉRENTS

I. Jacques l'Égoïste. — II. Don Manuel le Paresseux. — III. Bernard, le faible Bernard.

vol. in-16..... 3 50

JOACHIM GASQUET

LE PARADIS RETROUVÉ

POÈMES

vol. in-16..... 3 50

PIERRE DE BOUCHAUD

LE LUTH DORÉ

POÈMES

vol. in-16..... 3 50

CARLOS REYLÈS

LA MORT DU CYGNE

Traduit de l'espagnol par Alfred de BENGOÉCHEA

vol. in-16..... 3 50

Dans la collection des « Chefs-d'œuvre inconnus » :

DUCLOS

HISTOIRE DE Mme DE SELVE

vol. in-16 *(introduction par Émile Henriot)*..... 2 fr.

LOUIS PERGAUD

La Revanche du Corbeau. Nouvelles Histoi de Bêtes. Volun in-18..... 3

EUGÈNE DEFRANCE

Catherine de Médicis. Ses Astrologues et ses Ma ciens envoûteurs. Docume inédits sur la diplomatie et les sciences occultes du XVI^e siècle. Avec vingt illust tions. Vol. in-18..... 3

REMY DE GOURMONT

Le Pèlerin du Silence (Le Fantôme. Le Châte Singulier. Le Livre des I tanies. Théâtre muet. Pages retrouvées). Nouvelle édition. Vol. in-18. 3

LAFCADIO HEARN

Chita. Un Souvenir de l'Ile Dernière. Traduit de l'anglais par M. Logé. Vol. in-18..... 3

EDMOND LEPELLETIER

Histoire de la Commune de 1871
I. Le Dix-Huit Mars. Vol. in-8..... 7

A. VAN GENNEP

Religions, Mœurs et Légendes. Essais d'Ethn graphie et de Linguistique, 3^e série. Vol. in-18..... 3

TANCRÈDE DE VISAN

L'Attitude du Lyrisme contemporain
(Francis Vielé-Griffin, Henri de Régnier, Emile Verhaeren, Mauric Maeterlinck, Paul Fort, Adrien Mithouard, Robert de Souza, Albe Mockel, Maurice Barrès, André Gide, Novalis, H. Bergson). Volun in-18..... 3

LÉON BLOY

Le Vieux de la Montagne, *pour faire suite* Mendiant ingrat, Mon Journal, *à* Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne *et* L'Invendable, 1907-1910. Préface par ANDRÉ DUPONT, avec deux gravure Vol. in-18..... 3

PAUL CLAUDEL

Théâtre. *Première série.* Tête d'Or. *Première et seconde version* Vol. in-18..... 3

CLAIRE RICHTER

Nietzsche et les Théories biologique contemporaines. Vol. in-18..... 3

J.-W. BIENSTOCK ET D^r A. SKARVAN

Au Pied de l'Echafaud. Récits, traduits du russ de Andréev, Anoutchine, Boretzky, Korolenko, Séménov, Tolst Wladimirov. Vol. in-18..... 3

LETTRES A LA FAMILLE BAXTER

—

En 1850, à la suite de l'internement de sa femme dans une maison de santé, William Thackeray, que la publication du *Livre des Snobs* et de *la Foire aux Vanités* avait mis en lumière tout en le laissant dans la médiocrité, entreprit, dans les villes importantes du Royaume-Uni, une série de conférences sur les principaux humoristes anglais. Le succès de cette tournée fut éclatant encore que peu rémunérateur. Il détermina l'écrivain, soucieux alors de pourvoir à l'entretien de ses filles, à passer en Amérique, afin d'y recueillir un peu de cette gloire monnayée qui, là-bas, s'égale, en l'accompagnant, à la plus pure.

C'est au cours de cette seconde tournée, véritablement triomphale, qu'il fit la connaissance, à New-York, de la famille Baxter, composée du père, de la mère et de deux filles. Une amitié amoureuse, faite d'estime et de respectueuse tendresse, unit bientôt l'écrivain à l'aînée des demoiselles Baxter, répondant au nom de Sarah, ou plus familièrement de Sallie. Dix années durant, l'auteur de *Vanity fair* resta en correspondance avec la jeune fille, par l'intermédiaire de ses parents. En 1855, pendant le deuxième voyage de l'écrivain aux Etats-Unis, Sarah épousa M. Hampton. Elle mourut, après sept années de mariage, c'est-à-dire moins d'un an avant Thackeray.

C'est la survivante de la famille, la sœur cadette de Sarah, âgée de seize ans lors du premier voyage de Thackeray, qui vient de livrer cette correspondance à la publicité.

Nous en donnons ici, non pas la matière intégrale — elle constitue deux forts volumes — mais les extraits les plus curieux et les plus susceptibles d'apporter une contribution nouvelle à l'histoire de la vie

sentimentale et intellectuelle du grand écrivain dont l'Angleterre va célébrer prochainement le centenaire (18 juillet 1911).

L. D.

PREMIER VOYAGE EN AMÉRIQUE

(1852-1853)

Boston, 22 décembre 1852.

Chère madame Baxter,

J'ai jeté au feu deux lettres que j'ai écrites hier, deux lettres très belles, longues, tendres et sentimentales. Elles étaient trop longues, trop sentimentales et trop tendres. Cela vous aurait déplu que je continue à vous écrire sur ce ton-là. Peut-être auriez-vous souhaité que je ne vous écrive plus du tout, ce qui engendrerait chez moi une misanthropie furieuse. Aussi, je vous en prie, permettez-moi de continuer... Ah ! interruption n° 3 : voici une, deux, trois lettres de chez moi qui sont ici depuis je ne sais combien de temps. Je vous en envoie une d'Annie (1). Elle fait un si joli tableau de ma vieille et digne mère et de son vieil époux ! Lui, un homme si gaillard, elle, une si jolie dame ! Je n'en ai jamais vu une aussi belle, non jamais, Mlle Sarah !

Je serais curieux de savoir ce que je ferais si quelqu'un me disait : « Mon ami, venez passer la soirée de Noël avec nous. Vous pourrez aussi déjeuner chez nous et rester toute la journée du dimanche et encore une partie du lundi. » Vraiment, je suis curieux de savoir si j'irais. Le jour de l'an n'est pas aussi agréable. Il y a chez vous constamment des visites et tous ces gens en visite diront naturellement : « Tiens, voilà le vieux M. Thackeray encore ici. » Puis-je venir ?

—

Boston, décembre 1852.

A madame Baxter,

J'envoie à certaine jeune dame (2) par l'intermédiaire de M. Crowe quelque chose qui lui plaira, je pense. J'espère aussi n'avoir pas offensé les jeunes dames en prenant congé d'elles dernièrement (3). Mais, je n'ai pas pu faire autrement, je ne

(1) Fille aînée de Thackeray.
(2) Sarah Baxter.
(3) Thackeray s'excuse d'avoir embrassé les demoiselles Baxter en les quittant.

me suis pas rendu compte sur le moment de ce que je faisais, et après que la chose fut faite, je fus moi-même si étonné que je savais à peine où j'en étais. Je ne le ferai plus jamais mes jeunes dames — à moins donc que vous ne le permettiez, et sérieusement, monsieur et madame Baxter, je vous prie de m'excuser, mais je n'y ai mis aucune mauvaise intention et j'espère que M. Baxter embrassera aussi un jour mes enfants. Il est vrai qu'ils ne sont pas aussi jolis que les siens, mais ils sont aussi bons que ceux de n'importe quel autre homme.

Donc, dans la boîte à bonbons, et pour mademoiselle Sally ou Sallie — réellement c'est la façon la plus défectueuse d'écrire votre nom, mademoiselle... figurez-vous qu'Abraham ait appelé sa fille Sally, c'eût été franchement inconvenant pour son âge — donc, dans la boîte, il y a une bague, selon vos goûts. Elle est en perles d'Amérique (eau douce et or américain). Laissez-moi le plaisir de vous donner quelque chose pour le nouvel an. On m'a payé des prix si fabuleux qu'il faut absolument que je donne quelque chose à quelqu'un...

Le samedi 8, je serai de nouveau près de vous. Si cette remarque veut dire autre chose que m'inviter ce jour-là à déjeuner, je ne comprends plus ! Tout le monde paraît connaître mes relations d'amitié avec la maison brune (1). Les dames prononcent devant moi le nom de mademoiselle Baxter en l'accompagnant d'un petit coup d'œil d'importance que j'accepte, d'ailleurs, avec un tendre empressement.

—

Boston, 26 février 1853.

Demain, je descendrai le Potomac, sur lequel madame Esmond Warrington et ses deux fils avaient coutume de naviguer quand ils allaient voir leur ami Washington (2).

Je me demande si quelque chose va naître de ce prologue et si jamais je viendrai à bout de mon histoire... Après avoir écrit ce qui précède, j'ai commencé à réfléchir ; puis j'ai écrit quelques lignes en français à Sallie, et voilà que les quelques lignes sont devenues une longue, longue lettre d'un

(1) La maison des Baxter.

(2) Le Potomac est la rivière qui limite avec le Rappahannoc le domaine de Castelwood en Virginie, que Thackeray attribue à la famille Esmond dans son livre intitulé : *Henry Esmond esquire, colonel au service de sa Majesté la reine Anne*, paru en 1852.

français si pur quant au style — quant à la grammaire, c'est une autre question — que je préfère après tout ne pas envoyer la lettre et me contenter d'un petit bonjour en anglais et dire bien simplement qu'elle m'écrive quelques lignes, si elle peut trouver dix minutes...

—

Richmond (Virginie), 3 mars 1853.

Il faut que je l'avoue à mon grand regret, je n'éprouve aucun effroi à voir des nègres; je m'amuse tout au plus de leurs allures grotesques qui se manifestent en tout et de leurs manières réjouies.

—

Charleston, 11 mars 1853.

Les nègres m'intéressent beaucoup, surtout les petits mulâtres, qui sont moitié répugnants, moitié mignons, et qui excitent en moi un sentiment mêlé d'amusement et de compassion. C'est un plaisir de voir comme les maîtres sont bons pour ces enfants. Je voudrais que quelques-uns de mes compatriotes pussent les voir !

—

Londres, 3 juin 1853.

J'ai rencontré hier à un dîner Mme Beecher-Stowe, qui m'a désillusionné de très agréable façon. Au lieu de la femme insupportable que je m'étais représentée d'après son horrible photographie, j'ai trouvé une dame à l'air doux, presque belle, avec des yeux aimants et un gracieux sourire. Son visage et son attitude me persuadent qu'elle est bonne et sincère, et si jamais j'arrive un jour à avoir une propriété à la campagne et des loisirs, certainement je prendrai *la Case de l'oncle Tom* et j'essaierai de le lire. J'ai dit néanmoins à Lord Shafterbury, qui paraît vénérer Mme Stowe, qu'il y avait encore en Amérique d'autres gens que des noirs et que les vingt-trois millions de blancs m'avaient encore plus intéressé que les nègres.

—

Calais, juillet 1853.

O Dieu ! quels dîners fins j'ai faits pendant ces trois dernières semaines ! Comme j'en suis las ! Vous ai-je communiqué l'affligeante nouvelle : J'ai été obligé de me faire arracher trois dents. Non, Sallie, je ne veux plus jamais devenir amou-

reux; il est vrai que j'ai vu une jeune fille qui aurait pu m'induire en tentation. Il fut — en passant — question de faire venir la dite dame auprès de mes filles pour qu'elle soit leur préceptrice, leur dame de compagnie, mais je lui ai dit : « Non, ma chère amie, vous êtes bien trop belle pour cela... »

Où pensez-vous, mademoiselle Sarah, que je vous griffonne ces lignes? A l'hôtel de M. Dessein (1), dans la chambre même de Sterne. Je me suis couché au lieu de continuer cette nuit mon voyage sur Paris. Je souhaite que ce que j'écris maintenant fasse trois pages de mon livre, ce qui représenterait pour moi trois cents shillings — malheureusement, comme vous voyez, ça ne fera que vingt-cinq centimes que j'offre à mes chers amis de la maison brune. Le portrait de Sterne me regarde du haut de la cheminée, de la même cheminée devant laquelle, il y a quatre-vingt-dix ans, il réchauffait ses vieilles jambes sèches. Il semble dire : « Tu as parfaitement raison, j'étais un esprit chimérique, mais toi, mon cher, n'en es-tu pas un également? » Paix! paix! M. Sterne, ne me servez pas vos *tu quoque*.

—

Paris, 4 juillet 1853.

Aujourd'hui, j'ai vu, rue Vivienne, une jeune et belle Américaine en voiture. Elle vous ressemblait, sa robe était de la même couleur que la vôtre. Cette vue gonfla ma poitrine d'un flot de doux sentiments. Je fus tenté de courir après la voiture, de l'arrêter et de demander à la dame : « Savez-vous quelque chose d'une certaine S. B. à New-York? » La voiture s'éloigna et me laissa seul avec mes sentiments.

O vous, fantômes anciens! J'avoue que pendant un instant je ne vis plus rien de l'animation de la rue : tous ces fantômes m'avaient complètement transporté dans leur domaine magique. On n'oublie rien. Nous essayons d'enterrer nos souvenirs, mais ils ressortent toujours de leurs tombes et nous disent : « Nous voici, maître ! » T'imaginais-tu que nous étions morts? Oh! non, nous ne faisons que dormir, nous nous

(1) Voici le portrait que Sterne a tracé, dans *le Voyage sentimental*, de ce délicieux M. Dessein, qui n'eut pas l'heur de plaire à l'humoriste anglais : « Je regardai M. Dessein de part en part, je le considérai pendant qu'il marchait, de profil, puis de face. Je trouvai qu'il ressemblait à un Juif, puis à un Turc. Sa perruque me déplut. Je le maudis par mes dieux, je le souhaitai au diable » (chapitre XII, Calais).

éveillons de temps en temps et nous te visitons. Nous viendrons à toi tout vieux que tu puisses être et toujours nous serons aussi frais, aussi enjoués que maintenant. Nous disons : « Songes-tu encore à S. B. ? Te souviens-tu de ses yeux ? Sais-tu encore qu'elle a deux fossettes dans les joues? Et te rappelles-tu le timbre de son rire qui était parfois quelque peu précieux, mais qui te faisait toujours, malgré tout, l'effet d'une musique, hein? vieux fripon ? »

Oui, le rire et le regard s'allument et s'éteignent comme des lueurs dans le passé et viennent glisser auprès de moi comme cette voiture de la rue Vivienne.

Une idée nouvelle ! Le héros de mon livre (1), si je le faisais amoureux ? Si sa belle l'abandonnait ensuite ? Cela ne lui briserait pas le cœur : je ne pense pas qu'il aura beaucoup de cœur, et, de plus, ce serait faire les choses à l'envers s'il avait le cœur brisé dès les premiers numéros. — Encore un pâté, cette encre est si claire ! — J'ai écrit à votre mère que j'avais couché à Calais dans la chambre de Sterne. N'est-ce pas curieux ? Je voudrais savoir si tous les écrivains sont des comédiens et s'ils n'ont pas de cœur. J'en connais un qui n'en a pas. Pensez donc qui vous voudrez. Il y a sûrement un jeune homme dès maintenant à New-York ou à Saratoga ; j'en suis fort aise, ma parole! j'en suis fort aise.

—

Paris, 5 juillet 1853.

Charles Pearman, mon nouveau domestique, est arrivé hier soir de Londres et ne m'a pas apporté de lettre de vous. Savez-vous, mademoiselle, que c'est très singulier et très désagréable? Vous ne pouvez pas savoir, après tout, s'il n'est pas venu exprès de Londres pour m'apporter cette lettre, et puis *nothing*, *rien*, *nix* (2) !

Je vais arrêter là ma lettre et vous donner à tous le bonjour. Je prends maintenant les deux mains de Sarah dans les miennes — ne souriez pas d'une façon si impertinente, mademoiselle — et je dis : Adieu, chère Sarah ! et n'oubliez pas que je suis toujours votre vieil ami bien dévoué.

—

(1) *L'histoire de Pendennis*, sorte d'autobiographie.
(2) Les trois mots sont dans le texte anglais.

Vevey, 26 juillet 1853 (matin).

C'est triste à dire, mais B... est gâté par le manque de cœur de Londres : ce Londres qui est la chose la plus impie, la plus respectable — chose n'est pas le mot propre, mais je n'en trouve pas d'autre — Je veux dire que la société a des sentiments mesquins, qu'elle est heureuse et satisfaite, bienveillante, très bien élevée, avec un savoir-vivre naturel, sans la moindre extravagance, qu'elle tient à une grande propreté et va tous les dimanches à l'église, mais... L'étonnant moraliste que je fais ! Je crois bien que je vais appeler Annie et travailler avec elle à mon nouveau roman (1). Je vois un chapitre percer à travers le sermon qui précède et il faut, comme vous savez, que je ne perde jamais de vue mon but principal... (écrit le même soir).

J'ai donc appelé Mlle Annie auprès de moi, après avoir mis de côté ma lettre, et nous avons travaillé ensemble sans nous arrêter jusqu'au déjeuner. Le roman a fait des progrès satisfaisants. Ce n'est pas moi qui en serai l'auteur. C'est M. Pendennis qui écrira les mémoires de son ami et à l'aide de ce petit masque — que j'emprunte, je suppose, à Pisistrate-Bulwer (2) — je serai en état de parler beaucoup plus librement qu'en mon nom propre. Cette idée ne m'est venue qu'hier soir et je me sens infiniment soulagé depuis que je l'ai adoptée.

—

Paris, octobre ou novembre 1853.

J'ai écrit si longuement à votre mère et aux jeunes filles que j'ai maintenant pour New-York comme le mal du pays. Il n'y a aucun mérite à ce que je vous aime, pas plus qu'à aimer les pêches ou les noix confites : il y a que je ne peux pas faire autrement. Sûrement, je vous l'ai déjà dit mille fois. Tout honnête homme se répète constamment. Si un homme ne se répète pas, prenez garde à lui, car lui aussi est constamment sur ses gardes.

(1) Qu'est-ce que fut au juste cette collaboration du père et de la fille ? Nous ne saurions le dire. Rappelons seulement qu'Anna Isabella Thackeray, devenue Mrs Ritchie, publia à son tour de nombreux ouvrages parmi lesquels nous citerons : *The story of Elisabeth* (1863), *Old Kensington* (1865), *Miss Angel* (1875), une étude sur Mme de Sévigné, des souvenirs sur Tennyson, Ruskin et les Browning ; enfin elle donna ses soins à une édition complète des œuvres de son père.

(2) Bulwer-Lytton, auteur des *Derniers jours de Pompéi* et de *Rienzi* (1803-1873).

Je crois que si je retourne à New-York, je n'irai pas chez vous et je ne vous reverrai pas. Ce sera, je pense, ce qu'il y a de mieux, croyez-le. Nous avons passé de si beaux jours ensemble ! *Wir hatten uns alle so lieb* (1) (tous nous nous aimions tant) que nous ne pouvons plus hausser le diapason en pareille matière. Vous ne m'aimeriez plus avec des cheveux teints, je le sais ; et je suis devenu si gras que c'en est effrayant. Vous, de votre côté, vous écrivez que vous êtes si vieille, si changée ! A votre âge, mon amie, cela se comprend bien. A vingt ans, on n'est plus jeune dans votre climat, surtout quand on a tant de chagrin ! Qu'est-ce qui vous rend si malheureuse? Je voudrais pouvoir l'apprendre. Il y a certain sujet sur lequel je ne dois pas vous écrire, m'avez-vous dit. C'est probablement la cause de votre chagrin. Maintenant que je suis à des milliers de lieues de distance, j'ai idée que les larmes d'une femme de vingt ans sécheront bientôt. Une jeune fille que j'aimais bien me demanda un jour conseil dans une affaire de mariage. Elle me demandait si elle devait prendre un vieux monsieur qu'elle ne faisait qu'estimer. Quel conseil vous figurez-vous bien que j'aie donné? Absolument aucun. C'est un cas pour lequel un médecin ne peut pas prescrire d'ordonnance et où le patient seul doit prendre une décision. La conclusion, c'est que cette jeune fille prit un autre homme qu'elle estimait et, naturellement, ils ont des enfants et sont, comme on dit, très heureux. Quel bavardage inutile ! Un cas n'est jamais semblable à l'autre.

DEUXIÈME VOYAGE EN AMÉRIQUE
(1855-1856).

Tremont (Massachusetts), 11 décembre 1855.

Mes chers amis,

J'éprouve comme le sentiment de mal faire, et pourtant je fais bien (2). Je suis resté éveillé pendant la nuit des heures entières, le soir que Baxter m'eut dit qu'il désirait que j'allasse le lendemain à New-York. J'ai songé à toutes les bontés, à toutes les prévenances que vous avez eues pour moi et j'ai

(1) En allemand dans le texte.
(2) Thackeray, prié d'assister au mariage de Sarah, décline l'invitation des Baxter.

senti que je désirais faire tout ce qui pourrait vous plaire. Malheureusement, je suis retenu ici mercredi et jeudi par un engagement auquel je ne puis me soustraire. D'ailleurs, est-ce qu'un homme qui grelotte de fièvre doit songer à reprendre sa parole simplement pour voir une jeune et jolie fille devenir heureuse ?

Ma chère Sarah, je ne peux pas venir, mais je vous dis de tout cœur : que Dieu soit avec vous et avec votre mari ! J'espère qu'il deviendra mon ami et que je serai toujours votre

W. M. THACKERAY.

—

Tremont, 15 décembre 1855.

Cher monsieur Baxter,

Je crois que ce sera pour vous une compensation d'apprendre que j'ai eu justement mercredi un bel accès de fièvre qu'il m'a fallu supporter en grinçant des dents, pendant qu'une famille de quakers me faisait ses compliments. L'accès n'a fait qu'empirer dans la nuit, si bien que je suis resté couché hier toute la journée, souffrant sérieusement, et que j'ai dû renoncer à ma conférence à Providence. Figurez-vous que j'ai eu cet accès mercredi à New-York ! En outre, quels eussent été les regrets de Baxter, si j'avais perdu les recettes de quatre jours pour le plaisir d'aller à une cérémonie à laquelle j'aurais à peu près autant aimé assister qu'à une séance chez le dentiste si l'on arrachait une dent à un de mes enfants ! Quand mon accès se déclara, ce fut pour moi une consolation de me représenter tout cela et de dire en poussant un soupir : « Voilà ! Baxter verra bien maintenant que j'avais raison. »

J'ai lu la vie de Gœthe, le vieux vilain qui, à 75 ans, conçut pour une jeune fille une grande passion, dont il garda une profonde blessure. La jeune fille s'en retourna *apprendre à lire*.

—

Baltimore, 11 janvier 1856.

Plus tard, dans quelque temps, j'écrirai à la dame dont vous parlez (1). Je ne puis pas encore maintenant : il y a quelque chose qui nous sépare, je pourrais être assis des heures entières à côté d'elle et n'être pas capable d'ouvrir la bouche.

—

(1) Sarah.

Savannah, 17 février 1856.

Comme vos — je dirais presque nos — demoiselles étaient fraîches à Charleston! Sallie, dans sa robe bleue à dentelles, était charmante, comme dans les contes, une princesse parée pour le bal. Son mari, chaque fois que je l'ai vu, m'est devenu de jour en jour plus sympathique.

—

7 mai 56 (à bord du « Baltic » en compagnie du pilote).

Heureusement, deux jours avant mon départ, je suis allé chez Tiffany, où j'ai vu cette petite théière impertinente et mignonne (je n'en trouverai sûrement pas de meilleure en Angleterre), et j'ai donné l'ordre de l'envoyer le 12 décembre comme souvenir à Sarah Hampton.

—

Londres, 12 juillet 56.

J'écris dans mon lit et passablement malade. Depuis mon retour, j'ai été souffrant et obligé de renoncer à toutes les vanités, à toute la pompe de ce méchant monde et à tous les plaisirs coupables de la saison. Mais je vais maintenant sérieusement mieux et je me berce de l'espoir que j'irai encore beaucoup mieux. Toute la mélancolie dont je souffrais et que vous vous rappelez, cette morne indifférence devant la vie, etc... provenaient de souffrances physiques, et non morales, comme nous nous le figurions romantiquement. Mes maux se sont considérablement améliorés et la mélancolie disparaît avec la maladie. L'année prochaine, je serai aussi gai qu'un homme de vingt ans et complètement réconcilié avec la vie. J'espère même prendre de nouveau intérêt à des vulgarités : cartes, politique, menu de mon repas ou de celui de mon voisin. Tandis que j'écris, ces demoiselles entrent dans ma chambre et je leur demande : A qui pensez-vous que j'écrive? Minnie (1) rejette la tête en arrière et dit : « A Sallie Bax ! »

—

Londres (Brompton), 2 novembre 56.

Chère madame Baxter,

Il faut que j'essaye de vous écrire une petite lettre depuis mon lit et couché sur le dos. Un de mes vieux accès de fièvre m'a obligé de me coucher, mais il faut que je sois rétabli demain. Je dois en effet aller à 400 lieues d'ici faire des confé-

(1) Deuxième fille de Thackeray.

rences à Edimbourg. C'est avec un visage furieux que je vous souhaite, cher grand-père et chère grand'mère, beaucoup de bonheur à l'occasion du joyeux événement que vous m'annoncez (1). Puisse le petit homme prospérer et avoir d'heureux rejetons ! Puisse-t-il ne jamais commettre un crime ou en être la victime dans un wagon de chemin de fer de Géorgie ! Fasse le ciel qu'à son époque il ne soit plus à l'ordre du jour d'applaudir ceux qui régalent de coups de trique des sénateurs inoffensifs. Aho ! voilà que je sens de nouveau un petit point !

—

Manchester, 10 décembre 56.

Je songe que nous nous rapprochons de l'anniversaire de certaine naissance et je vous souhaite qu'il revienne encore souvent. La lettre que vous m'avez écrite peu de temps avant la naissance de votre fils était si trempée de larmes que je n'ai pas pu trouver le courage de vous répondre. Mais tout cela se passait avant la naissance de ce garçon. Espérons que la vie a maintenant pour vous d'autres intérêts et un nouveau charme.

FIN (1857-1862)

Londres, 1er novembre 1857.

Je viens d'achever ma petite campagne électorale à Oxford (2). S'il n'y avait pas eu l'affaire du sabbat, j'aurais probablement été élu ; mais précisément sur ce point-là je ne veux faire aucune concession, soit pour obtenir un siège, soit pour récolter de la gloire. Je me trouve tout aussi bien en dehors du Parlement que dans son sein. Dites à Sallie que ma mélancolie persiste, que je ne suis plus jamais devenu amoureux d'aucune autre et n'ai pas envie de le devenir, que personne ne veut venir chercher ma fille, qui est toute la joie de son père.

—

Londres, 25 avril 1858.

Je souffre presque constamment d'un certain genre de crampes d'estomac : après cinq jours de souffrances, je vais mieux ; puis cinq jours se passent à grogner et à ruminer au sujet de mon livre ; puis viennent quinze jours de travail et

(1) La naissance du fils de Sarah.
(2) Thackeray se présenta à Oxford sans succès à la Chambre des Communes.

de nouveaux accès. Quelle histoire abominablement bête j'écris là ! Ne me contredisez pas, je dois mieux le savoir que pers onne. Le vieux squelette agonisant n'est plus capable d'imaginer des péripéties quelconques ou de faire sortir un caractère. Oui, madame Sarah, vous hurlez sur votre plage et moi je rugis sur la mienne. Venez, allons prendre gaîment congé de nos amis — mais sans rien leur dire — montons sur le sommet d'un rocher et jetons-nous la tête en bas pour noyer tous nos chagrins dans la mer profonde (1). Je parle très sérieusement. Vous figurez-vous que je plaisante? Oh ! non, et je vous dis : ça m'est égal, je suis un homme fini ; le foie est cause de tout.

—

J'ai idée qu'un peu de taraxacum ferait du bien à Sallie. Elle est encore relativement jeune. Si j'avais envie de voir ses enfants, je le dirais, mais je n'en ai nulle envie. Par convenance, faut-il tout de même que je leur envoie le bonjour ? Eh bien ! que le bon Dieu soit avec vous, mes chers petits. Là maintenant, allez-vous-en, jolis petits cœurs! Ah ! sans-cœur, dit tante Lucie,et elle prend fièrement la porte. « Mais c'est qu'il est vraiment malade, dit la grand'mère ; c'est un fait... » Pourtant je vais un peu mieux, je crois maintenant que je suis venu à bout de cette lettre absurde.

—

Londres, Noël 1860 (Brompton).

Avez-vous jamais vu une estampe coloriée, intitulée *la Beauté d'occident* ? Elle est pendue dans ma chambre, parce qu'elle ressemble à une jeune dame que j'avais coutume d'admirer beaucoup. Est-ce cette effroyable Sécession qui vous a empêchés de venir en Europe ? ou bien, voulez-vous attendre que ma belle maison neuve à Palace Green, Kensington, en face du vieux palais, soit achevée? Si je suis encore de ce monde, j'y écrirai, s'il plaît à Dieu, l'histoire de la reine Anne. Tous mes chers parents sont furieux de me voir assez orgueilleux, prétentieux et dépensier pour me faire bâtir une si belle maison. L'un d'eux qui n'a jamais, jusqu'à présent, dans toute sa

(1) Thackeray répète plaisamment la dernière syllabe de ces mots, à la façon dont elle est répétée dans certains refrains populaires. Il faudrait traduire : *tous nos chagrins-rins-rins dans la mer profonde-fonde-fonde*.

vie, trouvé un trait d'esprit m'a dit: « Il vous faudra l'appeler *Vanity fair.* »

—

Londres, 24 mai 1861.

... J'étais précisément en train de lire aussi une lettre très belle, très amicale et très mélancolique de Sarah Hampton. Elle tend les bras vers un fantôme du passé. Je suppose que vous n'aurez pas maintenant le courage de partir de chez vous: la guerre rend les choses si incertaines !

—

Londres, 9 mai 1862.

...Ainsi donc, depuis la mort de son mari, ma pauvre vieille mère voyage çà et là et n'est bien nulle part. J'ai probablement hérité d'elle une inclination à l'abattement, mais j'ai en plus une forte dose d'humour qui fait rire maintes fois sa vieille amie la mauvaise humeur.

—

Kensington Palace green, Noël 1862.

Mes chers amis (1)

J'ai là, votre lettre depuis longtemps. J'avais déjà appris la nouvelle par M. John Dillon, qui a des amis dans le Sud. Mais je n'avais pas le courage de vous écrire. Je sais qu'il n'y a pas pour vous de consolation. J'ai moi-même perdu un enfant autrefois : cela suffit pour vous dire que je comprends votre douleur. Depuis longtemps, je n'ai rien lu de si triste que le récit de ce voyage de Lucie avec son père. Je regarde le portrait de Sarah dans mon album, puis l'estampe que j'ai achetée, il y a des années, parce qu'elle me rappelait Sarah, telle que je l'ai vue pour la première fois. Quelle magnifique créature ! Quelle vie ! Quel rire ! Quelle gaieté ! Et de tout cela, plus rien ! Et vous autres, malheureux, vous restez là à pleurer votre enfant chérie. Les lettres qu'elle me faisait parvenir, à de longs intervalles, étaient horriblement tristes. Et quel air mélancolique elle avait sur sa dernière photographie ! Comme je me souviens bien de sa toilette et du ruban rouge qui entourait ses cheveux ! Et maintenant... j'ouvre encore votre lettre et je vois devant moi une mère affligée. Quel accueil chaleu-

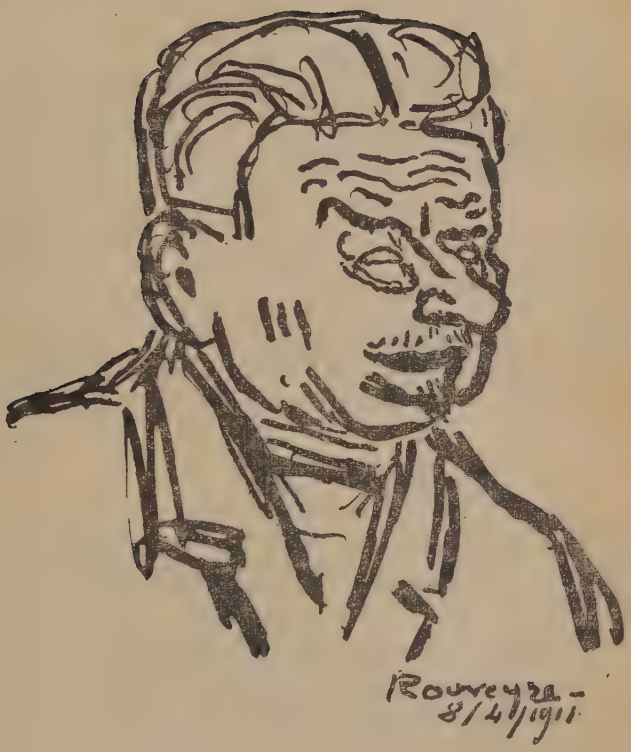
(1) Lettre de condoléances à la famille Baxter, qui vient de lui annoncer la mort de Sarah.

reux ! Quel bonheur calme au coin du feu ! Et quels visages aimables revivent devant mes yeux ! Et le sien était le plus rayonnant de tous ! Amen!

Pendant cette pause, j'ai songé à la table hospitalière de votre salle à manger et j'ai revu les esprits qui s'agitent autour d'elle.

W. M. THACKERAY.

Traduit de l'anglais par Léon Deubel.



GEORGES BRANDÈS

GABRIELE D'ANNUNZIO
ET LE MARTYRE DE SAINT SÉBASTIEN

—

« Assemblée faicte en la maison de la ville et cité de Chalon, le 25e jour du mois de décembre l'an 1496, touchant *le jeu de monsieur* SAINT SÉBASTIEN...

« Attendu que, depuis environ six ans en ça, ladicte ville n'a esté exempte de la maladie contagieuse appelée peste, les habitans de ladicte ville, en l'onneur de Dieu et de monsieur saint Sébastien, intercesseur d'icelle maladie et, affin qu'il plaise à Dieu le créateur retirer sa main et lesdicts habitans puissent d'uy en arrière estre preservéz de ladicte maladie,.. l'on mectra sus *le jeu et mistère* du glorieux amy de Dieu monsieur SAINT SÉBASTIEN pour icelluy jouer le plus tost que faire se pourra bonnement... (1). »

De même, à quatre siècles de distance, pour nous préserver à notre tour de la peste des corruptions, de la pourriture des choses basses et laides, un

> ... Florentin en exil,
> qui bégaye en langue d'oïl
> comme le bon Brunet Latin (2)

offre à nos méditations ou à nos prières une œuvre sereine, savante, hautaine, un nouveau *Martyre de saint Sébastien* dans la forme des vieux mystères.

Le moyen-âge français nous en a laissé deux sur ce thème, l'un qui fut joué à Lanslevillard en Savoie, en 1567, et qui est publié (3), l'autre encore inédit et qui est à la Bibliothèque Nationale (4).

Comme l'affabulation de M. d'Annunzio elle-même, ces pièces ont leur source dans les récits attribués à saint Ambroise (seconde moitié du IVe siècle) et que les Bollandistes ont imprimés dans les *Acta Sanctorum* (5).

(1) *Bulletin du Comité historique*, t. II, Paris, 1850, pp. 119-125. Communication de M. Marcel Canat.

(2) Prologue publié par *l'Illustration* du 20 mai 1911, p. 404.

(3) Par Fr. Rabut dans les *Mémoires de la Société Savoisienne d'histoire et d'archéologie*, t. XIII, 1872, pp. 263 et suivantes.

(4) Nouvelles acquisitions françaises 1051. J'analyserai ce manuscrit dans un article de *la Grande Revue* du 25 juin 1911. Le ms. 12539 du fonds français est apparenté au manuscrit publié par Rabut qui est aussi entré récemment à la Nationale. Cf. G. Quedenfeldt, *Die Mysterien des heiligen Sebastian*. Dissertation, Marburg, 1895.

(5) Au tome II de janvier, pp. 257 et suivantes.

Par saint Ambroise (?) nous apprenons donc que saint Sébastien était de Narbonne, où il naquit vers le milieu du IIIe siècle, mais qu'il fit ses études à Milan. Très cher à l'empereur Dioclétien, il fut nommé par lui au commandement de la première cohorte avec ordre de veiller sur sa personne et de ne point se séparer de lui.

Déjà chrétien, il s'en cachait cependant, non par crainte ni par intérêt, mais pour être « sous la chlamyde terrestre du commandement le soldat caché du Christ, afin de réconforter les âmes des chrétiens qu'il voyait faiblir dans les tortures ». C'est ainsi qu'il prodigua journellement ses consolations à deux hommes éminents, Marcellien et Marc, frères jumeaux, qu'on avait jetés dans les fers comme chrétiens. En vain leur père Transquilin et leur mère Marcie, avec leurs femmes et leurs enfants, viennent les supplier de sacrifier aux dieux. Sébastien réconforte les jumeaux au nom du Christ.

Ils meurent et tous les leurs se convertissent. Zoé, femme de Nicostrate, recouvre la parole et loue le Seigneur.

Cromatien, préfet de la ville, fait venir chez lui le guérisseur merveilleux, qui exercera sur lui son pouvoir, s'il consent à détruire les idoles. Il le fait et se convertit.

Les miracles se succèdent. Tiburcius est condamné par le nouveau préfet Fabien à marcher sur des charbons ardents, mais le feu ne l'atteint point.

Sur la mort de Sébastien, qui devait tant occuper l'imagination des peintres, le récit est très bref.

L'empereur fait venir Sébastien et lui reproche de détruire les dieux de l'empire et d'avoir failli aux devoirs de sa haute charge.

Le saint répond : « C'est pour ton salut que j'ai toujours honoré le Christ et c'est pour le maintien de l'empire que j'ai toujours adoré Celui qui est dans les cieux, considérant qu'il était insensé et vain d'implorer le secours des pierres. »

« Alors Dioclétien ordonna de le conduire au milieu d'un champ et de le lier comme une cible pour la flèche et il ordonna aux archers de le transpercer. Alors les soldats le placèrent au milieu d'un champ et là, ensuite, ils le transpercèrent de tant de flèches qu'il était tout barbelé de flèches comme un hérisson. »

Mais il ne mourut point de ses blessures. Une femme, nommée Irène, voulant l'ensevelir, le trouva encore vivant et le ramena chez elle ; mais lui avait soif du martyre ; il se plaça sur le passage de l'empereur et confessa de nouveau le Christ. Alors Dioclétien le fit arrêter et ordonna qu'il fût frappé dans l'hippodrome du palais jusqu'à ce qu'il rendît l'esprit (287 ?). Son corps fut jeté de nuit dans la Cloaca maxima. Saint Sébastien apparut en songe à sainte Lucine et lui ordonna de l'ensevelir dans les Catacombes auprès des apôtres. Ainsi fut fait. Le pape Eugène II céda à l'abbaye de Saint-Médard de

Soissons une partie des précieuses reliques, qui y furent transportées en grande pompe en 828.

Ce récit, les mystères qui nous ont été conservés le suivent, peut-on dire, pas à pas, se bornant à l'amplifier par leurs procédés habituels.

Gabriele d'Annunzio les a-t-il connus? Oui, en partie, mais après avoir conçu sa pièce. Au premier examen, on verra combien il a peu conservé du récit original: Sébastien est un chef de cohorte, il est chéri de l'empereur Dioclétien, il encourage Marc et Marcellien, qui résistent aux supplications de leurs parents, il fait des miracles et subit le supplice des flèches. Voilà ce qu'il y a d'identique. C'est peu.

On dit que le poète a lu beaucoup avant de composer son poème. On parle de quinze cents volumes. Qu'importe cela? La vérité, c'est que cette œuvre n'est pas plus le résultat de longues études que la simple intuition d'un voyant, elle est la vision d'un savant. Elle est la vision de celui qui, autant par l'artifice de sa science que par celui de son imagination, a longtemps vécu dans le passé, avant d'essayer de le ressusciter à nos yeux. Et non pas seulement dans le passé médiéval, mais aussi dans le passé antique, dans la Rome semi-chrétienne, semi-païenne, toute meurtrie du combat des dieux rivaux, dans la Grèce des tragiques, des néo-platoniciens et des alexandrins mystiques, dans la Syrie aussi, qui aima Adonis-Thamuz, époux de l'Ishtar babylonienne (1).

C'est parce qu'il sait, c'est parce qu'il est érudit comme le fut Dante, qui connut toutes les « Sommes » de son temps, que M. d'Annunzio a pu transformer la simple légende que lui livrait l'hagiographie en une puissante épopée, où s'entrechoquent d'abord, pour après se mêler et se confondre, deux âges, deux mondes, deux croyances.

Voilà ce qu'on n'a pas assez compris à la première représentation.

Le tableau est tellement grand, les symboles y sont tellement profonds, on y trouve tellement vivante l'image des âges lointains, qu'on ne peut que lentement, progressivement et surtout par plusieurs lectures attentives, repenser l'œuvre.

Le monde grec politiquement était mort, le monde romain était politiquement encore vivant, mais des inquiétudes souterraines l'ébranlaient dans ses racines. Les esclaves eux-mêmes se mettent à écouter les Voix et songent à la délivrance.

Un besoin intense de mysticisme travaille les esprits, que le stoïcisme d'un Sénèque ne satisfait plus. On accueille avec joie les religions les plus étranges venues du Levant, on accepte la parole

(1) Au sujet de la diffusion du culte d'Adonis, dont il sera encore question plus loin, voyez le précieux petit livre de M. Salomon Reinach, *Orpheus*, p. 61.

des prêtres d'Egypte et des prêtres syriens. Le culte d'Isis trouve des sectateurs, le culte d'Adonis en a plus encore. C'est une lente pénétration de la pensée occidentale par la pensée de l'Orient. Pénétration progressive, qui continue celle des temps primitifs, d'où sortit la civilisation grecque.

Alors on entend parler de mystères prodigieux, de secrètes réunions dans des cavernes, où des vieillards célèbrent des sacrifices inconnus et s'identifient à leur Dieu en ingérant sa chair et son sang.

Des bruits courent. On parle même de sacrifices humains, de petits enfants qu'on égorge et d'horribles débauches (1). On dit aussi que les Chrétiens adorent un dieu à tête d'âne et on se demande ce que signifie le poisson mystérieux gravé sur leurs tombeaux.

De même qu'on voit en ce moment, dans ce grand lieu trouble qu'est Paris, après la chute des croyances, des mystiques désemparés se réunir dans des chapelles pour célébrer des rites étranges, de même alors les tourmentés d'au-delà allaient vers l'annonciation des disciples.

Et des confusions inouïes se produisaient. Dans le jeune Dieu qui fut homme et qui est ressuscité, les fidèles d'Adonis, les femmes de Byblos, croient reconnaître l'anémone de chair, l'amant d'Aphrodite, que tua la dent avide du sanglier phénicien.

Ces masses surexcitées vivent dans une atmosphère de magie et de miracle :

> On étouffe ! on étouffe comme
> dans l'étuve.
> ... — Et ne tracez pas
> des mots magiques sur les dalles.
> — On ne comprend plus rien.
> — Nous sommes
> tous enveloppés dans les rets
> de la Mort (2).

Or, c'est cette confusion qui se poursuit à travers tout le drame qui en fait l'intérêt, l'unité et la grandeur.

Déjà, au premier acte, dans la Cour des Lys, quand les deux frères Marc et Marcellien souffrent, attachés à leurs colonnes, et que, à la face du préfet Andronique, Sébastien les exhorte à résister aux supplications de leur mère et de leurs sœurs, des cris s'élèvent de la foule :

(1) Rien ne donne mieux une idée de cet état d'esprit qu'un petit dialogue apologétique chrétien de cette époque, *l'Octavius*, de Minucius Félix, le *libellus aureus*, comme on l'appela plus tard. Il a été édité en dernier lieu par M. Waltzing.

(2) Mes citations sont toutes empruntées au texte publié par *l'Illustration théâtrale*, 27 mai 1911, celui de Calmann-Lévy ne devant paraître que dans quelques jours. Ces exclamations des Gentils sont aux pp. 12 et 15 (1er acte).

Toi, toi, bel Archer, toi, si beau!
.....
— O divin (1)!
— Ton parfum est mort, Adonis.

Même chez Sébastien, dans les images qu'il emploie en se dépouillant de ses armes, dans la danse qu'à l'image des danses antiques il crée, sur les charbons ardents, pour la gloire du Christ, il y a cette tendance à insuffler le jeune esprit aux vieux rites.

Illustration par le poète d'une vérité profonde découverte par l'Histoire : l'Eglise s'est assimilé avec une souplesse étonnante toutes les cérémonies païennes, les purifications par les eaux lustrales, les figures de cire suspendues aux fontaines, les ambres propices attachés au cou des enfants.

Saint Césaire se plaint des danses barbares, « *saltationes et ballationes* », qui ont envahi l'Eglise (2). Ce sont d'horribles pratiques. Elles s'imposeront, venues du fond des temps, et perpétueront la foi antique dans la foi nouvelle.

Dans telle campagne, la procession qui va bénir la vigne passera par les mêmes lieux et s'arrêtera aux mêmes sources auprès desquelles l'image d'un saint a remplacé l'idole renversée.

Le deuxième acte, la Chambre Magique, que, pour rappeler la mise en scène des mystères, le poète appelle la seconde mansion, affirme plus encore le conflit par des symboles d'une grandeur inattendue.

Le décor représente le péristyle d'un temple dont une massive porte d'airain nous cache l'intérieur. Des magiciennes, enchaînées sur le parvis, lisent les présages au fond des creusets où bouillonnent les métaux en fusion.

Un nouveau Signe est dans l'espace,
Un royaume trouve son roi,
Le jour tremble. La nuit s'efface (3).

Et cela encore est juste. Les Sibylles antiques, comme Virgile (4), ont, suivant une tradition plusieurs fois séculaire, annoncé la venue du Roi des Rois :

Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.

Eglogue, IV, 6-7.

(1) Acte I, pp. 12 et 15.
(2) Voyez mon compte-rendu des Mélanges Châtelain dans la *Romania*, 1910, p. 587.
(3) Acte II, p. 21.
(4) Voy. Comparetti, *Virgilio nel medio evo*.

Sébastien, qui, dans les jardins du préfet Andronique déjà détruit toutes les idoles, se heurte aux portes du temple, et aux magiciennes qui, chacune au nom de l'astre dont elle est illuminée, Saturne, Mercure, Vénus, la Lune, lui prédisent son avenir..... Ce sont là des « longueurs » magnifiques qu'il a fallu supprimer à la représentation.

La voix d'Erigone, l'amante de Dionysos et qui est sous le signe de la Vierge à l'épi d'or, se fait alors entendre ; à travers l'airain sonore, elle voit Sébastien :

> Tu es
> beau dans ta fleur comme le dieu
> qui m'aima, le dieu bondissant
> porteur de thyrse (1).

Sébastien, qui n'est pas encore doué de tout son pouvoir, essaie en vain de briser les vantaux.

Ils ne céderont pas sous son marteau ni sous celui de ses acolytes, qui pourtant ont pu détruire les autres idoles et les autres sanctuaires du préfet. C'est que ce sanctuaire, comme le révèlent les affranchis d'Andronique, contient :

> le Zodiaque circulaire
> comme celui de Cléopâtre.
> — Et l'ordonnance des planètes
> les cercles de la géniture,
> les cycles des cieux.
> . . . . . .
> — On peut tout prédire et connaître
> par les tables des mouvements,
> par la combinaison des signes.
> . . . . . .
> — La Vierge à l'Epi d'or, la femme
> couchée sur le cercle, la tête
> en avant, est bien ta patronne,
> seigneur. Pourrais-tu la frapper ?
> — Elle protège les chrétiens.
> — Peut-être, elle est la sœur des Anges
> révélateurs de l'Avenir.
> Déjà tes Patriarches sont
> dans le Zodiaque, tes Anges
> dans les planètes.
> — Samael
> est l'Ange de Mars ; Anael,
> l'Ange de Vénus ; Gabriel,
> l'Ange de la Lune.
> — Sétar

(1) Acte II, p. 23.

le Mage. . . . . .
. . . . a fondé cette œuvre
dans la pierre et l'airain. Comment,
comment pourras-tu la détruire,
seigneur?

LE SAINT

Je détruirai cette œuvre
de démons. Je vaincrai la pierre
et l'airain. J'abattrai la porte.
Et le roi de gloire entrera (1).

Les affranchis rappellent encore les trois Mages qui virent l'Etoile et qui, guidés par elle, vinrent à la Crèche apporter le témoignage de la sagesse babylonienne à la foi naissante, inclinant ainsi l'ancien mode de la pensée devant le nouveau ou même peut-être la pensée devant l'amour.

Mais la porte ne peut s'ouvrir encore : il va falloir un charme plus puissant et ici le poète fera surgir un nouveau symbole d'une incomparable majesté.

La foule des esclaves est accourue ; elle supplie Sébastien de lui donner des signes visibles, de guérir les malades, de ressusciter les morts comme Jésus ressuscita Lazare, de faire paraître à leurs yeux la face du Christ, mais il s'y refuse et leur reproche leur peu de foi.

Il leur donne rendez-vous au delà des frontières de la mort, quand apparaît tout à coup, traînée par un esclave, LA FILLE MALADE DES FIÈVRES. C'est dans le mystère de saint Martin qu'on trouve ce personnage (2), mais il y prononce des mots incohérents ; ici ces paroles hagardes de la voyante ont une haute signification :

Je suis une voix,
seigneur, et mon cri se leva
avant le jour pour t'annoncer
. . . . . .
Chaque jour
mes tempes sont prises par une
fièvre nouvelle. Est-ce une honte,
si ma vie brûle pour l'amour
de l'Amour?...

LE SAINT

Tes yeux sont fardés,
tes ongles sont peints.

(1) Acte II, pp. 25 et 26.

(2) Ici on saisit au vif le procédé du créateur. Il lit le nom de ce personnage dans une liste publiée par Jubinal, Mystères inédits du xv^e siècle, t. II, p. XIII. Il est halluciné par ces mots qui, pour l'auteur du mystère, signifiaient simplement une fiévreuse et il engendre un puissant symbole :

« *Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant.* »

LA FILLE

Ah, seigneur
j'effacerai, j'effacerai
tout cela... Mais ne fut-il pas
un Ange, Azaël, qui montra
l'antimoine et le fard pour teindre
les paupières ? L'un de ces Anges
qui choisirent des filles d'homme
et se souillèrent avec elles...
et il n'y aura plus de paix
ni plus de pardon pour des veines
qui charrient un sang si mêlé.
Et j'ai entendu les reproches
et j'ai vécu dans mon sommeil
ce que je dis avec ma langue
de chair. J'ai vu les sept planètes
enchaînées, les astres qui ont
transgressé le commandement
de la Lumière à leur lever...
Cela me revient de très loin.
J'effacerai, j'effacerai
par mes pleurs le fard de mes yeux... (1).

Elle porte sur ses pauvres épaules tout le fardeau de la douleur humaine et du péché originel; elle est celle qui, à travers ses incarnations successives, a transgressé toutes les lois, mais sa faute fut une faute d'amour; c'est pourquoi elle a été choisie pour garder et transmettre le Saint Suaire.

Elle évoque Jésus devant Lazare ressuscité, qui garde dans sa bouche « le goût de la mort », car elle est Madeleine aussi, la sœur de Lazare, à qui il sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé... (2).

Elle se rappelle encore l'arbre qu'on prit pour en faire la croix, lorsque Guddène, un des zélateurs, approche un flambeau de son front. Sa vision sainte disparaît: elle revoit ses fautes : Arédrôs, l'amant terrible, l'ange déchu, lui apparaît près du sépulcre où elle erre seule :

J'étais près du sépulcre cave.
Le Vigilant vint dans la nuit.
C'était l'un des Anges esclaves.
Je ne tremblais pas devant lui.
Je n'étanchais pas mes pleurs. Toutes
les eaux du monde étaient amères
de moi. La vie semblait dissoute

(1) Acte II, p. 32.
(2) Je parle ici selon la tradition, car en vérité la pécheresse de Magdala n'est pas la sœur de Lazare.

dans les fleuves de mes paupières.
Ma douleur était la ceinture
du monde, comme l'Océan.
Or les lins gisaient sur le sable.
Et l'Ange dit : « Je te salue,
ô Pleureuse. Tu es élue,
Car ta source est inépuisable.
Pour garder ce qui de Lui reste
ici, tu es élue. J'atteste
le Dieu qui m'exile et me lie
dans tous les liens de la terre
pour tous les âges...
« Mais n'espère
pas de pitié. »
. . . . . .
Il m'atterra. « J'atteste l'Oint
que tu es impure. » Raidie
de tous mes os, de tous mes nerfs,
j'attendais et mon châtiment
et ma gloire. Ses doigts de fer
découvrirent alors ma gorge
drue, comme les doigts d'un amant
qui veut, d'un bourreau qui égorge.
Et j'attendais : « O fille d'homme »,
il cria, « je te mortifie,
te purifie, te glorifie,
avec le brandon de Sodome. »
Et le Déchu qui par la faute
connaissait la douceur des seins
pâles, me marqua de son seing,
brûlant ma chair jusques aux côtes.
... Et il dit : « Jubile ;
car la chose sainte a son lieu
Et tu auras le diadème
royal, la pourpre de Sidon
et ta fièvre. » Il prit le sindon
vide où Joseph et Nicodème
avaient posé le Fils de Dieu.
Il le plia sur ma poitrine.
Et il dit : « Tu le garderas. »

Hommes, sous la croix de mes bras,
Je ne suis qu'une plaie divine (1).

Sa poitrine purifiée par la douleur est désormais digne de recevoir le dépôt sacré.

En ce moment elle a atteint le sommet de l'extase, elle est toute

(1) Acte II, p. 34.

l'humanité souffrante, pantelante de volupté et d'amour, destinée à aimer toujours jusqu'au plus profond abîme de la faute, à être marquée du remords comme d'un fer rouge et à n'avoir comme délice que l'espoir de la Vie éternelle et le gage de sa Rédemption.

Il y a tout cela et il y a bien plus encore dans cette formidable création de la FILLE MALADE DES FIÈVRES. Ce n'est pas quelques lignes de commentaire qui épuiseront ce symbole. Depuis celui du Graal qui hanta l'imagination celtique, et depuis la Divine Comédie, on ne nous avait rien donné de pareil, c'est-à-dire depuis Perceval ou depuis Dante, et quelle gloire peut être plus digne du maître florentin que de forcer son lecteur à évoquer la figure et le génie de son immortel aïeul

Mais nous ne sommes pas au bout. Le rêve du poète peut monter plus haut encore. On déploie le linceul, qui est sur la poitrine de la fiévreuse, et l'image divine apparaît. La fille maintenant délivrée est devenue

LA SAINTE

Voyez Son corps ensanglanté,
voyez l'horreur de Son supplice.

LE SAINT

Voyez la plaie de Son côté,
le sang qui coule sur Sa cuisse.

LA SAINTE

Voyez les traces des fléaux
armés de plombs sur Son échine.

LE SAINT

Voyez sur Son front les grumeaux,
là où mordirent les épines.

LA SAINTE

Voyez Ses cheveux sur Son cou
mouillés par la sueur sanglante.

LE SAINT

Voyez la blessure du clou
qui lui transperça les deux plantes.

. . . . . .

LA SAINTE

Amour, que je sois assouvie !
Seigneur Amour, voici ma vie (1) !

Elle va défaillir, purifiant et fondant son amour au brasier de l'amour éternel.

(1) Acte II, p. 35.

Alors un dernier miracle se produit. D'elles-mêmes les chaînes des magiciennes tombent, les vantaux de la porte d'airain s'ouvrent en résonnant sur leurs gonds : « Dans une lumière éblouissante, la Chambre magique apparaît, avec tous ses signes, tous ses cercles, tous ses orbes, comme le simulacre fabuleux du nouveau Firmament et de l'antique Ether... »

« Mais ce n'est plus Samas qui conduit les planètes... On aperçoit dans l'éblouissement les pieds divins de la Vierge mère du Sauveur, posés sur le croissant de la lune et les bords étoilés de son manteau d'azur. »

Les cieux éternels sont restés. Les mêmes signes sont au Zodiaque, mais ils ont une autre signification. La lumière nouvelle a absorbé la lumière antique pour aboutir à un plus éclatant foyer où peut s'éclairer notre esprit.

La Passion de saint Sébastien n'est pas achevée pourtant. Il ne peut pas encore s'anéantir dans cette gloire, qui grâce au Linceul lui est un moment apparue.

Il lui faut souffrir encore les peines terrestres. Il n'a pas goûté aux amertumes qui font les martyrs, il n'a pas subi les terribles tentations de l'orgueil.

Le troisième acte se passe à la Cour de l'Empereur. La mansion s'intitule « Le concile des faux dieux » ; c'est une assemblée somptueuse que préside Dioclétien, césar et dieu, entouré de ses prêtres et de ses idoles innombrables.

Il joue avec Sébastien comme un lion avec un agneau. Bien qu'il l'aime pour sa beauté, il le menace des pires supplices à cause de sa foi.

Le Saint répond noblement et avec calme. A la question de César qui lui demande quel dieu il veut choisir, il répond :

> Celui, celui
> que tu nommes l'esclave rouge,
> le monarque d'un jour, le roi
> sanglant, je l'ai choisi de toute
> mon âme, au-delà de mon âme (1).

Même il renie Apollon et brusquement interrompt le Péan qu'a fait entonner l'empereur. Bien plus, il brise les cordes de la lyre sacrée d'Apollon qu'on lui a mise entre les mains et il veut chanter sur l'autre lyre, mais il a trop d'amour sur les lèvres pour chanter, et lui qui dansait jadis, si léger que ses pieds savaient éviter les flèches, il consacre maintenant des gestes à la mort du Dieu.

(1) Acte III, p. 39.

Je danserai, je danserai,
si je suis le Seigneur des danses
venu de Béryte marine
. . . . . .
Pour tes mages et tes devins
je danserai la Passion
de ce jeune homme asiatique
de ce Prince supplicié.

Il faut que chaque forme de l'art ancien soit arrachée aux faux dieux pour être dédiée à la Vérité.

« Par ses pas, ses gestes, ses attitudes, les aspects de sa face douloureuse, l'angoisse de ses paroles étouffées, le Confesseur exprime le haut drame du Fils de l'homme autour de la chlamyde étendue comme autour d'une dépouille sanglante (1). »

Or ceci n'est pas une impiété, comme on l'a cru, mais rappelle le plus ancien drame liturgique où les trois Maries pleurent dans l'Eglise autour du Sépulcre que représente une croix de bois, voilée de noir (2).

« La sueur mortelle et le sang noir et les sursauts du supplice et les battements du flanc transpercé et le profond soupir, et les larmes de l'inconsolable amour, et le corps embaumé dans le linceul et toutes les ténèbres : ces choses il les contient, semblable au grain que verse le Van mystique où tout est contenu. Or le souffle lugubre semble venir de loin, de la lointaine Asie desséchée, des côtes de la Phénicie, des gorges du Liban, des confins de l'Euphrate, des oasis du désert. Les femmes syriennes tressaillent comme par la présence de leur dieu.... »

Il se meurt, le bel Adonis !
Il est mort, le bel Adonis !
O vierges, pleurez Adonis !
Garçons, pleurez !
. . . . . .
Pleurez, ô femmes de Syrie !
Il va dans la pâle Prairie,
Toutes les fleurs se sont flétries
hélas ! pleurez !

Jésus va renaître et continuer pour l'âme avide des hommes cette foi en l'éternelle résurrection, que la mort et la renaissance du prisonnier de Perséphone avaient symbolisées pour le monde antique et la *Vox sola* le crie aux pleureuses :

Cessez, ô pleureuses ! Le monde
est lumière, tel qu'il l'annonce,

(1) Acte III, p. 41.
(2) Voyez mon *Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux du moyen-âge*. Paris, Champion, 1906, p. 19.

Il renaît dieu, vierge et jeune homme,
le Florissant (1)

Saint Sébastien s'identifie avec le crucifié, mais là justement est l'écueil de sa Passion. Il a touché aux choses défendues, il est transporté sur le pinacle de l'orgueil ; comme Jésus lui-même, il aura sa tentation.

Prenant dans sa main un globe d'or surmonté d'une victoire ailée, l'empereur s'avance vers Sébastien et lui offre l'empire sur les dieux et les hommes. Il fait miroiter à ses yeux les cortèges de la toute puissance.

Déjà Sébastien ne voit plus le ciel ; les anges sont loin. Il a pris dans sa main le globe d'or, les chants de louange et de joie des Adoniastes éclatent et l'enivrent, mais alors « Le cri soudain et terrible du Ressuscité domine le cœur orgiastique » (2) : le Verbe sera victorieux. Le saint appelle Jésus à son aide, et, de toutes ses forces, il lance contre la mosaïque luisante, aux pieds de l'Auguste, la victoire qui s'y brise. Sa perte est résolue. L'empereur le fait attacher sur la grande lyre aux cordes brisées et il ordonne, parce qu'il est beau, de l'ensevelir étouffé sous les fleurs et les parfums : de nouveau le chœur syrien éclate en sanglots.

Ce n'est qu'au quatrième acte cependant que Sébastien va mourir. Au lieu d'être, comme dans les mystères, en butte aux hideuses injures des archers, c'est lui-même qui est contraint de les supplier de le faire périr, afin que sa destinée soit accomplie et que sonne l'heure de sa gloire et de sa résurrection. Saint Sébastien rappelle à Sanaé, son favori, « l'archer aux yeux vairons », qu'il lui a confié cet arc, symbole de la Trinité Sainte :

Le fût est le Père, la corde
est l'Esprit, la flèche empennée
est le Fils qui donna son sang (3).

C'est une scène émouvante que la lutte entre le condamné et ses bourreaux involontaires :

SANAÉ

Seigneur, nous allons donc tuer
notre amour !

LE SAINT

Il faut que chacun
tue son amour pour qu'il revive
sept fois plus ardent (4).

(1) Acte III, p. 42.
(2) Acte III, p. 44.
(3) Acte IV, p. 47.
(4) Acte IV, p. 47.

Saint Sébastien a une vision. Les trois femmes agenouillées, qui évidemment rappellent les Trois Maries au Sépulcre, tressaillent, et tout à coup apparaît, portant sur les épaules l'Agneau mystique, le Bon Pasteur. Alors le Saint se sent pris plus ardemment de la volupté de mourir :

Les lauriers sont comme les lances
hérissées autour de la Croix.
Des profondeurs, des profondeurs,
j'appelle votre amour, Archers !
. . . . . .
Visez de près. Je suis la Cible.
Des profondeurs, des profondeurs
j'appelle votre amour terrible (1).

Et affolés « comme des dormants agités dans un combat aveugle », ils tirent, ils tirent désespérément, râlant d'amour et d'épouvante, jusqu'à ce que « le corps admirable s'affaisse ».

Les Adoniastes surgissent, s'étonnant du nouveau miracle :

Son corps se détache, laissant
tous les dards au tronc du laurier !

Par ordre de l'empereur, qui sert inconsciemment de hauts desseins, le corps est recueilli sur la litière sombre d'Adonis :

Il descend vers les Noires Portes.
Tout ce qui est beau, l'Hadès morne
l'emporte. Renversez les torches,
Erôs ! Pleurez !

Mais à ce thrène un chant de gloire s'oppose, le Paradis s'ouvre, les appels des séraphins retentissent, les louanges des bienheureux éclatent, les chœurs des martyrs, des vierges, des apôtres et des anges se répondent, l'âme de Sébastien vole et se fond dans le sein du Seigneur dont l'éther entier célèbre maintenant l'Eternité.

La foi nouvelle a vaincu.

Pas tout à fait cependant, puisqu'un jour, l'autre foi, la païenne, et les croyances qui furent siennes revivront dans l'âme des penseurs et des poètes. Un Pétrarque fera, de la poudre des manuscrits feuilletés avec dévotion, renaître les claires déesses. Les hommes du XVIe siècle verront, aux lueurs blanches des marbres sortis des ruines, reparaître la beauté antique. Et nous tous en serons comme hantés. Et puis voici qu'un poète d'Italie, un très grand, la retrouve à son tour.

Mais son esprit est comme le nôtre, sa culture classique se mêle

(1) Acte IV, p. 47.

aux ferveurs religieuses de son enfance, inséparablement ; elles luttent en lui. Il adore la beauté païenne avec une ferveur mystique qui peut-être est chrétienne. Un jour il voudra dire toute la majesté de la foi que, dans la patrie de saint François d'Assise, on ne peut jamais perdre tout à fait. Cette foi italienne elle-même, comme toute la foi catholique d'ailleurs, est pétrie de ce levain antique qui l'a fait germer en terre latine.

Et alors il se fait qu'il agitera dans son œuvre tout le conflit profond, l'antagonisme intérieur qui est la loi de son esprit, de notre esprit.

Mais, parce que c'est un grand poète, son tableau s'élargit, devient l'entrechoquement de deux mondes, de deux visions, qui finissent par s'unir en une apothéose.

Or ces symboles grandioses peut-on les matérialiser dans un décor, peut-on les « faire jouer par personnaiges », comme on disait jadis ?

L'œuvre de d'Annunzio avec son souffle dantesque est à faire éclater la scène : nul depuis les Grecs n'avait osé lui demander tant que cela et même l'auteur de la *Città morta* ne l'avait pas fait encore.

Il est certain que l'admirable musique de Debussy s'allie merveilleusement à l'œuvre du poète, surtout au moment des danses sacrées, des extases et des hymnes séraphiques.

Mais il est fatal que, confiés à des figurants ou à des comparses, les cris de la foule, d'une si large portée pour créer l'atmosphère sociale du drame, échappent complètement aussi bien que les paroles des chœurs.

La signification du deuxième acte, le symbole de la Chambre magique et de la Fille malade des fièvres, qui est peut-être le plus beau, le plus formidable de tout le drame, n'est pas saisi de la plupart.

Enfin si M. Bakst a fait beaucoup pour la beauté des décors et des ensembles des couleurs et des costumes (1), si Ida Rubinstein fait des prodiges pour illuminer son rôle et pour donner à ses danses sacrées la vraie valeur mystique qu'a voulue l'auteur, par contre tant de ces rêves perdent à être concrétisés. Au deuxième acte, au moment où la porte du temple s'ouvre, que sont les cercles de bois où se trouvent peints les signes du zodiaque et qui tournent sur un fond de toile bleue, auprès de la prodigieuse vision qu'évoquent, en une admirable langue, les rubriques. Le Paradis lui-même, qui devait être en son milieu une source éblouissante de lumière pour figurer Dieu, et autour de laquelle devaient se grouper « les Anges de la Face, qui seuls peuvent soutenir l'éclat de la Face de Dieu...les Anges du Ser-

(1) Il serait injuste de ne pas louer M. Astruc d'avoir eu la belle audace de porter l'œuvre à la scène.

vice divin, les Trônes, les Dominations, les Seigneurs, les Ardeurs, les Puissances, les Myriades, les Princes et bien d'autres », il est devenu au Châtelet un misérable soleil avec des rayons tremblants en papier doré. C'est navrant. Pourtant les anciens mystères concentraient sur le « haltain Paradis » toutes les merveilles possibles de leur décoration, de leurs pourpres et de leurs ors.

Et cependant le drame de d'Annunzio en lui-même est scénique et proprement dramatique. On y trouve bien plus que dans les anciens mystères, qui ne sont qu'un conte illustré par personnages ou plutôt encore une succession de tableaux, cette idée unique que nous exigeons d'un drame : nous l'avons vu, c'est le conflit des deux âges et des deux esprits, l'antique et le nouveau, le païen et le chrétien.

Il y a aussi, malgré l'inévitable certitude du dénouement, cette progression que notre vieille doctrine rhétorique réclamait, non sans raison, d'une tragédie.

Le Saint n'apparaît d'abord au premier acte que comme un illuminé, qui danse sur des charbons enflammés et fait des miracles. Au deuxième acte, ce n'est qu'après avoir reçu de la Fille malade des fièvres le Linceul que s'ouvriront pour lui les secrets de la Sagesse antique, illuminée par la vraie Lumière. Le troisième acte est celui de la Tentation, le quatrième celui de la Mort, le cinquième celui de la Résurrection.

On a prétendu, M. d'Annunzio tout le premier, que *le Martyre de Saint Sébastien* était un mystère, un pieux mystère du xv^e^ siècle. Il s'est plu à donner à ses personnages, non les costumes de leurs temps, mais ceux du moyen-âge ou à peu près. Il s'est attaché à les faire parler selon leur foi et il a réussi, mais leur foi, elle s'exprime avec l'ardeur des premiers temps du christianisme, et non avec la faconde théologique dont abusent nos vieux auteurs.

Cette composition sévère, ce souffle intérieur qui porte le drame et le soutient, cela encore n'est pas médiéval du tout.

Où trouvera-t-on dans les mystères des scènes d'une intensité pareille aux supplications de la mère à ses enfants torturés, au premier acte? Qu'on relise le texte de d'Annunzio, et puis qu'on lise dans le Manuscrit 1051 de la Bibliothèque Nationale les lamentations du père, émouvantes sans doute, car toute plainte l'est, mais combien moins hautes :

> Hélas ! dolant le cœur me tremble
> de vieillesse et de maladie !
> Mieulx me vauldroit perdre la vie
> que de voir mourir mes enfans !
> Las ! n'aviez vous aucunement,
> mes beaux enfans, pitié de nous,
> qui de douleur et de courouls,
> sommes tant pleins et de tristesse !

Ayez pitié de vos jeunesses,
de vos femmes et vos enfans,
que laissez tristes et dolans
sans jamais avoir réconfort.

Si l'on croit que la foi s'y exprime mieux, qu'on parcoure la monotone réponse de Marcellien :

Sachez de vray que mon penser,
tout mon vouloir et mon désir,
j'ay mis du tout en Jhésus Christ,
car c'est de tout biens la fontayne.
C'est celluy qui ôte de peine.
C'est celluy qui ôte tristesse.
C'est celluy qui [nous] donne joye.
C'est celluy qui tous biens envoye.
C'est celluy qui trestout a fait... (1).

etc., etc., il n'y a pas de raison pour que cela s'arrête ; aussi cela ne s'arrête-t-il point !

Et maintenant retournons chez d'Annunzio à cette hésitation de la mère déchirée entre ses fils, qui l'appellent à la foi nouvelle et à la mort, et ses filles, qui la retiennent à la foi ancienne et à la vie. C'est beau comme de la tragédie antique :

O Archer, Archer sans merci,
et tu les prends, et tu les prends !
Je sais. *Je traîne à mes épaules*
une grappe lourde de vies
condamnées. Elles crient déjà
comme des victimes qu'étouffent
mes voiles. Je suis Niobé,
je suis du sang noir de Tantale,
avec toute ma géniture
. . . . . .
O fécondité lamentable !
La mort, la mort, de toute part
la mort. L'amour de toute part
l'affronte. C'est moi qui vous traîne,
filles, c'est moi (2).

Je me rappelle involontairement les lamentations de Médée dans la tragédie d'Euripide, au moment où elle va tuer ses enfants. Et quand les cinq filles supplient leur mère de les laisser à la vie et que l'une dit :

— Tu vois
tu me vois, comme je suis jeune,
o mère. Je suis ta plus jeune

(1) Nouvelles acquisitions françaises Ms 1051 f° 29 r° et v°. Je rajeunis un peu l'orthographe.
(2) Acte I, pp. 13 et 14.

Je ne veux pas mourir. J'ai peur,
j'ai peur.

et l'autre :

— Il est si doux
de voir la lumière, de voir
le soleil !

est-ce qu'on ne pense pas, cette fois, à la plainte d'Iphigénie : « Ne me fais pas mourir avant le temps, car il est doux de voir la lumière. »

Je songe bien à Euripide, mais très peu aux mystères. Peut-être ont-ils eu l'émotion, les « fatistes » des drames religieux, mais alors c'est qu'ils l'ont étouffée sous des amas de raisonnements scolastiques ou sous les formes compliquées de la poésie rhétoricienne.

Il faut bien l'avouer, il n'y a pas une scène chez eux qui vaille une des fresques de d'Annunzio et je ne leur rends grâce que d'une chose, c'est d'avoir donné au maître le moule où il lui a plu de couler sa pensée.

L'intensité dramatique de l'apparition de la Fille malade des fièvres, du linceul déroulé, de la vision des astres dans la Chambre Magique, de la tentation de saint Sébastien et de son supplice leur est également inconnu.

Elle est bien à d'Annunzio aussi cette idée d'agrandir le drame de façon à en faire une réplique de la « Passion Nostre Seigneur », dont la douloureuse figure est sans cesse rendue présente par Sébastien d'abord, par la voyante ensuite. La résurrection de Lazare n'est évoquée par les fidèles au deuxième acte que pour donner mieux encore à eux-mêmes et à nous la sensation directe de la Mort et de la Résurrection du Sauveur.

Les germes de ces beautés, le drame religieux, né au pied des autels, les contenait, mais il lui a toujours manqué son Corneille, son Racine... (1), ou son d'Annunzio pour les développer.

Le poète a su nous épargner les grotesques interventions des démons, les plaisanteries infâmes du vilain, de sa femme et de la tavernière, qui, à chaque instant, dans le vrai *Mystère de saint Sébastien*, interrompent l'action, et enfin les ignobles grossièretés des bourreaux Rifflandouille, Machecoton, Tailleboudin et Malferas.

Ce que, par contre, M. d'Annunzio a réellement emprunté aux mystères, c'est leur métrique.

A leur octosyllabe qui se répète, avec une monotonie désespérante, pendant des milliers et des milliers de vers, G. d'Annunzio a trouvé des sonorités qui nous étaient inconnues. Il en a fait son instrument

(1) Je ne crois pas que ni *Polyeucte* ni *Athalie* soient la continuation, l'apothéose des mystères ; ce sont de merveilleuses *tragédies* sacrées. Voilà tout.

bien à lui. Il le dérime, ce qui lui enlève sa platitude. Tout au plus l'assonnance-t-il parfois. Comme dans les Miracles de Nostre-Dame, chaque tirade se termine par un demi-vers de quatre syllabes.

Mais parce qu'à la longue ces tirades seraient fatigantes, il interrompt ce rythme, comme l'eût fait un Gréban, un Marcadé, un Molinet, par des Rondels à triple retour de refrain, qui, rimés, servent aux effusions lyriques (1).

Je ne croyais pas que ce procédé pût produire tant d'effet.

Certains de ces rondels sont d'une grâce exquise et d'une perfection rare. Ceux de l'offrande des jeunes filles à Perséphone prendront place dans les anthologies de l'avenir :

« Légères et vives comme des oiseaux, pleines de grâces suppliantes et d'étonnements ingénus, elles apportent dans leurs mains et dans leurs yeux toutes les images de la vie belle. »

LA PREMIÈRE

Par les bandelettes
qui serrent nos seins,
par l'or qui nous ceint,
les lins qui nous vêtent,

gémeaux, gémeaux, faites
l'offrande aux dieux saints,
par les bandelettes
qui serrent nos seins!

Voici l'huile prête,
le lait et le vin;
et le jonc marin
pour ceindre vos têtes;
et les bandelettes.

. . . . . .

LA SEPTIÈME

Voici des gâteaux
au miel de l'Hymette,
sur une tablette
en bois de bouleau.

J'ai fait le gruau
d'une main bien nette.
Voici les gâteaux
au miel de l'Hymette.

J'ai pour le fourneau
quitté la navette.
Et sur ma tablette

(1) Voyez Chatelain, Recherches sur le vers français au XVe siècle. Paris, Champion, 1908, pp. 217 et suiv.

bien lisse, tout chauds,
Voici mes gâteaux.

Et il faudrait citer aussi :

Voici pour l'offerte
la grâce du mois
l'amande et la noix
A l'écale verte,

ou bien encore :

Par les têtes noires
Des grands pavots roses (1).

Ce qui n'est pas du tout dans les mystères, ce sont les grandioses images de l'*Imaginifico* :

O Temps, ô Temps, sable fugace
Et goutte d'eau pâle qui choit !
. . . . . .
Il monte. Son front est la place
de la lumière qu'Il accroît.
Un nouveau signe est dans l'espace.
. . . . . .
Les mers sont les bords de sa tasse
l'aube est une perle à son doigt (2).

Ailleurs (au premier acte) la mère crie à ses fils :

Ta souffrance est mienne
en moi comme si tu étais
encore avec ton frère un nœud
palpitant dans la profondeur
de mon espoir (3).

Plus loin, avant la danse sur les charbons ardents, le saint dit :

Que la flamme
jaillisse, que les étincelles
s'envolent *comme des abeilles*
ivres... (4).

La pièce foisonne de ces comparaisons épiques, telles qu'on en trouve chez Hugo, où, semblable à la main de Dieu, la main du poète en arrive à remuer les choses infinies :

et les lisières de la terre
frémissantes comme les bords

(1) Acte I, p. 9.
(2) Acte II, p. 21.
(3) Acte I, p. 7.
(4) Acte I, p. 18.

d'une bannière qu'on déplie
et le tonnerre qui relie
dans les tombes l'âme des morts
aux os des morts (1).

et ailleurs :

J'enfoncerai profondément
ma bouche dans la plénitude
de la mort (2).

Ce n'est pas seulement le mot qui agit ici, mais cet au-delà des mots, ce retentissement profond, ces harmonies intérieures auxquelles on reconnaît les vers ou la prose d'un très grand maître. Gabriele d'Annunzio possède un prodigieux don verbal. Son vocabulaire français n'est pas moins riche que son vocabulaire italien : il a des ressources infinies et une souplesse sans égale. Si quelquefois il nous étonne, ce n'est que juste assez pour donner la sensation d'un style, d'une personnalité, jamais pour nous rappeler l'étranger.

D'ailleurs juger M. d'Annunzio comme un étranger, soit qu'on y mette de l'indulgence, soit qu'on y mette de l'ironie, c'est lui faire injure, et c'est commettre une grave injustice.

Désormais notre littérature compte en même temps qu'une grande œuvre un grand poète de plus.

Le Martyre de saint Sébastien est un fait nouveau dans notre histoire litteraire en dépit de l'exemple souvent invoqué de Brunetto Latini qui, ayant écrit en 1265 son *Trésor* en français, s'en justifiait dans ces termes : « Et se aucuns demandoit por quoi cist livres est escriz en romans selonc le langage des François, puisque nos somes Ytaliens, je diroie que ce est por deux raisons : l'une, car nos somes en France, et l'autre por ce que la parleure est plus delitable et plus commune à toutes gens (3). »

D'ailleurs, est-ce qu'un Italien est vraiment un étranger en France?

N'a-t-il pas, comme chacun de nous, sucé le lait de la louve romaine, n'est-il pas plus que nous l'héritier de Rome?

A travers l'histoire, les deux littératures, l'italienne et la française, se mêlent si intimement que chacune reconnaît à peine son bien.

Nos troubadours entonnent leurs chants, ceux d'Italie les imitent, usant de la même langue d'oc. Les noms de Roland et d'Olivier se répandent avec nos épopées (4). Dante se demande s'il n'écrira pas sa comédie en provençal...

(1) Acte I, p. 18.
(2) Acte I, p. 14.
(3) Nyrop. *Grammaire historique de la langue française*, 2e éd., t. I, p. 33.
(4) Voyez l'étude bien connue de M. Paul Meyer sur *l'Expansion de la langue française* en Italie pendant le moyen âge, 1904.

Puis la littérature italienne, seconde venue, dépasse la nôtre en grandeur et en beauté, parce qu'avec Dante, Pétrarque et Boccace, elle s'est retrempée aux sources païennes.

Au XVI^e^ siècle, elle est notre initiatrice et l'invasion littéraire de l'Italie est si redoutable, revanche de l'invasion militaire de la France au-delà des monts, que Henri Estienne doit nous défendre contre les « italianizeurs », qui menacent la « précellence du langage françoys », et l'existence même de notre langue. Mais l'influence persiste jusqu'à Marini.

Alors c'est à notre tour à reconquérir l'hégémonie avec nos grands tragiques et notre grand comique, qu'au XVIII^e^ siècle imiteront Alfieri d'une part, Goldoni de l'autre.

Mais voici le XIX^e^ siècle, le romantisme brille d'un aussi vif éclat en deçà qu'au delà des Alpes.

Dante est l'un des poètes élus de notre génération romantique.

Facilités par la rapidité et la régularité des moyens de communications, les échanges littéraires se font plus fréquents. L'esprit d'un d'Annunzio sera aussi nourri de lettres françaises que de lettres italiennes. Il donnera à Sarah Bernhardt une *Ville morte*, version originale de la *Città morta*.

Et enfin, épanouissement de la double évolution séculaire, il offre à la France une œuvre magnifique, où se mêlent, intimement et profondément, le génie chrétien et le génie païen, le génie italien et le génie français, réalisant ainsi la parole de Stellio dans *le Feu :*

« Il faut que ton âme toute vive touche l'âme antique et se confonde avec elle et fasse une seule âme et une seule infortune, de telle sorte que l'erreur du temps semble détruite et que se manifeste cette unité de la vie vers laquelle tend l'effort de mon art. »

GUSTAVE COHEN.

POÈMES

—

TRAGÉDIE DU SOIR

Et l'ombre submergea le ciel comme un torrent
de l'est éteint déjà à l'ouest encor sanglant
où les derniers reflets du jour vaincu luttaient
contre l'armée immense des ténèbres.

Les nuages, morne et noir couvercle, se posèrent
sur la terre étouffée, immobile sous eux;
et, se sentant confusément plus loin des dieux,
plus étrangers les uns aux autres sans lumière,
les hommes se cachèrent au fond de leurs tanières.
Réfugiés auprès des lampes allumées,
ils guettaient autour d'eux le vol des destinées
glisser dans l'air du soir comme un vol de vampires.
L'antique horreur des nuits partout ressuscita :
les enfants accroupis, apeurés, parlant bas,
oubliaient de jouer et se gardaient de rire.
Des forces au galop hennissaient dans le vent
qui courbait, brusque et dur, tous les arbres tremblant
d'être enchaînés dehors tout seuls avec la nuit...

Maintenant chaque maison est le centre du monde,
un petit cœur pressé qui scande les secondes,
ne sachant pas s'il n'est plus seul à battre encor
dans cette hostilité farouche du dehors
et sous l'énorme pesanteur indifférente
qui s'est couchée sur la poitrine de la terre.
— Pourquoi la ville est-elle si loin, cachée derrière

ces bois, derrière ces champs si longs à traverser,
de l'autre côté des collines, des vallées?
C'est là-bas qu'il faudrait, ce soir, vivre et dormir,
là-bas où sont tant de lumières, de chansons,
où les hommes oublient d'avoir peur, puisqu'ils sont
plus serrés qu'un troupeau blotti dans son étable,
et puisque leurs maisons, riches ou misérables,
se touchent de l'épaule et se soutiennent entre elles.
Que leur importent les vents aveugles par le ciel,
l'immense fleuve noir qui coule au-dessus d'eux?
Ils ont bâti la ville, et la ville est un dieu
lumineux, chaud et fort qui tient tête à la nuit.

— Au fond de la campagne je veille, seul et glacé,
ainsi qu'on veille un mort, le jour assassiné.
Autour de moi, en attendant que l'aurore saigne,
tous les arbres tremblent et se plaignent;
et je tremble avec eux et j'ai peur de mourir.

PARFOIS, QUAND JE RELIS...

Parfois, quand je relis un de mes jeunes poèmes,
je me demande, sans me le rappeler bien,
quelle femme en fut le charnel prétexte;
et ces vers que sans doute elle a lus la première
survivent maintenant en moi à son image.

Comme je vous oublie, femmes et jeunes filles
qui furent jadis les temples mêmes de ma joie!
Ah! plus que vous que les nouvelles amours enchaînent
j'ai oublié, je ne sais plus... je ne sais plus...

De vos corps si souples sous moi et si chauds
jadis, je n'ai gardé que le rythme impérissable
et maintenant vous êtes miennes tout à fait
et rien plus, entre nous, ne nous sépare.

VOICI LA DERNIÈRE SOIRÉE...

Voici la dernière soirée
d'encore un an qui finit mal,
ils ont improvisé un bal
et tout danse dans le cabaret.

Je suis là, tout seul, inconnu,
loin de mes amis ordinaires;
eux, en d'autres coins de la terre,
communient avec la cohue.

— Une jeune enfant à binocle
tourne avec une de ses compagnes;
moi, je bats un peu la campagne,
Hermès descendu de son socle,

savourant le plaisir amer
d'être saoul, sombre, incognito;
je prête l'oreille au piano
qui serine de vagues airs.

Un frère que je ne connais pas
se démène pour être drôle;
ça finira par des combats
et des baisers, à tour de rôle.

L'autre titube et chante faux,
c'est bien la vieille gaîté française!
ils se sont tous mis à leur aise;
on me regarde en coin — pas trop.

Je caresse de temps en temps
la crosse de mon revolver,
parfois je siffle aussi un verre;
je reste impassible pourtant.

Ah, c'est une pauvre bacchanale
que ce réveillon de banlieue;
au dehors la nuit blanche et bleue
dort sur la forêt hivernale.

Mais dans le caboulot fumeux,
les bruits de la nouvelle année
vont s'éteignant, un peu vannés;
la vie va reprendre son jeu,

son morne jeu accoutumé
de solitude et de silence —
à l'heure où finissent les danses
que la nuit est triste et pâmée!

JE REGARDE TES YEUX...

Je regarde tes yeux et je songe au passé
dont ils ne gardent plus que la lumière éteinte.
Ils rayonnent sans rien d'amer ni de lassé,
ainsi que sur l'autel brûlent deux lampes saintes.

Comme ils ont oublié les nuits et les combats,
tant d'adieux sans retour et tant de larmes vaines!
Je regarde tes yeux et je ne comprends pas
d'où leur vient cette paix implacable et lointaine.

Il flotte dans l'air bleu des soirs de fin d'été
le parfum survivant des roses qui sont mortes,
mais des cris de ton corps et de ses voluptés,
femme, il ne reste rien dans les yeux que tu portes!

N'ont-ils vraiment rien su de ta bouche et tes mains?
Est-ce le dur baiser du temps qui les dénude?
Ou voient-ils, au delà des horizons humains,
le Nirvâna t'ouvrir ses pâles solitudes?

NUIT CHAUDE

Nous avions rejeté les draps
et nous étions nus, mon amour,
nus comme l'amour et le désir
et tu parlais tout bas, tout bas
— ta voix même était volupté —
et tu me soufflais dans l'oreille
ta vie, ta douleur, ton désir ;
alors je t'ai prise dans mes bras,
je t'ai bercée et je t'ai dit
que tes seins m'étaient aussi doux que ton cœur
et puis que toutes les douleurs
nous étaient bonnes et nécessaires...
Mais ma parole sage-amère
tombait, mourait dans ton silence
et j'écoutais ton souffle bref
sachant que les sanglots viendraient.
Alors tu t'es mise à pleurer,
pleurer d'abord si doucement
et puis plus fort, et puis plus fort
comme si ton cœur avait crevé...
La nuit orageuse de printemps
pesait sur nos corps, sur nos âmes
et c'était comme une lente flamme
qui n'a pas voulu éclater;
nous attendions je ne sais quoi
de libérateur et de calme,
mais rien en nous ne s'arrêtait
et nos baisers ne voulaient pas
nous donner la joie ni la paix.
Tu sanglotais si doucement,
je te berçais comme une enfant,
mon triste amour inconsolable ;
et nous nous sommes endormis
rompus de fatigue, à demi

entrelacés mais enfin calmes,
cependant que la pluie tombait
et que l'orage s'éloignait,
mon amour, mon enfant, ma femme !

IL EN EST POUR QUI LES JOURS...

Il en est pour qui les jours
ne sont qu'un jeu de patience,
une leçon depuis longtemps apprise
que l'on radote en somnolant,
la même partie avec les mêmes cartes grasses
en face des mêmes amis de café.
Il en est pour qui la vie est chose simple,
chose facile et de tous les jours;
on fait sa correspondance, on « fait l'amour »,
on fait, avant tout, « ses affaires »
et puis on recommence encore le lendemain
avec seulement la même règle que la veille
et qui est d'éviter les grandes joies barbares
de même que les grandes douleurs
comme un crapaud contourne une pierre sur son chemin.

Mais toi, pour que tu vives,
il te faut conquérir chaque jour à nouveau
la vie rétive, la vie qui piaffe et qui renacle,
qui ne veut pas être asservie,
dont seul un perpétuel miracle
peut te livrer la crinière sauvage,
les flancs humides et battants
et les larges naseaux qui fument.
— Toi, il faut que ta vie soit un acte d'amour,
pur de la rouille des regrets,
pur de la rouille des remords,
de bel acier luisant et clair...
Ton cœur, qu'il soit toujours large autant que ton rêve,

n'épargne le flambeau que les dieux t'ont donné,
et que le cri sublime jaillisse de ta chair morne,
de ta chair tout entière promise à la douleur,
de ta chair, patiente fiancée de la mort,
comme un diamant, hors de sa gangue, éclate.

COMME UNE FEMME QUI BERCE...

Comme une femme qui berce son enfant
en pensant à tout autre chose,
je t'écoute parler en regardant tes dents;
et je glisse ma joue au long de ton bras nu
ainsi qu'on passe la main distraitement
sur le dos souple d'une chatte.

Mais je n'aime pas que tu me parles de ton amour
ni que tu me demandes la vérité,
ni que tu te taises en me regardant
avec un reproche battu au bord des yeux.

Je te veux seulement grondante et nue,
la tête en arrière comme une bacchante;
je te veux gémissante et blessée
sur un lit, me soufflant ton désir aux dents...

Alors je te dis que je t'aime
et ce n'est que la vérité — ma vérité.

CHANSON

Nous avons aimé tant de vierges,
et qui se sont moquées de nous
versons un pleur, brûlons un cierge
puis époussetons nos genoux.
S'il est, peut-être, d'autres vierges
il reste, Dieu merci, des fous!

Nous avons joué notre rôle
dans la comédie de l'amour,
soupiré sous l'ombre des saules
et singé la gent troubadour ;
mais à d'autres, c'est bien leur tour,
de rêver aux chastes épaules
et que l'on nous biffe du rôle
où sont les noms des troubadours.

D'ailleurs la plupart de nos belles
ont des maris et des enfants ;
prêter l'oreille aux ritournelles
c'était bon il y a dix ans.
Qu'importe si notre estampille
marque encore leurs gentils cerveaux...
Laissons les mères de famille
remplir leurs devoirs conjugaux.

En élevant leurs vagues gosses,
elles ruminent le passé,
nous qui n'avons rien de cassé
nous ne rêvons que plaies et bosses.
Vierges fanées, bien-aimées d'hier
qui fûtes si belles et fières,
lavez les pieds de vos époux ;
nous époussetons nos genoux...

Versez un pleur, brûlez un cierge.

MOTS D'ADIEU

Petite amie, petite amie
puisque nous avons tous deux
joué à l'amour ensemble,
il m'a bien fallu reconnaître, n'est-ce pas,
le beau cadeau que tu m'avais fait

en t'apprenant ce que tu ne savais pas,
en t'enseignant à vivre ;
non que tu ne connusses tant de choses
que nous, les sages, n'entreverrons jamais,
mais tu avais vécu trop loin du ciel
pour ne pas ignorer les choses essentielles,

et tu me fus, petite, une élève docile.

Tu sais déjà ne plus aimer la vengeance
et ne pas mépriser et n'avoir point de haine,
tu sais déjà sourire à la douleur ;
et je n'aurais plus rien à t'apprendre
le jour où tu sauras rayonner et te taire
comme rayonnent et se taisent les étoiles.

DANS L'EAU LUSTRALE...

Dans l'eau lustrale d'un poème,
je veux laver mon cœur souillé
pour avoir lâchement aimé
une qui n'était pas ma reine,

pour avoir sur son corps impur
gémi de volupté physique
et savouré l'anesthésique
de son cri et de sa morsure.

Afin de chasser loin de moi
le bas souvenir de ces heures
je me bâtis une demeure
dans le pays dont je suis roi,

un beau domaine imaginaire
où mon âme exilée, errant,
dans l'arbre courbé sous le vent
reconnaîtra son triste frère,

où, penchée sur l'eau des bassins
au fond desquels tout le ciel tremble,
mon âme aussi saura comprendre
qu'on peut être impur et divin.

JE SAIS...

Je sais que je ne t'aimerai pas toujours
et ça me fait plus mal encor que de t'aimer.
Tu es en moi comme ma joie et ma peine,
et ma joie et ma peine et toi vous me quitterez.

Un jour, tu seras plus étrangère à moi-même,
à ce moi d'aujourd'hui qui te tient comme une gaîne,
que ces gens coudoyés aujourd'hui dans la rue.

Tu voulais connaître ma tristesse — Comprends-tu ?

A L'OUBLIÉE

Ma pauvre enfant perdue, je te dédie ces roses
cueillies dans les jardins lunaires de la nuit,
puisque entre les cyprès où, seule, tu reposes
il ne parvient jamais que les pleurs de la pluie.

Ils suffiront, je sais, ces purs parfums funèbres
à ton cœur pour toujours guéri d'avoir vécu
et le rêve infini qu'il suit dans les ténèbres
n'en sera ni troublé ni même interrompu.

Car si les mots vivants ne peuvent plus descendre
jusqu'aux endroits secrets où ta forme se tient,
du moins que, plus subtile et légère, à ta cendre
se mêle l'oraison lunaire des jardins.

GUY-CHARLES CROS.

MÉNAGERIE D'INSECTES[1]

—

Les coléoptères sont, en général, des insectes indépendants, vivant très peu en société, pour la plupart chasseurs, voyageurs ou chemineaux; aussi, par suite de leur vagabondage continuel, le naturaliste n'a pu les étudier aussi facilement que les insectes qui forment des colonies comme les fourmis et les abeilles. Le Dr Louis Büchner, dans son superbe ouvrage *Vie psychique des Bêtes*, effleure à peine l'histoire de trois ou quatre coléoptères en une douzaine de pages, tandis qu'il s'étend, dans près de cinq cents pages, sur la vie et les mœurs des hyménoptères et des araignées. Peut-être avance-t-il trop facilement une théorie qu'il détruit presque immédiatement, en disant que les coléoptères sont bien inférieurs aux arthropodes par leurs aptitudes artistiques aussi bien que par leurs aptitudes intellectuelles: *pourtant*, ajoute-t-il, *il est permis de présumer qu'une connaissance plus exacte de leurs mœurs et de leur vie nous révélerait aussi chez eux des qualités intellectuelles dont nous ne nous doutons guère*. Et plus loin, d'après une observation de Debey, confirmée par Perty, faite sur un *Rhynchites betulæ*, Buchner dit: que ce rynchites, aussi bien que les autres *attelabides*, mérite d'être placé à côté, *peut-être même au-dessus*, de la mouche à miel et de la fourmi.

C'est encore par le manque d'observation et la difficulté qu'on éprouve à suivre un coléoptère depuis l'éclosion de l'œuf jusqu'à la mort de l'adulte, que notre savant auteur commet une erreur en écrivant: « l'incapacité du scarabée à se suffire à lui-même (ce qui est inexact, — chaque coléoptère chassant, capturant, trouvant parfaitement bien sa nourriture) — tout son être si pesant et si lourd, sa manière de voler, le genre de ses occupations, le manque d'une organisation sociale et d'autres traits analogues suffisent à indiquer la *place inférieure* qu'il occupe parmi ses congénères dans l'échelle du développement intellectuel. »

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 315.

Sans nous arrêter à ces considérations contradictoires, je crois que chaque espèce ou, plutôt, chaque ordre d'insectes possède, chez les individus qui composent ou font partie de ces ordres, le degré d'intelligence qui leur est attribué dans la nature, et qu'ils sont susceptibles d'exercer suivant leur organisation.

Depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, certains insectes ont été le sujet d'observations permanentes; leurs caractères, leurs mœurs, leurs métamorphoses, etc., ont été mis en pleine lumière, et cela, parce que ceux qui observaient avaient toute facilité de le faire, soit que le nombre, les agglomérations d'insectes forçaient les regards de l'homme à s'arrêter sur eux, soit que les services qu'ils rendaient ou les maux qu'ils occasionnaient attiraient son attention pour en profiter ou pour y remédier.

Pour ces raisons, peu de coléoptères ont pu être étudiés, surtout au point de vue des facultés psychologiques, intellectuelles; presque tous solitaires et nomades, l'homme n'a jamais été à même de les suivre, soit dans les ténèbres du sol ou dans le cœur des arbres, où généralement ils vivent leurs premiers états, soit dans leurs allées et venues perpétuelles dans les champs ou dans les bois, dans leur état parfait.

Les insectes coléoptères seront beaucoup plus faciles à étudier, si on forme à leur intention des habitats restreints, comme, par exemple, les ménageries que j'organise, où les yeux, constamment, pourront les observer dans toutes les phases de leur vie.

D'ailleurs, le coléoptère se prête bien plus facilement à l'emprisonnement que la plupart des bêtes des autres ordres d'articulés; il a généralement, en plus du vol, la faculté de se servir de ses pattes pour marcher et se porter d'un point à un autre, tandis que l'hyménoptère, la fourmi exceptée, l'hémyptère, le diptère, la lépidoptère (à part son premier état), pour aller d'un point à un autre, se servent de leurs ailes et marchent à peine. Toutefois, ces ordres peuvent très bien concourir à leur étude dans la ménagerie; on pourra en faire des observations très intéressantes, surtout dans leurs premiers états; mais, à l'état parfait, ils y vivront peu, puisqu'il faut pour leurs ailes la liberté de l'espace.

Dans la ménagerie, les insectes broyeurs auront aussi plus

de chances d'y bien vivre, d'y prospérer, que les insectes suceurs ou lécheurs ; les aliments seront plus faciles à se procurer et à trouver au goût des bêtes qu'on élève ; — j'ai remarqué que *presque tous* les coléoptères peuvent suffire à leur existence en s'alimentant exclusivement avec du pain d'épices ; J'ai un *cerambyx héros*, en captivité en compagnie d'une *calichroma moschata*. Les deux longicornes depuis deux mois se nourrissent avec du pain d'épices, et du mou de bœuf, aussi bien que les carabes cicindèles, Feronies, Harpales, Procrustes, Cétoines, Dorcus, Oryctes, Lucanes, Dorcadions, Staphilins, Blaps, Elaterides, etc. Mais le dernier aliment est un extra que je ne leur accorde que de temps à autre.

D'après les observations que j'ai faites, je puis affirmer que les coléoptères ne le cèdent en rien au point de vue raisonnement, mémoire, astuce, etc., aux insectes des ordres qui ont fourni tant d'études, d'observations, de réflexions et de surprises aux naturalistes et aux psychologues : j'ai déjà parlé de ce dytique qui *savait* que les mouches que j'attrapais lui étaient destinées ; il voyait mes mouvements ; il discernait très bien si j'avais capturé la mouche ou si elle m'avait échappé. Dans le dernier cas, il ne bougeait pas, dans le cas contraire il venait à la surface de l'eau et attendait que je lui présente la petite victime. Il est incontestable que ce dytique avait de la mémoire, qu'il avait *observé mes mouvements et ceux de la mouche*, et le raisonnement ne fait aucun doute chez lui, puisqu'il accourt si j'ai du gibier à lui donner et qu'il s'abstient si je suis bredouille.

Cette preuve d'intelligence donnée par cet insecte coléoptère est patente et je ne sais vraiment pas comment je trouverais dans le fait cité une « association de sensations », définition nouvelle de l'instinct, mot que le véritable observateur de la nature n'ose plus employer tant sa définition est vague ! L'association de sensations, déguisement du mot instinct, n'est, comme ce dernier, ainsi que l'a écrit L.-H. Morgan, « qu'une périphrase servant à masquer notre ignorance dans bien des cas ; l'idée qu'il exprime repose sur une conception parfaitement fausse ». Et le professeur Reclam, dans son ouvrage *l'Esprit et le corps*, dit « qu'il serait grand temps d'éliminer le mot *instinct*, mot appliqué uniquement d'ailleurs à ceux des

actes des animaux qu'on est impuissant à expliquer de toute autre manière ».

Condillac, un des plus vifs et des plus savants contradicteurs de Descartes, disait à ce sujet : « On dit habituellement que l'animal obéit à l'*instinct*, l'homme à la *raison*, sans savoir ce qu'il faut entendre par ces deux mots. Il n'y a que trois manières d'expliquer les actes des animaux : ces actes sont ou purement mécaniques, ou le résultat d'une impulsion aveugle qui ne compare ni ne juge, ou bien la manifestation de quelque chose qui compare, juge et sait. Les deux premières explications sont démontrées insuffisantes, force nous est d'adopter la dernière.

Les actes, raisonnés, réfléchis, de la plupart des animaux qui peuplent une ménagerie condamnent la théorie de l'instinct et démontrent nettement qu'ils sont pourvus d'une intelligence qui n'est limitée que par l'organisation qui leur est dévolue.

Cette ménagerie m'a confirmé dans ce que Jacquelin du Val écrivait dans l'ouvrage que j'ai déjà cité de lui : *Genera des Coléoptères d'Europe* : « Force et courage, ruse et timidité, patience et persévérance incroyables, légèreté et inconstance, douceur et férocité, haine, amour, sentiments maternels, toutes nos qualités, tous nos défauts se retrouvent chez eux ; toutes les passions qui nous agitent les émeuvent à leur tour, et nous retrouvons en petit, chez ces insectes si faibles, des exemples admirables de nos mœurs ; nous trouvons nos institutions, nos sociétés et jusqu'à nos homicides combats. Plus d'un philosophe orgueilleux, croyant pouvoir sonder jusqu'au plus profond de nos cœurs, resterait muet et confondu s'il devait expliquer et comprendre les incroyables mystères de la vie de ces petits êtres, chez lesquels la Providence, que l'on voudrait en vain nier, se manifeste dans toute son incompréhensible sagesse. »

F. M. Trögel, dans ses *Causeries sur la physiologie des animaux*, dit de son côté : « Plus on observe par soi-même, plus l'œil de l'analyse pénètre jusqu'aux moindres détails dans les manifestations toujours nouvelles et souvent si merveilleuses de la vie animale, et plus on se sent pénétré de cette grande vérité, savoir que les animaux, de même que l'homme, pensent, veulent et sentent . »

Voici encore quelques notes que je prends dans mon journal d'observations :

Pris le 13 avril 1905, à Villejuif et à Vitry, sept *carabus auratus*, deux *carabus monilis*, une *meloe proscaraboeus*, une *meloe variegatus*, deux *feronia*, un *harpalus* un *procrustes*, un *staphilinus olens*, deux *geotrupes stercoriarius*, et une *blaps mortisaga*.

Tout ce petit monde est placé à dessein dans un vaste local, afin de connaître les rapports qu'ils auraient entre eux.

19 avril 1905. Je constate que tous mes pensionnaires vivent en bonne intelligence, et que tous, même un géotrupe que j'examine, mangent du pain d'épices avec une sorte de satisfaction : la *meloe proscaraboeus* en est friande. Le staphilin quitte le pain d'épices pour sucer un grain de raisin un peu fermenté.

20 avril 1905. Si je donne à ces insectes du mou de bœuf coupé en morceaux menus, chacun d'eux prend un de ces morceaux dans ses mandibules et s'en va tranquillement, qui dans un coin, qui sous la mousse, pour le dévorer.

Ils refusent tous la viande de porc.

Lorsque les insectes possèdent ce qui leur est nécessaire pour vivre, que la nourriture ne leur fait pas défaut, il est très rare qu'ils se querellent ou se battent, malgré les antipathies qui peuvent exister entre certaines espèces; en cela, ils se montrent plus raisonnables que les hommes, qui, bien souvent, sans le moindre intérêt, aiment à se nuire les uns aux autres.

Une seule fois, j'ai vu un staphilin chercher à combattre un carabus monilis. — Mais il y a là vraisemblablement une haine de races; mon ami A.-L. Clément, le si distingué entomologiste et l'admirable dessinateur, a décrit un combat entre ces deux grands ennemis de la classe des insectes et la reproduit fidèlement et superbement; j'y reviendrai tout à l'heure (*Amateur d'histoire naturelle* 4° 3 p. 33).

Quant à mes deux combattants, ils se prirent à bras-le-corps; c'est-à-dire entre leurs pattes antérieures, debout sur celles postérieures, ils luttèrent un instant, roulèrent à terre, se relevèrent, puis ils allèrent chacun d'un côté différent. Une heure après, je vis les deux duellistes attablés après le même morceau de pain d'épices; ils avaient certainement oublié leur querelle.

Le combat dont parle A.-L. Clément était moins anodin. Voici une partie de la narration qu'il en fait : « Je m'accroupis sur la route pour les bien observer (le carabe et le staphilin) ; à ce moment ils restèrent immobiles, mais leur attitude indiquait clairement que l'un et l'autre se tenait sur la défensive ; il s'agissait d'un combat. J'étais loin alors de songer à ces débris de carabes que je venais encore de rencontrer quelques instants auparavant, et mon attention fut bientôt entièrement captivée par un spectacle singulier.

« Le carabe, ce robuste carnassier, avec sa solide cuirasse qui ne pouvait donner aucune prise à l'ennemi, se tenait campé sur ses pattes, les mâchoires et les mandibules entr'ouvertes, les antennes dressées en avant, et agitées de temps en temps par des mouvements fébriles.

« Je m'attendais d'une seconde à l'autre à le voir s'élancer, et couper en deux le staphilin, d'un seul coup de sa puissante cisaille.

« Celui-ci, au contraire, avec son corps long et mou qu'il redressait parfois en *cabriolet* en faisant saillir ses deux vésicules blanches, semblait plus inquiet, allait, venait ; tantôt avançait vers le carabe, qui se dressait alors sur ses pattes, raidissant ses antennes, ouvrant davantage ses mâchoires acérées ; tantôt, au contraire, il reculait, dégageant lestement une patte ou une antenne que le carabe avait failli saisir ; mais, chose remarquable, c'est lui qui attaquait toujours. A peine avait-il reculé, qu'immédiatement il revenait à la charge, et, l'attaque devenant plus vive, il y eut bientôt une prise de corps. Les mâchoires s'entrecroisèrent, les pattes s'enlacèrent, et les deux combattants roulèrent dans la poussière ; puis chacun se dégageant rapidement reprit son attitude d'expectative, pour recommencer bientôt avec plus d'acharnement.

« Cette scène se répéta plusieurs fois de suite, sans que les deux combattants semblassent s'être aperçus de ma présence, et moi-même, absorbé par ce curieux spectacle, perdant peu à peu la notion des choses extérieures, et la conscience des mesures, je compris toute la férocité d'une semblable lutte entre deux êtres armés l'un et l'autre de redoutables cisailles plus longues que la tête, pointues, coupantes, et semblant mues par une puissance formidable, venant se heurter sur des téguments durs et polis. J'étais surtout bien étonné de voir

que le carabe ne se fût pas déjà débarrassé d'un adversaire moins volumineux que lui, et dont le corps allongé, les articulations lâches et souples semblaient devoir donner une large prise à la dent (je veux dire aux mandibules).

« Je devais l'être encore bien davantage, car tout à coup, et sans que j'aie pu voir comment, une des mâchoires du staphilin se trouva profondément enfoncée dans la tête du carabe qui non sans beaucoup de peine parvint à se dégager, et se défendit encore, mais ses mouvements étaient convulsifs, et ses forces s'épuisèrent visiblement.

« Le staphilin, de son côté, semblait bien aise de reprendre un peu haleine; après quelques instants de repos, il tourna derrière le carabe, dont les mouvements diminuaient de plus en plus, et qui, n'ayant plus la force de fuir, s'affaissa comme terrifié en sentant son ennemi se hisser sur son dos. J'observais étonné, sans comprendre, quand je vis le staphilin lui plonger ses deux mandibules entre le corselet et l'abdomen et le couper en deux. Il avait trouvé le défaut de la cuirasse. »

Dans ma ménagerie, je n'ai assisté à aucune scène pareille; à part deux ou trois drames d'amour et de jalousie, dont l'un a été bien cruel, les discussions se terminent habituellement sans combat.

Ainsi, souvent j'ai vu deux carabes se disputer le même petit morceau de mou; chacun tirait de son côté avec entêtement, celui-ci entraînant parfois celui-là, s'arc-boutant l'un et l'autre sur leurs pattes postérieures, enfonçant tous deux profondément ; leurs mandibules dans la chair, aucun d'eux ne voulant lâcher prise et abandonner sa trouvaille. Si celle-ci résistait et ne se séparait pas sous la tension que lui donnaient les insectes, les deux convives se résignaient à la dévorer chacun de son côté ; ils arrivaient ainsi à la dernière bribe, bouche à bouche, sans se molester. Celui qui avait le plus vite fini restait sur place à digérer probablement ou se mettait en quête d'une autre victuaille.

J'ai dit que parfois, je donnais à mes bêtes, en extra, des petits morceaux de mou de bœuf. Il est très curieux, quand je leur fais cette distribution, de voir comme tous arrivent au bruit que font les ciseaux dont je me sers pour couper le mou au-dessus de leur habitation. Ils accourent de tous les côtés, se précipitent sur le mou, le saisissent avec violence et

l'emportent dans leurs mandibules, cherchant un endroit isolé où ils pourront l'ingurgiter en tranquillité. C'est d'abord un remue-ménage général qui dure jusqu'à ce que chaque bête soit casée, sous la mousse pourl a plupart, puis tout redevient calme dans la ménagerie.

Parmi les carabes, le *carabus auratus* est bien certainement le plus vif, le plus chasseur, le plus batailleur, le plus vorace et aussi le plus ardent en amour.

Il est insatiable en tout. Le monilis vient immédiatement après lui.

Je disais, plus haut, avec quelle vivacité les insectes coléoptères, captifs dans une ménagerie, se précipitaient sur les petites parcelles de mou que je leur distribue de temps en temps.

Dans un bocal où se trouvent douze *carabus auratus*, mâles et femelles, aussitôt la table servie, c'est-à-dire quand les petites parties de mou jonchent le sol de leur habitat, les douze carabes saisissent chacun une portion et ils ne la lâchent plus; puis ils courent à droite, à gauche, avec le mou qui est rouge naturellement dans leurs mandibules, et lorsque la lumière éclaire la scène, on voit alors douze émeraudes à reflets d'or, unis à douze morceaux de corail, qui vont, viennent se croisent avec une vélocité surprenante comme des diamants vivants courant sur la mousse.

Puisque les carabes nous occupent pour le moment, je noterai brièvement ici celui que j'ai eu la chance de capturer à Vitry-sur-Seine. Complètement inconnu jusqu'à ce moment et par crainte d'accident, je le retirai de ma ménagerie pour le transmettre, mort, à la Société Entomologique de France. Présenté par A.-L. Clément à la Société, on lui fit l'honneur d'une citation dans le Bulletin de la Société Entomologique et de sa représentation par un dessin, dus l'un et l'autre au talent du présentateur.

« Cet exemplaire, dit A.-L. Clément, est remarquable par la disparition totale des côtes sur les élytres. La forme de la tête et du corselet est restée sensiblement normale, mais l'abdomen et les élytres sont plus étroits, plus allongés, plus parallèles que chez les exemplaires normaux, ce qui donne à l'individu un facies tout particulier. La coloration ne présente rien d'anormal, elle est d'un vert légèrement bronzé ; bordure

et base des élytres d'un rouge cuivreux assez vif ; sept derniers articles des antennes, dernier article des palpes et cuisses d'un noir bleu. »

Et sur la proposition de A.-L. Clément, la Société Entomologique de France nomma cette variété nouvelle du Carabus auratus : *Labittei*.

Qu'il me soit permis ici de remercier de l'honneur qui m'a été fait en donnant mon nom à cet insecte, et l'ami A.-L. Clément et la Société Entomologique (Bulletin de la Société Entomologique de France, 1904, nº 16. Séance du 26 octobre).

Par les temps orageux, les Carabus auratus sont comme furieux ; ils mangent constamment, ils s'accouplent, ils se chamaillent, courent les uns après les autres ; par moment, c'est une mêlée générale ; enfin ils sont continuellement en mouvement.

C'est par une de ces journées lourdes et orageuses que j'assistai à un terrible drame, suscité par l'amour et par la jalousie. Pendant que deux Carabus étaient accouplés, que le mâle tenait étroitement enlacée la femelle, un second mâle s'approcha et chercha à séparer les deux amoureux. Malgré les tours, les détours qu'il fit, il ne parvint pas à prendre la place de son concurrent plus heureux. Il eut beau caresser de ses antennes la femelle et lui conter probablement mille choses aimables et tendres, celle-ci faisait la sourde oreille à ses propos, et, d'ailleurs, il lui eût été difficile, dans la posture et l'action où elle se trouvait, de répondre favorablement au nouvel arrivant. Ce dernier, voyant ses manœuvres vaines, sembla prendre son parti de sa déconvenue. Il s'éloigna un peu, s'arrêta et sembla réfléchir, la tête baissée. Tout à coup je le vis s'élancer sur le couple, et, passant la tête entre les deux insectes, il enfonça ses puissantes mandibules dans les parties génitales de la femelle, où elles restèrent accrochées. Horreur ! lorsqu'il les retira, une partie de chair de la femelle y était adhérente. La pauvre bête se traîna un peu, la pointe de l'abdomen pantelante. Le soir du même jour, je la trouvais à la même place, mais elle avait cessé de vivre.

Sans avoir lu Alexandre Dumas fils, le Carabus avait mis en pratique le précepte du célèbre auteur : tue-la ! et ne trouvez-vous pas quelle analogie a cet insecte dans son geste assassin

avec celui de l'amoureux éconduit qui tue « parce qu'il aime »!

Trögel, déjà cité, après avoir considéré les actes des animaux en égard avec ceux de l'homme, s'écrie : « Quand de l'étude psychologique de l'homme on passe à l'étude de l'animal, on est tout étonné de retrouver chez celui-ci tout ce qu'on venait de découvrir dans les replis les plus secrets du cœur ou du cerveau humain. A chaque pas fait dans ce domaine inconnu, on tombe de surprise en surprise. L'esprit et la sottise, la ruse et la simplicité, le bon goût et le mauvais, la bonté du cœur et la méchanceté, la douceur et la dureté, l'emportement et le flegme, le sérieux et l'insouciance, la constance et la légèreté, la valeur et la couardise, le courage et la jactance, l'intrépidité et la timidité, la vérité et le mensonge, le penchant et l'abnégation, l'amour et la haine, la franchise et l'artifice, l'orgueil et la modestie, la reconnaissance et l'ingratitude, la finesse et la rudesse, la confiance et la méfiance, la sagesse et la folie, la compassion et la cruauté, la prodigalité et l'avarice, la sobriété et l'intempérance, l'espoir et le doute, l'égoïsme et la générosité, l'obéissance et l'insubordination, la tristesse et la joie, la colère et l'insensibilité, la paresse et l'activité laborieuse, en un mot, les divers tempéraments, les passions, les propriétés bonnes ou mauvaises de la nature humaine, surgissent successivement sur le vaste océan de la vie animale, et partout l'observateur retrouve l'image de notre vie sociale industrielle, artistique, scientifique et politique. » A côté de l'insecte cruel, assassin par amour et jalousie, Forel, l'infatigable observateur des fourmis, cite un exemple de coléoptère voleur ; il raconte comment un *Hister quadrimaculatus* profita d'un désarroi qui régnait chez des fourmis des prés revenant d'une bataille qu'elles avaient livrée à des fourmis sanguines, pour pénétrer au milieu de la troupe et se saisir d'une nymphe qu'une d'elles ramenait. C'est en vain que les courageuses petites bêtes se précipitèrent avec furie sur le ravisseur, le mordant et par leur nombre cherchèrent à s'opposer à sa fuite ; mais le bandit, qui auprès de ses adversaires semblait un géant, abrité sous sa dure cuirasse, se sauva à toutes jambes avec son butin et disparut bientôt du groupe de fourmis qui l'entourait. Combien de fois ai-je assisté à des scènes analogues de vol et de brigandage qui se passaient sous mes yeux dans la ménagerie !

Par contre j'ai vu trois *cicindela campestris* que l'éminent chef du laboratoire colonial du Muséum, M. Surcouf, m'a données le 11 mai 1910, vivre en bonne intelligence avec deux *dorcadions* que j'ai pris à Vitry-sur-Seine, et une *cetonia aurata*, que j'avais rapportée le 16 du même mois de Crosne, en même temps qu'une *timarcha cariaria*, *trois criocères merdigera* et un *staphilinus pæderus littoralis*. Tous ces insectes s'attablaient côte à côte autour du même morceau de pain d'épices, et je n'ai pas vu une seule fois dans l'espace de trois mois les cicindèles molester leurs compagnons. La cétoine dorée semblait chercher la société des cicindèles ; elle marchait souvent à leurs côtés, cheminant ensemble le long des parois du bocal. Je l'avais trouvée dans un bassin creusé dans une serre, je la croyais noyée, elle ne faisait plus aucun mouvement, et je l'avais mise avec les terribles cicindèles pour qu'elles en fassent un repas. Le lendemain, la jolie petite bête avait échappé à l'asphyxie et prenait son repas entourée des trois cicindèles. Le même fait s'était produit avec un hanneton au milieu des carabes. Y a-t-il eu pitié dans l'âme de ces insectes ?

Il n'en a pas été de même lorsque, le 21 mai, je mettais dans le même habitat quatre *téléphores*. L'un d'eux s'envole immédiatement; aussitôt une cicindèle s'envole à son tour, le happe et tombe avec lui sur la mousse. Elle lui enfonce ses mandibules dans le corselet ; le téléphore se débat, ouvre ses élytres, s'agrippe aux brindilles de mousse ; mais c'est en vain, il meurt bientôt et la cicindèle le dévore. Les trois autres subissent le même sort quelques instants après.

Dans ces faits, j'ai compris que les cicindèles, ou avaient eu pitié de la cétoine malade, presque inerte, que je leur avais offerte en pâture, et en cela elles avaient montré un cœur excellent, ou bien, elles avaient trouvé la cétoine trop vieille, trop coriace et l'avaient dédaignée ; alors elles ont prouvé leur délicatesse de dégustation et de jugement.

Pour les téléphores il n'en était pas de même ; ces coléoptères aux téguments mous, aux senteurs récentes des blés et des avoines, où je venais de les capturer pendant qu'ils chassaient eux-mêmes d'autres insectes, excitaient l'odorat des cicindèles, et comme l'ogre du Petit Poucet, elles ont dit : « Ça sent la chair fraîche ici ! » Leur appétit, aussitôt aiguisé par l'odorat

des nouveaux venus, s'accrut en même temps que leurs mâchoires.

Il y a eu, chez ces carabides, bien certainement, un discernement très juste concernant la cétoine et les téléphores ; ils n'ont pas obéi à « l'instinct », mais à un sentiment que l'homme n'est pas à même ni d'apprécier ni de juger, qu'il ne peut que supposer.

Il est évident que la cicindèle est un coléoptère très féroce, très carnassier, et dont les mandibules sont puissantes et très coupantes, mais je doute que dans une lutte elle puisse rivaliser, non en courage et en ruse, mais en force physique, avec n'importe quel carabe.

On rapporte que, dans un combat entre un carabe et une cicindèle, combat qu'on avait artificiellement provoqué, les deux adversaires ne firent que des simulacres d'attaque et de défense, sans en venir au fait sérieusement ; ils se séparaient aussitôt qu'ils s'étaient abordés et vidèrent enfin le terrain l'un et l'autre sans plus de façon.

Il est permis de penser que si les deux insectes également armés de leurs énormes mandibules avaient pris leur duel au sérieux, l'avantage serait resté au carabe ; sa taille, gigantesque comparée à celle de la cicindèle, et sa force musculaire, à férocité égale, lui auraient finalement assuré le succès.

Dans la ménagerie, je l'ai déjà dit, je n'ai pas observé jusqu'ici, à part les luttes entres mâles pour conquérir une femelle, de combats sanguinaires entre insectes du même genre. J'avais aussi placé dans l'habitat des cicindèles un carabe doré ; il vivait en aussi bonne intelligence avec ses cousines germaines que celles-ci avec la cétoine dorée.

Dans l'habitat affecté spécialement aux carabus auratus, bon nombre d'entre eux ont les élytres trouées, preuves des luttes soutenues entre les mâles pour la possession des femelles.

Dans un même local, d'autres genres de carabus vivent ensemble et ne se font jamais la guerre ; je citerai dans cet habitat commun : 10 *carabus cyaneus*, 3 *C. Monilis*, un *C. nemoralis*, 7 *C. violaceus*, 2 *C. auro-nitens*, 2 *C. canellatus*, quelques feroniens. Ils vivent tous en paix, passant une grande partie du temps sous la mousse et n'en sortent, pour ainsi dire, que pour venir prendre leurs repas et s'accoupler.

J'ai en ce moment des larves qui proviennent d'un accouplement de *C. monilis* mâle avec un *C. violaceus* femelle. Elles sont noires, brillantes et mesurent environ 7 à 8 millimètres. De crainte que les parents ou les amis des parents ne dévorent ces jeunes enfants, je les ai réunis dans une demeure particulière. Elles mangent du pain d'épices, et de temps en temps un peu de mou de bœuf. Pourvu qu'elles ne se mangent pas entre elles!

Dans l'emplacement relativement restreint que j'ai réservé à la famille des nécrophores, je n'ai jamais donné à ces jolies bêtes, ni taupe, ni mulot, ni souris, ce qui aurait très certainement fait plaisir à mes petits hôtes apprivoisés, puisque, en 15 jours, 4 nécrophores, en cage, ont enseveli quatre grenouilles, trois petits oiseaux, deux sauterelles, une taupe, deux morceaux de poumon de bœuf et les intestins d'un poisson !

Je n'ai pu non plus répéter l'observation faite par un ami du naturaliste Gleditch, qui rapporte le fait suivant :

Voulant dessécher un crapaud dont il avait besoin pour une étude, il l'avait enfilé au haut d'un bâton et avait planté celui-ci dans le sol. Les nécrophores ont un odorat très subtil et, de fort loin, ils sentent les cadavres des autres animaux. Le crapaud répendait une forte odeur et les nécrophores des environs accoururent vite à la curée. Mais comment atteindre l'animal mort, comment l'enfouir ? La difficulté était grande pour ces beaux croque-morts. Après un instant d'observation et de discussion, une détermination fut prise : le sol fut creusé sous le bâton, qui tomba, et la bande, joyeuse du succès obtenu, s'empressa de faire disparaître en terre le crapaud avec son support, de telle façon qu'on ne découvrit pas l'emplacement de leur exploit.

Ces nécrophores ont-ils obéi à « l'instinct » ? à une « association de sensations », masque nouveau dont on décore l'instinct? N'y a-t-il pas, au contraire, dans ce fait, une preuve nouvelle d'intelligence et une réfutation de la méthode qui veut que cette faculté n'appartienne qu'aux êtres ayant un cerveau organisé comme le nôtre ? N'y a-t-il pas eu la preuve, dans le fait ci-dessus, que les nécrophores ont eu la faculté de former des conceptions pour en tirer des conclusions, n'ont-ils pas eu la faculté de prévoir ? facultés qui, en se manifestant,

n'appartiendraient, d'après les partisans de la méthode de l'instinct, qu'aux êtres à cerveau?

Si nous voulons expliquer ce qu'est l'intelligence, ce qu'est l'instinct, ce que sont ces associations de sensations, nous ne parvenons qu'à en faire un amalgame où la contradiction surgit à chaque instant et ou les déductions restent toujours obscures.

Dans *The Physiology and Pathology of mind in the lower animals* (*1871*), Lindsay s'exprime ainsi :

« L'instinct n'est pas quelque chose de distinct de la raison, quelque chose qui soit en opposition avec elle, mais bien plutôt une partie essentielle de cette dernière. L'instinct et la raison (l'intelligence) ne sont que des degrés divers du développement des manifestations différentes des mêmes facultés. Il s'agit de phénomènes s'élevant par gradation insensible intimement liés entre eux, de sorte qu'il est impossible soit de tracer une ligne certaine de démarcation, soit de définir exactement le caractère de chacun d'eux. »

Dans *Insanity in the lower animals*, il dit sur le même sujet : « Pour ma part je ne doute pas que nombre de faits compris sous le nom d'instinct chez l'animal ne soient exactement ceux qu'on qualifie à juste titre de raison ou d'intelligence chez l'homme, et que, d'autre part, ce qu'on appelle raison ou intelligence chez l'homme ne soit aussi, chez l'animal, tout l'opposé de l'instinct, et doive, par conséquent, s'appeler d'un autre nom.

« Jusqu'à présent, l'instinct humain a été fort peu étudié ; *à dire vrai*, qu'il soit appliqué à l'animal ou à l'homme, le mot instinct a été jusqu'ici un *asylum ignorantiæ*, un obstacle sérieux à toute recherche consciencieuse. »

Buchner raconte (*Vie psychique des Bêtes*) que Nagel avait réuni quatre *féroniens* (sans dire quel genre) et un *Staphilinus niger*. Ce dernier saisit un des féroniens, à l'endroit où la tête se rattache au corselet, et une lutte terrible s'engagea, lutte dont pendant quelque temps les trois autres féroniens restèrent témoins impassibles. Ensuite ils coururent vers les belligérants et essayèrent d'une intervention, mais les combattants leur ayant administré quelques coups, ils s'enfuirent bien vite. Enfin, un féronien s'enhardit jusqu'à mordre le staphilin à l'abdomen, sans que celui-ci se laissât distraire par cette di-

version et fît trêve à son œuvre sanguinaire. Les féroniens furent si épouvantés du dénouement qu'ils se cachèrent isolément sous terre.

La lutte morale entre le sentiment de crainte qu'inspire la force et cet autre sentiment qui nous pousse à voler au secours de l'opprimé se serait-elle manifestée autrement chez l'homme?

Non, les insectes coléoptères ne sont pas inférieurs en intelligence aux hyménoptères, malgré ce qu'en dit le vénérable et illustre Henri Fabre, qui a beaucoup plus étudié ceux-ci que ceux-là. Dans une ménagerie d'insectes mieux installée, mieux disposée que celle que j'ai pu aménager selon mes modestes moyens, le naturaliste et le psychologue pourront trouver des faits nouveaux qui confirmeront, dans l'ordre des insectes qui m'a le plus occupé, ce que j'avance plus haut.

Tous ces chevaliers errants, aux cuirasses d'or, de rubis, d'émeraude, d'azur ou d'acier : tous ces humbles chemineaux, aux vêtements ternes ou sombres, qui ne fondent ni royautés ni républiques parce qu'ils sont indépendants, qui ne construisent ni palais ni chaumière, fournissent, suivant leur organisation, leur somme d'intelligence dans les actes de leur vie.

III

A l'encontre des hyménoptères et des diptères, que jusqu'à présent les naturalistes considèrent comme les insectes les mieux doués de la nature sous le rapport de l'intelligence (parce qu'ils se sont prêtés à l'étude et à l'observation beaucoup plus facilement que les coléoptères), ceux-ci, à l'état larvaire, présentent, pour la plupart des espèces, un intérêt considérable; intérêt qui n'existe pas, ou bien moindre dans les deux groupes d'insectes que je viens de citer.

En effet, dès la sortie de l'œuf, les larves des coléoptères fournissent une vie active. Ayant besoin pour vivre de chercher leur nourriture elles-mêmes, elles sont en butte à tous les périls inhérents à leur état. A peine née, toute jeune, sans expérience, la larve du coléoptère est obligée d'apprendre et de connaître la chasse, la ruse, l'attaque et la défense; elle doit se faire des galeries, des tunnels, rechercher des emplacements, sous la pierre ou sous la mousse, pour s'abriter, travailler et combattre. Voilà son existence.

Et combien d'intelligence cette larve doit montrer dans

toutes les phases de son état larvaire jusqu'à ce qu'elle se transforme en nymphe!

La larve de l'hyménoptère n'a pas la même complication de vie.

En général, à peine éclose de l'œuf, elle reste emmaillottée, sans pattes, pour ainsi dire sans mouvement, et elle demeure inerte au lieu où la mère l'a déposée à l'état d'œuf.

Lorsqu'elle devient nymphe, la larve de l'hyménoptère semble toujours morte ; à peine si l'on voit l'adulte se dessiner sous la fine membrane qui la recouvre; la larve du coléoptère, jusqu'à ce moment de transformation, a déjà une existence bien remplie. Elle a lutté, souffert, triomphé ; et pour cette lutte, cette souffrance et ce triomphe, il lui a fallu déployer une intelligence que la larve de l'hyménoptère ne connaîtra jamais. N'y a-t-il pas, dans ces deux emplois de vies partielles différentes de larves, une large compensation en faveur du coléoptère ?

Celui-ci, avant de devenir un insecte parfait, a eu bien du mal à gagner sa vie ; il a peiné, travaillé, lutté pendant bien des mois, tandis que l'hyménoptère à l'état larvaire n'a été qu'un fainéant, dormant toujours, ne bougeant jamais et souvent se faisant nourrir par des parents ou des amis arrivés à leur dernier degré de perfection. Qui ne connaît les ruses des larves de ces amazones cuirassées d'émeraude et d'or, les cicindèles, qui construisent des pièges ingénieux pour prendre leur proie ? et les autres ruses de ces larves d'hydrophilus, qui deviennent flasques et font les mortes, lorsqu'un poisson ou un oiseau viennent pour les saisir ? Et les ruses et le courage des larves de ces mêmes hydrophiles, comme celles des dysticus du reste, lorsqu'elles vont attaquer une proie plus forte qu'elles? Et les travaux considérables qu'exécutent les larves charpentières, terrassières ou minières de tous ces coléoptères, pour la plupart dévastateurs !

Et cette première existence des coléoptères, si bien remplie, n'amoindrit pas leur dernière étape dans la vie. Cette étape est souvent aussi mouvementée et compliquée que la première.

Voyez avec quels soucis, avec quelle sollicitude, l'hydrophilus déjà cité bâtit son berceau flottant ! Quel habile constructeur de carène il fait! Le géotrupe stercoraire sait creuser la terre, il connaît la profondeur qu'il doit atteindre pour y

déposer son œuf ; sa ponte faite, il y apporte une ample provision de nourriture pour l'enfant qui naîtra ; puis, afin de dérober son œuvre aux regards de tous, il rebouchera soigneusement le trou qu'il a fait. On connaît la bonne camaraderie qui existe entre les nécrophores, qui s'appellent et se cherchent pour partager un festin et travailler honnêtement ensemble à l'enterrer. On sait aussi le travail patient du bousier lorsqu'il fait et roule sa boule de bouse, aidé souvent par un ami, pour la transporter à l'endroit qu'il a choisi d'avance. On pourrait citer beaucoup d'actes merveilleux exécutés par les coléoptères adultes et l'on en citerait encore davantage si l'on avait pu suivre ces insectes avec plus de facilité qu'on en a eu jusqu'à présent.

Je reprends le cours de mes notes.

26 avril 1901, accouplement de C. auratus.

Le mâle poursuit la femelle, la saisit entre ses pattes, les mandibules à la base du thorax. Il la maintient ainsi jusqu'à ce qu'elle se prête au coït, qui dure entre une et deux minutes.

Les carabes paraissent être des individus très entêtés. Je reprends une scène que j'ai déjà décrite sommairement dans le cours de cet article : Si, par exemple, ils se trouvent à deux sur le même morceau de mou, aucun des carabes ne veut lâcher prise, chacun tire de son côté, s'arcboutant sur ses pattes, comme feraient deux chiens, tenant chacun un os par un bout. Si le mou se rompt, chaque carabe emporte son morceau ; mais si la viande résiste, les deux gourmands finissent, soit par raisonnement, soit par lassitude, par ne plus lutter, et, sans lâcher prise, leur convoitise se borne à entamer le mou, chacun de son côté, jusqu'à ce qu'ils arrivent l'un et l'autre bouche à bouche. Cela rappelle le jeu de salon qu'on nomme « baiser de la Religieuse » où deux joueurs punis de ce gage, séparés par le dossier d'un siège, mâchent un bout de fil, passant par le barreau d'une chaise par exemple, jusqu'à ce qu'ils arrivent lèvre à lèvre, le premier arrivé donnant un baiser à l'autre. Le carabe qui arrive le premier au bout de la parcelle de mou n'embrasse pas son partenaire, mais il se sauve, au grand étonnement de celui-ci, qui demeure sur place, surpris sans doute de n'avoir plus rien sous les dents, ou tout simplement pour digérer.

Lorsqu'un de ces insectes mange plus que de raison, outre-

mesure, son abdomen se gonfle et s'allonge à tel point que souvent il dépasse les élytres de 4 à 5 millimètres.

Malgré leur voracité, les carabes de ma ménagerie ont respecté un hanneton, dont ils sont pourtant très friands. Le 21 mai 1910, j'avais mis ce *melolontha vulgaris* dans la cage. Le 27 mai suivant, je lis dans mes notes : Le hanneton se promène tranquillement au milieu de ses bourreaux ; il semble mélancolique bien qu'il paraisse lécher le pain d'épices. Songe-t-il, sait-il qu'il a autour de lui des ennemis dangereux, implacables, destructeurs de sa race, semblables aux tigres et aux panthères, pouvant sur l'heure, ou quand leur bon plaisir viendra, se jeter sur lui, pauvre être sans défense, et le dévorer sans autre forme de procès? Heureusement pour lui que ces bêtes féroces ne sont pas affamées, et le 28 mai le hanneton meurt de sa belle mort, après 7 jours de captivité. Je l'ai trouvé sans vie sous la mousse, — car les insectes comme les oiseaux se cachent pour mourir. — Je l'y ai laissé, pensant que peut-être ceux qui l'ont respecté vivant finiraient par faire un repas de son cadavre.

9 juin 1910.

Parmi les carabus auratus, les femelles sont en bien plus petite quantité que les mâles; aussi ne cessent-elles pas d'être l'objet des poursuites obstinées des nombreux amoureux qui ne se contentent pas de soupirer et flirter.

Aussi, dans l'espace de quelques minutes, la même femelle a été prise huit fois par des mâles différents : elle s'enfuyait, se cachait, se dérobait le plus qu'elle pouvait à l'étreinte de ces unionistes acharnés, et elle ne semblait subir leur étreinte qu'avec résignation et contrainte, et probablement avec répugnance. Aussi je vins à son secours en la mettant dans un bocal spécial, hors de la portée de tous ces mâles trop ardents. Elle pourra là, en toute sécurité, faire sa ponte, à l'abri de tous les importuns.

18 juin 1910.

J'ai constaté depuis longtemps que les insectes entendent et comprennent très bien les bruits qui se font autour d'eux, surtout si les mêmes bruits sont répétés souvent, et s'ils intéressent par les effets qu'ils annoncent et qu'ils procurent la gourmandise des bêtes.

Par exemple, lorsque je donne du mou de bœuf aux carabes

au bruit que font les ciseaux que je tiens au-dessus de leur bocal, s'ils sont cachés, je les vois aussitôt apparaître; celui-ci sort de dessous une pierre, celui-là quitte le repos sous la mousse, tous accourent comme si je les avais appelés et chacun s'empare d'une parcelle de nourriture.

Aux sons du cor, les chiens accourent à la curée ; au bruit de la cloche, les hommes vont se mettre à table; du petit au grand les choses se passent de la même manière.

Les C. auratus sont toujours aussi acharnés pour faire œuvre de reproduction. Aussi les pauvres femelles cherchent-elles à éviter l'étreinte continuelle des mâles qui n'ont pour ainsi dire, pas d'arrêt dans leurs passionnés désirs.

Elles passent constamment des pattes de l'un dans les pattes de l'autre; j'ai vu trois mâles chercher à prendre en même temps la même femelle, s'agrippant au dos les uns des autres, se mordant afin de faire lâcher prise à celui qui semblait le plus favorisé. Aussi plusieurs de mes pensionnaires ont-ils les élytres trouées par les cisailles des plus féroces ou des plus adroits.

Le 4 juillet 1910, je place dans une chambre nuptiale, et spéciale, un carabus monilis mâle accouplé avec un carabus cyaneus femelle.

Je transporte aussi un carabus auratus de son bocal dans celui des C. cyaneus, violaceus, etc.

Il paraît inquiet, surpris. Il est plus de cinq minutes à s'habituer à son changement de domicile. Il tourne autour des parois de verre, évidemment il cherche à s'en aller, peut-être voudrait-il retourner auprès de ses amis. En tous cas, il est certainement dépaysé. Mais, son émoi passé, il s'attaque à un morceau de mou, placé à son intention, il y va et le dévore très tranquillement; enfin il s'en va sous la mousse.

7 juillet 1910. Depuis quelques jours je remarquais que plusieurs carabus étaient affairés, à certains endroits fouillaient la terre et même s'y enfouissaient furtivement. Ce manège répété plusieurs fois m'intrigua et je voulus savoir ce qui en était.

Le premier carabus que je vis disparaître en terre m'indiqua la place où je devais chercher. Avec un bout de bois très mince, je suivis le disparu, et avec beaucoup de précautions j'entamai le terrier. Je vis alors, à une profondeur

de 25 millimètres environ, une agglomération de larves blanches sans pattes, ayant 7 à 8 millimètres de longueur et je reconnus aisément en elles des larves d'un diptère : de la mouche bleue de la viande.

Mes gourmands avaient découvert le garde-manger bien garni. Les larves toutes jeunes, toutes fraîches, grosses, dodues, succulentes, étaient pour eux un mets imprévu, inespéré, d'une haute et savoureuse dégustation. Aussi faisaient-ils avec lui un festin à la Lucullus. Les gaillards avaient eu du flair, ceux qui connaissaient la cachette n'avaient pas ébruité l'affaire; ils y allaient en tapinois, n'ayant l'air de rien, marchant comme s'ils flânaient, comme s'ils n'avaient aucun but, puis, subitement, ils disparaissaient dans le sol, à l'endroit précis, où la table était servie.

Et là, pas de bataille, pas de violences, pas de socialisme comme le conçoivent les hommes, pas d'«ôte-toi de là que je m'y mette », ni de « donne-moi ce que tu as », chacun choisissait son morceau, et, placidement, avec la conviction qu'il était de leur goût, sans que celui-ci cherche à le retirer de celui-là, il le mangeait en toute tranquillité, en une parfaite sécurité.

Ces observations si simples, mais si instructives à la physiologie, ces faits journaliers qui ont pour acteurs des bêtes aussi infimes, mais qui démontrent que du petit au grand la vie et ses besoins, ses luttes, ses appétits, ses qualités et ses défauts sont les mêmes, me rappellent ce qu'écrit Trögel dans ses *Causeries sur la physiologie des animaux* : « Plus on observe par soi-même, plus l'œil de l'analyse pénètre jusqu'aux moindres détails dans les manifestations toujours nouvelles et souvent si merveilleuses de la vie animale, et plus on se sent pénétré de cette grande vérité, à savoir que les animaux, de même que l'homme, pensent, veulent et sentent. »

Il est évident que mes carabus, dans toutes les phases de leur existence où il m'est donné de les surprendre, agissent à la manière des hommes, mais on doit constater qu'ils ont plus d'ordre, et plus de tolérance, moins de jalousie et d'orgueil que leurs frères soi-disant supérieurs, et il faut l'avouer, l'âme des bêtes a beaucoup de ressemblance avec l'âme des hommes.

« L'étude spéciale de l'âme humaine, dit Vignali (1), qui est

(1) Vignali, *les Lois fondamentales de l'intelligence du règne animal.*

le principe de toute science générale de l'intellect, y manque de fondement — quand elle n'est pas précédée d'une physiologie comparée du règne animal — lorsqu'elle ne reconnaît pas la même énergie psychique dans toute la vie intellectuelle du règne animal tout entier. — Le règne animal serait dans ce cas pour ainsi dire décapité, et l'homme serait privé d'une base solide, capable de le soutenir. — La science de l'anatomie et de la psychologie comparée serait aussi décapitée et inintelligible si elle n'était couronnée par l'étude féconde de l'âme dans le règne animal. »

Je continue à transcrire les notes de mon cahier journalier :

11 juillet 1910. J'assiste à la venue au jour, à l'entrée dans la dernière phase de sa vie, d'un *carabus monilis*. Avec son crâne il soulève la terre et bientôt la tête apparaît et peu après le thorax. Les deux antennes se relèvent et l'insecte ressemble à ces diables qui sortent leur buste d'une boîte à surprise. Il se repose pendant un quart d'heure environ, puis il recommence son ascension à la surface du sol; au bout d'un instant la première paire de pattes se montre; le carabe se repose de nouveau, sans doute pour ménager ses forces, aspirer l'air qui lui arrive sur les flancs, et s'habituer à la vive lumière qu'il ne connaissait plus depuis de longs jours d'enfouissement et qu'il a peut-être oubliée dans son cercueil souterrain.

Justement aujourd'hui le soleil brille avec éclat, la température est chaude. Le coléoptère semble apprécier ce soleil et cette chaleur; il reste longtemps immobile, contemplant le spectacle imprévu qui l'entoure et lui promet des jours de félicité dans sa vie nouvelle.

En effet, ma fenêtre est ouverte toute grande, un rayon de soleil descend comme un bienfaiteur sur la ménagerie éveillée des carabes.

La mousse qui la garnit est fraîche et verte ; quelques brins d'herbe émergent çà et là sur le vieux bois ajouré qui repose sur la terre et qui traverse presque entièrement le bocal; quelques gouttes d'eau jouent l'effet de la rosée et scintillent comme des diamants; des habitants anciens du domaine sont à la promenade, d'autres sont attablés et d'autres font la sieste à l'ombre d'un brin de mousse.

Le nouveau venu dans ce monde est immobile et regarde. Après être resté environ une demi-heure dans cette attitude,

il se hisse de nouveau, et cette fois ses deux autres paires de pattes sont hors du trou, et sur ses six pattes il demeure encore un instant sans mouvement. Enfin, satisfait sans doute de son entrée dans son troisième état d'insecte, le ressuscité veut être beau, et il commence aussitôt sa toilette. Avec ses pattes antérieures il époussette sa tête, nettoie ses antennes, frotte ses élytres avec ses pattes postérieures, afin qu'il ne reste aucun grain de poussière ou de terre provenant du tombeau qu'il vient de quitter, et maintenant qu'il se sent propre et luisant, sans plus tarder, il s'en va au milieu de ses cousins et cousines, sans timidité apparente, leur disant probablement un cordial bonjour, sans que ceux-ci aient l'air de le remarquer et de s'en préoccuper le moins du monde.

12 septembre 1910. D'un C. violaceus femelle fécondée par un C. cyaneus mâle, j'obtiens des larves que je place dans un bocal spécial. Elles sont très vivaces, elles préfèrent le mou au pain d'épices. Je ne remarque rien dans leur couleur qui puisse les différer avec d'autres larves de carabes. Elles ont environ 7 millimètres de longueur et elles sont toutes noires.

Les carabes adorent les fruits.

Il y a quelques années, j'avais remarqué que les Staphilins aimaient beaucoup le raisin fermenté. Dans les sentiers de Vitry, où j'ai chassé bien souvent, des passants laissaient tomber ou jetaient des grappes de raisin plus ou moins entamées; des staphilins s'en emparaient, s'y installaient et les dévoraient avec la conviction assurée que cette nourriture leur était bonne et saine.

Aux staphilins de ma ménagerie, je donnai, avec du raisin, de la poire; ils avaient accepté cette dernière avec plaisir et j'eus l'idée d'en offrir aux carabes; ceux-ci parurent en être enchantés, et ils y firent grand honneur ; depuis, lorsque la saison le permet, je ne manque pas de leur faire part de ce nouveau mets.

Voilà donc tous ces carnassiers, ces ogres, si féroces, si terribles aux autres insectes, mangeurs de chair fraîche ou faisandée, qui peuvent, sans exception de genre, suffire à leur existence avec du miel et des végétaux.

Le 21 mai 1910. J'obtiens de l'obligeance de M. Surcouf, chef du Laboratoire colonial au Muséum, 3 cicindèles champêtres (*Cicindela campestris*).

Comme les carabes, elles mangent du pain d'épices.

Le 22 mai, je donne pour compagnons aux cicindèles 4 *telephorus fuscus*, 2 *dorcadions*, 2 criocères du lys, *criocerïs merdigera*, et 1 *cetonia aurata*.

Une des cicindèles s'approche d'un téléphore, sûrement pour l'attaquer. Mais le malacoderme s'en aperçoit et prend son vol. La cicindèle aussitôt ouvre ses élytres, s'envole à son tour et pourchasse le téléphore; en un rien de temps elle le happe, et, gênés par la toile métallique qui recouvre le bocal, les deux insectes tombent sur la mousse. Il n'y eut pour ainsi dire pas de lutte. La cicindèle enserra dans ses pattes le malheureux prisonnier qui se débat et, de ses terribles cisailles, elle lui laboura le corselet à hauteur du protothorax; après l'avoir mâchuré elle en fit son repas, ne laissant du défunt que les élytres et les pattes.

Le 27 mai, tous les téléphores et les criocères étaient dévorés.

C'est la seule fois que j'ai vu en captivité une cicindèle prendre son vol. Je dois ajouter que j'ai constaté que tous les coléoptères ailés, conservés dans ma ménagerie : lucanes, cétoines, cicindèles, oryctes, hannetons, nécrophores, cérambyx, etc., etc., lorsqu'ils se sont bien rendu compte que leur vol ne les sert plus, qu'ils ne peuvent pas franchir l'obstacle qui les sépare de l'espace, après une ou deux tentatives infructueuses, ils ne cherchent plus jamais à prendre leur vol.

Jusqu'au 2 août, jour de mon départ pour la campagne, les cicindèles sont vives, turbulentes même ; elles se nourrissent avec du pain d'épices et du mou de bœuf. Elles ont respecté la cétoine et les dorcadions — peut-être ont-elles trouvé que ces compagnons étaient trop coriaces ; elles leur ont fait grâce.

Embarrassé, surchargé par des colis nombreux et délicats, parce que j'emportais la plus grande partie de ma ménagerie, je négligeai malheureusement de prendre avec moi les cicindèles ; à mon retour, je les trouvai mortes.

Il y a une observation que j'ai renouvelée bien souvent, pendant plus de dix années, c'est celle concernant la longévité des lucanes, *Lucanus cervus*. Swammerdam, dans sa *Biblia insectorum*, raconte l'histoire d'un lucane qu'il avait en quel-

que sorte apprivoisé, qui le suivait comme un chien lorsqu'il lui présentait du miel, et qu'il conserva cinq années.

Si je consulte mes notes, qui ne remontent malheureusement qu'à 1902, je lis : Pendant deux années consécutives, j'ai pris au Bois de Boulogne une dizaine de lucanes-cervus, mâles et femelles. J'ai placé les uns et les autres dans un logis approprié à leurs mœurs, nanti de miel et de pain d'épices. Je n'ai pu conserver un seul individu en vie plus de 18 jours.

30 juin 1903. Pris au Bois de Boulogne 5 lucanes mâles et 3 femelles, même nourriture que ci-dessus. Tous étaient morts à la fin de juillet.

26 juin 1904. Pris au Bois de Boulogne 3 lucanes mâles.

1er juillet 1904. Capturé 4 lucanes mâles et 5 femelles. Il n'en restait aucun de vivant à la fin de juillet.

23 juin 1905. Pris 2 lucanes mâles au Bois de Boulogne, l'un est mort le 10 juillet, l'autre le 17 du même mois.

17 juillet 1906. Pris au Bois de Boulogne 4 lucanes mâles ; même nourriture que les années précédentes. L'un est mort le 30 juillet, le second le 2 août, le troisième et le quatrième le 5 août.

Pris, le 25 août 1906, une femelle de lucane ; elle vécut jusqu'au trente du même mois.

1er juillet 1907. Pris au Bois de Boulogne 7 lucanes mâles. Ils étaient tous morts le 31 du même mois.

29 juin 1908. Pris, avenue de Versailles, à Auteuil, un lucane femelle, grande taille. Mange avec appétit le pain d'épices de préférence au miel. Elle cessa de vivre le 28 juillet.

18 juin 1910. Pris au Bois de Boulogne 2 lucanes mâles. Ils vont sous la mousse ; ils sont très vifs.

27 juin 1910. Pris 4 lucanes mâles, 2 autres le 29, 4 femelles le 5 juillet. Le 30 juillet je trouvais tous ces lucanes morts, le thorax détaché de l'abdomen, ou la tête détachée du thorax.

Ainsi, malgré une habitation appropriée pour cette espèce de coléoptères, spacieuse, composée, par un fond de terreau, de mousse et de branches de chêne, garnie de pain d'épices et de miel, je n'ai pu conserver en vie plus de quarante-deux jours un de ces insectes.

Par ces faits rigoureusement exacts, je suis porté à mettre en doute la longévité prolongée du lucane de Swammerdam, je

ne puis que supposer dans sa narration une erreur de dénomination ou d'impression ; à l'état adulte, le lucanus cervus n'a pas beaucoup plus de durée que le hanneton vulgaire, qui, après l'accouplement, ne tarde guère à mourir.

Je n'ai jamais assisté à un accouplement de lucanes, soit dans ma ménagerie, soit au dehors.

Supposant que, peut-être, ces coléoptères n'accomplissaient l'acte de reproduction que pendant la nuit, souvent je me levais pour les surprendre et les observer dans l'obscurité, je les trouvais chaque fois soit à table sur le miel ou sur le pain d'épices, soit creusant le terreau (ces travaux étaient surtout l'affaire des femelles), soit creusant le bois meublant la cage à leur intention. C'est ainsi qu'un énorme mâle creusa une branche de chêne, de 4 à 5 centimètres de diamètre, et l'évida entièrement.

Etait-ce pour lui une occupation nécessaire, utile, ou bien une distraction dans sa captivité? Je l'ignore.

Tous les sujets qui sont entrés dans la ménagerie étaient vigoureux, pour la plupart fraîchement sortis de leur métamorphose. Les premiers jours ils étaient alertes, principalement vers le soir, ils allaient et venaient dans la cage, sans toutefois essayer de prendre leur vol ; le miel, surtout le pain d'épices diminuaient notablement : ils en faisaient une grande consommation. Au bout de deux ou trois jours, ils se tenaient le plus souvent sous la mousse, les mâles et les femelles, creusant parfois la terre, s'y ensevelissaient. Un seul, le grand mâle dont j'ai parlé, travaillait le bois, non sans bruit. Puis ils devinrent inactifs, pourtant se nourrissant toujours. Enfin ils cessèrent toute activité les uns après les autres, ne mangèrent plus, restant enfouis en terre où je les ai trouvés morts, décapités de la tête ou du thorax.

J'ai conservé une femelle d'Oryctis nasicornis du 26 août 1905 au 6 janvier 1906 ; elle aussi faisait une énorme consommation de pain d'épices. Elle s'enterrait aussi dans le terreau à une profondeur de cinq centimètres. Le 18 septembre je fouillai légèrement la terre et je la trouvai blottie dans son trou ; je la ramenai à la surface du sol ; elle reprit immédiatement le chemin ténébreux. Elle sortit d'elle-même le 23 septembre, se promena, mangea abondamment et ne disparut que le 23 octobre. Je la déterrai de nouveau le 6 novembre, et,

comme précédemment, elle s'enfonça sous terre. En décembre, sans la déranger, je l'observai plusieurs fois; elle vivait, mais ne faisait pas de mouvement. Le 6 janvier, elle était morte, sans avoir laissé autour d'elle aucune trace de ponte.

Comme lamellicornes, la ménagerie a possédé et possède encore de petits lucanides, des *Dorcus parallelipedus*, d'une nature plus résistante que les lucanus, mais aussi beaucoup plus gourmands. Ils le sont à un point tel que je suis obligé, pour les conserver en bonne santé, de les débarbouiller, comme on dit vulgairement, de la tête aux pieds, tant ils se vautrent dans le miel ou le pain d'épices liquéfié.

Quand ils sont ainsi englués, je fais leur toilette. Au moyen d'un pinceau humecté d'eau, je les brosse doucement, enlevant toutes les matières dont ils sont recouverts, puis je les passe vivement à grande eau, sans en faire pourtant pénétrer dans leurs trachées, ce qui les noyerait. L'opération terminée, ils se montrent plus vifs et retournent à leur mets favori.

Comme les carabes et les staphilins, les dorcus adorent manger de la poire.

Ils ont commencé à faire une galerie dans un morceau de branche de chêne et s'y logent de temps en temps. En écartant la sciure qui encombre l'une des entrées de la galerie, j'aperçois une larve qui semble avoir atteint déjà environ 3 centimètres. Elle se tient à l'ouverture, près de l'écorce.

Les petits dorcus que je possède depuis le mois de juillet de l'année dernière (1909) ne montrent pas une intelligence extraordinaire, mais ils paraissent satisfaits lorsque j'ai achevé leur toilette et qu'ils sont devenus aussi propres que le jour où je les ai pris sur le chemin de Mezières à Cherizy, où ils faisaient la sieste sur le tronc d'un peuplier. Et moi je suis heureux de voir et d'observer tout ce petit monde qui s'agite autour de moi, ou j'assiste de ma table aux phénomènes de la vie animale, je pense au Dr Jonathan Franklin lorsqu'il s'écrie : « Pour voir, il faut savoir. Notre curiosité se développe en proportion de notre culture morale. Quand vous voyez un homme qui reste froid, distrait, indifférent devant les mystères de la vie, ne le condamnez pas, plaignez-le, — l'éducation ne lui a pas donné les yeux nécessaires pour admirer. »

En terminant cet exposé relatif à l'utilité de la création d'une ménagerie d'Insectes au Jardin des Plantes de Paris, j'exprime

toute ma reconnaissance à M. Surcouf, chef du Laboratoire colonial au Muséum d'Histoire naturelle, pour l'offre aussi spontanée que gracieuse qu'il m'a faite d'un emplacement et de cages destinés à l'embryon de la ménagerie que je préconise depuis si longtemps.

M. Surcouf, au milieu de ses nombreux travaux, et surtout au moment où il met la dernière main à un ouvrage considérable sur les diptères, qui doit paraître très prochainement, n'a pas craint de m'accorder et son temps et un accueil sympathique en me donnant accès à son laboratoire.

Encore merci !

ALPHONSE LABITTE.

LA PHILOSOPHIE DE LA NATURE DANS L'ART DE L'EXTRÊME-ORIENT

Heureux sont les savants! Le royaume des lettres est à eux. La vigueur de leur méthode et la patience de leur préparation leur permettent de défricher longuement des terrains nouveaux et d'y faire pousser la fleur merveilleuse de l'intérêt réel, captivant, lyrique et exact. Heureux aussi les poètes, car, dans leurs flâneries vers les confins du connu, ils ont des intuitions si justes que le labeur des savants et leur puissance d'évocation viennent étayer et appuyer ces presciences d'écrivains. Banville a peut-être raison qui dit que le vrai poète sait tout sans l'apprendre, puisque le plus bel article écrit sur Wagner le fut avant la pyrotechnie des gloires, des commentaires et des hyperboles par Baudelaire qui ne savait pas la musique. De même Bouilhet, qui ne savait pas le chinois et qui, en certains poèmes, en demeurait à la théorie du magot pittoresque et des porcelaines paradoxales, arrive, dans un petit poème inspiré peut-être par quelque rouleau de soie peint, à la conception même du grand art chinois. Lisez *la Pluie venue du Mont Kichan :*

Le vent avait chassé la pluie aux larges gouttes,
Le soleil s'étalait radieux dans les airs
Et les bois, secouant la fraîcheur de leurs voûtes,
Semblaient par les vallons plus touffus et plus verts.

Je montai jusqu'au temple accroché sur l'abîme.
Un bonze m'accueillit, un bonze aux yeux baissés.
Là, dans les profondeurs de la raison sublime,
J'ai rompu le lien de mes désirs passés.

Nos deux voix se taisaient à tout rendre inhabiles.
J'écoutais les oiseaux fuir dans l'immensité ;
Je regardais les fleurs comme nous immobiles
Et mon cœur comprenait la grande vérité.

Le paysage chez les Chinois est le reflet d'une philosophie très vieille chez eux, puisqu'elle est le laotisme, philosophie antérieure au confucianisme, et qu'on dénomme aussi le

taoisme, philosophie très simple, très grande et formulant un état d'esprit assez analogue à celui des sceptiques émus de l'heure présente, avec bien des variations s'entend. Le peintre chinois était toujours, de par la force de la vieille civilisation chinoise, un lettré, un philosophe, un poète, et de plus un peintre. Un bon peintre chinois des hautes périodes eût pu non seulement figurer sur la soie la pluie venue du Ki-chan, mais aussi la décrire en un poème.

§

L'Esthétique et l'art chinois figurent parmi les préoccupations actuelles. Tout récemment les journaux eux-mêmes s'en occupèrent et fièvreusement à propos de la mission Pelliot, de sa grosse moisson de documents, et des détracteurs de cette mission. L'Orient s'ouvre et à des chercheurs doués de méthode; les missions Stein, Von le Coq, Chavannes avant la mission Pelliot avaient rapporté les documents les plus captivants. Il y a là des points d'histoire qui se renouvellent. La pierre sculptée, la soie peinte indiquent des points de contacts insoupçonnés jadis entre les civilisations persane, grecque, hindoue, chinoise. C'est un excellent moment pour étudier à des clartés neuves l'histoire de l'art chinois et de l'art japonais. Nos préjugés d'Occidentaux sont assez ébréchés touchant la précellence absolue du blanc pour qu'on puisse admirer la sagesse taoiste, encore que par l'effet d'un archi-patriotisme racial, certains historiens tiennent à prouver que l'art chinois vient du bouddhisme, donc de l'Inde, donc des Aryens, donc que l'art chinois et l'art japonais sont des biens coloniaux de l'aryanisme. Mais cette théorie suggérée par quelques faits est démentie par beaucoup de faits. Il en demeure qu'à un certain moment la Chine et la Grèce se connurent par l'Inde, que des artistes grecs vécurent parmi les royaumes fondés par les lieutenants d'Alexandre et leurs successeurs dans le pays de Lahore, que ces sculpteurs eurent assez d'influence pour qu'il existât en sculpture hindoue des Bouddhas grécisés, que souvent autour d'une effigie hellénistique s'entrelacent de floraison hindoue. Il est certain que l'histoire de ces pays grécisés serait curieuse à bien élucider : c'est un rapport des plus intéressants à connaître. Mais l'art chinois semble autochtone.

Les profanes (qui n'est profane en ces questions, où l'on ne pourrait être critique d'art informé qu'à la condition d'être

sinologue, les profanes comme moi trouvent dans un livre récent une admirable occasion de s'instruire, et non seulement de s'instruire, mais de se placer devant un admirable kaléidoscope d'idées, un kaléidoscope logique si l'on peut dire. Et qu'on ne soit pas inquiet en songeant à un rébarbatif volume d'orientaliste, uniquement philologue. Ces livres-là datent du vieux temps ; les anciens orientalistes connaissaient les langues, mais ignoraient les littératures, ou du moins, soucieux surtout d'histoire et de nomenclature et de géographie commerciale, ils laissaient de côté les littératures, sauf de temps en temps une brochure extraite pour la gloire de leurs heures de loisir ou une traduction en français décoloré. C'est à la médiocrité artiste des orientalistes qu'on a dû l'inconnaissance de l'Orient. Le livre de M. Raphaël Petrucci, *la Philosophie de la Nature dans l'art de l'Extrême-Orient,* est un livre de savant et d'esthéticien, mais surtout de lettré. Son auteur est un écrivain très divers, connu par des travaux de biologie, par la publication d'articles remarquables sur l'art d'Extrême-Orient, notamment dans les revues japonaises, qui font grand cas de l'avis de cet Européen. De plus, il y a quelque huit ans, M. Petrucci, qui, encore que jeune, est un vétéran des études sinologiques, a publié un roman : « la Porte de l'Amour et de la Mort (1) », qui est une très belle chronique d'histoire chinoise, très élevée et très documentée, dont la critique ne sut point s'étonner. Il fallait, pour donner la sensation profonde de l'art chinois, pour en pénétrer la poésie et la valeur, un lettré, un créateur littéraire, muni de toute l'érudition nécessaire, et M. Petrucci a été cet homme-là. Les spécialistes, tels que M. Chavannes ont fait à ce livre le meilleur accueil et lui ont attribué une portée haute et nouvelle.

§

Comme l'art européen, l'art chinois est né sous l'influence de l'idée religieuse, mais avec cette différence, qui explique l'importance du paysage dans l'art d'Extrême-Orient, que l'art européen a toujours été anthropocentrique d'après des reli-

(1) *La Porte de l'Amour et de la Mort*, un vol. publié chez Juven par l'Association des écrivains belges, met en présence la civilisation raffinée des Chinois du XV^e^ siècle après J.-C. et la barbarie des Russes du même temps, en contant une ambassade du lettré chinois Hoang-Ti vers les Tartares de la Horde d'or et un périple aventureux de Hoang-Ti vers la Russie du Grand prince de Moscou, Dmitri Donskoï.

gions anthropomorphiques, tandis que l'art chinois, obéissant à une religion civile qui n'est qu'une sagesse et une idéologie, procède d'une philosophie qui laisse indéterminées les forces dont l'homme se sent entouré, et ne le conçoit que comme une parcelle de l'univers. Tout l'effort du XIX^e^ siècle vis-à-vis du XX^e^ siècle, ce dégagement de l'homme hors d'un canon passionnel et de la nature hors de l'homme, les Chinois n'en ont jamais eu besoin, au moins depuis que Lao-Tseu leur donna une belle philosophie à la fois sensible et insensible, à la fois universelle et ascétique. Lao-Tseu leur apprit à chercher sous le flot des apparences l'âme universelle, et cela donne de bien curieuses physionomies de peintres chinois. Ils furent des ascètes, comme les religieux bouddhistes, et avant eux, mais des ascètes heureux et de libre esprit. M. Petrucci représente ainsi leur vie :

Les maîtres de la peinture étaient aussi des philosophes et des poètes ; le contenu même de la culture, la parenté de la peinture et de l'écriture, propre à la Chine et au Japon et qui dans l'éducation confondait ces deux éléments, ont créé des particularités spéciales à l'Extrême-Orient. Le peintre ne pouvait être comme, il le fut souvent en Europe, un artisan ; il ne pouvait sortir d'une classe à culture limitée pour laquelle l'élément du métier primait toute chose, et qui n'aboutissait à la connaissance qu'à travers le métier même. En Orient l'artiste n'eut pas à s'élever au-dessus de la condition de l'artisan. Il ne pouvait venir que de la classe lettrée, nourrie des œuvres des anciens philosophes, préparée par une culture générale à sentir profondément les beautés éparses du monde ; et lorsqu'il était donné à un individu de s'élever au-dessus du niveau moyen de son temps, et porter en lui cette forme particulière de la sensibilité qui ouvre les domaines magnifiques de l'art, alors il se trouvait à la fois peintre, poète, philosophe, résumant sans effort dans son esprit tout ce qui faisait le prix de l'intelligence et du savoir. Aussi le peintre, comme le philosophe et le poète, se trouve-t-il travaillé de ce désir d'indépendance contemplative, qui conduisait les sages dans des demeures solitaires, perdues dans les montagnes, parfois ignorées. Du seuil de leur ermitage, ils voyaient se développer à leurs pieds les caprices mouvants des nuages, les sinuosités harmonieuses des fleuves, les champs cultivés, les villages lointains, et parfois à l'horizon la silhouette orgueilleuse des villes. Ils demeuraient enfermés dans la brume, baignés de ses vapeurs opalescentes, devinant à peine, à travers ses épaisseurs floconneuses, l'étendue des plaines, et par delà le monde inférieur, ils voyaient se dresser les cimes audacieuses qui,

comme leur pensée trop ardente, escaladaient le ciel. De la Chine au Japon, c'est un exode général des vieux maîtres vers la solitude et vers l'oubli. Lorsqu'ils avaient vécu dans le tumulte du monde, la vanité de quelque charge de cour, honorés de leurs souverains, flattés par les admirateurs et par leurs courtisans, lorsque les passions de la jeunesse s'étaient tue dans ces âmes, alors magistrats, prêtres, guerriers, de quelque activité qu'aient surgi ces peintres, ils se retiraient dans le silence. Entourés de quelques élèves,ils formulaient les préceptes de leur art, regardaient vivre les choses, peignaient parfois des pages admirables dont le recueillement et la grandeur écrasaient de leur savoir positif, de leur simplicité grandiose, les compositions où leur jeunesse avait mis l'esprit brillant, le luxe et la surcharge de ces agitations où se complaisent les hommes ; c'est l'histoire de Tchang T'sao, de Yi Yuan Ki, de Li Tcheng, de Yin Ts'ien, de Kao K'o-ming, de Ni Tsan, de Tchong-Li, de K'iu Tcho, de Fan K'ouan, de Houang-T'si en Chine; de Sesshiu, de Shugetsu, au Japon. La nature les attire, les domine, les absorbe tout entiers.

D'autres de ces peintres sont des chasseurs de motifs à la mode de nos impressionnistes, tel cet Houang-Kong-Wang, dont un auteur chinois nous raconte l'histoire. « Portant du papier et des pinceaux dans ses manches,il errait au loin; dès qu'il arrivait à quelque beau paysage ou à quelque bel objet, il prenait des esquisses sommaires qu'il étudiait ensuite à loisir.Le résultat était que les effets magiques du matin et du soir sur les montagnes, les quatre saisons avec leurs harmonies de lumière et d'ombre se trouvaient toutes amassées dans son esprit et fixées dans les formes par son pinceau. C'est à cela que nous devons les mille montagnes et les myriades de vallées toujours plus étonnantes à mesure qu'elles croissaient en nombre, et les sommets amoncelés sur les sommets, les roches amoncelées sur les roches toujours plus étonnantes à mesure qu'ils s'élevèrent en hauteur. »

§

Malgré cette incessante étude de la nature et tout ce travail à l'esquisse, la peinture chinoise est bien traditionnaliste ; elle obéit aux six principes et peint avec les seize traits ; le bouddhisme, qui a donné à l'art plus de pitié humaine, n'en a pas modifié la technique. M. Petrucci analyse tout le développement de cet art qui va de la peinture des portraits au paysage, il explique le tigre et le dragon, il nous fait assister à la nais-

sance et au développement mi-shintoiste mi-bouddhiste de l'art japonais. Etant données les notions générales plus artistes qu'historiques qui sont répandues sur l'art japonais, on sera un peu surpris que beaucoup de grands amateurs, en Orient n'acceptent pas comme pur l'art d'un Hokusaï ou d'un Hirosighé et le traitent en peinture de décadence.

En effet, dit M. Petrucci, les anciennes écoles japonaises cherchaient dans l'expression classique cette forte structure philosophique que la tradition chinoise avait fixée. Les peintres de l'école vulgaire (Oukiyo-yé), au contraire, ne se sont attachés à rien d'autre qu'à donner l'idée du monde extérieur. Il est difficile de dire jusqu'à quel point le contact des peintures européennes importées par les Hollandais a pu exercer son influence sur cette nouvelle conception. L'art européen n'avait pu entamer l'art chinois, lorsque les Jésuites du XVIIe siècle essayèrent de l'introduire à la cour de Pékin. Au Japon, au contraire, curieusement étudié par des maîtres comme Okio, Shiba Kokan, le maître d'Hokousaï et Hokousaï lui-même, il ne fut point sans action. Il semble cependant que cette influence n'ait guère dépassé l'emploi de quelques moyens techniques, comme, par exemple, la perspective monoculaire. Le secret même du développement de la nouvelle école réside dans ce fait que la culture échappe aux hautes classes, et que, ayant pénétré dans les classes moyennes comme dans les masses populaires, elle appelle des réalisations qui soient accessibles à ces nouveaux venus. Les idées philosophiques, les théories religieuses sont trop subtiles pour alimenter l'art populaire, et, d'autre part, l'aspect de la vie qui s'écoule, avec ses éléments bruyants, violents ou recueillis, apporte une mine inépuisable à ceux qui le contemplent avec un esprit dégagé de la vieille culture et qui s'arrêtent aux réalités les plus prochaines. De là vint la maîtrise d'Okio, saisissant le style nouveau des formes dans leur puissance objective, d'Hokousai poursuivant avec une vision d'une acuité prodigieuse le mouvement vertigineux de la vie depuis l'animal le plus infime jusqu'aux foules humaines ; d'Hirosighé, enfin, qui devait donner à l'école vulgaire son plus grand peintre de paysage.

Voici bien indiquée une évolution qui ressemble infiniment à la nôtre, avec cette différence qu'il y a sans doute moins à regretter de notre passé ; mais la question se posera toujours entre les anciens et les modernes. Les regrets de Rodin devant les cathédrales n'empêchent point les contemporains d'admirer l'art de Rodin et l'art de Rodin de mieux correspondre à notre inquiétude de la beauté que l'art du tailleur d'images qu'il

admire si fort. Si les peintures chinoise et japonaise abandonnent le fond de taoisme qui les inspiraient, c'est que l'âme plus complexe des artistes ne se satisfait plus de cette philosophie. Il y a évolution, et quand il y a évolution, il est parfaitement inutile de rechercher si évolution est synonyme de progrès, car rien ne peut empêcher l'évolution. Le fait que des amateurs notoires et des critiques illustres s'insurgent contre une nouveauté d'art n'implique rien contre l'art qu'ils rejettent. Il y a modification de qualités, et non décadence. Un Murillo ou un Greco d'ailleurs surnagent par des portraits, alors que leur peinture religieuse n'intéresse plus.

Il était sans doute aussi logique pour les peintres japonais de l'école vulgaire de modifier leur tradition que cela le fut pour Watteau et autres peintres du XVIIIe siècle d'abandonner l'art religieux et l'art des cortèges de la période qui les précédait. Sans doute n'étaient-ils pas libres de faire autrement dans le déterminisme de l'art.

D'ailleurs, et l'auteur de ce livre le constate, il y a une raison, pour l'Occidental de ne point partager ces regrets du passé si vifs chez des critiques d'art d'extrême Asie, à savoir : que les modernes Japonais nous sont infiniment plus intelligibles que les vieux maîtres. Faudrait-il admettre que les anciens Chinois ou Japonais, les paysagistes purs ou les mystiques nous présentent des énigmes? Certes non. Il y a entre leur faire et celui de certains occidentaux, parenté, et il y a parfois parenté de théories, au moins M. Petrucci en signale une des plus curieuses ; elle concerne Léonard de Vinci, dont on peut dire que la trace et l'enseignement ont été à peu près perdus pour l'art occidental. La théorie du vieux mur lézardé aux rides duquel Vinci voyait passer tant de choses, cortèges, batailles, éléments tout faits de compositions, un Chinois l'avait trouvé aussi. Song-Ti (du XIe siècle) dit expressément : « Choisissez un vieux mur en ruines. Etendez sur lui un morceau de soie blanche. Alors soir et matin regardez-le jusqu'à ce qu'à la fin vous puissiez voir la ruine à travers la soie, ses bosses, ses niveaux, ses zigzags, ses fentes, les fixant dans votre esprit et dans vos yeux. Faites des proéminences vos montagnes ; des parties les plus basses vos eaux ; des creux vos ravins ; des fentes vos torrents ; des parties les plus éclairées vos points les plus proches ; des parties les plus sombres vos points les plus éloignés. Fixez tout ceci

profondément en vous et bientôt vous verrez des hommes, des oiseaux, des plantes, des arbres et des figures volant et se mouvant parmi eux. Vous pourrez alors jouer de votre pinceau suivant votre fantaisie, et le résultat sera une chose du ciel, non de l'homme. » Comparez la phrase de Léonard : « Je ne manquerai pas de noter dans ces préceptes une nouvelle manière de spéculation, laquelle, bien qu'elle paraisse petite et presque digne de risée, n'en est pas moins d'une grande utilité pour provoquer l'esprit à de nouvelles inventions ; c'est celle-ci : si tu regardes certains murs maculés ou des pierres diversement composées, du pourras y voir l'invention et la similitude de nombreux paysages, batailles, actes violents, des figures, étranges expressions de visage et de vêtements, et une infinité d'autres choses, car, dans les choses confuses l'esprit est provoqué à de nouvelles inventions. »

Vinci a-t-il connu cette recette orientale? Le vague qui plane sur certaines années de sa vie permet d'admettre chez lui des informations sur les choses d'Orient, mais il est plus simple de croire à une rencontre, à une similitude d'idées chez des idéalistes de race différente.

D'ailleurs les points de contact entre les deux esthétiques (si l'aspect des œuvres est fort différent) sont assez nombreuses. Ecoutez l'empereur Yuan-Ti (il y eut en Chine des empereurs critiques d'art) expliquer l'art de sa race au VI^e^ siècle de notre ère :

> De toutes les choses du ciel et de la terre auxquelles on peut donner un nom, le plus divinement inspiré est la nature. Elle met dans les sites des formes d'une essence merveilleuse et subtile ; elle dessine les contours intercroisés des chaînes de montagnes ; partant de profondes conceptions, elle s'élève jusqu'à des hauteurs sublimes, ou bien d'un pinceau facile elle met la magie de la couleur dans la minute infinitésimale. C'est pourquoi, nous passons à la muraille peinte et nous transportons sur elle la vie de la montagne et la cataracte rugissante.

Ce qui explique l'effort de l'art chinois vers la synthèse, ce qui veut dire que l'artiste procède par études partielles sur les mouvements de la nature, avant d'arriver à créer de ces éléments des paysages composés. Le Chinois ne pousse pas l'étude ; l'esquisse lui est une préparation qu'il abandonne

pour passer à la composition, et c'est à sa mémoire qu'il demande des éléments de paysage définitif.

Mais songez à la méthode de travail de Guys, selon Baudelaire, délaissant ses croquis, pour aborder ses sujets à l'aquarelle et les composant de mémoire. Certains impressionnistes ont peint des figures sans modèle sous les yeux, les composant d'éléments pris à diverses faces et les unissant dans une synthèse. Raffaelli tâtonne son sujet à l'esquisse, mais peint la grande toile ainsi étudiée, comme si ces esquisses n'avaient point été faites; il est alors comme tout neuf devant son sujet. La grosse différence entre notre art, entre l'art japonais dit vulgaire et le vieil art chinois, se trouverait peut-être indiquée dans cette phrase d'un texte chinois : « Voler et marcher, rapidement ou lentement, sont des idées superficielles et pouvant être aisément exprimées. Mais c'est une matière bien plus difficile que de représenter des idées de loisir, d'harmonie, de diversité ou de quiétude, car elles sont d'un plus profond caractère. Et voici encore que la critique des textes et la bonne exégèse confirment les intuitions des poètes, celles d'un Théophile Gautier qui nous montre parmi le calme absolu de l'âme et dans un milieu de décor très équilibré, simple, d'un luxe tranquille et agréable, les mandarins, épris de beauté, peignant des choses fines et calmes. L'art chinois a eu aussi son nirvana, encore qu'il n'ait pas attendu le bouddhisme pour le lui apporter. C'était un nirvanâ clair, heureux, paisible, une acceptation haute et souriante de toute la vie, jugée dans sa beauté et négligée dans son action. C'était un calme statique tout à fait favorable à l'éclosion des chefs-d'œuvre.

Le livre de M. Petrucci doit être considéré comme l'introduction à une histoire de l'art chinois. C'est là une œuvre longue, difficile, et qui nous apportera infiniment de neuf. Pour nous le faire comprendre, M. Petrucci commence par nous rendre intelligible l'âme chinoise artiste; son livre va plus loin qu'il ne semble se le proposer et c'est toute une antique sagesse, très vivante et aussi moderne qu'antique qu'il nous fait épeler. Quant on réfléchit à l'importance actuelle de la question chinoise sous tous ses aspects, on constate que rien de ce qui concerne l'âme chinoise ne doit nous demeurer fermé.

GUSTAVE KAHN.

LES MARQUES DE POSSESSION DU LIVRE

—

EX-LIBRIS FRANÇAIS

—

L'histoire des marques de possession des livres fut assez fréquemment écrite, tant en Allemagne qu'en Angleterre et en France. — L'étude des Ex-Libris à vignettes n'est pas, en effet, sans intérêt. C'est ainsi qu'on croit pouvoir attribuer quelques-uns des premiers *book-plates* qui furent dessinés au merveilleux talent d'Albert Dürer, à l'habilité de Beham et de Virgile Solis. Chez nous, Thomas de Leu, Léonard Gaultier, Firens, Jean Picard se consacrèrent à l'illustration de ces mêmes motifs décoratifs, qui consistaient alors en des formules héraldiques, écus en accolade, timbrés d'un heaume adorné d'extraordinaires lambrequins, avec des figurations de personnages ou d'amours sur les côtés. Presque tous les grands artistes du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle condescendirent à dessiner quelqu'une de ces œuvres modestes, qui semblaient cependant plutôt dévolues aux graveurs d'armoiries. Nous citons pour mémoire les noms de Sébastien Le Clerc, de Lepautre, de Sévin, de Bernard Picard, de Daudin, de François Boucher, de Eisen, de Gravelot, de Moreau le Jeune, de Marillier, de Choffard et de la plupart des maîtres illustrateurs et décorateurs si nombreux et si justement illustres des règnes de Louis XV et de Louis XVI.

Tous les motifs d'art furent alors employés : blason, monogramme, allégorie, emblème, banderolle à devises : le tout gravé en relief ou en creux, tiré en taille-douce ou en typographie, pour être ensuite découpé et collé sur la garde des volumes. Au siècle dix-huitième, presque tous les ex-libris exprimaient une composition de style rébus et sollicitaient plus ou moins une nécessaire interprétation. Ce fut, selon la remarque de Poulet-Malassis, un carnaval des armoiries, où la calembredaine se mêla souvent à l'apothéose. Rien ne se tenait en place, tout se dérangeait et affectait des attitudes équivoques.

On y voyait des blasons placés sur des balcons, sur des cages d'escalier, ou bien des armoiries plafonnant, sous des nuages, des cartouches appuyés sur des draperies théâtrales, des griffons qui gardaient des champs de gueules, des lions protégeant des champs d'azur. Art léger, gracieux, d'une convention qui se prêtait à toutes les fantaisies, mais qui laissa, en définitive, d'innombrables pièces curieuses, auxquelles les collectionneurs de ce temps font, depuis soixante ans, une chasse acharnée.

Le début du XIXe siècle et l'époque romantique sont moins féconds et riches en France sous le rapport des ex-libris signés par des artistes de premier ordre. La génération de 1830 n'a rien laissé d'important ou de valable, et il est amusant d'observer qu'aucun des maîtres illustrateurs de cet âge si fougueux, si touffu, si véhément, n'a laissé de souvenir sous forme de vignette de possession. On ne connaît rien de Tony Johannot, rien de Devéria, rien de Célestin Nanteuil, de Gigoux et de tant d'autres qui semblaient cependant si éminemment aptes à ce genre de composition. Cela tient à ce que les bibliophiles français de 1825 à 1875 furent exclusivement des rétrospectifs. Ils ne comprirent rien à l'époque même où ils avaient l'inconscience de vivre. Ils n'apportèrent aucune attention à son ambiance d'art et de littérature, et ils se cantonnèrent dans une passion très moyen-âgeuse qui ne leur permettait d'apprécier aucune formule en dehors de l'ex-libris exclusivement héraldique, ne réclamant d'autre interprétation que celle d'un graveur banal, habile, mais sans la moindre imagination.

Ces amateurs, alors fervents chercheurs d'incunables, d'éditions des Alde et des Plantin, ces curieux de livres gothiques, de classiques latins et de poètes de la Pléïade méprisaient fort, au demeurant, le mouvement des romantiques. Ils dénigraient Victor Hugo et son école et considéraient comme déplorables tous les illustrateurs des publications de Renduel, de Levasseur et autres, éditeurs de cette admirable renaissance, qui devait tant nous passionner par la suite. Ils eussent considéré, ces bibliophiles éperdument classiques et latinistes outranciers, comme une profanation pour leurs chers vieux bouquins, comme un déshonneur, l'apposition sur leurs chers bouquins d'une composition de quelqu'un de ces artistes hirsutes, qui, dans tout et partout, apportaient une note ténébreuse, fatale et

macabre. C'est pourquoi les ex-libris vraiment romantiques nous apparaissent si rares. On en trouve bien quelques-uns qui expriment le goût du temps, des formes de mausolées sur la pierre desquels se lit le nom du propriétaire, des dalles inclinées à l'ombre de saules pleureurs, des ruines féodales, des rochers sur lesquels un Amour écrit un nom à la pointe de sa flèche, tout cela d'un style mou, d'une expression veule, d'une gravure de lourde lithographie, que l'art ou le bon goût ne rachète pas suffisamment; aucune de ces pièces n'est assez typique pour être citée, et beaucoup semblent appartenir à la série des ex-libris imaginaires, qui mériteraient, eux aussi, de former un chapitre à part dans l'histoire qui nous occupe ici.

La renaissance artistique des ex-libris contemporains n'a point été inspirée ni secondée par les bibliophiles de tradition. Les riches amateurs, d'ailleurs, ne se sont presque jamais portés à la tête d'une révolution quelconque dans l'histoire de l'art; ils sont venus toujours après la bataille gagnée et ne surent jamais ni prévoir, ni précéder ou conduire le combat. Ils ne prennent position en général qu'aussitôt le terrain conquis et alors que tout leur indique la fertilité du champ nouvellement acquis et les pousse à l'exploiter au gré de leur vanité. Ce furent le plus souvent les amis des artistes, les littérateurs, critiques, bibliographes, savants ou curieux lettrés qui réclamèrent aux peintres, décorateurs ou illustrateurs, de leur entourage, des marques de possession concordant avec leurs études, leurs goûts, leur esprit, sinon emblématiques de leurs œuvres. C'est ainsi que M. Aglaüs Bouvenne, l'un des plus féconds compositeurs d'ex-libris de 1865 à 1880, avec son tempérament ingénieux, chercheur et subtil, imagina de fort précieuses vignettes pour l'ornement des livres de Victor Hugo, de Théophile Gautier, de François Coppée, de Champfleury, de Bracquemond et de nombre d'autres écrivains ou artistes. Rompant avec la combinaison surannée des armoiries, feu Aglaüs Bouvenne, pour affirmer une nouvelle formule d'ex-libris, s'adonna tout entier à l'expression de monogrammes originaux. Ainsi, pour l'ex-libris de Victor Hugo, il se souvint d'un vers mémorable d'Auguste Vacquerie :

Les tours de Notre-Dame étaient l'H de son nom !

Il grava une silhouette de Notre-Dame de Paris sur un fond sombre, et, dans la blancheur de l'éclair qui déchire la noirceur

du ciel, il écrivit la marque de possession du grand poète. Cet ex-libris du souverain pontife de la littérature romantique ne fut point utilisé avec profusion. Il est plaisant de noter que la bibliothèque de Victor Hugo fut toujours des plus sommaires. M. Paul Meurice, l'ami du maître et le pieux exécuteur testamentaire, nous affirmait, peu avant sa mort, que Victor Hugo ne possédait qu'un minimum de livres, une centaine au plus, réunis dans un petit meuble fort modeste. Il réservait toutes ses prédilections à un seul ouvrage : *la Bible*.

Aglaüs Bouvenne a trouvé pour Théophile Gautier une estampe toute hiératique, marquée de symbolisme égyptien qui dut charmer le grand Aristarque ; une sorte de temple dédié à Isis, au fronton duquel se détache le monogramme de l'auteur du *Roman de la Momie*. C'est d'une simplicité hiéroglyphique et d'une conception vraiment harmonieuse et charmante.

Pour François Coppée, le même Bouvenne imagina la lourde lyre grecque irradiée comme un astre puissant, au centre duquel se fixaient les lettres noires qui composent le nom de versificateur du petit épicier de Montrouge. Pour Champfleury, l'un des promoteurs de la littérature provinciale et bourgeoise, dite *Réaliste* bien avant la naissance du *Naturalisme* et du *Naturisme*, Aglaüs Bouvenne dessina une sorte de paysage profond, où les cathédrales s'évanouissent à l'horizon, avec, au premier plan, un haut buisson qui protège un miroir, *l'éclatant miroir de la vérité* lançant dans ses rais lumineux le nom de l'écrivain de Chien-Caillou.

Ce en quoi excella Bouvenne, ce fut dans la disposition du monogramme : il se montra le véritable rénovateur de cet art de groupement de lettres en un ensemble plaisant à l'œil, et il parvint à résumer tout le caractère graphique d'un nom en un modeste cartouche agréable à voir, avec un esprit de synthèse et un goût de détails très souvent d'un style incomparable.

Parmi les dessinateurs qui se plurent à la décoration des vignettes de possession, il faut mettre en bonne place le maître aquafortiste Bracquemond, aujourd'hui fort âgé et quelque peu oublié, mais dont on connaît quelques vignettes bibliographiques délicieusement ordonnées et magistralement gravées à la pointe sèche. Au nombre de celles-ci, la marque de l'an-

cien éditeur Poulet-Malassis, montrant un livre largement entr'ouvert avec cette devise qui l'enveloppe d'un trait hardi : *Je l'ai ! Je l'ai !* — C'est bien le cri de triomphe, le cri d'Archimède, du bibliophile chasseur de livres, qui vient d'ajouter un rare nouveau venu sur les rayons de sa bibliothèque ; c'est bien la parole joyeuse de l'amateur, l'exclamation victorieuse qui équivaut presque au fameux *Eureka!* de la science victorieuse.

Combien d'autres Félix Bracquemond n'a-t-il pas signés qui peuvent à bon droit être signalés comme les plus curieux spécimens de la marque de possession fantaisiste ! — Celui du peintre Edouard Manet, dont le buste se montre sur une gaine semblable à un dieu terme, avec cette jolie devise restée prophétique : *Manet et manebit*. Celui de Philippe Burty, un bonnet phrygien irradié éclairant le globe avec la devise : *Libre et fidèle*, que tient en son bec une cigogne aux ailes éployées. Pour Georges Pouchet, pour le sculpteur Christophe, pour un écrivain d'art oublié, Mario Proth, pour Aglaüs Bouvenne lui-même, Bracquemond fit encore de nobles et superbes vignettes, d'une libre composition, d'une invention des plus originales, d'une vigoureuse, irréprochable et franche facture.

Avant Bracquemond, des maîtres tels qu'Alexandre Bida n'avaient pas dédaigné de résumer leur talent sur le champ restreint d'une vignette de possession. On connaît de celui ci une jolie composition gravée par Pollet sur bois pour Félix Solar, le fameux financier-littérateur, l'ami de Mirès. C'est un lecteur oriental couché sur un divan turc, avec la seule signature du richissime possesseur qui se détache sur le blanc de la muraille au fond. C'est un bijou aussi achevé qu'un Meissonier. Les rares épreuves de cette jolie gravure sont généralement tirées sur papier de Chine en une tonalité d'un bistre rouge très doux.

Gavarni lui-même n'a-t-il pas crayonné un ex-libris, l'un des plus exquis que l'on connaisse pour ces deux maîtres en l'art d'écriture et de personnalisme qui furent ses biographes : Edmond et Jules de Goncourt. Ce n'est qu'une main, mais dont deux doigts, l'index et le médius, sont appuyés sur un feuillet de papier qui porte les initiales des prénoms des deux frères : Edmond et Jules, qui furent en effet liés indissolublement comme les deux doigts d'une même main. Ce dessin de Gavarni

fut très remarquablement gravé à l'eau-forte par Jules de Goncourt lui-même, dont le talent comme aquafortiste, très précieux, très intéressant, a été affirmé par la publication de son œuvre gravée.

Léopold Flameng (père de François Flameng, le portraitiste, de l'Institut), autre spirituel dessinateur, aquafortiste et buriniste, a composé deux ex-libris : l'un pour le Dr Gérard Piogey, l'autre pour le bibliophile Pierre Deschamps. Ce dernier se présentait de façon originale. Dans un ovale il laisse voir, sans aucune recherche de devise ou de lettres, un âne philosophiquement accroupi au pied d'un buisson, symbolisant sans doute par un jeu de mots le repos du possesseur, le repos des champs, l'éternel sédentariat du bibliophile qui demeure, quoi qu'on en puisse croire, hélas ! approximativement un âne devant l'agglomération des livres qu'on ne lira jamais.

Félicien Rops, le subtil et magistral artiste, décédé à la fin du XIXe siècle et qui eut une si brillante imagination, digne de s'intéresser à toutes les provinces de l'art, cultiva souvent avec amour la marque de possession dessinée et gravée par sa main si experte en toutes les cuisines du cuivre savamment tripoté. On connaît de lui un joli cartouche exécuté pour servir d'ex-libris vers 1891 à notre revue : *le Livre moderne*, et qui montre une *Daphné transmuée en arbre*, avec cette devise que nous lui avions fournie : *Semper libri virescit amor*. En outre, il composa de nombreuses vignettes de possession, l'une pour Mme Clapisson, un chat ronronnant sur un coussin ; devise : *Amica non serva ;* pour nous-même, une fillette appuyée sur un faune, avec, sur la gaine du Terme, deux lettrines sans devise. Enfin, pour son usage même, maintes pièces curieuses, dont sa marque bien connue : un crayon couronné de roses s'achevant en brandon enflammé et s'accotant à une marotte à tête de mort terminée en goupillon, le tout entrelacé d'une banderolle avec sa devise : *Aultre ne veulx estre*. — En recherchant bien parmi l'œuvre de Félicien Rops, on découvrirait vingt, trente ou quarante vignettes d'ex-libris, sans compter les nombreuses marques de libraires-éditeurs qu'il exécuta pour des bibliopoles de Bruxelles et de Paris. Rops avait le génie de ces menues compositions, qui réclament tant d'esprit de synthèse, tant de proportion et de bon goût ; il aimait à exercer son goût dans ces sortes de compartiments à rébus,

où son ironie trouvait comme en un jeu à se faire carrière. Il restait vignettiste dans l'âme, par amour de la quintessence et du résumé des sujets et des traits. On peut dire que tous les ex-libris qu'il a exécutés sont de véritables chefs-d'œuvre qui demeureront des modèles et survivront même à son œuvre d'estampes trop souvent héroï-phalliques, sinon éroto-comiques, et parfois fort inégales de valeur.

Le peintre Legros, qui eut, il y a vingt ans, son heure de célébrité et qui, exilé longtemps à Londres, est aujourd'hui considérablement oublié, tint à honneur de composer, pour le farouche tribun qu'était alors Léon Gambetta, une marque de livres qui n'est pas sans valeur, mais qui pourrait passer inaperçue si la célébrité politique de son possesseur n'en venait relever l'éclat. Nous lui préférons les deux vignettes anonymes exécutées pour les deux aéronautes Albert et Gaston Tissandier, et qui représentent d'élégants ballons planant dans le zénith avec les noms des propriétaires disposés sur les draperies de la nacelle ou sur les banderolles qui flottent au vent.

Nous entrons ici, forcément, dans l'expression de la gravure emblématique dont on a peut-être largement abusé. Chaque bibliophile a prétendu trouver pour son individuelle vignette un plaisant rapprochement de l'image et du nom. C'est ainsi que la comtesse de Noé, pour symboliser son caractère d'écriture sainte, fit graver sur son ex-libris la fameuse Arche préhistorique qui porta en quintessence toutes nos destinées. M. Paul Cordier, un érudit bien connu, signale la possession de ses livres par la figure d'un *cordier* qui tisse péniblement son chanvre, ce fil d'Ariane de tous les mortels. D'autre part, ce sont des jeux de mots plus ou moins prétentieux : M. de Laborderie, un savant breton bien disparu, a fait composer sur sa marque assez plaisante un nocher qui, abordant les côtes de l'Armorique, agite cette devise : *Qui l'aborde rie*. Charles Monselet, qui écrivit tant de livres humoristiques, et qui, fils de libraire, aima les livres à ce point qu'il livra par deux fois les siens aux enchères, fit coller sur ses exemplaires une sorte de bibliothèque renversée, avec cette légende à double sens : *Livres amoncelés*. M. Raisin, un grand avocat genevois, se choisit un livre ouvert sur une treille contre laquelle gravit un renard, d'où la devise relative aux raisins et rappelant le bon-

homme La Fontaine : *Ils sont trop verts.* — Un homme de lettres, M. Wolff, sachant l'origine allemande de son nom, interprète son ex-libris par un loup enfermé dans une bibliothèque avec ces mots : *Quaerens quem devoret.* Un notaire bibliophile récemment décédé, M. Jacob, fait voir au-dessus d'un livre ouvert une échelle de Jacob, toute tapissée d'anges apportant des volumes au patriarche endormi. Un bibliothécaire, M. Jules Cousin, fondateur créateur du musée Carnavalet, prend pour marque le terrible petit insecte qui porte son nom. Vigeant, le maître d'armes, choisit deux singes qui se battent en duel ; et M. Pellerin de La Touche, un fonctionnaire important de la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée, prenant pour devise la pensée de Montaigne sur les livres : *Il n'est pas de meilleure munition pour cet humain pèlerinage*, se fait représenter, par le peintre et ornemaniste Adolphe Giraldon, en un costume de moine pérégrinant au pays de la fantaisie et des spéculations intellectuelles.

Nous pourrions citer plus de cinq cents ex-libris marqués de cet esprit facile et de ces rapprochements amusants. Beaucoup de bibliophiles condamnent ces aimables vignettes et pensent que la marque de possession du livre doit être d'une absolue, d'une rigoureuse simplicité, et entièrement se borner au nom du propriétaire frappé sur cuir par un fer en relief à la façon des anciens. Hâtons-nous de dire que ces derniers ne sont pas des artistes, mais des ploutocrates de la reliure riche, des millionnaires possesseurs de livres d'origine célèbre, des amateurs sévères et aveugles aux mérites de leur époque, ennemis de toute expression d'art et de style évolué et renouvelé.

« Il est à remarquer, — écrit l'un d'eux, que nous ne nommerons pas, — qu'aujourd'hui les vrais bibliophiles s'efforcent de contaminer le moins qu'ils peuvent leurs livres par l'apposition de leurs ex-libris. Ils ont des ex-libris aussi petits que possible. En général, ce sont de simples filets d'encadrements entourant le nom ; on les fait faire par son relieur. » — Et il ajoute : « Les non-bibliophiles ont des ex-libris gigantesques où ils étalent des blasons, des chiffres, des emblèmes, des devises, des rébus, des sujets de guerre, véritables placards qui encombrent toute la garde du volume. On devrait se garder de déposer ces choses-là sur des livres précieux. » — Et il

conclut en ces termes : « Considérons l'ex-libris comme un aéromètre servant à titrer le degré de force bibliophilique de son possesseur et formulons un axiome à la Balzac : « La valeur d'un bibliophile est en raison inverse de la dimension de son ex-libris. »

Le paradoxe pourrait être soutenu, évidemment non sans quelque brio, par quelques-uns de ces froids bibliophiles contemporains qui aiment encore l'austère Jansénisme des reliures, qui prisent la distinction des livres cousus sur nerfs et qui ne s'ouvrent pas ; il pourrait être invoqué par tous ces hommes qui vont jusqu'à admettre qu'un livre n'est pas fait pour être lu, et que nous avons jadis désignés d'un mot peu cruel, mais sincère : *les Biblioscopes*. Ce sont, en effet, ceux qui regardent l'extérieur du volume, s'inquiétant peu de ses qualités matérielles, et qui ne songeraient jamais à se préoccuper de l'esthétique qui y est enclose.

Les bibliophiles consciencieux, c'est-à-dire les amoureux du Livre pour ce qu'il contient et révèle, ceux qui méritent de laisser un nom, ne sont pas les grands bibliophiles momifiés qui n'osent toucher à leurs livres de peur de les salir; ce sont les lettrés, les curieux d'art, les amateurs de styles nouveaux, de décorations inédites, et, pour ceux-ci, l'ex-libris sera longtemps encore une des formes les plus sûres de faire vivre leur personnalité, d'exprimer leur goût en un simple petit quadrilatère de papier. Ces affreux morceaux de cuir, dont on nous vante la simplicité et qui portent en or les noms du possesseur, sont aussi laids, aussi criards, aussi vulgaires que des étiquettes de pharmacien ou de confiseur. Il faut être dépourvu de tout sens esthétique, de toute vision délicate pour les tolérer au seuil d'un bel ouvrage, et c'est se montrer barbare que d'oser seulement en vanter et recommander l'emploi.

Formulons maintenant une question :

Est-il un amateur de livres qui puisse se considérer aujourd'hui comme amplement satisfait de son ex-libris ? — Nous ne le pensons guère et cela reste douteux, car beaucoup d'entre ceux qui en possèdent en ont fait graver plusieurs à la suite. L'art graphique aujourd'hui suit tant de voies, se manifeste par tant d'expressions diverses, affirme tant d'écoles et possède un si grand nombre d'apôtres que quelques amateurs des mieux intentionnés ne savent plus à qui s'adresser et regret-

tent le lendemain ce qui pour eux fut exécuté la veille. Il n'y a actuellement en France, pays d'art et d'artistes, que l'embarras du choix, et aucune direction générale ne saurait être indiquée, car il existe dans le monde actuel des dessinateurs, graveurs et décorateurs, plus de personnalités que d'écoles.

Demandera-t-on une composition à Jules Chéret ? Ce serait pour arborer sur ses bouquins une vignette endiablée, pétulante, désarticulée, ayant tout le caractère des affiches du maître. Eugène Grasset créera pour ceux qui s'adresseraient à son talent quelque composition nette, vigoureuse, sertie de lignes comme un vitrail, d'un style plein de caractère, alors que A. Robida ne manquerait pas de s'égarer dans une fantaisie spirituelle, mais échevelée, romantique et moyenâgeuse.

M. Emile André, un spécialiste de l'ex-libris, a publié, pensons-nous, des albums entiers de sa composition qui témoignent de son originalité dans ce genre. Il a fait défiler sa clientèle de bibliophiles, littérateurs, médecins, artistes en des suites d'ex-libris amusants, spirituels, variés, d'une tenue toujours équilibrée et d'un dessin varié et ingénieux.

Les excellents *Book plates maker's*, — les talentueux, — ne font assurément pas défaut chez nous, mais il est difficile, sinon impossible, de les grouper, de les présenter par catégorie, de nettement définir leur genre. Parmi ceux qui sont des décorateurs modernistes, se rapprochant quelque peu des dernières manifestations de l'art des synthétistes anglais, on peut nommer L. Olivier Merson, Adolphe Giraldon, Léon Rudnicki, Verneuil, de Feure, Belville, Eugène Courboin, François Courboin et la plupart des peintres d'affiches et des illustrateurs de couvertures de livres. Parmi les traditionnaires, qui ont le crayon plaisant et parisien, la plume habile, le dessin lâche et preste, nous donnerons les noms de E. Van Muyden, Henri Boutet, Bac, Métivet, Gerbault, Léon Lebègue, Emile André, déjà nommé, auxquels, je crois, on peut ajouter ceux de Willette, Louis Marin, et de tous les humoristes. Les derniers ex-libris héraldiques qui soient encore, à cette heure, confectionnés chez nous ont pour auteurs des anonymes employés par les graveurs en boutique, par les « héraldistes *des passages* » qui se livrent plus ou moins médiocrement à toutes les marques et devises de la papeterie courante.

Il serait puéril de prétendre pouvoir jeter un coup d'œil

définitif sur l'esthétique de notre époque en ce qui concerne l'ordonnance et le rendu des ex-libris actuels. Tous ces petits papiers fugitifs semblent s'envoler aux vents les plus contraires, dans l'atmosphère diffuse des idées courantes. Plus tard, peut-être, de graves critiques seront-ils en mesure de juger l'ensemble de l'effort réalisé, sur le vu d'une véritable collection de nos *book-plates* contemporains plus ou moins complète.

Pour le moment, le terrain appartient aux collectionneurs moissonneurs d'ex-libris qui foisonnent. C'est une des épidémies du jour que celle qui pousse les hommes et femmes de tout âge et de toutes conditions à rechercher et à réunir ces petites feuilles gravées, une épidémie cosmopolite et aussi fiévreuse et accaparante que celle des timbres-poste. Les possesseurs d'ex-libris de quelque originalité en savent quelque chose par le nombre incroyable de lettres manuscrites ou de circulaires qu'ils reçoivent de tous les points du monde, les sollicitant d'échanger leur marque de possession du livre contre celle qui leur est envoyée. Cette manie d'ailleurs n'est pas aussi innocente qu'elle paraît l'être en réalité, et, bien qu'elle ne sévisse guère que depuis une soixantaine d'années, elle a porté déjà bien des ravages sur les cartons des vieux livres. Ceux qui en sont atteints n'hésitent pas à lacérer un volume muni d'une précieuse vignette, et on ne compte déjà plus le nombre des beaux exemplaires détériorés par ces nouveaux fanatiques, qui sont des biblioclastes à leur manière, des *Biblioclastes*, parce qu'*Iconophiles*.

OCTAVE UZANNE.

LA QUESTION LOUIS XVII ET L'AFFAIRE FUALDÈS

De nouveau, la question Louis XVII, celle de savoir si le petit Dauphin est, ou non, mort au Temple le 8 juin 1795, occupe l'opinion publique. A ce sujet, il peut être intéressant de montrer, ce qui a passé inaperçu, comment elle a été rattachée à la fameuse affaire Fualdès.

Et, détail infiniment curieux, la question Louis XVII se lie à l'affaire Fualdès, soit que l'on considère Naundorff comme l'enfant du Temple, soit, au contraire, que l'on tienne pour Richemont.

Mais, tout d'abord, deux mots du mystérieux procès Fualdès.

Le jeudi 20 mars 1817, au matin, on découvrait, près de Rodez, un cadavre flottant sur l'eau, et l'on reconnaissait, portant au cou une effroyable entaille, le corps d'un ancien magistrat, Antoine Fualdès.

Peu après, au milieu des rumeurs les plus étranges, on arrêtait pêle-mêle un ancien agent de change, Jausion ; un gros propriétaire, Bastide ; la femme du premier et la sœur du second, qui jouissaient de la meilleure réputation dans la ville de Rodez ; puis, un certain nombre de complices, parmi lesquels les époux Bancal, tenanciers d'un bouge où l'assassinat avait eu lieu.

Le procès, qui se déroule au mois d'août 1817 devant les assises de Rodez, n'arrive pas à faire la lumière sur ces deux points : 1° pourquoi Fualdès a-t-il été assassiné ? 2° par qui l'a-t-il été exactement ?

L'arrêt de la Cour est cassé pour vices de formes, et l'affaire revient devant les assises d'Albi, en mars 1818.

Mais, dans l'intervalle, un coup de théâtre : l'arrestation de Mme Manzon, fille d'un magistrat honoré et estimé, et qui s'était trouvée par hasard dans le bouge Bancal la nuit du crime.

Pour comprendre ce que fut l'attitude de Mme Manzon, ses

demi-aveux, ses réticences, ses hésitations, pour se rendre compte de la surexcitation de l'opinion en France et dan toute l'Europe, il faut se reporter à cette cause, également célèbre et mystérieuse, qui, il y a trois ans, semblait se résumer aussi dans l'attitude et les révélations d'une femme.

Cinq condamnations à mort furent prononcées, et Mme Manzon — qui certainement n'avait été qu'un témoin involontaire — fut acquittée.

Malgré tout, les ténèbres qui enveloppaient l'affaire Fualdès n'étaient point dissipées, et un troisième procès — dont on ne parle presque jamais — eut lieu : le *Commissaire de Police* de Rodez, et deux notaires, furent traduits devant la Cour d'Assises d'Albi, sous l'accusation de complicité dans l'assasinat du malheureux Fualdès. Après vingt-deux audiences, ces trois derniers accusés furent acquittés, le 14 janvier 1819.

Malgré ces trois procès retentissants, l'opinion publique trouva que le mystère de la maison Bancal n'était point éclairci.

L'énigme Louis XVII est-elle la cause de l'énigme Fualdès? C'est ce qu'on va voir.

§

Voyons, d'abord, Richemont, qui fut l'un des candidats les plus connus à l'identité de Louis XVII.

En juillet 1831, parurent, à Paris, les *Mémoires du Duc de Normandie, fils de Louis XVI, écrits et publiés par lui-même.* [Paris, Imprimerie David, boulevard Poissonnière, 4 *bis*.] A la page 171 de cet ouvrage en faveur de Richemont, on lit ces lignes, que nous expliquerons ensuite :

Je m'acheminai tristement vers le midi de la France. En passant à Rodez, *je fis connaisance avec le vertueux Fualdès*, à qui j'avais été recommandé. Me fiant à sa sévère probité, je lui laissai toutes les lettres de Don Juan, avec d'autres papiers, et ne gardai avec moi que les deux lettres du Prince de Condé. Je ne pouvais prévoir alors que cette marque de confiance de ma part *serait la cause de l'attentat le plus horrible* dont les annales du monde aient jamais retenti... On croyait trouver les lettres du Prince de Condé ; combien dut être grand le désappointement des auteurs de ce forfait, lorsqu'ils virent qu'ils n'avaient retiré que partie du fruit qu'ils espéraient recueillir de cette abominable action.

Le Don Juan dont parle Richemont était le Régent du Brésil, où Richemont avait séjourné un certain temps.

Quant aux lettres du Prince de Condé, l'une aurait contenu le récit détaillé de l'enlèvement du Temple, et aurait passé successivement dans les mains de Kleber, Desaix et Fouché [*op. cit.*, p. 47, 60, 66], l'autre aurait renfermé un entretien entre le Prince et Louis XVIII à propos de Louis XVII.

Ces deux documents auraient été, dans la suite, enlevés à Richemont quand il fut arrêté et conduit à Milan [*op. cit.*, p. 175].

Une première question se pose : en admettant la réalité du dire de Richemont, Fualdès était-il, au point de vue politique, l'homme à qui, vraisemblablement, aurait pu s'adresser Louis XVII ?

A ce sujet, voici ce que dit La Sicotière [*Revue des questions historiques*, 1er janvier 1867] :

> Homme assez inoffensif, mais faible, Fualdès avait toujours louvoyé au milieu des partis ; sa signature figurait sur une triste pétition demandant l'abolition du culte catholique à Rodez ; il était le dernier homme à qui pût songer le fils de Louis XVI pour lui confier ses secrets et sa tête.

L'appréciation de la Sicotière est sujette à caution, mais il est bien certain que Fualdès, ancien juré au Tribunal Révolutionnaire, n'était pas royaliste.

Quelques mois après les *Mémoires* de Richemont, parut un ouvrage intitulé *Nouvelles Révélations sur l'enlèvement et l'existence du duc de Normandie* [Paris, 1832] par Labreli de Fontaine. L'auteur, qui est un partisan de Richemont, déclare [page 5] qu'il possède des « pièces irrécusables qui seront « produites s'il le faut, aux risques et périls de qui il appar- « tiendra, et qui le seraient même sans besoin si un lâche « assassinat, *pareil à celui de l'infortuné Fualdès*, m'arrachait « jamais la vie ». Et, trois pages plus loin, Labreli de Fontaine parle de la duchesse douairière d'Orléans et des « *lettres remises à Fualdès*, dont elle avait une notion exacte, *qui causèrent la mort de ce vertueux magistrat*, et qui, sans « doute disparurent avec lui ».

Tout à l'heure nous avons parlé des *Mémoires* de Richemont, parus en 1831. Au cours de son procès devant la Cour d'assises de la Seine, en 1834, Richemont désavoua cet ouvrage :

« *Le Président.* — Les « Mémoires » varient sur ce point.

« *Richemont.* — Ils ne sont pas de moi. » [*Gazette des Tribunaux*, 3 novembre 1834, page 4.]

D'après Nauroy [*les Secrets des Bourbons*, Paris, 1882, p. 125], ces *Mémoires* auraient été rédigés par Bourg Saint-Edme.

Mais, en 1843, paraissent les *Mémoires d'un contemporain que la Révolution fit orphelin en 1793 et qu'elle raya du nombre des vivants en 1795*. Cet ouvrage, dont une réimpression fut faite en 1846, est bien l'œuvre de Richemont et reflète exactement sa pensée. Voyons donc comment il s'explique sur l'affaire Fualdès :

En passant à Rodez, je vis M. Fualdès, auquel je remis une lettre du comte de Viomesnil, qui me recommandait à lui. Cet ancien magistrat m'inspirant toute confiance, je le priai de me conserver les lettres de Don Juan et d'autres papiers concernant mon séjour au Brésil. Il le fit volontiers, en sorte que plus tard, lorsque *ce vertueux magistrat fut assassiné*, ces papiers furent enlevés, et ils ne m'ont jamais été rendus. [Edition de 1846, page 160.]

Plus loin, à propos de son procès d'assises de 1834, Richemont donne la plaidoirie qu'il prononça lui-même, et on lit ce passage :

M. l'Avocat-Général nous a dit que des Enquêtes ont été faites partout, et notamment à Rodez, *où a été assassiné l'infortuné Fualdès, dépositaire de ma correspondance avec Don Juan*, roi de Portugal : mais il se garde bien d'en faire connaître les résultats! [*Op. cit.*, 273.]

Cette phrase fut-elle vraiment prononcée par Richemont ? C'est possible. Mais le compte-rendu du Procès de 1834, publié dans *la Gazette des Tribunaux* et dans *le Moniteur*, n'y fait aucune allusion, et pourtant ce rapprochement, dans l'atmosphère fiévreuse d'une audience d'assises, entre l'énigme Fualdès et l'énigme Louis XVII, aurait dû attirer l'attention.

En 1849, se fonda un journal, introuvable aujourd'hui, *l'Inflexible*, qui soutint énergiquement les prétentions de Richemont et entreprit aussi, soit dit en passant, une campagne en faveur de la réhabilitation de Lesurques, le malheureux qui avait été condamné dans l'Affaire du Courrier de Lyon.

Dans le n° 10 de l'année 1850, *l'Inflexible* raconte de nouveau que Richemont vit Fualdès à Rodez :

Il le pria de lui conserver quelques papiers et des lettres du Brésil ; le dépôt *causa plus tard l'assassinat* de l'infortuné Fualdès.

Enfin, cette même année 1850, un ouvrage richemontiste, *Vie de Mgr le duc de Normandie*, par Claravali [Lyon, 1850], reproduit la même imputation, mais, cette fois, la précise, et accuse formellement le gouvernement de Louis XVIII :

Le malheureux *Fualdès avait eu l'imprudence de parler du dépôt* que le Dauphin lu avait confié... Le vaste réseau de police dont chaque gouvernement enveloppe la Société porta aux oreilles du ministre le bruit d'un dépôt dont l'existence était menaçante pour la sécurité de la famille royale. Louis XVIII ne tarda pas à être informé, et *donna ordre de s'emparer de ces papiers accusateurs à quelque prix que ce fût.* [*Op. cit.*, livre III, pp. 225 et suiv.]

Mais, dira-t-on, les assassins de Fualdès savaient la vérité, ou, tout au moins, les deux principaux d'entre eux, Bastide et Jausion : comment se fait-il qu'ils n'aient pas clamé bien haut — puisqu'on les laissait poursuivre — qu'ils n'étaient que d'obscurs instruments entre des mains puissantes ?

Claravali répond : « On les leurra jusqu'au dernier mo-« ment de ces promesses trompeuses dont les scélérats sont « toujours dupes. » A l'appui de ses dires, Claravali a groupé un certain nombre de faits. Mais, quand on examine cette énumération, on a la surprise de constater que l'écrivain *richemontiste* se borne à reprendre, presque textuellement, un article paru onze ans auparavant dans un journal *naundorfiste* dont nous parlons plus loin, *la Voix du Proscrit*.

Nous attendrons donc un instant avant d'énumérer ces présomptions.

Mais avant d'abandonner Richemont, résumons sa théorie sur l'affaire Fualdès : il est allé à Rodez, il a *lui-même* vu Fualdès, et lui a remis des documents relatifs, non point à l'évasion du Temple, mais *à son séjour au Brésil* et à ses relations avec le régent Don Juan, documents qui furent « cambriolés » par les assassins de Fualdès, qui espéraient en trouver d'autres.

§

Passons maintenant à Naundorff.

Le 20 juillet 1839, huit ans après l'apparition des premiers *Mémoires* de Richemont rattachant l'assassinat de Fualdès à la question Louis XVII, *la Voix d'un Proscrit*, journal naundorffiste, publiait un long article signé A. Gozzoli, où on lisait :

Vingt et un ans se sont écoulés depuis le supplice des assassins de Fualdès. Une Révolution a déplacé le pouvoir en France. *L'homme qui commanda le meurtre de Fualdès*, pour anéantir en lui le dépositaire incorruptible d'un Secret d'Etat, le Prince qui *recourut au crime comme à un moyen tout simple de s'emparer de quelques papiers qui constataient son usurpation*, n'est plus à craindre.

Et l'article explique comme il suit ce qu'était le secret confié à Fualdès.

Joséphine, qui avait contribué à l'évasion du petit Louis XVII, savait que Napoléon avait fait, de nouveau, enfermer celui-ci. Elle voulut, une seconde fois, faire évader le Dauphin, qui était alors détenu à Vincennes. Elle réussit, grâce à la complicité de Fouché et de Duroc ; celui-ci, ou un membre de sa famille, confia à Fualdès une correspondance et des pièces relatives à ces faits. A la Restauration, le roi Louis XVIII le sut et donna ordre de s'en emparer : on assassina Fualdès.

On voit immédiatement en quoi la version naundorffiste diffère de la version richemontiste : d'après le journaliste naundorffiste, ce n'est pas le prétendant lui-même qui aurait vu Fualdès, c'est *une tierce personne*. D'autre part, les documents confiés ne sont plus une simple correspondance avec un prince étranger, mais des pièces *établissant nettement la survivance de Louis XVII*, et ses rapports avec Joséphine et Fouché.

Voyons maintenant comment *la Voix d'un Proscrit* s'efforce de justifier ses extraordinaires et effroyables allégations : car il faut remarquer que si les naundorffistes n'ont rattaché le mystère Fualdès au mystère Louis XVII qu'après les richemontistes, au moins ont-ils tenté, les premiers, d'apporter des preuves.

Examinons donc celles-ci, qui, ainsi que nous le disions plus haut, seront reprises onze ans après par Claravali, un partisan de Richemont. Pour mettre nos lecteurs à même de contrôler, nous renverrons aux comptes rendus mêmes des Procès Fualdès.

1° Tous les papiers du malheureux avaient disparu, même ceux n'ayant aucun intérêt pour des voleurs ordinaires, et son fils, après le crime, ne trouva pas un seul morceau de papier. [*Débats publics sur la Procédure instruite contre les prévenus de l'assassinat de M. Fualdès* — 1818, Toulouse, chez F. Vieusseux, page 76.]

2° Le Préfet de l'Aveyron déclara à la Cour d'Assises qu'il avait adressé au ministre de la Police un Rapport sur l'attitude et les révélations de Mme Manzon. [*Histoire complète du Procès relatif à l'assassinat du sieur Fualdès* — 1817. Paris, chez d'Eymery, page 71.]

En passant, une amusante remarque : *la Voix du Proscrit* indique que cette déposition du Préfet — sans nulle importance d'ailleurs — fut faite à l'audience du 17 août 1817, alors qu'elle fut faite à celle du 23. Mais Claravali qui, en 1850, copia purement et simplement l'article de 1839, reproduit la même inexactitude sans la moindre vérification.

3° Mme Manzon, dans une lettre adressée au Préfet, et versée par lui aux débats, écrivait cette phrase étrange :

> D'un côté, je crois voir mes frères, etc... De l'autre on me parle *d'un ordre du roi qui m'exile de ma patrie*, qui me prive à jamais de mon enfant. [*Histoire complète du Procès*, etc., p. 87.]

Remarquons que, tant qu'à chercher des arguments dans la correspondance du Préfet et de Mme Manzon, *la Voix du Proscrit* aurait pu lire et citer la lettre qui suit la précédente [*op. cit.*, page 88] et où l'on relève cette phrase au moins aussi étrange :

> Ne m'aviez-vous pas dit que vous aviez tout pouvoir, et que, *eussé-je commis un crime, vous obtiendriez ma grâce?*

4° Des témoins dont les révélations eussent été gênantes disparurent mystérieusement.

Ici l'on veut probablement faire allusion au décès de Bancal, survenu le 15 mai 1817, alors qu'il avait eu tout le temps de faire des révélations au juge d'instruction.

5° Système de défense de Bastide : je n'avais pas d'intérêt à tuer Fualdès.

L'acte d'accusation établit le contraire [*Histoire complète du Procès*, etc., page 16.]

6° La phrase suivante de Bastide, au cours de la défense écrite qu'il lut lui-même le 28 avril 1818 :

Une détestable ambition a créé des dangers pour supposer des services. [*Débats publics sur la Procédure*, etc., page 315.]

Dans l'esprit du rédacteur de *la Voix d'un Proscrit* il faut entendre ainsi cette phrase : La Police a fait croire au Gouvernement que Fualdès possédait des papiers importants, et cela pour sembler, en tâchant de les enlever, rendre un signalé service au prix même d'un crime.

C'est aller un peu loin dans l'art des interprétations, mais il faut reconnaître, en toute impartialité, que la phrase fit bondir le Procureur général et qu'un incident d'audience fut soulevé. [*Op. cit.*, page 320.] Le Procureur-Général déclara que la phrase avait dû être dictée à Bastide ; le Président le demanda à celui-ci qui répondit simplement : « Je n'ai rien à vous dire » [*id.*]. Quant à l'avocat de Bastide, Me Romiguières, il se borna à déclarer :

« Les avocats ne doivent compte que des plaidoyers qu'ils prononcent et des mémoires qu'ils signent [*op. cit.*, page 371].

Bien entendu, la fameuse phrase est insuffisante pour prouver le bien-fondé de l'article de *la Voix d'un Proscrit*, mais elle est tout de même quelque peu bizarre.

7° Un jour, passant devant les Tuileries, sous Louis XVIII, le fils de Fualdès aurait dit, en regardant le palais : « Le misérable, c'est lui qui a fait assassiner mon pauvre père ! »

8° Une lettre de Rodez, en date du 6 septembre 1817, et qui fut imprimée dans l'une des histoires du procès, dit : « Le « public de cette ville pense généralement que des passions « plus fortes encore que celles de la cupidité ont dirigé les « poignards dans le sein de l'infortuné Fualdès. »

9° Les journaux anglais de l'époque auraient parlé de l'affaire Fualdès dans le sens indiqué par *la Voix d'un Proscrit*.

Tels sont les faits cités à l'appui de la théorie naündorfiste : ils sont loin d'être concluants. Qu'un mystère ait entouré l'affaire Fualdès, c'est certain : mais ce n'est pas seulement cela que l'article de 1839 avait à prouver. D'ailleurs, beaucoup d'autres éléments dans cet ordre d'idées auraient pu être indiqués. Nous n'en retiendrons que deux, qui auraient complété et fortifié la thèse soutenue :

1° A l'audience du 2 septembre 1817, M. de Séguret, président du Tribunal civil de Rodez, entendu comme témoin, déclara :

Je n'ai jamais pensé qu'un crime aussi atroce ait pu être le résultat de quelque léger intérêt pécuniaire. Dès le principe, *il m'a paru qu'il devait se rattacher à une combinaison profonde* qu'entourait le plus grand mystère, et qu'il se liait *à des intérêts immenses* [*Histoire complète du Procès* ; etc., page 157].

2° La femme de Jausion et la sœur de Bastide, deux femmes fort honorables, appartenant à la meilleure société, et qui furent d'ailleurs acquittées, ne craignirent pas d'aider au « cambriolage » des papiers de Fualdès. [*Histoire complète du Procès*, etc., page 21.]

Ajoutons enfin que le 3e Procès Fualdès, qui fit asseoir le commissaire de Police de Rodez sur les bancs de la Cour d'Assises, révéla de singuliers propos tenus par ce fonctionnaire, et relevés dans l'acte d'accusation. [*Histoire de la Procédure instruite contre les nouveaux prévenus de l'assassinat de M. Fualdès*, 3e partie, pages 3, 4 et 5. Toulouse, 1818, chez E. Vieusseux.]

Maintenant, le journal naundorffiste eût-il indiqué ces nouveaux arguments qu'il aurait simplement démontré, une fois de plus, que l'affaire Fualdès fut entourée de mystères, mais qu'il n'aurait nullement établi nettement un lien entre elle et la question Louis XVII.

Mais, outre l'article de *la Voix du Proscrit*, les naundorffistes possèdent, à l'appui de leur opinion sur le Procès Fualdès, un texte auquel la personnalité de son auteur donne une importance spéciale. Cet auteur est Gruau de la Barre, ami et confident de Naundorff, son compagnon de tous les instants, et dont la conviction doit toucher même les adversaires du Prétendant.

En 1846-48, Gruau de la Barre publia un volumineux ouvrage, *Intrigues dévoilées*, qu'il faut tenir pour le reflet parfaitement exact de la pensée et des opinions de Naundorff. Dans cet ouvrage, Gruau de la Barre, après avoir résumé l'affaire Fualdès, écrit :

Voici un fait que je me borne à raconter, qui, s'il eût été connu alors, aurait donné le mot de l'effroyable énigme que l'impatience

publique s'efforçait si péniblement de deviner. Duroc, aide-de-camp de Napoléon, avait, sous la direction de Joséphine, concurremment avec Fouché, *protégé les diverses évasions du fils de Louis XVI*, et des papiers qui contenaient ce dangereux secret d'Etat avaient été *confiés à la probité incorruptible de M. Fualdès ;* les papiers, le gouvernement voulait les avoir! [*Les Intrigues dévoilées, ou Louis XVII dernier roi légitime de France*. Rotterdam, 1846-48, **tome II, pages 289 et suivantes.**]

Puis, Gruau de la Barre rappelle que Mme Manzon obtint du gouvernement de Louis XVIII une pension de 1.500 fr. pour elle, et une bourse pour son fils, et il conclut :

Le lecteur décidera en quoi Mme Manzon a pu mériter la protection scandaleuse du ministre de la Police et la bienveillance royale [*op. cit., id.*]

Mais, malheureusement pour l'Histoire, Gruau de la Barre, pas plus que *la Voix du Proscrit*, ne donne même un semblant de preuves relatif au rôle de Duroc ou de Fouché, pas plus qu'à la remise des documents à Fualdès.

Quant à Mme Manzon, voici une indication qui eût au moins autant étonné Gruau de la Barre que la pension accordée par le ministre de la Police : Mme Manzon mourut en 1830, et, peu de temps avant sa mort, elle déclara solennellement, à Paris, devant un prêtre de sa paroisse : « *Jamais je n'ai été dans la maison Bancal, je n'ai rien su, ni vu.* » [*Gazette des Tribunaux*, 15 novembre 1833.] Si l'on rapproche cette déclaration de celle, non moins solennelle *et absolument contraire*, qu'elle fit en dernier lieu à la Cour d'assises, on se sent quelque peu sceptique et inquiet.

Voici d'ailleurs le passage saillant de l'article de la *Gazette :*

« Les perpétuelles variations de Mme Manzon sont con-
« nues de tout le monde. Mais tout le monde ne sait pas
« que son dernier mot fut : *Je n'ai jamais été dans la maison*
« *Bancal*. Peu d'heures avant sa mort, au moment de rece-
« voir les derniers sacrements, la présence de M. l'Abbé Vil-
« lers, attaché à la paroisse de Saint-Thomas-d'Aquin, de
« Mme Lemaître et de plusieurs autres personnes qui se trou-
« vaient dans sa chambre, elle dit à son fils : « Au moment de
« paraître devant Dieu, mon fils, je t'exhorte à te bien con-
« duire ; et si jamais on te parle de moi à l'occasion de Fual-

« dès, tu peux dire à tout le monde que jamais je n'ai été « dans la maison Bancal, que je n'ai rien su, ni vu, de l'as- « sassinat que l'on assure y avoir été commis. »

« Immédiatement après, elle prit la main de Mme Lemaî- « tre, et, la serrant avec affection, lui dit : « Non je n'ai pas « été témoin de ce crime, et si l'on s'en entretenait devant « vous, dites que je vous ai certifié, dans ce moment terrible « où je vais paraître devant Dieu, que jamais je n'ai mis les « pieds dans la maison Bancal, et que j'ai toujours ignoré « comment s'était commis l'assassinat de Fualdès. »

« Ces faits résultent des déclarations de M. l'abbé de Vil- « lers et de Mme Lemaître, reçues le 20 juillet 1830, par M. le « Vicomte Frotier de Champmartin, spécialement chargé « de la police du quartier Saint-Germain à Paris, et, en cette « qualité, Officier de Police judiciaire, auxiliaire de M. le Pro- « cureur du Roi. »

Le même article indique également que, le 24 septembre 1829, sur l'ordre du Procureur Général de la Cour de Bordeaux, le Juge de Paix de Canton de Cadillac s'était rendu dans la prison de cette ville où la femme Bancal lui avait déclaré qu'elle n'avait jamais été témoin du crime et ignorait l'endroit où il avait pu être commis. Elle avait ajouté que si elle avait dit le contraire, c'était dans l'espérance de se sauver.

Ainsi voilà deux des principaux acteurs de l'affaire Fualdès — et nous laissons de côté des rétractations secondaires — qui déclarent nettement avoir menti, et avoir imposé aux jurés et à l'opinion publique une version fausse du drame.

Alors ?? Alors, nous retombons dans l'obscurité la plus absolue, ignorant même où le crime a été commis et dans quelles circonstances ! C'est la porte ouverte à toutes les suppositions, à tous les mystères, et si ceux qui cherchaient à rattacher l'affaire Fualdès à la question Louis XVIII avaient connu ces détails ils auraient pu en tirer largement parti.

Mais, arrivons à la période directement contemporaine.

En 1890, *la Légitimité*, revue naundorffiste, reproduisit l'article de *la Voix d'un Proscrit*, et conclut que si ces documents « légitiment *un doute sérieux sur la participation de* « *Louis XVIII à l'assassinat de Fualdès*, ils ne sont pas « suffisants, à notre avis, pour donner, de cette participation,

« une certitude complète. » [*La Légitimité*, 6, 13, 20 avril 1890.]

Comme on le voit, il y a loin de ces réserves aux affirmations très formelles citées ci-dessus. Du reste, à toutes les présomptions possibles, on pourra toujours opposer un fait brutal : Bastide et Jausion, à part la fameuse phrase du premier, que nous avons mentionnée, n'ont jamais fait la moindre allusion à une complicité venue de haut. A cela, on pourrait dire, comme Gozzoli et Claravali, que nous avons cités ci-dessus, qu'on les leurra jusqu'au tout dernier moment, et qu'on les poussa sous le couteau en leur disant d'espérer encore. Mais cette hypothèse tombe devant un fait précis : Bastide et Jausion furent exécutés le 3 juin 1818, à quatre heures et demie ; à deux heures, un conseiller à la Cour, M. Fagan, se rendit à la prison pour leur demander s'ils n'avaient pas à faire de révélations. Ils se bornèrent à protester énergiquement de leur innocence. Ils firent de même en se rendant au lieu de l'exécution, et aucune autre exclamation ne sortit de leur bouche. [*Cour d'assises d'Albi, procès Fualdès*, nº 40, pages 4 et suiv. Imprim. L.-G. Michaud, rue des Bons-Enfants, 34.]

La Quotidienne, dans son nº du 12 juin 1818, indique, il est vrai, que Bastide aurait, dit-on, « poussé quelques cris quand on l'a placé sur le tombereau » ; que Jausion se serait écrié qu'un jour viendrait où l'on ne reprocherait plus à ses enfants d'être les fils d'un assassin; qu'enfin la force armée avait maintenu la foule très loin de manière à ce que les condamnés restassent isolés avec les bourreaux. Mais il est bien certain que si Bastide et Jansion avaient « par ordre », tué Fualdès parce qu'il connaissait la vérité sur Louis XVII, ils auraient commencé par le clamer au magistrat qui les visita, aux deux prêtres qui vinrent ensuite, à tout le personnel de la prison, etc. Donc, ce suprême argument ne tient pas.

Par conséquent, il faut considérer comme certain qu'aucun lien n'existe entre l'affaire Fualdès et la question Louis XVII, tout en se demandant pourquoi et comment l'idée d'affirmer cette relation put venir au rédacteur des *Mémoires* de Richemont, en 1831.

Maintenant, un fait subsiste, formel et indéniable : les richemontistes et les naundorffistes sont aussi implacablement

distants que possible, leurs mutuelles polémiques sont d'une incroyable violence ; or, sur un point, sur un seul, ils sont d'accord : la relation entre l'énigme Fualdès et l'énigme Louis XVII.

Et cela ne laisse pas que d'être tout de même un peu troublant !

PAUL PELTIER.

LE JUIF-ERRANT

I

AHASVERUS ET LE NAZARÉEN

En ce temps-là — Notre Seigneur prêchait encore parmi les hommes — vivait dans une petite cave, à Jérusalem, un savetier nommé Ahasverus. Né la même année que Jésus, c'était un grand diable de Juif, avec un visage osseux et une paire d'yeux clairs, catégoriques, où brillait une flamme.

Cet Ahasverus n'était pas heureux.

On ne lui vendait pas des vessies pour des lanternes. D'ailleurs peu bavard, laissant les gens vivre leur petite vie : chacun suit son chemin, pensait-il, et la mort est donnée à tous. Mais il portait en lui quelque chose qui ne lui laissait pas de repos; là, tout au fond de lui, brûlait quelque chose dont il ne savait que faire, pareil à l'homme qui se tourne et se retourne dans son lit sans trouver le sommeil.

Du matin au soir, courbé sur sa besogne, dans son trou, il coupait le cuir, tirait l'alène, rapiéçait les savates, battait talons et semelles, mais jamais il n'avait entendu le doux grésillement du beurre dans la poêle. Jour après jour, c'était ainsi, ce serait toujours ainsi : il n'en pouvait plus sortir, la vie l'avait empoigné par la peau du cou et le poussait. Où ça ? Vers la fin. Pourquoi ? Parce que.

Il voyait les enfants venir au monde, pauvres agneaux chétifs et sans défense, il voyait les gens mourir, jeunes et vieux, tout cela sans raison. Il voyait les petits dévorés par les grands ; il voyait les crève-de-faim de sa ruelle devenir semblables à des chiens qui se disputent un os; il voyait d'innocents mioches souffrir le martyre. Et il aurait voulu rire de toute cette absurde farce, car il ne pouvait même pas pleurer, il amassait tout cela en lui-même, et c'était comme une pierre qui lui pesait sur le cœur.

Souvent, il ruminait longtemps, assis sur son escabeau de

savetier, et sa pensée courait en rond comme un caniche qui veut attraper le bout de sa queue. Il se levait, se rasseyait, cherchait du regard dans sa petite cave basse comme s'il y sentait l'odeur de la tombe. Et parfois une ardeur farouche montait en lui, il tapait furieusement sur le vieux soulier pressé entre ses genoux, tapait comme le diable sur une âme, et en lui criait une voix sourde et menaçante : Ça doit finir! Ça doit finir ! » Mais demain ressemblait à aujourd'hui, et après-demain à hier, et Ahasverus, comme vous le pensez bien, continuait à vivre, selon la coutume et tradition des gens. Et les jours se suivaient, à la queue leu leu, comme s'il n'y avait jamais eu d'Ahasverus.

Quand un client, courbant le dos et tâtonnant du pied, descendait dans sa cave, il attendait que le client parlât, et répondait d'un mot sec. Pourvu qu'il tourne vite les talons, pensait-il, et me laisse seul ; seul avec ce feu sombre qui brûlait en lui. De quoi pouvaient-ils lui parler, ces pleutres, si ce n'était de leur misérable vie, la même que la sienne ! Seuls les enfants lui plaisaient encore : il aurait voulu badiner avec eux, mais ils avaient peur de son rire et ne venaient pas volontiers dans son antre. Quand sa solitude lui devenait par trop vide, il s'en allait traîner sans but par les ruelles sales pleines d'une odeur de misère, encombrées de morveux grouillant et s'ébattant, de verdurières s'égosillant près de leurs charrettes, et partout, devant les caves, aux seuils des portes, dans des coins sous les perrons, des juifs travaillant, tripotant, furetant, farfouillant. Mais il regardait avec rancune la canaille résignée, et se sentait à lplus seul que jamais.

Il lui semblait parfois qu'il n'eût à trouver qu'une chose, un mot, pour être heureux : mais ce mot, nul homme sur terre ne le savait. Il aurait voulu étendre les bras pour agripper une bonne fois toute la vie, mais il sentait que rien, quoi qu'il fît, ne comblerait le gouffre terrible de son cœur, que jamais miettes et morceaux n'assouviraient sa faim, qu'il voudrait toujours aller plus loin, libre, plus libre que l'alouette, que les vents, que la mort, et que tout souhait était donc inutile, — que tout était inutile. Et voilà comment il était enfermé dans sa damnation, comme dans une cave sans porte ni soupirail.

Et pourtant, quoique la vie n'eût pour lui aucune saveur, quoiqu'il se sentît parfois comparable à un sablier qui se vide,

il y avait au fond de son cœur, si profond que lui-même ne le voyait pas, quelque chose de plus fort que tous les diables. « Ils ne m'auront pas », ricanait-il, et il serrait les dents, et ne bronchait pas. Car, sachez-le bien : ce n'était pas un cœur de pomme cuite, un petit gringalet, un va-comme-je-te-pousse, mais un homme, de pied en cap, tout d'une pièce, sans reprises ni coutures, un solide bougre noueux avec une paire de pattes à pétrir la besogne, une caboche bien calée et de rudes pépins dans la coque, je n'en dis pas plus.

Or donc, il faut savoir que les temps étaient durs, et le peuple avait beaucoup à souffrir : le grain, entassé dans les greniers des riches, coûtait les yeux de la tête, et il n'était point de bouillon qui ne fût écumé par des contributions, exactions, dîmes sans fin. Vous pensez si l'on grommelait : on chuchotait par-dessus les tables, on conspirait ci et là dans les coins. Quand, le dimanche, les foulons et les tisserands avaient bu, il y avait une rumeur d'émeute dans leur quartier ; alors les patriciens et les affameurs du pauvre monde tremblaient dans leurs maisons bien verrouillées. Ahasverus ricanait sous cape et haussait les épaules, car il lui semblait parfois qu'il eût pu vendre toute l'humanité pour un jambon. Pourtant, il voyait avec un malin plaisir que l'on grondait un peu plus, chaque fois que les maltôtiers venaient faire le recensement. « Qui sait ? » pensait-il, « ils deviendront peut-être des hommes. » Mais lorsque apparaissaient sur la Grand'Place les hallebardiers à cheval, tout bardés de fer, avec leurs figures au rire cruel, plus personne ne pipait.

« Ça pourrait prendre une tournure tout de même », se dit-il, quand il vit pour la première fois Jésus le Nazaréen.

Il en entendait parler depuis quelque temps déjà : cet étranger, en dépit des prêtres et des usuriers, attroupait les petites gens autour de lui et les entraînait par le feu concentré de sa parole ; et tous le croyaient, quand il prédisait qu'ils seraient heureux et qu'un jour la bonté régnerait sur la terre.

« Billevesées », disait Ahasverus, et il rentrait dans son trou.

Mais un jour il apprit que le Nazaréen avait renversé dans le Temple les tables des changeurs, qui, courbés sous ses verges, grattaient après leurs piles d'écus s'éparpillant sur les dalles sonnantes ; et il les avait chassés de l'Enceinte avec armes et bagages. Ce jour-là, Ahasverus se tut.

Enfin, un peu plus tard, il le vit lui-même. C'était vers le soir, hors des murs de la ville, là où travaillaient les cordiers et les briquetiers, parmi les jardinets maigres et les terrains vagues pleins de cendres et de tessons. Du fond de la Galilée, il traînait toute une bande à sa suite, des malheureux dont l'air pataud excitait les huées des gamins dans les rues de Jérusalem, des pêcheurs à la peau rouge tannée par tous les temps, et de grands flandrins faméliques aux yeux fous et des vignerons barbus au front dur : ils entouraient leur Maître et approuvaient de la tête tout ce qu'il disait. Les briquetiers avaient délaissé leurs fours et les cordiers leurs corderies ; les ouvriers revenant de la ville avec leurs outils sur l'épaule s'arrêtaient à regarder, et il y avait encore là des Galiléens de Jérusalem, toutes sortes de fainéants, des estropiés pouilleux et quelques filles parmi une nombreuse marmaille.

A coups de coude, les mains dans les poches, Ahasverus se fit un chemin dans la foule, d'un air assez sceptique : « Voyons donc ce gaillard... »

Il le vit, — il vit cette grande et grave apparition, le long visage, la bouche un peu amère et les yeux pleins d'amour. Et soudain, tout se tut en lui, il écoutait, l'esprit tendu, et la voix pénétrait en son cœur, c'était comme si une main puissante se fût posée sur lui.

Oui, c'était un homme ! et sa parole venait à Ahasverus comme la vérité simple et nue. Oui mais, oui mais, voyons donc... Et Ahasverus se regimbait, car il ne comprenait pas tout comme il aurait voulu, mais ce qu'il saisit immédiatement, c'est qu'on allait tout culbuter ; du grand Temple qui là-bas étageait dans le ciel la puissance de ses coupoles, blanc et or, il ne resterait pierre sur pierre... « Ne pensez point que je sois venu pour apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu pour apporter la paix, mais le glaive. » Et le regard de Jésus tomba droit sur Ahasverus, qui le regardait silencieux, non sans qu'une incompréhensible et folle jubilation le serrât à la gorge.

Plus tard, il en eut honte : ce Nazaréen avait bien l'air de l'ensorceler ; devant lui, Ahasverus devenait un autre être, il sentait qu'il était un homme, qu'il y avait encore d'autres hommes comme lui, que la vie avait une issue et que toutes choses étaient peut-être si simples. Mais qu'espérait-il, après

tout ? Il n'en savait rien. Rentré chez lui, il ruminait et rongeait son doute de plus belle ; et alors il haïssait ce Jésus qui avait attisé le feu couvant dans sa poitrine ; car maintenant son âme ne pouvait plus dormir.

Savait-il bien lui-même ce qu'il voulait, ce Galiléen? Pourquoi parler de pardon et d'amour, s'il voulait briser la force ? Et comment s'y prendrait-il pour donner aux affamés et aux affligés la première place à table ? Comment changerait-il les hommes ? Son Royaume Nouveau, le fonderait-il dans les nuages, où voulait-il devenir roi de Jérusalem, et puis, serait-ce tous les jours dimanche et tous les dimanches kermesse ? Il disait bien : que votre oui soit oui, que votre non soit non ! Mais alors, pourquoi toutes ces images et ces paraboles, où l'on ne se retrouvait pas ? Ce n'était décidément qu'un rêveur !... Pourquoi allait-il pendant des heures ergoter dans le Temple sur la Loi et les Prophètes avec les Pharisiens hypocrites, « ces sépulcres blanchis » — il l'avait reconnu, — qui du « dehors semblent beaux, mais sont remplis d'ossements et « d'immondices » ? Ses apôtres eux-mêmes, qui le suivaient partout comme de bons niquedouilles, n'y voyaient que du feu. Pourquoi ne voulait-il pas, avec quelques solides copains, mettre une bonne fois les mains à la pâte? Mais quand ça chauffait et que le coq rouge se mettait à chanter dans les têtes, il s'en allait tout à la douce se promener à Béthanie chez les sœurs de Lazare ! Ceci non plus ne plaisait pas à Ahasverus : il y avait toujours trop de femmes autour de lui.

Ah ! toutes ces filles folles, ces lourdauds, ces bavards, ces propres-à-rien, s'il avait pu les repousser de l'Homme, et aller s'asseoir quelque part tout seul avec lui, le soir, et prendre sa main dans la sienne, et regarder dans ses étranges yeux tranquilles, et lui demander ce qu'il devait faire ! Car il ne pouvait pas l'oublier, la douce voix profonde de cette bouche passionnée, cette figure décidée, ce regard qui un jour était tombé sur lui et où il avait lu, clairement lu, qu'en Jésus aussi brûlait quelque chose comme en lui-même, quelque chose dont il ne savait que faire...

Mais quand il laissait son regard errer sur son peuple plein d'espoir et, plus loin, vers les hauts pinacles de Jérusalem, tout son être s'embrumait d'une mélancolie si ardente qu'Ahasverus n'osait lui parler.

Il restait silencieux à distance ; souvent, le regardant longuement, il avait le pressentiment d'un grand bonheur, et pourtant le vague de ce bonheur le tourmentait. Mais ce qu'il savait, c'est qu'il y avait là un homme comme lui-même, un homme qui le comprendrait, qui pouvait le sauver, et quand, enfin, selon sa promesse, il ferait briller le glaive par-dessus la pâle pourriture du monde, oh oui ! Ahasverus s'élancerait sauvage dans la lutte, le plus près possible de lui, et se battrait à se disloquer, obstiné et joyeux et triomphant jusqu'à la mort, — jusqu'à l'inutile mort, car pourquoi se battre? il n'aurait pu le dire : le ciel serait toujours le ciel, si haut au-dessus de nos têtes, et la terre resterait à sa place, peuplée de sa lâche humanité, — mais pour au moins surgir enfin de sa cave et de sa vie étouffée et se tailler un chemin vers autre chose, n'importe quoi, vers l'absurde, la sanglante folie, et pouvoir danser un instant par-dessus cette vie ravagée, en une grande fête de désespoir qui ferait crouler et s'abîmer le monde...

Mais Jésus continuait tranquillement à prêcher et à discuter avec les prêtres, et comme Ahasverus, depuis quelque temps, négligeait sa besogne pour courir après lui, il s'était endetté jusqu'au cou ; si bien que le jeudi avant Pâques parut dans sa cave un gros butor d'huissier amplement enturbanné et haut empanaché, lequel lui signifia : la semaine prochaine on vendra ton bazar de quatre sous sans te laisser un clou pour te gratter.

Un moment, Ahasverus eut envie d'attraper ce grand malin et de lui cogner la tête au mur. Mais quelque chose s'était brisé en lui ; immobile, il se taisait, et se taisait, et regardait comme une bête qui voit la mort. Il sentait de nouveau cette poigne l'agripper par la nuque, il était pris dans son destin, il n'en sortirait plus. Il était là, sans volonté, rejeté comme une balayure perdue dans un coin boueux. Que ne gisait-il, six pieds sous terre ! On casse sa pipe et c'est fini, pensait-il; les hommes sont aussi faibles pour le mal que pour le bien, ils ne valent ni enfer ni ciel. Mais le néant, le néant, cela lui semblait plus épouvantable encore que la fournaise infernale...

La sombre ardeur qui couvait en lui cherchait par où fuser ; il sentait une torpeur mortelle l'envahir sournoisement et une

rage sauvage bourdonnait dans sa tête cassée, inutile,inutile! Des heures, l'une après l'autre, s'écoulèrent, et il était encore là, quand l'obscurité fut descendue sur toute chose. Il prenait froid, ses dents claquaient. O se battre, se battre ! Contre quoi ? N'importe !... Il ne pouvait pourtant s'en aller ainsi, il aurait voulu sombrer en anéantissant tout, mais il ne pouvait plus penser, le monde entier lui semblait vide, si effrayamment silencieux... Il finit par se trouver couché sur son grabat et les heures de nouveau passèrent par-dessus lui, tout s'enfonça, s'effaça...

Comment Jésus était-il entré ? Ahasverus rit d'un rire hagard qui ne sonnait pas, quand il vit les yeux briller fiévreusement dans le visage pâle. C'était comme ce jour-là, près de la Porte de la Ville. « J'ai encore un couteau, dit Ahasverus, ils ne voudront pas me prendre ça !... » Ils couraient dans la rue, poussés par une foule impatiente de gaillards armés de massues et de haches, et de marteaux de forge portés sur de terribles épaules. De partout, de toutes les ruelles, débouchaient des galops d'hommes et de chevaux, tout le monde avait compris le mot d'ordre sans l'entendre. Ahasverus courait pour être en avant, et voilà qu'il se trouva avec Jésus au sommet du Temple, contre la coupole d'or, si près de la Voie Lactée vaguement lumineuse, qu'il aurait pu cueillir comme des fruits les rouges grappes d'étoiles. Sur Jérusalem, tout au haut du ciel, brillait une comète, immobile dans la nuit fourmillante, comme un glaive sanglant. Ah ! ah ! les maisons des usuriers commencent à brûler avec de joyeux crépitements, tout là-bas : comme les flammes ondulent et dansent follement sur le ciel sulfureux... Mais voyez donc, en bas, dans le noir : ce n'est qu'une mer en rumeur de faces pâles qui afflue sur toute la Grand'Place et vient battre les escaliers et les portails. Les coups sourds des béliers tapent obstinément ; ça va dégringoler, pense Ahasverus, car les dalles de marbre tremblent, secouées sous ses pieds. Mais c'est bien naturel ! Il est sûr de son affaire : il fondra dans le tas avec une joie sauvage ou s'accrochera peut-être aux étoiles... Maintenant, mugissante comme en des écluses, la foule s'est ruée dans le Temple, il entend des cris aigus de femmes violées et un beuglement continu de frénésie avec de temps en temps un roulement de tambour et le pépiement folâtre et

grêle d'un fifre, semblable à la voix argentine d'un enfant sur un champ de bataille. Tout ce tapage saoule Ahasverus, et c'est bon de renifler la chaude odeur de fauve qui s'élève de la mêlée confuse. Soudain, la tête nue et crispée d'angoisse de l'huissier vient regarder à un créneau, il veut y grimper, car d'en-bas mille bouches poussent des cris de mort, et il supplie, ses serres crochues se cramponnant à la gouttière. Mais Ahasverus appuie ses deux pattes sur cette tête ronde de fromage moisi et voit le petit bonhomme filer en gigotant cocassement dans la profondeur vertigineuse. Il en exulte, soudain fou à lier, il peut aplatir le monde comme une noisette ; avec un rire idiot il dégringole l'escalier tournant, au-dessus de sa tête le tocsin tonne, et il tourne, tourne sans fin dans les ténèbres, pourchassé par la terreur de dégringoler ainsi éternellement dans cette vis sans jamais trouver le fond du gouffre ; mais il entend encore distinctement le branle sonore des cloches et la rumeur du dehors, et il se retrouve sur la place, poussé et porté par le flot puissant de la multitude. La tempête de bruit semble jaillir des pierres, il sent ses pieds s'amollir dans du sang tiède, il se débat, il veut crier, mais ce sang monte en lui, lui gargouille dans la gorge, il étouffe, et crie, crie...

... et s'éveille en sursaut, par terre, la fièvre au corps, les yeux grands ouverts, fixant l'obscurité vague ; son cœur saute... mais il entend encore la rumeur de la foule et le bourdonnement du tocsin...

Ce n'était pas un rêve... Il était bien éveillé maintenant, il reconnaissait le son de différents clochers, — non, était-ce possible ? De très loin venait le sourd tapage de beaucoup de monde, et plus près roulait un tambour ; qui donc battait la retraite à cette heure nocturne ? Des pas se hâtaient par les rues endormies, il écouta, tendu... Oui, le peuple était lâché, la danse commençait, et les cloches, les cloches, elles tanguaient et sautaient par-dessus la ville ! Ce diable de Nazaréen, il avait tout de même osé ! « J'ai encore un couteau ! » rit Ahasverus ; oui, c'était un bon et gentil petit couteau : « il verra... il sera content... » Et une étrange félicité l'inondait avec tant de violence que mourir ou vivre lui était bien égal maintenant, pourvu qu'il pût assouvir son désespoir en un débordant triomphe.

Il était déjà dehors, le couteau au poing. La nuit de printemps était noire, comme avant l'orage. Ahasverus frissonnait, la tête brûlante. Les cloches et les cris s'entendaient toujours, — où était-ce? Il hésita un instant, ne sachant quelle direction prendre. Un reste de rêve s'agitait encore en lui et il voulait gagner le Temple, quand, d'un autre côté, monta et s'amplifia comme un nuage de bruit un énorme brouhaha.

« A la Porte de Bethléem! » pensa Ahasverus, et il se mit à courir. Ci et là des fenêtres s'ouvraient : « Qu'y a-t-il ? — Est-ce l'ennemi? » Des casques à mèche tout anxieux s'interrogeaient, appelaient Ahasverus. Et lui de brandir son couteau comme un toqué : « Mes enfants!... Le Nazaréen... ça chauffe.., ça chauffe... »

Non, ce n'était pas à la Porte de Bethléem; la masse ronde de la tour de garde y rendait la nuit encore plus sombre. Les cloches sonnaient toujours... « L'entrepôt est en feu! » jetaient des hommes en passant. Et Ahasverus à leur suite. « Pas une pierre sur l'autre! » jubilait-il en lui-même. Puis, c'est à gauche qu'il crut entendre le tumulte, comme une mer, et galopant par des ruelles tortueuses, tout perdu, il se trouva soudain en pleine mêlée, sur la place devant la porte de Caïphe le Grand-Prêtre. Des lueurs capricieuses de torches rassemblées devant la porte dansaient par-dessus les têtes. On criait, on riait, on geignait, et des voyous à moitié ivres, braillant un chant révolutionnaire, épaule à épaule, cherchaient à se faire une trouée. Ahasverus poussa et brailla avec eux, mais pas moyen d'avancer. « L'a-t-on pris? » demanda-t-il. — « J'te crois! » ricana quelqu'un à côté de lui, et Ahasverus s'étonna de reconnaître un sale usurier de son voisinage; alors, le cou tendu, il guetta les fenêtres éclairées pour voir si on n'allait culbuter Caïphe de là-haut avec tous les honneurs dus à son rang. Mais au même instant se passa quelque chose qui lui coupa l'haleine : le tapage se brisa et reflua, haletant, un grand remous se fit parmi les flambeaux et le peuple; des trompettes thébaines, tendues à bout de bras, déchirèrent l'air d'une cruelle fanfare, et voici qu'apparut sur le haut perron, parmi les lansquenets armés de piques, l'Homme, Jésus le Nazaréen, très pâle et silencieux, les mains liées.

Devant lui s'avançait ce petit ragot de Caïphe, et Ahasverus vit par-dessus les bourrelets de son triple menton reluire la

béate suffisance de sa trogne aux vifs petits yeux de porc. Et derrière, des bras levés de prêtres et de pharisiens en masse serrée, qui huaient et sifflaient. Jésus s'arrêta un moment droit comme une statue, mais on le poussa des escaliers et soudain la place entière redevint un tourbillon de bruit.

« Lâchez-le! » criaient des voix ci et là. « A mort! » aboyaient d'autres. « Mais il n'a rien fait de mal!... » Et voilà des poussées, des bousculades; on se battait au coin de la rue. « Vive le Roi de Jérusalem! Hou hou! — A mort! — Lâchez-le!... »

— Le diable prenne son âme! grinça à côté d'Ahasverus un petit homme à face jaune, les affaires vont assez mal sans tous ces meneurs...

— Mais on va le tuer..., dit un jeune garçon, les lèvres tremblantes.

Ahasverus lui saisit le bras et le serrant comme dans des tenailles :

— Comment l'a-t-on pris?

Et le jeune garçon raconta : — Au Jardin des Olives... Judas l'a vendu... Ils vont le tuer, mon Dieu, ils vont...

— Judas! un apôtre! Et les autres? Pas rebiffé?

— Que pouvaient-ils faire? Il y en a un à qui Pierre a donné un coup de sabre sur l'oreille...

— Et Jésus, n'avait-il pas d'arme?

— Mais non, l'agneau ; il a lui-même tendu les mains pour qu'on les lie...

Malédiction! Ahasverus sentit ses jambes se dérober sous lui. Et il rit d'un rire désespéré plein de rage impuissante : « Lâche! Il avait un rêve, un rêve, et pas d'épée pour en faire une vérité !... »

Il serrait toujours son couteau et ne bougeait plus, adossé à un mur : il vit défiler là-bas les torches et les lances, dans un flot de monde qui s'écoula lentement à leur suite.

Près de la maison de Caïphe, quelques gardes étaient encore groupés autour d'un feu, paresseusement étendus ou appuyés sur leurs pertuisanes ; une couple de filles et de vagabonds restaient là à traînailler, et à la lueur de la flamme Ahasverus put distinguer la figure de Pierre, le seul apôtre qui se fût risqué à lutter pour Jésus, au Jardin des Olives. « Celui-là m'apprendra tout, » pensa-t-il, et en lui le vieil espoir dressa

un moment l'oreille : « Il y a peut-être encore quelque chose à faire... »

Comme Ahasverus s'approchait du feu, une des filles dit à Pierre : « Tu es aussi de la bande, fais donc pas l'imbécile, je t'ai vu avec le Nazaréen. »

Et Pierre, d'un air innocent, comme s'il tombait du ciel : « Moi ? Qu'est-ce que vous venez chanter, vous ? Moi ?... »

— « Vous entendez bien à son accent qu'il est de Galilée », dit une autre fille. Et un lansquenet vint le dévisager de tout près : « Attends un peu, mon petit... N'est-ce pas toi qui as coupé l'oreille à Malchus ?... »

Pierre, avec un regard louvoyant qui guettait et fuyait à la fois, devint tout à coup brutal et cria : « C'est pas vrai ! pas vrai ! Vous êtes saoul !... »

Mais Ahasverus le saisit à la gorge et lui cracha avec une terrible certitude : « Tu es Pierre, le pêcheur de Galilée, et Jésus était ton ami, lâche ! »

— Je n'ai jamais vu Jésus ! cria Pierre, qui devint vert.

Juste à ce moment, un coq chanta, étirant d'une âpre voix éraillée un rauque cocorico sans fin qui semblait monter du plus profond de lui-même comme un râle d'agonie et se déchira cruellement en une sorte de rire diabolique. Alors un même rire de désespoir s'échappa de la gorge d'Ahasverus : Inutile ! pensa-t-il encore, inutile !... Et Pierre, soudain lâché, vacilla en arrière comme si la foudre, frappant la terre à ses pieds, y eût ouvert un abîme. Personne n'osa toucher Ahasverus.

Il laissa tomber son couteau et erra plus loin.

Une clarté tranquille avait pâli le ciel et, de la nuit, lentement et sans bruit, se leva un matin livide. Les charrettes des maraîchers venant au marché du vendredi commencèrent à cahoter sur les pavés. Ahasverus regardait tout cela d'un œil indifférent, le désir de vivre encore était brisé en lui.

Les maraîchers, le dos courbé, allaient humer dans les petits caveaux une chaude jatte de café, et Ahasverus entendait comme ils étaient montés contre cet ergoteur, ce sacré fauteur de querelles ; c'était sa faute, si tout était encore sens dessus dessous un jour de marché.

Peu à peu, la ville entière s'éveilla, on ouvrit les boutiques,

on porta les volets à l'intérieur, et des visages ensommeillés discutèrent la grande nouvelle.

— S'ils le crucifient, qu'ils se dépêchent de l'expédier aujourd'hui, entendit Ahasverus, sans ça la fête de Pâques est au diable.

— Et le commerce va déjà si mal !

— Les cabaretiers n'auront pas à se plaindre...

— Il faudrait coller tous ces malins en prison... avec tous leurs bavardages... Qu'ils nous laissent faire nos affaires... Qu'ils laissent les gens tranquilles...

— Ces sales Galiléens...

— Ils ne savent plus quoi inventer, à cette heure...

Et le barbier du coin racontait au patron du « Bon Vivant », penché hors de sa fenêtre, que Pierre — « c'est épouvantable ! » — avait tranché ras la tête de Judas.

Combien de temps Ahasverus courut-il ainsi, il n'aurait pu le dire. Enfin, suivant la masse, il se trouva descendre vers le Prétoire, devant lequel une grande foule était assemblée. Sur une terrasse se tenait le procurateur Ponce-Pilate, qui prononçait une harangue, avec sa figure digne et vulgaire de tous les jours, un peu plus morose seulement, parce qu'on l'avait sorti de sa grasse quiétude.

On voyait parfaitement qu'il se serait volontiers débarrassé de l'affaire ; la doctrine religieuse des Juifs ne lui faisait ni chaud ni froid et il avait plein le dos de ces prêtres braillards. Avec des gestes étriqués, il déclarait son amour pour le peuple, et qu'il fallait avant tout maintenir l'ordre en vue du développement économique de la cité, que les bourgeois de Jérusalem devaient s'entendre une bonne fois et en finir avec toute ces bisbilles pour des queues de cerises. A ce mot, les pharisiens se remirent à glapir si fort que les yeux leur en sortaient de la tête, et le public devint de plus en plus houleux. Caïphe, qui, à côté de Pilate, se penchait en s'accrochant des deux mains à la rampe de la terrasse, excitait ses satellites de vociférations haineuses. Et Ponce-Pilate, un peu décontenancé, le laissa parler à son tour pour apaiser le tumulte. Caïphe, la tête rutilante, droite sur le ventre, discourut d'abord d'une voix onctueuse, puis, avec plus d'insistance, parla de ce mutin qui se prétendait roi des Juifs, et du respect qu'on devait autant à la loi romaine qu'à la loi juive, et il termina son allocu-

tion par un grand tintamarre de phrases redondantes. Oui, l'ordre était chose sacrée, mais cet étranger, voilà précisément le brandon de discorde qui devait disparaître. On cria : « Crucifiez-le ! Crucifiez-le ! »

— Bah ! quel mal peut-il faire, dit Pilate en haussant les épaules, ce n'est qu'un rêveur, un idéologue !

Les scribes, les sacristains du Temple, les riches, les changeurs, les gros bonnets, tous ceux que Jésus avait gênés dans leurs petites affaires, tous ceux qui avaient tremblé un moment, se dépensaient maintenant, criaient à tue-tête, faisaient distribuer de la bière, promettaient monts et merveilles si le Christ était crucifié. Et devant la tempête, Ponce-Pilate battit en retraite en se chamaillant d'un air piqué avec Caïphe, qui le harcelait de son bavardage.

Autour d'Ahasverus chacun disait son mot :

— C'est qu'il prêchait contre la Doctrine...

— S'il est plus que nous, pourquoi s'est-il laissé attraper, pourquoi n'a-t-il pas fait de miracle ?

— Un jongleur...

— Il a guéri un aveugle le dimanche. Les gens comme il faut ne travaillent pas le dimanche...

— Pourquoi ne se tenait-il pas tranquille ? Pourquoi se mêlait-il des affaires des autres ?

— Il voulait démolir le Temple...

— Et quelle racaille autour de lui, des vagabonds et des filles !... Cette petite Madeleine !...

Et avec le désir allumé en eux, ils racontaient des histoires scabreuses de cette petite Madeleine.

— Il débauchait les garçons de leur famille...

— Il semait la haine parmi les gens...

— Heureusement que j'étais là ! Pierre se mettait déjà à tailler de droite et de gauche : il a fendu un type en deux jusqu'au nombril... Mais je lui ai collé une mornifle à lui démantibuler le museau...

— Les Apôtres eux-mêmes en avaient par-dessus la tête : vous voyez bien, c'est un de ses meilleurs amis qui a brouillé le jeu !

« Ah ! ah ! ricana Ahasverus en lui-même, voilà le peuple élu du Royaume Nouveau ! » Les derniers partisans de Jésus

s'étaient esquivés sans demander leur reste, ou restaient ébaubis et interloqués, sans oser remuer une patte.

Mais quels rires soudains, quels ébrouements et quels énormes éclats de rire secouèrent la foule entassée ! Car Jésus venait d'apparaître sur la terrasse, poussé en avant, plus semblable à un épouvantail qu'à un roi : en signe de puissance, on lui avait fait endosser un manteau de pourpre en haillons, dans lequel ses pieds trébuchaient, sa tête portait une couronne tressée d'épines et, en guise de sceptre, il tenait dans ses mains liées un petit roseau. En vérité, une bien bonne farce ! Ahasverus riait et criait aussi, mais il lui semblait que c'était lui qui se tenait là-haut, qu'il se bafouait lui-même et que c'était de sa propre tête que les épines faisaient dégoutter la sueur rouge.

De la soldatesque grimaçait autour du piteux monarque. Un ribaud lui tira les cheveux et demanda : « Toi qui sais tout, dis, qui l'a fait ? » Mais Jésus se tut.

Et un autre lui donna sournoisement un soufflet et demanda : « Prophétise, qui t'a frappé ? » Ahasverus sentit le soufflet brûler sur sa propre joue et rit sauvagement avec le peuple. Jésus se taisait.

Et maintenant on lui crachait au visage : « Prophétise ! Prophétise ! » Ahasverus croyait cracher sur sa propre âme et il criait aussi. Une effroyable cohue le poussa en avant, tout le monde voulait en être. Des femmes et des enfants piaillaient d'une voix stridente à travers le hurlement de cette bête impatiente aux mille têtes, qui venait s'écraser contre le mur du Prétoire.

Pilate avait imaginé cette mascarade dans l'idée que le public le laisserait tranquille après un tel spectacle : il apparut maintenant et, pour montrer combien le pauvre hère était inoffensif, il railla, l'air bonhomme, le montrant de sa main blanche et potelée :

« Voyons ! est-ce là le Roi des Juifs ? »

« Hou ! hou ! » mugit le peuple frénétique vers l'homme silencieux au roseau et à la couronne d'épines, et « hou ! hou ! » mugit Ahasverus, « à bas le roi du Royaume Nouveau, le roi qui avait un rêve, et point d'épée pour en faire une vérité, une vérité ! »

Mais les archiprêtres, craignant que leur proie ne leur

glissât des pattes : « Pilate honnit les Juifs ! criaient-ils partout, l'Empereur de Rome est notre roi, il outrage l'Empereur !... » Et Pilate était de nouveau à quia, abasourdi par les clameurs, harcelé par Caïphe.

« Crucifiez-le ! Crucifiez-le ! » jetaient des voix de droite et de gauche avec plus d'entêtement que jamais.

Pilate s'irrita. « Il faut tirer ça au court », pensa-t-il. Et ne sachant plus où donner de la tête, il se rabattit sur le Nazaréen : il se conduisait par trop bêtement aussi, ne voulait pas dire un mot pour se justifier, il n'avait qu'à s'expliquer une bonne fois sur ses intentions, nom d'un chien ! ça faciliterait peut-être le jugement ; et, devenant bourru, Pilate éclata :

— Allons, voyons ! soyez un peu sérieux à la fin, ne soyez pas si romantique, prenez les choses comme elles sont... Vous êtes en mon pouvoir, je puis faire de vous ce que je veux, parlez...

— Vous ne pouvez rien sur moi, dit le Christ, le regard en dedans : Je *suis* la vérité.

— Vérité... vérité... Qu'est-ce que la vérité ? grommela Pilate, et il considérait avec une réelle compassion ce pauvre fanatique qui gâtait si piteusement son affaire. Mais il avait déjà trouvé un autre biais pour s'en débarrasser d'un coup :

« Chers concitoyens, il est une antique coutume, une respectacle tradition... une tradition, dis-je, à laquelle nous devons rester fidèles : c'est qu'à l'occasion de la fête pascale le préfet élargisse un prisonnier ; eh bien ! si nous relâchions celui-ci, qu'il aille se faire pendre ailleurs ? »

« Non, pas Jésus : Barabbas ! » lança une voix, et « Barabbas ! Barabbas ! » fut le cri qui s'éleva de toutes parts. « Barabbas ! » clama aussi Ahasverus.

Sachez que ce Barabbas était sympathiquement connu à Jérusalem comme incorrigible vadrouille, braque, bambocheur, loustic, bretteur, videur de pots, pipeur de dés et trousseur de cottes.

« Si vous nous laissez choisir, dit Caïphe, vous reconnaissez que Jésus est coupable aussi. »

Alors Pilate perdit toute patience : « J'en ai assez ! conclut-il brutalement : je perds ma matinée à parlementer, crucifiez-le si vous y tenez absolument, mais tout de suite alors, qu'on

en finisse! Et le premier qui bouge après ça, on le coffre...»

On eût dit qu'un formidable flot de marée voulait soulever la cohue contre le Prétoire en une jubilation féroce. Jésus fut entraîné, en désordre, et Ponce-Pilate, le dos rond, s'empressa de s'esquiver.

Pour Ahasverus, tout se passa maintenant très loin de lui, comme s'il errait hors de l'humanité, hors de la vie. Ce qu'ils allaient crucifier, c'était quelque chose du dernier rêve qui l'avait soutenu, mais cette crucifixion, et tout le reste, c'était encore du rêve. Toutes les choses avaient le visage de la mort.

Oh! il fallait en sortir, il voulait retourner à la réalité, il voulait encore une fois considérer Jésus de près pour bien sentir que tout ceci n'était pas une chimère, et s'il était bien vrai que lui, Ahasverus, resterait tout seul maintenant, tout seul en ce monde, pour en porter toute la détresse d'âme, tout le néant.

La fièvre brûlait en lui, sa voix était rauque de crier, il voulait s'échapper de cette mêlée infernale. Il alla vers la Porte de la Ville, par où le cortège se rendrait au Calvaire. Il y avait un petit estaminet dans la Porte. Ahasverus donna son dernier sou pour un verre de bière et s'assit dehors sur un banc : il verrait bien, de là. Un aveugle et un paralytique, qui naguère mendiaient devant la Porte et que Jésus avait guéris, badinaient avec la cabaretière.

« N'êtes-vous pas honteux! » disait-elle.

L'un répondit : « Qu'y pouvons-nous ? — S'il m'a rendu la vue, c'est bien pour que je l'emploie? » Et il lorgnait la commère d'un regard de convoitise.

Et l'autre : « Ce n'est pas notre faute ! — S'il m'a rendu le toucher, c'est bien pour en jouir... » Et du bras il étreignait la cabaretière, qui riait de tout son cœur en secouant son gros ventre.

Devant l'estaminet flânaient des gens de la ville, des familles entières, avec des bâillements d'impatience. Personne ne travaillait ce jour-là, il y avait de la kermesse dans l'air, bien que le temps restât couvert et triste. Contre la porte, un ménétrier nasillait ses chansons pour les badauds ; et une bande de galopins courait en chantant, aux sons d'une crécelle et d'une casserole, derrière une loque rouge nouée à un bâton.

De toutes les fenêtres sortaient des têtes curieuses, et des grappes humaines se voyaient jusque sur les toits.

La tartine de midi était déjà avalée et bien des gens se fatiguaient de faire le pied de grue, quand enfin des rumeurs et des éclats de fanfares s'élevèrent au loin. « Les voilà ! Les voilà ! » Et bientôt la lamentable procession déboucha au tournant de la Rue Haute, d'où elle se déroula lentement vers la Porte de la Ville.

Derrière une tapée de gavroches et de voyous, qui galopaient, des chiens aux mollets, ou dansaient bras dessus bras dessous en sifflant un pas redoublé, venaient d'abord des guerriers casqués aux panaches ondoyants, sur des chevaux richement caparaçonnés, et ils portaient des banderolles et des étendards. Et puis un peu de musique, et de l'infanterie avec des piques, des lansquenets en lourdes casaques de buffle, des hallebardiers, des archers, des cohortes auxiliaires de Lybie et d'Ethiopie, des Turcs et des moricauds, bref, le diable et son train, tout ce qu'on avait pu mettre sur pied. Et, enfermés par toute cette puissance redoutable, sereins et satisfaits, s'avançaient les archiprêtres avec Caïphe, les scribes, les anciens, les sacristains et les loueurs de chaises du Temple, le préfet et son conseil, les doyens de la riche gilde drapière, la fédération des changeurs, la société de Jérusalem-Attractions, la Chambre des Propriétaires réunis, tous les calotins, rats d'église et égreneurs de patenôtres de la ville et des faubourgs, tous les maltôtiers et rançonneurs patentés, tous les usuriers, tripoteurs, croupiers, tous les flaireurs d'or, tous les vautours, tous les saigneurs, écorcheurs et suceurs du pauvre monde. Et toujours des soldats et des soldats sans fin... Qui chercherait encore à mettre la main dessus ? Qui oserait encore souffler mot ? — Mais, oh ! le misérable roi déchu et brisé, qui apparut enfin, chancelant sous sa grande croix !

La plupart des spectateurs se taisaient maintenant, la gorge serrée, le cœur pris d'un sombre pressentiment, ou regardaient avec des yeux bovins, pensant : « Il l'a mérité », ou : « Qu'y pouvons-nous changer ? » ou : « Il nous a trompés, il nous avait promis le bonheur. » Et ceux-là étaient furieux de ne pas voir se produire un miracle. Mais ils n'osaient plus se regarder l'un l'autre. Certains comprenaient qu'ils avaient mal agi, et n'en devenaient que plus haineux, invectivant l'homme

et lui jetant des ordures. Les femmes le plaignaient, avec des chuchotements de compassion, et pleuraient. « Il a pourtant dû commettre quelque chose... », dit à côté d'Ahasverus l'une d'elles, qui tenait dans les bras un enfant à la mamelle.

Et Ahasverus vit l'homme à la croix s'avancer en trébuchant. Il avait la mort dans l'âme. Il aurait voulu tout oublier, ne plus voir cette lâche racaille, ne plus entendre ces impuissantes jérémiades de femmes Il pensait : « Voilà le jongleur de mots, qui ne pouvait pas porter son rêve, — mon rêve, qu'il a trahi et tué. Et maintenant je reste seul, — moi, — seul... » Il se retournait cela en lui-même, indifférent à sa propre souffrance, enserré de partout dans une indifférence telle qu'il lui semblait ne jamais plus pouvoir étendre les bras. Ah! si l'on avait voulu... ç'eût été si beau ! Mais tout était inutile, la vie était inutile... Et parce que lui seul, lui seul savait cela, une voix disait en lui : « Je ne plierai pas. »

Mais quand le Galiléen eut atteint la Porte de la Ville, il se passa une chose extraordinaire.

Ahasverus se tenait tout droit, les épaules carrées, son dur regard sur Jésus. Jésus tomba à genoux sous le lourd fardeau de bois, et leva vers Ahasverus des yeux qui l'imploraient comme un cri. Son visage était pâle, en sueur, plein de poussière et de sang. Il avait reconnu Ahasverus, et semblait dire en silence : « Toi qui es mon frère, au secours !... »

« Pourquoi? » pensa le sceptique, et encore une fois : « Pourquoi? » avec un rire de mépris pour lui-même et pour tout. Et dans la solitude de son cœur était gravé : « Je serai fidèle au rêve inutile. Je ne pleurerai pas. Je ne plierai pas. »

Ses lèvres restèrent closes, son regard resta hautain et dur. Mais tout à coup il ne vit plus que les yeux du Christ, sueur et sang s'effacèrent, il ne vit plus que les yeux calmes et pénétrants, dont la pureté rassérénait toute la face. Oui, c'était son frère ; oui, il le voyait bien maintenant : celui-là aussi avait en lui un feu qui rougeoyait sourdement, quelque chose dont il ne savait que faire, une éternelle inquiétude ; il voyait cela comme dans un abîme, mais par-dessus ces profondeurs tremblait une lumière insaisissable, comme un sourire, une bénédiction... Ahasverus sentit la douce flamme de ces yeux lui brûler le cœur.

Et depuis lors cette flamme brûla en lui, implacable, inextin-

guible, et il dut suivre le Christ, son frère. Et il dut souffrir avec lui toute l'épouvantable passion : ce fut sa propre chair qu'on cloua sur la croix, sa bouche qu'on remplit de vinaigre et de fiel, son flanc qui fut transpercé. Quand la mère de Jésus tomba inanimée, son cœur aussi se déchira, mais ce n'était pas seulement un fils qu'il pleurait. Et quand le peuple, envahi de crainte et de remords, s'enfuit sous le ciel lugubre et vide, avant que Lui là-haut n'exhalât son dernier soupir, — il ne restait que quelques soudards qui jouaient son manteau aux dés, et un nuage embruma son front, il cria : « Oh Père, pourquoi m'as-tu abandonné? » — alors le regard d'Ahasverus chercha son regard tant aimé, et ils se perdirent ensemble dans le même océan de désespoir, d'où enfin se leva, comme un rayonnement, le sourire vainqueur, le sourire incompris du Christ.

Et quand tout fut accompli, Ahasverus se sauva, — où, il n'en savait rien : il savait seulement qu'il ne se reposerait plus jamais, et irait, irait sans fin, — sans fin.

II

AHASVERUS EN ROUTE VERS L'ENFER

Il allait, la tête courbée vers la terre grise; le ciel là-haut n'existait plus pour lui, il ne voulait plus rien voir. Mais sans trêve brûlait en lui la douce flamme du regard de Jésus.

Et il haïssait ce regard. Oh! s'il avait pu l'oublier, se déchirer la poitrine pour y écraser ce feu, tout au fond!... En vain! Il allait par le monde vide avec cette incompréhensible souffrance, et il était possédé tout entier par le désir de ne plus être.

Ah oui! ne plus être! Mais... mourir, — comme mourir est difficile! Il ne pouvait plus vouloir, — ne plus penser, voilà tout ce qu'il voulait. Il y avait aussi une mystérieuse crainte en lui, maintenant... Il ne voulait plus penser.

La lumière des jours et l'ombre des nuits dans leur perpétuel tournoiement alternaient au-dessus de lui. Il allait, dormait quelques heures d'un sommeil inquiet et allait plus loin, une main serrée sur un gourdin, l'autre fourrageant sans cesse dans sa poitrine ou étreignant son front, comme si une couronne d'épines l'eût blessé là. D'abord, il évita les villages,

mangeant des fruits ou des racines, et il allait toujours, sans savoir, perdu.

Il marcha ainsi par monts et par vaux, sous le soleil ou dans le vent, sur les interminables routes du monde. Il lui arrivait d'errer des jours entiers dans les bruyères et les forêts, puis la faim le chassait vers les vallées où vivent les hommes. Et il mendiait avec un grognement rogue, comme un ours qui doit danser sous le fouet. Avec sa maigre figure où ardaient des yeux durs, il jetait aux femmes un frisson de peur, elles lui tendaient une tartine et tiraient vite leurs enfants dans la maison. Il ne remerciait pas et allait plus loin se planter devant l'auberge, où, à l'ombre, près du jeu de quilles, les fermiers fumaient tranquillement leur pipe, la pinte écumante à la main. Sa longue ombre immobile les mettait mal à l'aise et ils reculaient prudemment pour qu'elle ne les touchât point. Il ne soufflait mot, mais sa stature anguleuse prédisait la maladie, la famine et de pires fléaux peut-être. Et dans ses yeux il y avait une question muette, qu'ils préféraient ne pas voir. Devant Ahasverus, on se sentait inquiet, sans savoir au juste pourquoi, comme dans l'esseulement du soir qui tombe, quand l'homme songe à la brièveté de la vie et à ce qu'il y a au delà.

Et il allait, il allait. Souvent, comme s'il se craignait lui-même, il se sentait poussé par l'irrésistible besoin d'être parmi beaucoup de monde, perdu dans une multitude. C'est ainsi qu'il suivit une armée pendant des jours, le long des routes. A force de tirer la patte, les soudards démoralisés tombèrent dans la sauvagerie et se livrèrent à toutes sortes de brutalités dans le plat pays, jouant aux maîtres, poussant les paysans devant eux à coups de piques, réclamant des œufs au lard, de la vieille bière et des jeunes garces. Enfin, arrivés dans une grande ville, les voilà qui se mutinent et se mettent à piller. Ils se ruaient comme des bêtes fauves en braillant par les ruelles sombres, tombaient par paquets dans les boutiques des Juifs et jetaient ensuite les cadavres par les fenêtres. Le sol était rouge et noir de sang, on se battait jusque dans l'église et Ahasverus y vit massacrer comme par jeu des femmes suppliantes et de pauvres petits innocents. Mais le plus effrayant, c'est que son cœur ne tremblait même pas : tout cela se passait-il en un rêve lointain? Etait-ce des hommes, qui tuaient ou mouraient ? — Quand enfin par-dessus toute cette mort une orgie formidable

s'alluma comme un incendie, il reprit sa fuite, plus loin, car au milieu des flots de la foule il était encore seul, — il était toujours désespérément seul.

Il était hors de l'humanité et restait pourtant un homme, rien qu'un homme. Il était hors du temps des hommes et sentait quand même ce temps le ronger. Il voyait partout la mort et la vie en lutte sans fin. Il voyait comme des temples devenaient des charniers puants où les hyènes glapissaient en plein jour ; où il n'y avait eu que désert, il voyait une ville élever ses murs et ses tours altières. Il voyait des peuples nouveaux surgir, d'autres sombrer et s'anéantir. Indifférent, mais souffrant malgré tout, il assistait à l'existence inutile qui monte et descend, meurt et renaît pour mourir encore. Il allait de pays en pays, inassouvi ; quoi qu'il rencontrât, il ne pouvait en remplir son cœur, il voulait aller plus loin, plus loin. Et il le savait bien, au plus profond de sa conscience, que son désir était éternel, — éternelle la flamme qui consumait son âme.

Il vit en Egypte le Sphinx : une sorte de chancre lui mangeait la face, et il était déjà à moitié enfoncé dans le sable ; il semblait fatigué de regarder le néant. « Tu as fini ton temps », pensa le Vagabond, « le mien commence. »

Il vit le pays où les arbres poussent la cime en terre et les racines en l'air. Là, les gens marchent sur la tête ; il leur arrive d'avoir des cors au crâne et des vertiges dans les pieds ; et ils mangent avec leur derrière, ce que maint savant ne peut croire. Mais Ahasverus savait depuis longtemps que rien n'est vrai et que rien n'est faux.

Il vit aussi le pays où c'est une action louable de dépecer ses parents avant qu'ils ne deviennent coriaces, et de les saler pour l'hiver. Ça n'est pas mauvais, disent-ils, quand on s'y est habitué. Ahasverus ne fit pas comme le voyageur novice qui s'étonne de tout, car il savait depuis longtemps que rien n'est bien, que rien n'est mal.

Il vit des peuples qui prisaient la paix, d'autres qui ne rêvaient que plaies et bosses. Chacun était, à sa manière, satisfait ou ne l'était pas, et tenait tout le reste pour sottise. Il vit une tribu en Afrique, qui se laissait gouverner par des babouins. Il en vit qui brûlaient de l'encens devant des poupées habillées ou devant un manche à balai coiffé d'un chapeau, et d'autres encore qui adoraient leurs excréments. Et tous étaient con-

vaincus qu'eux seuls connaissaient le fin mot des lois divines.

Il vit le pays des hommes-poux : ceux-là vivent nus comme la main, dans une vallée en forme de cuve, et n'adorent rien, mais sont vautrés par terre toute la sainte journée, les yeux mi-clos perdus dans un rêve amorphe. Ils grattent la terre de leurs ongles, à la recherche d'une maigre nourriture, et ne connaissent d'autres festins que vers et vermine. Quand il pleut, ils se blottissent dans des trous. Du haut d'une roche escarpée, Ahasverus vit juste sous lui un de ces torpides fainéants, et cracha dessus : la lourde chose se traîna un peu plus loin comme un crapaud, et quand Ahasverus cracha encore, elle resta inerte. Au crépuscule, ils se cherchèrent lentement, s'accroupissant l'un contre l'autre, et l'un d'entre eux tira de son gosier rauque un long hurlement angoissé ; là-dessus deux ou trois autres et puis tout un troupeau se mirent à meugler ensemble, comme des perdus, si lamentablement qu'Ahasverus ne l'oublia plus jamais.

Au-dessus, sur la montagne, était la Ville des Sages : ceux-là se souciaient comme d'une guigne de tout bien éphémère, et leur visage était sans cesse éclairé de pensées célestes, comme une calme lumière qui rougirait doucement à travers un vase d'albâtre. Ils étaient de commerce très affable et ne craignaient point de mourir, mais on sentait dans leur sourire une sorte de nostalgie résignée.

Quand Ahasverus repassa par là un peu plus tard, il apprit qu'un bon morceau de la montagne des Sages, après une saison spécialement humide, s'était laissé dévaler sans crier gare, de telle manière que les saints et les hommes-poux gisaient maintenant fraternellement unis à trois cents pieds sous terre. Ahasverus s'y attarda à piétiner quelques fourmilières, mais, après tout, ce n'avait rien de divertissant, et, plein de dégoût, il s'en alla ailleurs.

Alors, il découvrit, à dix-sept milles au-dessus du vent du sud, tournez à droite et prenez tout droit, non loin de la montagne de crème de sarrasin où l'on attrape les nuages au trébuchet, le très célèbre Pays de Cocagne, plein de jouissances et d'abondantes voluptés. Là, les arbres sont en sucre, tout étoilés des plus délectables fruits confits, les maisons sont bâties en pain d'épices et couvertes de tartelettes au miel et de flans aux œufs. Toute la journée que Dieu donne, on peut y

manger du riz au lait avec des cuillers d'argent, et partout susurrent des ruisseaux de champagne doré, de doux hydromel, d'hypocras, de lambic et de double-audenarde. Vous fatiguez-vous de l'ambroisie : il suffit d'étendre la main vers les poulets rôtis qui se promènent là en attendant votre bon plaisir, ou vous coupez une tranche de jambon des petits pourceaux tout roses de santé qui portent toujours le couteau tout prêt dans la cuisse. Chaque heure de sommeil rapporte un écu ; il n'y a qu'à penser : « Petit cœur, que veux-tu ? » et ce que vous pouvez rêver de plus appétissant se présente à vous, et tout n'est que ripaille, bombance et chère lie.

« J'en suis ! » dit Ahasverus, car il lui semblait bien que ces rayonnants bouffe-toujours ne se tracassaient pas de rêves inutiles. Et c'en était une vie ! Et de s'empiffrer ! Et de godailler ! Et vivent nous ! — mais il fut pris d'un fade écœurement, son estomac se détraqua bientôt, et il ne trouvait point là de vin qui pût étancher toute sa soif. « Nous autres Cocagnards, lui dit l'un d'eux, nous jouissons de la vie, parce que nous ne nous inquiétons pas de l'immortalité de l'âme. » — « Ne seriez-vous pas plus à l'aise, demanda Ahasverus, si vous aviez l'immortalité du corps ? » Car il remarquait comme la peur les prenait au ventre, quand, sans autre forme de procès, Celle qu'on ne nomme pas s'avançait parmi tous ces sacs à vin pour mettre à l'un ou l'autre le pouce sur la gorge ; et, le corps enfoui à la hâte, comme une éponge putride gonflée de sucs trop mûrs, les vers chantaient « Alleluia ! » mais « Las ! las ! » les Cocagnards...

Il serait trop long de vous raconter de fil en aiguille ce qu'Ahasverus vit encore en ses multiples voyages. Mais plus il voyait de choses, plus se creusait en lui le vide effrayant. Car ce n'était pas cela, pas cela qu'il lui fallait, les choses qu'il pouvait voir et saisir n'avaient rien de commun avec ce qu'il lui fallait, les choses et les hommes étaient là comme un jeu de forces contradictoires, inutile, incohérent, sans signification, avec la mort muette derrière ; et au fond tout ce gâchis de la création lui était égal, car il se savait autre chose : il était seul de son espèce, l'exilé élu, et ne trouvait nulle part de rime à la voix intérieure qui le poussait.

Le plus invraisemblable, à la longue, lui semblait naturel, et la stupide banalité du vaste et merveilleux monde l'empri-

sonnait comme jadis sa cave étroite à Jérusalem. Il sentait que son destin vivait en lui, plus fort que la mort, il lui semblait porter en lui une éternité, mais il restait irrévocablement un homme, avec son cerveau peinant à vide, avec ses pieds sanglants traînant sur les pierres, avec ses deux mains impuissantes qui ne pouvaient saisir qu'un peu de poussière périssable. Il n'était pas un Dieu, — pas même un Diable ! — et une éternité même, où nulle autre clarté ne tombait que la lumière changeante et trouble de la terre, lui semblait encore un cachot dans lequel il tournerait d'un pas monotone. Il avait le pressentiment de pouvoir un jour tout savoir, tôt ou tard tout posséder ce que porte la terre. Tôt ou tard il goûterait tout ce qu'un homme peut goûter, joie, douleur, amour, volupté, toutes les puissances, tout ce que peuvent donner les cinq sens ; tôt ou tard il pourrait connaître et vivre toutes les vies. Depuis qu'il savait que rien ne pourrait étouffer en lui-même ce feu ardent, le possible se multipliait sans fin, mais c'est justement pour cela qu'il voulait l'impossible. Il pouvait aller d'un coin de la terre à l'autre, et c'est pourquoi il rêvait de... ce qu'il y a en dehors, c'est pourquoi il ne désirait rien que l'inconnu sans nom qui lui échappait. Que lui importait ce chaos disloqué, sans but ni raison ? Et si un fruit amer ne lui plaisait pas, que lui était un million de fruits amers? Le temps et toutes choses terrestres étaient à lui, mais il désirait pourtant, avec plus de violence que jamais, — il désirait la seule chose qu'il ne pût voir.

Il ne voulait pas savoir que c'était cela qu'il désirait, il eût voulu tout, tout oublier. Il aurait dû surtout oublier ce regard du Christ, qui le brûlait doucement. Il y parvenait quelquefois, mais jamais pour longtemps, hélas ! Car le ciel sans commencement ni fin avec le silencieux chuchotement des claires étoiles inaccessibles, — et l'éternel et mugissant va-et-vient, le tonnerre sourd de la mer solitaire, — ou seulement parfois la brusque exaltation d'un chant d'alouette, la plainte ardente et limpide d'un rossignol dans l'obscurité, tout cela réveillait en lui la flamme d'un désir vers l'inexprimé qu'il pressentait, l'inexprimé dont il avait besoin.

Mais il n'y voulait pas penser. Un jour que, sombre, il traversait un village, une femme lui donna une aumône ; son visage exprimait de longues souffrances et elle ne semblait

pas craindre Ahasverus ; elle pensait qu'il faisait un pèlerinage et lui dit doucement : « Au nom du Dieu que tu vas chercher si loin... »

— Je cherche le Diable ! jura Ahasverus.

Mais la voix continuait à bruire en lui : « Au nom du Dieu que tu vas chercher si loin... » Il eût voulu tuer cette voix, il eût voulu s'arracher les yeux pour ne plus voir ces yeux du Christ, il eût voulu la mort pour anéantir ce désir dans l'abîme de son âme.

« Je cherche la mort », pensa-t-il, — mais du plus profond de lui-même venait un doute qu'il ne pouvait écarter : ce n'était pas vrai, il ne se briserait pas... Et pourquoi une étrange peur de la mort l'envahissait-elle sournoisement maintenant, — comme s'il n'eût pu mourir tout entier ?...

« Ce que je cherche n'existe pas », ricana-t-il, se raillant de lui-même, mais il allait, il allait sans trêve.

C'est ainsi que, le long des routes, il rencontra un pèlerin ; sous sa large cloche de feutre ornée de coquilles flottait au vent son grand manteau, retenu par la besace et la gourde. C'était un bonhomme osseux, qui tirait le pied sans hâte, et en allant son corps se tassait régulièrement sur une jambe puis sur l'autre ; il ne semblait plus obéir à sa volonté. Quand leurs deux ombres marchèrent côte à côte, il ne leva même pas les yeux. Il murmurait entre les dents : « Notre Père, qui êtes aux cieux... » et l'on entendait s'entrechoquer doucement les gros grains de son rosaire.

« Fait chaud... », dit Ahasverus, qui avait soif et convoitait la bouteille pansue.

De dessous le bord de son chapeau, le vieux regarda d'un œil mort au fond de l'orbite creuse, et dit :

«.... Que votre nom soit sanctifié... »

— Une gorgée me ferait du bien, l'ami.

— ... Que votre volonté soit faite sur la terre et aux cieux, répondit le pèlerin.

Ahasverus attrapa la calebasse et lampa un bon coup, mais le pèlerin marmottait toujours et remâchait sa prière sans s'occuper de rien. Ahasverus se sentit mal à l'aise, il lui semblait voir un spectre chargé d'un effrayant secret et il demanda d'une voix mal assurée :

« Eh ! l'homme !... vis-tu ?... »

Mais le pèlerin le regarda comme un bon niais:

« Délivrez-nous du mal », et en respirant profondément : « Amen. » Là-dessus son regard retomba à terre, et il recommença son oraison sur un autre grain de chapelet.

« Un peu monotone, sa conversation », se dit Ahasverus, mais il le suivit à distance, attiré par le pauvre hère qui lui aussi allait toujours, quasi sans but, et depuis des années peut-être s'était abruti de patenôtres; et il devenait comme une image lointaine de lui-même, d'où la mort, l'impossible mort le narguait.

Ah! que ne pouvait-il, répétant toujours et toujours la même oraison, faire lentement, opiniâtrément et sûrement sombrer son esprit dans le rien! Le bonhomme marchait sans se presser, et quand, à midi, toujours marmonnant, il étendit ses jambes à l'ombre d'un tilleul, il s'endormit vite, comme un enfant sans malice, ronflant tout doucement. Ahasverus considéra le morne visage, où dormait une paix sans rides. Puis, rageur, il poursuivit sa route, tout seul.

Mais ses lèvres ne pouvaient articuler aucune prière, et il compta ses pas, cent, et encore cent, jusqu'à mille et deux et trois mille. Mais cependant son esprit était occupé ailleurs, — à ce qui s'était passé ce vendredi... — et il ne pouvait pas effacer en lui l'image du crucifié, et furieux il se mit à jurer, martelant toujours de son pas le même juron, s'étourdissant la tête comme à coups de bélier.

Mais il dut finir par rire cruellement de lui-même. « Je suis un enfant, pensa-t-il, un misérable petit enfant! »

Les vapeurs du soir noyaient la campagne, mêlées aux longues fumées de quelques sourds feux de fanes. Partout, ce n'était que solitude, pleine de la senteur du soir. « Où vais-je échouer enfin ? » pensait Ahasverus, épuisé. Bientôt il reconnut les bas toits de chaume d'un village avec ses étables et ses granges; comme il atteignait la petite place autour de l'église, s'allumait derrière les fenêtres closes la lumière amicale. Il entra dans une auberge, où des paysans jouaient aux cartes sur un tonneau à la lueur d'une chandelle, demanda de la bière et but en silence, sombre, pinte sur pinte. Il lampait pour lamper, pour étouffer sa raison, pour oublier, pour être mort pendant quelques heures. Mais il fallut longtemps pour le griser; alors quelques tristes ivrognes vinrent trinquer

avec lui en ricanant, et ils beuglaient toujours la même chanson traînarde, leurs trognes allumées penchant l'une vers l'autre. Un vieux radoteur, couché contre Ahasverus, lui rabâchait, la langue épaisse et tout pleurnichant, l'histoire de sa femme morte de la pépie depuis vingt ans. Ahasverus voulut hurler avec les autres, mais il retomba sur lui-même, farouche, et but... Le lendemain, il se réveilla sur un fumier. Il vadrouilla plus loin, alla ronfler dans un fossé, puis glissa de nouveau dans un estaminet, et but. La tête lui faisait mal, il voyait tout à travers un voile. Il tapait brutalement ses sous sur le comptoir, biberonnait à s'enflammer le ventre, cassait des verres ; puis, jeté dehors, sur la route, il dérivait de guinguette en cabaret, et de temps en temps s'affalait et ronflait un peu, face contre terre.

Mais quand il eut cuvé sa bière, il revit la clarté du jour, il sentit à nouveau la vie en lui, et reconnut avec dégoût que son entêtement n'était que jeu d'enfant, — il était une chose qu'il n'avait pas oubliée, qu'il n'oublierait jamais. En lui vivait le feu secret, inextinguible.

« Comment pourrait-il mourir ». pensait-il, « celui qui désire la mort avec tant d'âpreté ? »

C'était vers le soir, et il était si las. Vers quoi encore étendre les bras ? Crier vers qui ?... Il alla s'asseoir, brisé, sur une pierre, à la lisière d'une grande et sombre forêt, tandis que l'ombre du crépuscule montait des plaines ; les silences bruissants de la terre parlaient au silence du ciel, seule une petite cloche tintait au loin ; il passa aussi un berger qui ramenait lentement ses moutons à la bergerie, et leur piétinement dans la poussière faisait le doux bruit de la pluie d'été. C'était si étrange, ce qu'Ahasverus éprouvait, et ce soir semblait différent de tous les autres. Combien de temps avait-il marché maintenant? Il ne savait, peut-être les années avaient-elles été des heures pour lui, comme s'il avait erré dans un rêve qui enveloppait sa volonté, mais qui se dissipait lentement à la clarté plus nette de sa nostalgie. Son cœur était en pièces, mais aussi son indifférence paralysante était brisée, et dans le délaissement de son esprit quelque chose se levait tristement, qu'il ne pouvait tuer et qui était la conscience de lui-même. Oh ! ce feu, encore ce feu ardent dans sa poitrine !... Le sentiment que malgré tout la vie continuait à croître en lui et repoussait

inexorablement sous toutes les ruines, et en même temps la trop douce intimité de ce soir fervent, tout cela rendait sa souffrance plus aiguë que jamais. Et il pensait :

« Ah ! pourquoi ai-je regardé le crucifié ? Juste alors, avant de le regarder, j'aurais pu mourir si facilement ! »

Il comprenait bien que ce n'était plus possible, que la mort ordinaire des hommes ne pourrait désormais assouvir la faim de son âme élargie et, hélas ! volontaire. Il rêvait d'une fin surhumaine qui anéantirait en même temps le monde, une mort qui serait comme une malédiction sur... sur cette autre chose, sans nom, qu'il désirait, qu'il ne pouvait atteindre et qu'il haïssait, qu'il ne voulait pas connaître, — une mort qui cracherait sur le mystère qui le faisait souffrir. Il eût voulu de ses deux mains faire écrouler le ciel sur sa tête et sur tout... Non, c'était trop fou ! Il ne voulait pas savoir qu'il y avait un ciel, il était collé pour toujours à cette croûte dure... Et il tomba à genoux, désespéré, enfonçant ses griffes dans le sol, il voulait être ce sol, il voulait être la matière même, il aurait voulu se diviser en mille choses, — et ne plus sentir son âme ! — pour être la sève des arbres, le sang de la bête chaude, l'eau des fleuves, l'air et le rocher, la fermentation éternelle de la terre.

La calme marée de la nuit s'était épandue sur toute la campagne, mais les profondeurs du ciel restaient comme le clair miroir de la mer sans rides. Et Ahasverus, courbé sous la damnation de cet infini, s'enfuit dans la forêt, dans l'obscurité verte.

La forêt était pleine de chuchotements et d'étranges frissons, et Ahasverus avançait là-dedans en tâtonnant. Les plus grands arbres se dressaient comme des géants, couverts de mousse, et vieux de tant de siècles qu'ils avaient oublié le langage inutile. Au-dessus des voûtes transparentes de feuillage on devinait toujours d'autres voûtes de feuillage, comme s'il y avait deux ou trois forêts l'une sur l'autre, et partout, entre les branches de verdure plus pâle qui tremblotait comme une multitude de petites ailes presque immobiles, le regard glissait parmi des jeux d'ombres fuyantes pour se perdre dans des trous sombres de végétation confuse.

C'est de là que venait partout maintenant la pleine nuit, tandis que chaque chose retenait son souffle pour ne pas éveiller

de bruit. Seules, très, très haut, bruissaient des frondaisons sur lesquelles luisait peut-être la lune; parfois un oiseau pépiait, racontant quelque chose dans son demi-sommeil. Ahasverus se sentait un peu soulagé d'être dans ces ténèbres où tout, de nouveau, ressemblait à un rêve.

Il avança prudemment, le terrain déclinait toujours vers des vallons plus profonds où l'air était lourd d'une fermentation de senteurs sauvages et humides, et le silence inquiet comme un grand soupir qui chercherait en vain à s'échapper. Une multitude de petits bruits à peine perceptibles, comme des bulles qui crèvent, grésillaient dans la chaleur obscure, — des animaux vivaient là et s'accouplaient sans doute. Parfois il entendait devant lui leurs bonds fuyants qui faisaient craquer les taillis. Puis un cerf se mit soudain à bramer d'amour, quelque part dans la solitude d'un ravin. Ahasverus écouta, tendu : — plus rien, le battement de son sang jusque dans la gorge, — encore le triste appel, — d'autres cerfs répondirent dans la nuit, — puis un galop qui dans le lointain devint de moins en moins distinct, — puis, plus rien...

Mais plus bas, une lueur de lune se laissa glisser en bruissant sur le frémissement argentin d'un lac, et Ahasverus aperçut, dans la vaporeuse clarté bleuâtre, une femme nue, qui, mi-couchée dans l'eau, près du bord, mirait son visage; et elle chantait une chanson de « harba, harbalorifa », qui n'avait aucun sens.

Ahasverus se coula plus près, pour comprendre. La chanson s'arrêta, la femme tourna la tête, mais ne sembla pas remarquer Ahasverus. Elle se balançait indolemment: comme un enfant qui joue, elle levait ses menottes pleines d'eau qui s'égouttait en perlant dans la lumière, — on eût dit une consécration à la lune, — et, en même temps, elle penchait sa petite tête en arrière et gazouillait quelque folie dans la langue des oiseaux. Après cela, plus un bruit, plus rien que le clair de lune qui s'écaillait sur l'eau sombre.

Le silence pesait sur Ahasverus et d'un rire forcé il appela l'amusante créature, sans savoir pourquoi. Elle regarda de biais, la tête inclinée comme un oiseau peureux qui va s'envoler.

Ahasverus rampa à travers les buissons et la guetta de tout près. Après un instant, la sirène sembla l'avoir oublié, le frisson d'une sagittaire ou d'une feuille de nénuphar l'avait dis-

traite, et elle rêvait maintenant en écoutant la nuit et le clair de lune; sa respiration soulevait doucement sa jeune poitrine. La lumière qui tremblait sans rayons autour de ses membres purs était un impalpable duvet, une rosée, quelque chose de fluide, — comme une musique en sourdine jouant secrètement à travers une autre, — deux susurrements de musique qui se cherchent et n'osent se toucher.

Ahasverus releva la tête, ses yeux triomphèrent : « Je la tiens! » et il fit un bond... Mais fft... un glissement sous l'eau et... plus de sirène. Bien plus loin il entendit ses éclats de rire dont tout le bois retentit.

Et Ahasverus était là comme un génie méconnu. La nuit devint toute grande d'un silence pénible.

« Hou... hou! » appela enfin la voix leurrante, pipant d'un ton espiègle.

Ahasverus ne bougea point, malgré qu'il brûlât de désir ; concentré et rogue, il feignait n'avoir jamais vu de sirène; seul son regard vivait dans son visage sombre; car il voyait la divine blancheur potelée de la miraculeuse créature nager vers lui, indifférente et paresseuse; sur ses mains et sa croupe ondulante glissait parfois une lueur phosphorescente; elle regardait Ahasverus comme un enfant boudeur qui voudrait sourire.

Quand elle se berça tout près de lui, elle semblait autre : sa chair avait la couleur des raisins blancs dorés au soleil, sa chevelure noire se dressait comme un casque et retombait en flots sauvages, ses yeux étaient comme des pierres dures pleines de reflets changeants; et ses yeux l'appelaient, l'appelaient, mais Ahasverus ne bougea point.

Alors elle chanta pour lui cette chanson :

« Tu m'as cherchée et m'as trouvée, il ne pouvait en être autrement. Tu ne le sais pas, mais c'est moi que tu as désirée, moi que tu désires.

« Car je suis le divin que l'on peut posséder.

« Je suis l'arbre de vie. Mes fruits n'ont pas le goût du bien ou du mal, ils ont le goût du divin. »

Elle se tut un instant, et ses pensées semblaient dériver vers d'autres incantations :

« J'ai besoin de toi pour être tout à fait heureuse.

« Je sommeille au fond des eaux dans des chambres fraîches

où les heures ne sont plus des heures. Là croissent toutes sortes d'étranges coquillages, et des émeraudes aussi belles que le ciel du soir. J'y joue dans des bosquets de végétations lentes qui se balancent dans le calme courant.

« Mais j'y pense à toi, je n'y puis dormir, j'ai besoin de toi, l'éternité n'est rien sans toi.

« Viens, — je sais plus, je te montrerai des choses que tes rêves ne peuvent se figurer :

« Je sais le chemin vers de grandes mers, sans fin. Je m'y laisse rouler par la vague qui déferle et je crie de joie quand, enlevée par elle, j'attrape dans mes mains l'écume fuyante.

« Les vagues et moi, nous nous comprenons si bien! Elles prennent la forme de mon corps léger, et moi, je suis multiple comme elles.

« Rien que mes yeux, regarde-les bien, toute la mer est dans mes yeux. Oh! tu ne sais pas comme c'est beau, le premier frisson de l'aurore dans les profondeurs de la mer!

« Tu ne sais pas comme c'est beau, de se mêler à l'eau translucide qui est comme le ciel et se laisse saisir et vous saisit, l'eau pâle, l'eau fluide et vivante.

« J'étends mes bras, je sens le prodige de ma vie, mon sang chante la même chose que l'eau chantante.

« Dans l'eau je captive le vent et le soleil, je bois la lumière, j'absorbe toutes choses en moi, je suis comme une fleur unique où vivraient le soleil et toutes choses.

« Mes mains, ma poitrine pleine de désirs jubilants, mes lèvres, mes yeux, tout cela n'est plus qu'un cri, un soupir, un chant de l'eau et de toutes choses, c'est le chant de la vie brûlante qui sans cesse vient de naître.

« Mais toi seul je ne te possède pas, j'ai besoin de toi seul, car tout mon être aspire vers toi, ma beauté la plus secrète tend vers toi...

« Tout, je serai tout pour toi, la vie de tout ce qui vit, la clarté de la lumière est dans ma chair éternelle, toutes les choses ensoleillées du jour et l'intimité pénétrante des soirs et aussi la nuit, que nul ne peut mesurer, et où s'arrête le temps.

« Que nos désirs se confondent, nous ne sentirons plus nos âmes.

« Le monde s'évanouira en nous, nous serons l'océan divin et la divine lumière. »

Elle s'était tordue jusqu'à ses pieds avec la calme souplesse d'une bête splendide, et, enserrant sa taille, levait son visage vers son visage ; de ses deux mains il avait saisi la tête de la sirène et voyait frémir ses narines, ses yeux le touchaient et il entendit de ses lèvres humides s'échapper ce murmure qui lui sembla plus puissant que la foudre :

« Je suis à la fois l'extase et la mort. »

Ahasverus se pencha farouche sur ses yeux, vers sa bouche, un grand cri était enfermé en lui qui s'arracha de sa gorge, il fondit sur elle comme sur une proie, et, entrelacés, ils luttèrent a lutte cruelle avec une sombre volupté.

Il ne la voyait plus, sa tête enfouie dans la nuit de sa chevelure, serré dans ses bras, il sentait seulement cette poitrine haletante et la vivante magnificence de ce corps se soulever contre lui comme lorsqu'un grand soupir traverse la mer, — il cherchait en vain à tenir en une étreinte tout ce corps ondulant. Et elle criait :

« Brise-moi, enveloppe-moi, absorbe-moi en toi... »

Et lui : « Je te presse sur moi, je t'imprègne dans ma chair, mais je ne te possède pas, je ne t'ai pas en moi... »

— Sens-tu ma vie ? Sens-tu mon sang? Consume-moi, consume-moi, je veux m'abîmer en toi...

— Je veux m'abîmer en toi...

— Nous sommes deux flammes qui s'entre-dévorent...

— Je ne puis pas..., je ne puis pas...

— Je veux mourir de toi... Oh ! nous mourons ensemble...

— Ma bouche écrase ta bouche comme un fruit, mais je ne sens pas ton âme...

— Sens-tu toute la vie, brûlant dans mes seins, ma bouche, mon tout !... Encore ! encore! Je ne t'ai pas encore...

— Mes veines se brisent, toute ma vie se brise en toi... Ah ! mort douce-amère !..

— Sens-tu la mort monter en toi comme une eau ? Te sens-tu t'éparpiller et t'anéantir, aspiré, dissous par la volupté?

— Tais-toi, tais-toi, lâche-moi... Oh ! mort amère, qui n'est point la mort !... Mon âme continue à brûler en moi...

— Je ne te lâche pas, je veux ton âme...

— Mon âme continue à brûler en moi... Consume-moi ou je t'étrangle !

— Encore ! encore ! Chaque parcelle de mon corps sera une nouvelle fête de démence !

Il l'étouffait contre sa poitrine, mais le regard de la sirène le provoquait encore, dans l'ombre, et il sentit qu'elle l'entraînait vers le fond.

— Je suis encore ce que j'étais... L'écume de la jouissance et de la douleur est comme du sel dans ma bouche...

— Prends-moi, deviens une flamme en moi, prends-moi... Je t'apprendrai ce qui vaut mieux que toutes les délices...

— Rage impuissante !... Ton abîme n'est pas plus grand que mon abîme...

— Ah ! tu ne sais que mordre, bête !...

— Mords, mords... Tu ne peux boire mon âme, lâche harpie !...

— En bas, en bas ! où toute lumière est oubliée...

— Ta mort est un mensonge... Ma flamme consumera ta mort...

— Je t'entraîne, je dois t'avoir... Regarde-moi... Ne m'échappe point !...

— J'écraserai ta chair flétrie dans ta boue... Ta mort est un leurre... Tes yeux sont un leurre, tes stupides yeux charnels... Oh ! les tiens, Christ ! Christ !...

Un cri perçant, inhumain, retentit à travers la forêt, la sirène tordit encore un instant ses mains sanglantes en se mordant le bras dans sa frénésie, et retomba au fond de la nuit.

Ahasverus gisait tout seul, haletant, dans cette lugubre obscurité pleine d'odeurs marécageuses. Son cœur pesait en lui comme un fruit trop mûr : il ne lui restait que du dégoût et de la haine. Pourquoi vivait-il encore ? Pourquoi avait-il proféré ce nom ? Pourquoi ne pouvait-il le recracher à jamais ?

Et lentement maintenant, avec un doux mouvement de brises dans les cimes et des éveils pépiants d'oiseaux, vint l'humide pâleur du matin, et puis le matin lui-même, terrible dans son calme, une lumière qui croissait sans hâte mais implacablement, envahissant les champs de l'espace et filtrant quelque chose de sa clarté au travers des feuillages les plus épais. Et avec cette lumière, Ahasverus sentit croître son angoisse.

Plus loin encore, au plus profond de la forêt ! Dans la verte nuit...

Mais il le savait bien maintenant, ce qu'il fuyait était en lui-même ; il avait beau déchirer sa poitrine, cela vivait là, comme la terrible et calme lumière de deux yeux...

Et une question torturante se levait des ruines de son âme :

« S'il n'y a RIEN D'AUTRE, alors pourquoi ta rage ? »

Il s'efforçait désespérément de ne plus penser, mais la question était là, et il lui fallait haïr, il ne pouvait faire autrement, d'une haine qui avait déjà la forme de la mort. Et il resta tout le jour caché quelque part dans une tanière, accroupi, comme une bête qui a peur.

La tête lui faisait mal, sa gorge était sèche, la fièvre brûlait en lui ; il avait encore dans la bouche un fade goût de sang, qui lui rappelait la sirène.

Il chassa son image, il voulait tout, tout oublier, mais d'autres visions surgirent, souvent confuses et puis soudain cruellement nettes.

Il vit cette ville en flammes et ces lansquenets ivres de massacre ; il vit les yeux d'un vieil homme qui ne pouvait plus crier et qu'on égorgeait ; il vit une femme à genoux, son enfant serré contre sa poitrine, presque enfoui dans son corps contracté ; elle suppliait : « Dieu ! oh Dieu ! » en voyant un de ces bourreaux venir à elle, et l'innocent agneau qu'elle pressait dans ses bras fut empalé sur une pique, le sang jaillit jusque sur la figure d'Ahasverus...

Oui, cette mère implorait... AUTRE CHOSE... Y pensent-elles aussi peut-être, les petites fourmis qu'on piétine ? Cet enfant n'avait fait aucun mal, on le martyrisait sans raison et il souffrait inutilement. C'était ainsi partout, aveugle soif de sang, souffrance inutile ! Ahasverus se le répétait, tournant autour, comme aux aguets, avec une secrète et sournoise satisfaction : cette idée lui faisait du bien. La cruauté sans but, n'était-ce pas le divin ? Et n'écrasait-elle pas dans le sang ce que ces fourmis d'hommes appellent Dieu ?

Il lui semblait toucher de ses doigts qui tremblaient la chair pantelante de ce petit enfant. Un rire diabolique l'étouffait, mais il ne pouvait même plus rire. Et, sorti de sa tanière, il était là à quatre pattes, il fixait la nuit de ses yeux hagards, et sentait la folie monter en lui, et pensait : « C'est bien ! »

Dans la forêt il n'y avait plus que ci et là une lumière ver-

dâtre et trouble comme au fond des eaux, où des formes lentement semblaient se mouvoir. Ahasverus entendait venir jusqu'à lui des voix sans intonations humaines, qu'il croyait comprendre parfois, toutes brouillées et fugitives qu'elles fussent. Ainsi la nuit commença à vivre étrangement, avec le mol battement d'ailes des hiboux et toutes sortes de bruits d'animaux qui se cherchaient dans les fourrés. Leurs appels lui étaient intelligibles par moments, mais il en oubliait aussitôt le sens : c'était comme des cris de leur chair balayés par d'autres cris tout aussi incohérents. Tout le peuple de la forêt se réveillait autour de lui. Des loups passaient en courant sur leurs pattes silencieuses et il sentait leur haleine moite ; un serpent étira lentement ses froids anneaux sur sa main ; les taillis craquèrent sous le corps pesant d'un sanglier, qui vint se frotter contre un arbre en reniflant péniblement, et Ahasverus sentait l'odeur chaude de sa sueur et pensait : « C'est bien ! » En même temps, ce goût de sang lui revenait à la bouche et il pensait : « C'est bien ! » Et quand toute la forêt fut remplie de rumeurs et qu'il perçut partout des piaffements et des hennissements de rut et d'âpre jouissance, il se mit à hurler aussi, sans savoir pourquoi, comme une bête qui a trop d'intolérable vie en elle et veut douloureusement l'épancher.

C'était maintenant comme si tout ce qui court, vole ou rampe, grouillait et fourmillait autour de lui. Des essaims de bestioles voletaient comme des abeilles, se tortillaient comme des vers, s'assaillaient dans une fureur d'accouplement et s'entre-dévoraient. Les maigres étaient englouties par les grasses, les grasses piquées par les prestes. Il y en avait comme de petits points volants qui tuaient tout ce qu'ils touchaient. L'amour même était une lutte. C'était un entrelacement féroce de licornes, de pythons, de griffons, d'araignées géantes et de monstres inconnus puissamment armés pour la fécondation et le carnage, avec des verges comme des poignards rouges et une gueule garnie de tentacules dentelées comme des scies. Tous maintenant étaient saouls de luxure brute et de massacre, il y en avait qui se déchiraient eux-mêmes d'une mâchoire dégouttante, et le sang des parturitions se mêlait au sang de la mort. Le cri de cette mère et de cet enfant innocent dans la ville en flammes criait en toute chose maintenant. Ahasve-

rus voyait les arbres même souffrir, les bourgeons éclataient avec un soupir douloureux, les fruits crevaient en gémissant et dispersaient éperdument leurs semences, la sève coulait comme une lave brûlante sous l'écorce, et partout la vie n'était plus qu'un brasier cruel qui créait ici de nouvelles formes et là-bas les exterminait : brûler pour croître, croître pour brûler, la vie et la mort étaient un feu unique qui bouillait aussi dans les veines d'Ahasverus. Mais il ne pouvait plus se lever, il ne pouvait plus hurler, il s'abattit contre le sol, il s'incorporait à la terre pour ne plus jamais, plus jamais se remuer, et il sentait la souffrance de cette terre, toute cette souffrance sans but, tandis qu'au-dessus de lui passait sans merci la course des bêtes s'accouplant et se battant et le cri de la forêt embrasée, qui criait : « Eternellement ! éternellement ! éternellement ! éternellement !... »

Et le plus terrible était, au-dessus de cette Géhenne, les yeux du Christ, qui pleuraient sur lui.

AUGUSTE VERMEYLEN.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Verlaine en pierre. — Autres poètes, autres bustes. — Le Culte du latin.

Verlaine en pierre. — C'est très bien que, métamorphosé en pierre, Verlaine se dresse sur une pelouse du Luxembourg, au faîte d'une stèle historiée, d'où il peut contempler d'un regard ironique le panorama des morales. Ah ! Celui-là, au moins, n'eut de préjugés d'aucune sorte et ceux qui, sur le conseil muet de l'effigie, voudront lire ses œuvres complètes, s'ils y trouvent quelques fadeurs, y trouveront aussi quelques piments assez poivrés. Car ce poète, en ses moments divins ou médiocres ou bas, ne sut jamais très bien ce qu'il faisait. Il se passa aisément de nos vaines distinctions du bien et du mal, du bon et du mauvais. Il était né avant la répartition des sensations en catégories, celles dont on se glorifie et celles dont on rougit : en lui, elles donnent l'exemple de la promiscuité primordiale. Les anciens, familiers avec les stupres divins, l'auraient mieux compris que nous, dont la domestication chrétienne a oblitéré l'entendement, et peut-être auraient-ils tout bonnement loué l'heureuse vertu de ses organes et la variété de leurs aptitudes. Pourquoi vouloir isoler de l'autre le poète sentimental ? La sentimentalité de Verlaine a pour piédestal l'homme sensuel. Il faut les contempler ensemble, — parallèlement. Verlaine est un exemple de sincérité humaine dont on ne peut mépriser un ordre d'aveux sans diminuer la franchise des autres. Il était ainsi, et ce n'est qu'ainsi qu'il est le miracle Verlaine.

Autres poètes, autres bustes. — La place leur devient mesurée. J'entendais donc dire l'autre jour qu'on pourrait orner de leur effigie les lieux mêmes qu'ils ornèrent le plus souvent de leur présence. L'on verrait ainsi Moréas, sur un piédouche, au café Vachette ; la Closerie des Lilas serait, d'un commun accord, réservée à Paul Fort. Qui sait, si Verlaine avait eu son buste et sa gaîne au François Ier, cela aurait peut-être préservé ce café de la destruction. Je ne vois nulle irrévérence dans cette idée. Ne voit-on point aux foyers et promenoirs des théâtres les images en marbre des auteurs célèbres de la maison où retentit leur parole? Et les cafés de la Rive Gauche ne furent-ils pas et ne sont-ils pas les portiques modernes ? Je le jurerais : *l'Art Poétique* de Verlaine a été écrit au café. C'est au café que Moréas, qui je crois composait de mémoire, lançait ses vers nou-

veaux et plus d'une ballade française est née à la Closerie. Il est peut-être sorti des cafés et des brasseries plus d'œuvres mémorables que des bibliothèques, ces vastes tombeaux. Je connais un homme de science qui va y écrire ses articles de biologie et je sais qu'un philosophe y a conçu et en partie rédigé des études importantes. C'est que le café offre au rêveur et au méditatif la solitude modérément bruyante qui nous convient le mieux. Et puis le café est un endroit où on se sent libre, souvent plus libre que chez soi. On s'y réfugie également contre l'isolement et contre la promiscuité du ménage. Le café est aussi le lieu idéal pour les disputeurs, les discoureurs, les teneurs de cercle, les prêcheurs d'esthétique. L'âme des jeunes gens y est plus docile, s'y plie mieux à la bonne parole. Toutes les révolutions littéraires ou politiques sont nées au café.

Le Culte du latin. — Conrart, chez qui est née l'Académie française et qui en fut le premier secrétaire perpétuel, Conrart, célébré pour « la pureté de son goût », n'avait point étudié le latin. On pouvait donc sans cela faire figure, au grand siècle, dans le monde poli. La Rochefoucauld, malgré son ignorance, tardivement comblée par des lectures sans méthode, trouva pour sa pensée des formules si nettes qu'elles étonnent toujours. Saint-Amant, non seulement ignorait le latin, mais s'en gaussait. Ces exemples, les premiers qui me viennent à l'esprit, car il y en a bien d'autres, ne laissent pas que de faire réfléchir. S'ils ne prouvent rien contre l'usage du latin dans l'éducation, ils ne témoignent guère en sa faveur. Ils pourraient même fournir un commencement de raisonnement à qui voudrait démontrer qu'une civilisation latine, même littérairement raffinée, se peut concevoir en l'absence du latin. La première partie de notre littérature nationale évolua généralement loin du latin, connaissance de clerc, quoiqu'il y eût aussi des clercs jongleurs, comme Chrétien de Troyes ou Benoît de Sainte- More, cher à Moréas. Enfin, de nos jours, tout le monde sait qu'il y eut et qu'il y a des écrivains sans lettres latines, des femmes, des hommes aussi, fort supérieurs en talent et en expression du talent à tels docteurs et agrégés de l'Université. Alors, quoique latinisant (oh ! fort modéré), quoique adhérent à l'une des ligues « pour le latin »), je demeure perplexe. Si le latin m'a été utile, c'est peut-être que je l'ai regardé d'un autre œil que la plupart de ceux qui le vantent comme méthode d'éducation. Je lui ai demandé de m'ouvrir des coffres inconnus et méprisés de ceux-là mêmes qui en connaissent le contenu. Ce fut de la fantaisie. Je n'ai pas de vraie culture classique, je ne suis pas un humaniste. Rien du professeur de belles-lettres : il m'a toujours été impossible de reconnaître, en dehors du point de vue strictement linguistique, un haut et un bas latin, une langue qui aurait des vertus éducatrices et une autre qui n'en aurait pas. On écrit toujours bien quand on

se sert avec ingénuité de la langue littéraire de son temps. Croit-on que le français écrit d'aujourd'hui diffère beaucoup, en valeur, du latin dont se servait, au XII^e siècle, Mathieu de Vendôme? Notre français littéraire est parlé. Oui, par nous et par ceux qui nous lisent, comme langue d'apparat. Descendez et écoutez, si vous voulez connaître le vrai françai susuel.

Pour revenir à la question en litige, un point du moins est certain, c'est que les études superficielles sont plus nuisibles qu'utiles par la dispersion de l'attention qu'elles provoquent, et qu'on distribue aux enfants les éléments de beaucoup trop de choses et d'une manière trop fragmentaire. La méthode universitaire semble tenir en deux mots : hachoir, gavage. Avec un système plus suivi, on trouverait, comme jadis, sa place au latin, même dans un enseignement largement scientifique comme il convient. Le latin! Non, sa connaissance, même imparfaite, m'a été trop agréable pour que je la dénie aux hommes qui viennent. Ce que vaut *rosa, la rose*, au point de vue éducatif, je n'en sais rien et je ne me hasarderai point à affirmer qu'on ne saurait bien, sans cela apprendre à raisonner, mais cela donne peut-être à la vie une autre couleur.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Francis Vielé-Griffin : *Sapho :* Bibliothèque de l'« Occident », 10 fr. — Fernand Benoît : *La Foire aux paysages :* Mercure de France, 3,50.— Julien Gehse : *Profils d'or et de cendre,* Mercure de France.

Sapho. Bien qu'il ait semblé plaisant à maints critiques de ne considérer en M. Francis Vielé-Griffin, excellent poète français, que le hasard d'une naissance anglo-saxonne, celui-ci, dès ses premiers poèmes, se garda précisément d'emprunter à un seul cycle de légendes et de mythes, à une seule époque et à une seule civilisation, les sujets apparents de ses œuvres et les histoires où il aime à enclore des symboles. Il y a longtemps déjà que, dans son drame lyrique d'*Ancaeus*, il s'inspirait d'une des plus merveilleuses inventions épiques de la Grèce et plus tard aussi bien que les personnages de la mythologie chrétienne il faisait parler Corinne et Pindare. Cependant il ne faut pas se laisser prendre aux dehors : de la pensée antique, M. Francis Vielé-Griffin ne conserve que ce qui est le plus voisin de lui-même et de sa conception de la vie et il n'a aucune crainte d'interpréter à sa manière les aventures des héros et des dieux ; il est volontiers orphique et néoplatonicien et pour expliquer ce qui lui paraîtrait choquant dans les textes, il a recours à une exégèse que n'eussent pas désavouée Porphyre, Proclus ou Jamblique. Il n'est pas d'œuvre dont le sens soit plus clair que celle de *Sapho ;* si l'on avait eu quelque doute, les fragments les plus récemment

déchiffrés n'en permettent plus aucun : jamais la fureur de l'amour, amer et doux, ne s'est exprimée avec plus de force que dans cette ode où elle se lamente sur le mariage et le départ d'une amie très aimée. La Sapho de M. Francis Vielé-Griffin n'a de commun que le nom avec celle-là ; d'une épithète audacieuse, il l'appelle la chaste Sapho ; et les trois poèmes qu'il lui consacre, avec une véhémence croissante, exaltent une virginité de Walkyrie qui dédaigne et méprise tout amour humain et ne se juge digne que d'un dieu. Si elle consent à mener un chœur d'épithalame, c'est qu'elle consent pour d'autres aux joies simples de la vie :

Autres sont mes tristesses
différentes mes joies ;
Mnécédice et tes noires tresses,
Mnécédice et ta grave voix,
l'hymen harmonieux guette ta chair sacrée.
Il t'entraînera vers la douleur qui crée,
vers la vie vaste et saine,
vers la joie identique, fatale et surhumaine
en son rythme éternel ;
un soir, assise au seuil de l'époux, épousée
tu nourriras d'un lait paisible et maternel
le rêve de la femme en toi réalisé.

Mais le désir inassouvi vaut mieux que l'amour et plus que la mère qui mit au monde leurs corps, la dominatrice qui les initia à la Beauté a créé les âmes des jeunes filles aux nobles attitudes qui évoluent autour d'elle, par un crépuscule aussi doux que les matins de printemps; elles sont des formes de sa pensée et elle vit en elles. Si un soir, tandis que sonnent au loin les trompettes héroïques, elle engage avec Alcée un dialogue passionné, c'est pour le détourner de l'amour humain vers la Gloire et vers la Beauté :

Alcée, Alcée,
n'es-tu plus le poète
dont je veux faire un dieu ?
Le désir est sans but que celui qu'il s'assigne,
ne verras-tu dans ton image que reflètent
mes yeux de ténèbres en mes boucles bleues
qu'un homme semblable aux autres,
usé de s'assoupir mort à demi,
entre des bras de femme ?

Elle paraphrase ainsi quatre vers célèbres qui lui sont attribués et qui, selon les conjectures de Michelangeli, doivent être joints à un fragment, dévolu à tort à Alcée ; et quand le poète, cédant à l'amour, revient vers elle, malgré l'appel des trompettes sur l'Acropole, elle le repousse durement.

Mais ton pauvre désir est de la boue.

Elle, dans la méditation du suprême soir, à Leucate, elle renonce à toutes les joies médiocres; même l'attente fidèle de Pénélope ne suffirait pas à la réconcilier avec elles; Ithaque, n'est-ce pas la fin de toutes les Odyssées?

Ithaque, tour de veille,
qui blanchit là-bas sur la mer inquiète
guidant le nautonnier même en son rêve,
au port où le passé le guette :
lieu fixe, où la barque des races éclaboussée
des écumes de l'aventure et du hasard
s'amarre
et clôt toute odyssée.

C'est vers le soleil qu'elle s'envole quand, du haut de Leucate, elle se précipite dans la mer :

Je n'aurais voulu qu'un dieu pour époux
qui mêle mon sang vierge au sang du couchant ivre...
M'abîmer dans l'étreinte énorme!
M'unir enfin! aux choses qui délivrent.

Ainsi s'achève dans la mort cette trilogie d'un désir plus haut que l'humanité, éperdu jusqu'au paroxysme de la crise finale; c'est la passion encore, mais toute différente de celle qui faisait trembler Sapho, une passion purement intellectuelle et où la chair ne participe pas. Voici sans doute ce que M. Francis Vielé-Griffin a produit de plus conforme à sa volonté et de plus harmonieux; et le lyrisme n'en est pas monotone et toujours tendu; le dialogue du guide et de Sapho à Leucate est d'une simplicité et d'une bonhomie qui rappellent *Phocas le jardinier*. A peine, çà et là, la trame dialectique est-elle trop visible et s'il faut faire une remarque purement graphique, pourquoi écrire « Penthélique » et « Arthémis » alors que les mots grecs s'écrivent avec un simple tau?

La Foire aux paysages. Sur la cithare à sept cordes la princesse Carmosine chante des chansons qui chaque jour la rendent plus morose, parce qu'elles sont toujours les mêmes jusqu'au moment où un bienfaisant vieillard lui fait don d'un merveilleux prisme qui lui révélera tout un autre monde :

Or une nuit que la princesse était pensive,
elle vit, gravissant les escaliers de jade
et gonflé d'une extumescence d'orangeade
un rubicond Falstaff de soleil antarctique
et rêvant dans l'essaim des tentures écrues
que leur tissait la lune enceinte de sept jours,
ses lévriers de lait, accroupis au velours
tendaient leurs cols lustrés de virginités crues.

. . . . . .
. . . . . .
Elle conçut l'automne aux dents de chrysocale,
l'irradiance d'or des safrans en jaunisse
et, suprême tribut des saisons qui finissent,
les cascades de miel, déjeuner des cigales.
Elle entrevit les soirs saigner leur sodomie
et beugler leur ardeur de fournaise en travail
et les coraux sanguinoler leur pourpre émail
et les oursins de rouille et les sels en trémies.

Alors la princesse jeta sa dolente cithare et la lyre à sept cordes naquit pour toutes les Carmosines qui tiennent entre leurs mains le talisman de cristal. La parabole de M. Fernand Benoît n'est pas d'une interprétation compliquée : elle s'applique assez exactement à son génie propre et à cet étrange livre *la Foire aux paysages ;* le même homme qui, à la fin de son *Rosaire érotique*, par l'obsédante répétition des mots « fleuve » et « eau », donna la vie à une élégiaque Ophélie, différente de toutes ses sœurs, et plus proche des romantiques souabesque de Shakespeare, se plaît le plus souvent à de violentes enluminures, savantes et barbares, où éclate une formidable ivresse visuelle ; il jouit des couleurs et des formes, comme un goinfre des viandes et des vins. Selon les heures, somptueux, baroques, atroces, les spectacles se déroulent ; avec les sens subtils d'un Peau-Rouge aux aguets, M. Fernand Benoît en perçoit les plus fines nuances aussi bien que les masses, et il sait exprimer ses sensations avec toutes les ressources d'un écrivain très civilisé qui a lu Rabelais et Rimbaud, Heredia et Jules Renard, sans négliger Huysmans, à qui peut-être il doit sa prédilection pour certaines métaphores culinaires :

Des jardins de douceur, d'eau de roses, de songes blonds,
Les abeilles y font mijoter leurs confitures de velours.

Dans ce kaléidoscope vertigineux apparaissent successivement les figures les plus diverses, toutes caractéristiques et personnelles, que soient en effet les images de femmes singulières, Uriane et les autres ou les champignons qui ressemblent en vérité à des êtres presque humains :

Un tronçon d'éclair bleu comme un acier de fourche
Vit leur nativité torpide de magots
Et la lune taillée en un quartier de courge
Feu-folète sur ces kiosques à escargots.
Et puis sur ces géants mangés des nains cloportes,
La mort qui les émiette encore que sourient
Les lèvres des bolets de liège ou la carie
Des agarics logés entre l'arbre et l'écorce !

Les sobres champignons fleuris aux sapinaies
Ont des cœurs creux, légers, insensibles et doux ;
Nuls vents n'ont fait vibrer de notes en traînées
Les vertèbres de leur col humble d'amadou.

Par une transposition inverse, les hommes participent aux formes de la nature animale et végétale et du monde élémentaire ; lisez ce tragique *Hôpital*, *le Train foudroyé*, *Epique*, horrible description de batailles, *Aube*, évocation hideuse d'une foule autour de l'échafaud et toutes ces *Chromogravures* qui représentent au mieux le talent, de M. Fernand Benoît; cela est hallucinant, excessif et démesuré; et il faut bien avouer que, pour arriver à ces fins, le magicien ne recule pas devant le néologisme inutile (« muliébriles » par exemple, quand « mièvre » eût suffi) et ne craint pas le mauvais goût :

... des roses potelées.

N'importe; le sortilège agit cependant et, tout à coup, après les masques et les monstres, viennent vers le verger d'ombre et de silence à la nuit, au pied de l'arbre de la Science du Bien et du Mal, d'innombrables pèlerins :

Et des caravanes de pèlerins morts fourmillent sur les plaines,
Et les plus jeunes s'en approchent, s'étant lavé l'âme dans bien des fleuves;
Les yeux baissés vers la terre, ils pénètrent dans l'enceinte miraculeuse,
Et ceux qui s'endorment puisent l'avenir à des fontaines de rêve !

Profils d'or et de cendre. M. Julien Ochsé, dès ses premiers recueils, hanté par les fantômes des livres qui étaient pour lui plus réels que les êtres vivants, essayait d'échapper au monde fictif qui l'entourait; il semble qu'il s'en évadera difficilement, même quand le silence de la mort aura scellé ses lèvres; en vain il s'écrie :

O vous qui dispersez aux cœurs qui s'en inspirent,
Au gré de vos saisons d'universels délires,
Dieux païens, dieux des nuits, des forêts et des eaux,
Dont mon âme est ici l'involontaire écho,
Je sais qu'un jour viendra pour rompre votre étreinte.
. . . . . .
Où je serai sans vous divinement moi-même.

Ce qu'il nomme les dieux, ce sont les mots aussi puissants que les dieux; il l'avoue ailleurs :

O mon cœur prisonnier de l'étreinte des mots.

Il est en proie à la perpétuelle hallucination verbale ; qu'un lustre de Venise se balance au plafond de la chambre, il est entraîné aussitôt vers les canaux de la ville mystérieuse et jamais il ne comprend mieux l'amour que si une belle liseuse, nonchalante et s'offrant au baiser, lit près de lui

Quelque livre amoureux, délicat et charmant.

Plus que les choses elles-mêmes, il poursuit leurs reflets dans la profondeur des miroirs ou sur les eaux mobiles ; et pour les eaux comme pour lui, il souhaite l'heure qui ne viendra jamais, l'heure où elles seraient délivrées de l'image des nuées, des oiseaux et des arbres.

La rivière qui fuit ressemble à ma pensée,
Elle est lasse de voir se mirer dans son eau,
Les astres et le ciel, ces heures nuancées,
La ville et les maisons, la plaine et les coteaux.

Il lui faudrait atteindre « l'inexprimable oubli » :

Elle serait alors pure comme un ciel vide
Où nul arbre ne tord un désespoir humain.
. . . . . .
Et chaque nuit alors comme elle serait claire !
Elle ne saurait plus que sa propre chanson
Et fuirait doucement vers une mort lègère
Sans connaître plus rien du monde qu'un frisson.

Que M. Julien Ochsé se résigne ; qu'il laisse les mots s'ordonner en groupes symétriques ou qu'il dénoue leur ronde au gré de son caprice, quoi qu'il fasse, il est enfermé par eux dans un cercle enchanté et il n'en sortira plus.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Louis Thomas : *L'Espoir en Dieu*, Dorbon, 7.5o. — Louise Chasteau : *La Ravageuse*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Maurice Leblanc : *La Frontière*, P. Laffitte, 3.5o. — Camille Lemonnier : *La Chanson du carillon*, P. Laffitte, 3.5o. — Ch. Schutz : *Deo ignoto*, P. Lethielleux, 3.5o. — René d'Ybag : *Mon Iceberg*, Daragon, 3.5o. — Maurice de la Perrière : *Une grande fête de charité*, Jouve, 3.5o. — Marguerite Rolland : *La Dot de Fanette*, Dubray, 3.5o. — Georges Legras : *Le Chalet Suzette*, E. Figuière, 3.5o — Louis Delzons, *Le Cœur se trompe*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Tristan Bernard : *Sur les grands chemins*, Ollendorff, 3.5o. — Louis La Rose : *Les Vérités menteuses*, Perrin, 3.5o. — Xavier Catena : *Le Spatiologue*, édition Cyrnéenne.

L'Espoir en Dieu, par Louis Thomas. Je crois sincèrement que « ce monde est fait pour la guerre », je suis avec simplicité pour la peine de mort quand il s'agit de débarrasser la société d'un monstre et j'admets, jusqu'à un certain point, le crime déclaré passionnel, mais je ne comprends pas du tout le cynisme littéraire, c'est-à-dire le plaisir un peu vain qu'éprouve un bon littérateur à donner un tour plus achevé et plus tragique aux confidences cruelles d'un héros de l'assassinat non passionnel. (En France, on est toujours un héros quand on mérite la prison.) Le philosophe de *l'Espoir en Dieu* est, bien entendu, fabriqué de toutes pièces par l'auteur de ce roman et j'aurais

mauvaise grâce à reprocher à Louis Thomas le choix de son sujet; seulement ce philosophe s'adresse à un jeune homme, il se raconte; or, se raconter en s'annonçant d'une manière un peu dogmatique, c'est faire école et ce philosophe-là m'a l'air de tenir boutique de dangereux esprit, pour ne pas dire de jolis couteaux. Voici donc un Monsieur sensuel, égoïste, brutal, qui nous enseigne, non pas la vie, mais l'art d'éconduire jusqu'à la mort une pauvre femme sensuelle, égoïste, brutalement éprise sans doute, mais dressée par lui à tous les exercices de brutalité, d'égoïsme et de sensualité plus ou moins révoltants. Je me demande ce qui serait arrivé si la femme, dans un moment de colère, d'amour ou de... prudence, avait empoisonné son ennemi! Nous ne lui ménagerions pas les invectives et nous aurions raison, car seuls les vrais forts ont le droit de tuer. Pourquoi admirerais-je les théories du coupable, malgré sa remarquable intelligence, s'il ne me prouve pas irrévocablement qu'il était le plus fort et que, sortant de la haute race des loups, il avait, de par la nature, le droit d'égorger le mouton? Il a tué pour détruire sa portée, mais cette raison ne me suffit pas, parce qu'à côté d'elle je trouve le vertige de *l'Espoir en Dieu*. Je ne discute ni le fond ni la forme de l'œuvre de Louis Thomas, j'aime sa façon froide de dire le mot. Aucune de ses prétendues obscénités ne me choquent, elles sont où il faut qu'elles soient : la langue française permet toujours d'appeler les choses par leur nom quand on sait s'en servir. Je ne veux discuter ici que le droit à l'exercice de force et je ne le discuterai pas au point de vue social (la société, toutes les sociétés me sont indifférentes), mais au seul point de vue de l'amour, de la femme. Qu'est-ce que c'est que ce philosophe au cerveau vidé par le plaisir qui cherche à se remplir l'imagination de vapeurs d'encens absolument comme un marquis de Sade sucerait la pastille aphrodisiaque avant d'en offrir à ces dames? Pourquoi séduire ou martyriser les petites filles et déclarer ensuite que leurs cris nous importunent? Pourquoi nous avouer les feintes, les gestes louches de l'éternel combat entre l'homme trop promptement fatigué et la femme à peine satisfaite, idées jaillies de l'éternelle humiliation d'Adam en présence de la supplique d'Eve au... mâle inconnu! Il faudrait tout de même en finir... pas *avec l'amant*, comme le dit la fougueuse Aurel, mais avec les petites histoires sur la prétendue puissance des amants, fussent-ils les divins marquis! C'est très peu de chose que leurs voluptés. A lire *l'Espoir en Dieu*, on a l'impression de feuilleter un manuel de flagellation spirituelle, et cependant on devine que l'homme, dans l'écrivain, dénude le mâle en toute simplicité de cœur. *Après*, ces Messieurs aimeraient à demeurer en tête à tête avec leurs souvenirs de premiers communiants! La femme, elle, ne se résigne pas aux preuves données par l'absurde. Est-ce bien sa faute si on éveille en elle le démon qui ne s'apaise qu'aux feux des enfers? Puis-

qu'on lui demandait le péché, tout le péché, pourquoi s'arrêter en si beau chemin ? Cette pitoyable Simone est vraiment une honnête fille (le crampon !) qui s'imagine qu'un amant suffit à faire l'homme, alors que l'homme le plus puissant ne vaut jamais le plus petit et le plus laid de tous les singes. Hum ! La voilà bien la vengeance de la femme assassinée : emporter dans la tombe le secret de l'impuissance définitive. Vous essayez d'aimer Simone sensuellement et ça vous épuise, vous essayez de croire en Dieu et vous grelottez du froid des pôles philosophiques. Vous êtes mûr pour la chaire de philosophie en effet mais vous n'avez pas droit au crime social, au crime vulgaire... Laissez ça au charretier du coin, qui est une brute, mais qui ne suce pas les pastilles aphrodisiaques de l'espoir en un meilleur devenir. Le héros de ce roman est-il un malade ? Non. Il nous est offert comme un jeune homme des temps modernes ; ce n'est pas qu'un impulsif malgré l'épisode du chien blessé. Alors... il fallait conclure à la sainteté... au lieu de ce retour à la négation de tous les élans d'enthousiasme, à cette acceptation de la vie basse. Je ne blâme pas la sincérité rude, je m'inquiète de ce néant, de ce trou qu'on nous désigne plein du mystère de la mort d'une fille, et, si méprisable que puisse être cette fille, je la plains... Il ne faut jamais frapper une femme, même... avec un *espoir en Dieu.*

La Ravageuse, par Louise Chasteau. C'est en littérature qu'on est toujours la fille de *quelqu'un !* Il paraît que Marcelle Tinayre a reçu des leçons de Louise Chasteau, d'abord parce que cette dame était sa mère et ensuite parce que cette mère était pleine de tendre espoir, au moins nous le dit-elle dans sa dédicace imprimée. Touchant désordre, effet de l'art, la mère dédiant son dernier-né à sa propre fille ! La ravageuse est une personne du meilleur monde des lettres, correspondante de *l'Avant-garde*, et une subtile petite grue. Madame Chasteau les connaît bien, les grues de lettres, et cette féministe, dont le talent consiste à se rendre l'égale de l'homme en le plumant jusqu'à l'os, me fait penser aux nombreuses féministes que je connais moi aussi. Ce doux ménage de vieux bourgeois accueille dans son nid ce coucou littéraire, mais un vrai ménage de vieux bourgeois dans la vie réelle l'aurait certainement priée d'aller pondre ailleurs. On n'est pas bête tant que ça chez les vieux bourgeois de Paris, et on sait très bien que faire le trottoir ou parler d'esthétique, c'est tout un pour certaine créature. Après avoir détruit le nid, l'oiselle s'envole et ne revient pas. Nos deux bourgeois se regardent vieillir... Oserai-je avouer à Mme Louise Chasteau que je lui trouve un talent beaucoup plus agréable que celui de sa fille ? Ce qui ne diminue en rien mon admiration pour Marcelle Tinayre, bien entendu.

La Frontière, par Maurice Leblanc. Une intéressante histoire d'amour et un drame social terrible, malgré le convenu de la fiction

finale. Cette petite Dalila, qui attire ce malheureux sage dans la folie rouge, est bien la plus détestable des créatures. C'est une jeune fille moderne — ô combien et comment! — Mais si nous laissons libres toutes ces jeunes personnes très modernes d'étaler leur égoïsme sentimental, elles en auront peut-être fini un jour avec une France encore plus moderne, qui les enverra se faire tuer de l'autre côté de la frontière... sinon au couvent !

La Chanson du carillon, par Camille Lemonnier. Gracieux coup d'aile au-dessus de la terre et chants alternés de jeunes filles, de jeunes nonnes qui travaillent dans l'or et la soie des tabernacles. Il faut très admirer dans l'art de l'auteur ce choix du détail vu ou imaginé, qui en fait un mosaïste exquis. Il se plaît à rassembler des matériaux de premier choix pour ériger son édifice et, comme un bon maître de maison, il nous conduit au bon endroit, nous met dans le demi-jour qui sied pour nous faire admirer son œuvre. Tout le génie de ce pays, où les cloches parlent, est en lui avec son amour de l'intérieur, des voix intimes, des clartés tendres et aussi des véritables conforts familiers.

Deo Ignoto, par Charles Schütz. Savante reconstitution antique d'une époque où le chrétien persécuté s'unissait aux philosophes respectés pour lutter contre l'oppression des brutes toutes puissantes et ivres de leur propre force. Une silhouette de femme, une belle statue grecque, très pure de lignes, se dresse au milieu des orgies et des tueries : Phila. L'histoire se passe en l'an 50 après Jésus-Christ.

Mon Iceberg, par René d'Ybag. Qui prouve que les plus sanglants combats des hommes, les plus sauvages conflits des idées peuvent n'exister que pour permettre à deux jeunes gens s'ignorant l'un l'autre d'échanger les anneaux de fiançailles : Vive la grève !

Une grande fête de charité, par Maurice de la Perrière. Satire très documentée sur les mœurs du grand monde catholique où l'on dépense énormément d'argent pour gagner celui des pauvres... en s'amusant, c'est-à-dire à la sueur du front des danseurs de cotillons. Il y a des types curieux de curés ingénus et hommes d'affaires.

La Dot de Fanette, par Marguerite Rolland. Une brave petite jeune provinciale qui admet les troubles sentimentaux qu'amène la vie parisienne et son cortège...de femmes fatales. On a peur un peu, mais on pardonne et on épouse le prince charmant assagi.

Le Chalet de Suzette, par Georges Legras. Drame de la sensibilité et de la jalousie d'une femme envieuse du bonheur de son amie. Un homme se suicide après avoir éprouvé plus de remords que son action irréfléchie n'en méritait.

Le Cœur se trompe, par Louis Delzons. Les jeunes filles de bonne maison sont facilement la proie de gens... dits de maison. Et de ce nombre sont les professeurs de piano ou ceux qui font danser,

sorte d'homme de génie méconnu très proche des offices. La jeune personne qui épouse est naturellement victime de son coup de tête...A mon avis, elle n'est pas à plaindre. Quiconque suit sa destinée en passant sur le ventre des voisins me semble plus digne de la cravache que du respect des cœurs sensibles. A noter les idées d'un bon curé sur la piété en général et l'influence du son de l'orgue dans les affaires en particulier.

Sur les grands chemins, par Tristan Bernard. Les pires aventures des pauvres humains condamnés à subir toutes les lois de folie déambulatoire qui secoue la planète, laquelle tourne d'ailleurs depuis des siècles sans savoir pourquoi. Il y a ceux qui cherchent à tuer le temps et ceux qui se font tuer par leur chauffeur. On sent que le voyageur n'a plus qu'un but: s'en aller d'une manière impressionnante, et il a tellement peur de manquer l'heure qu'il se refuse à voir l'essentiel d'une ville traversée, repart tout de suite pour ne pas être en retard : partir n'est plus si dangereux quand on n'a rien vu ; on ne meurt ni peu ni beaucoup de partir sans avoir rien à regretter.

Les Vérités menteuses, par Louis La Rose. Des nouvelles où les idées se choquent en un belliqueux et généreux cliquetis de mots. Peu de descriptions inutiles. Enormément de philosophie paradoxale, mais intéressante. A lire *les Lunettes jaunes*, où la fantaisie est vraiment pleine de sages sous-entendus. Livre écrit avec soin.

Le Spatiologue, par Xavier Catena. Petit opuscule gros de déductions curieuses à la manière des spéculations d'Alfred Jarry. Il est parlé de la notion de l'espace, qui déroute ou devrait dérouter toutes nos ordinaires conceptions de la vie sociale, et aussi des mots *cadavres* ne signifiant rien.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Les Poètes du Terroir, du XV^e^ siècle au XX^e^ siècle, tome III, par Ad. van Bever, 1 vol. in-12, 3 fr. 50, Delagrave. — André Beaunier : *Visages d'hier et d'aujourd'hui*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Plon. — *Les Célébrités d'aujourd'hui : Monseigneur Duchesne*, par Claude d'Habloville 1 vol. petit in-18, 1 fr., Sansot — C. Lesigne : *Amédée Prouvost*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Grasset. — Julien Benda : *Dialogue d'Eleuthère*, 1 vol. in-16, « Cahiers de la Quinzaine ».

Voici le troisième tome des **Poètes du Terroir**, consacré au Languedoc et Comté de Foix, à la Lorraine, au Lyonnais, au Nivernais et à la Normandie. Deux de ces provinces, le Languedoc et la Normandie, sont parmi les plus fécondes en poètes, et M. van Bever, dans les notices, d'une parfaite érudition critique, qu'il a écrites sur ces deux pays, nous dit la saveur de ces deux poésies du Nord et du Midi, si différentes, mais d'une valeur exceptionnelle.

Toulouse, qui fut un centre poétique, le demeure encore aujourd'hui :

« Aussi bien, écrit M. van Bever, fut-elle vraiment la capitale de l'esprit languedocien. N'aurait-elle connu que Gondelin, qu'elle demeurerait prépondérante dans l'histoire littéraire des dialectes du midi de la France. Ce n'est point trop dire que Gondelin fut le frère de Malherbe, comme innovateur et aussi son égal pour la correction et la qualité du style. » Mais l'école de Toulouse, de Béziers et de Montpellier nous a encore donné cette moderne phalange de poètes, les Hélène Picard, Henri Bataille, Paul Redonnel, Maurice Magre, Paul Souchon, Léo Larguier, Ernest Gaubert, Louis Payen, Pierre Fons, Touny-Lerys, Maffre de Baugé, etc. Devant tant de noms déjà auréolés de gloire, M. van Bever s'écrie avec finesse : « Ainsi, il appartenait au xx^e^ siècle de relever l'outrage du passé et d'effacer la trace sanglante de Simon de Montfort. Jadis le Nord avait conquis le Midi ; le Midi, à son tour, emprunta la langue du vainqueur et la façonna selon son génie. »

L'histoire poétique de la Normandie est plus abondante encore : il y eut des périodes dans la littérature française où, comme le dit l'auteur, les poètes notoires furent normands. Mais, écrit encore M. van Bever, la suprématie du génie provincial ne s'est pas exercée là selon des lois rigoureusement établies. « En art, ainsi qu'en tout autre domaine, l'esprit d'initiative l'emporte sur de plus nobles vertus. Le Normand... n'est pas un poète du terroir, au sens étroit du mot. » Corneille, Malherbe, Henri de Régnier sont, en effet, davantage que des poètes de terroir. Et si le xix^e^ siècle n'a point produit, en Normandie, la même moisson de poètes que les siècles précédents, c'est que l'expansion littéraire de ce pays s'est exprimée sous d'autres formes, comme le roman avec Flaubert et d'Aurevilly, etc. Mais à côté d'Henri de Régnier, que personne ne songera à qualifier de poète normand, et de Lucie Delarue-Mardrus, dont la renommée a franchi les limites de sa province, on peut citer toute une pléiade de bons poètes qui ont chanté leur terroir natal : les Paul Harel, les deux Fremine, Ch.-Théophile Féret, Louis Beuve (l'auteur de ce magnifique poème en patois normand : *la Lande de Lessay*), Maurice Le Sieutre, etc. Il faut encore signaler particulièrement P.-N. Roinard, l'auteur de *la Mort du Rêve*, qui fut et demeure un de nos plus purs symbolistes ; et le benjamin des poètes normands, Fernand Fleuret, et ses *Fripe-ries*.

§

En cette série de médaillons : **Visages d'hier et d'aujourd'hui**, M. André Beaunier a tenté une sorte de synthèse de la pensée contemporaine, et si son livre n'a pas l'unité d'une cathédrale, c'est que, selon lui, cette pensée contemporaine ressemble plutôt à des décombres ou bien à un tas de matériaux, « les uns qui proviennent de vieilles ruines, les autres tout neufs et qu'on n'a

point encore éprouvés ». Quant à dire, ajoute-t-il, si jamais on pourra « de cette abondance rien bâtir, je crois que personne ne l'oserait ». Mais si, monsieur Beaunier, nous ne manquons pas d'architectes, et les nouveaux philosophes nous construisent une nouvelle cathédrale, dédiée à la religion de l'Intuition.

Laissons s'élever ces flèches dans le paysage : en les regardant, le sage s'écriera que l'homme est décidément incorrigible et s'obstine à vouloir posséder une âme immortelle. M. Bergson leur en apporte une toute fraîche, scientifique. Par quel subtil sophisme socratique M. Bergson arrive-t-il à reconstituer le consolant dualisme de l'âme et du corps, et à rouvrir ainsi les portes de l'au-delà, ce serait difficile de le faire comprendre. Mais les fidèles ont la foi et ils se pressent à ce tourniquet métaphysique, qui ouvre le paradis de l'Intuition. Ces femmes du monde, qui vont écouter la parole du Messie, comprennent seulement qu'il n'y a plus incompatibilité entre la religion et la philosophie, et que, comme le prouve un ouvrage récent, la religion et la science se sont réconciliées dans un spiritualisme nouveau. Rien n'est consolant comme cette constatation, et on en saisira toute la portée.

Mais la pensée contemporaine a d'autres inquiétudes, et il y a heureusement des éléments de désorganisation. C'est cette bienheureuse anarchie que constate avec tristesse M. André Beaunier. On verra, écrit-il, « dans cette galerie de portraits, des poètes qui répudient les nouveautés les plus récentes, et, hier encore, les plus attrayantes ; des mathématiciens qui ne croient plus à l'évidence mathématique ; des philosophes qui annoncent la mort de la métaphysique ». Ce serait, en effet, puéril de demander à la science de nous apporter des certitudes définitives : il faut, pour que la vie conserve son attrait, que l'inquiétude humaine, au lieu de s'apaiser, s'aggrave, ou mieux se maintienne au même degré. Il n'y a eu, il n'y a, il n'y aura jamais d'ailleurs, en ce sens, ni progrès ni décadence. A propos de l'impossibilité pour un cerveau humain de s'assimiler l'ensemble des découvertes de son temps, M. Berthelot écrivait : « Le cerveau humain, ne pouvant plus absorber l'immense majorité des faits acquis par les sciences, ne pourra plus généraliser, c'est-à-dire s'étendre et se développer. On ne pourra donc plus progresser : et je prévois, pour un temps futur, une période où le progrès intellectuel restera stationnaire... » Et M. Beaunier ajoute : « N'est-ce pas ce temps futur qui est arrivé? N'est-ce pas l'époque de l'inévitable décadence qui a commencé ? » M. Berthelot et, après lui, M. Beaunier oublient que les quelques siècles qui constituent une civilisation ne sont qu'une minute dans la vie d'une planète. Et, après tout, si l'homme venait a disparaître, et il disparaîtra un jour, les Pingouins sont là pour nous remplacer, et ils se préparent peut-être à entrer en scène.

Mais je ne puis résister au plaisir de citer quelques phrases naïves du grand chimiste : il pensait que le progrès matériel s'arrêterait en même temps que le progrès intellectuel, et sans doute croyait-il cet arrêt tout proche ; il l'attendait comme les premiers chrétiens attendaient la fin du monde.

« Quand l'homme aura capté les chutes d'eau, utilisé les forces des marées, la chaleur solaire, la chaleur terrestre, et qu'il aura remplacé les produits de la terre et des animaux par des aliments artificiels en tout semblables aux aliments naturels (imagination de chimiste !), on aura, semble-t-il, atteint les termes du progrès matériel. La vie se multipliera, la population décuplera. Mais vers où pourra bien se diriger le progrès ? »

On peut répondre : Quand l'homme aura capté les chutes d'eau, synthétisé la vie en pilules..., etc..., la sensibilité de l'homme sera toujours la même, et sa température, physique et mentale. Le chimiste continue : « Les Idées morales, la conscience, les abnégations et les sacrifices, l'amour du beau et du bien progresseront-ils à proportion des découvertes scientifiques et des commodités de l'existence ?... » Devant cette candeur d'un grand savant, on croise les mains et on s'humilie. Vraiment le cerveau humain est une chose bien fragile. Mais pourquoi ce chimiste-philosophe, qui proclame l'impossibilité des généralisations, généralise-t-il en confondant tout et que viennent faire ici toutes ces abstractions ?

M. Boutroux, dont M. Beaunier analyse le *Rapport* sur l'état présent de la philosophie, nous incite aux mêmes réflexions, humiliantes pour l'esprit humain. Parce que les philosophes se sont spécialisés dans leurs études, M. Boutroux crie une fois encore à la mort de Pan : la philosophie est morte ! Ne nous effrayons pas, cependant, c'est seulement la philosophie de M. Boutroux qui est morte.

On trouvera encore, dans ce volume, les visages de Moréas, de Samain, de Charles-Louis-Philippe, de Jules Renard, etc., qui représentent un des aspects de notre sensibilité d'hier et d'aujourd'hui. La vie continue, avec les mêmes angoisses qu'ont chantées ou décrites ces poètes et ces romanciers. Mais chacun d'eux eut, sans doute, cette orgueilleuse sensation que sa douleur fut la plus belle. La vie que l'on vit, comme la femme que l'on aime, est toujours la plus belle.

Avec toute la compétence désirable, M. Claude d'Habloville nous dit l'œuvre sévère de **Monseigneur Duchesne**, directeur de l'École de Rome. Œuvre sévère d'un prélat plein d'esprit. M. Duchesne sait allier à la science la plus sûre l'orthodoxie la plus certaine, et quoiqu'il ait écrit *l'Histoire ancienne de l'Eglise*, il a, paraît-il, gardé « la foi du charbonnier ». Peut-être sourit-il lorsqu'il lit de pareilles affirmations. Cependant M. Duchesne a inauguré, au point de vue

de la critique religieuse, une bien inquiétante méthode : il veut débarrasser la religion de ses fausses légendes, et ose s'attaquer aux mythes les plus vénérés. Une légende, un mythe ne sont jamais faux, et tout est vrai dès qu'on y croit. Un fait imaginé a la réalité d'un fait réel : les Evangiles en sont une merveilleuse preuve. Léda a vraiment été visitée et aimée par le divin cygne, les Mages ont apporté de l'encens, de l'or et de la myrrhe à l'enfant-Dieu et Marie-Madeleine a miraculeusement débarqué à Marseille avec Lazarre le ressuscité. On comprend que le pape Pie X ait anathématisé le modernisme : la science est l'antipode de la religion : l'une est basée sur le doute et l'hypothèse, l'autre sur la foi. Mais un éminent et savant prélat comme M. Duchesne est plus désastreux pour l'Eglise qu'une armée d'inoffensifs athées. Dès qu'un mythe est détruit, les autres tombent, et une religion, en somme, n'est qu'une agglomération de mythes.

§

M. C. Lecigne a consacré à **Amédée Prouvost** ce livre ému où il dit son affection et son admiration pour ce jeune poète, mort à l'heure où un rayon de gloire venait le visiter. Amédée Prouvost, qui a chanté en vers réguliers les joies permises de la vie, n'est pas un grand poète, mais son émotion est sincère et il a noté avec art ses visions, ses désirs et ses joies. D'abord teintée d'un certain paganisme livresque, sa poésie s'était simplifiée en se christianisant, et c'est à cette source d'inspiration qu'Amédée Prouvost a puisé ses meilleurs vers, qui font parfois songer à Charles Guérin.

§

Dialogue d'Eleuthère, par Julien Benda. Ce petit livre, d'une grande finesse intellectuelle et d'une parfaite justesse de ton et de style, m'a charmé. M. Benda dissocie avec élégance les idées d'amour, de plaisir, de devoir ; il s'analyse lui-même devant ses sentiments et ses sensations, et, quoique acteur, veut être encore le spectateur à la fois passionné et désintéressé de sa vie. On devine, sous ces phrases précises qui le vêtent, un esprit cultivé qui sait le sens des mots et pour lequel les idées sont non des entités, mais des choses vivantes et changeantes comme les femmes. J'ai aimé aussi le ton d'ironie avec lequel l'auteur marque parfois, l'invraisemblance de certains développements de conversation dans les romans : « Il est tout à fait invraisemblable, note-t-il, que des gens notoires aient laissé sans l'interrompre un inconnu prononcer une phrase si longue. » Et c'est, sans avoir l'air d'y toucher, la critique de presque tous les romans et des longues tirades du théâtre. Dans la vie, on est toujours interrompu.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Les Origines diplomatiques de la Guerre de 1870-1871, recueil de Documents publié par le ministère des Affaires étrangères, tome III, Gustave Ficker, s. p. — Camille Cocuaud : *1870-71. Origines et Responsabilités*, tomes II et III, Société des publications littéraires illustrées ; 1 fr. le volume. — Général Comte C. de Monts : *La Captivité de Napoléon III en Allemagne*, souvenirs traduits de l'allemand par Paul Bruck, Gilbert et Paul Lévy. Préface de Jules Claretie ; Pierre Laffitte, 5 fr., ill.

Les Origines diplomatiques de la Guerre de 1870-1871. — Le tome troisième de cette volumineuse publication ne nous fait pas encore sortir de l'affaire des Duchés danois (1). C'est tout juste s'il la mène à son terme. Les pièces données ici vont du 10 mai 1864 au 31 juillet de la même année. Cette période comprend comme faits principaux : la continuation des séances de la Conférence de Londres, laquelle, pour le fond du débat, resta à peu près platonique, et se borna à la conclusion d'un armistice (12 mai-26 juin) et à l'examen de diverses combinaisons infructueuses ; — des entrevues entre le roi de Prusse et les empereurs d'Autriche et de Russie, entrevues dont il semble ressortir que la Russie fut acquise aux desseins de la Confédération germanique sur le Danemark ; — la reprise des hostilités le 26 juin ; — la démission du cabinet danois (intransigeant sur le principe du traité de 1852), remplacé par un nouveau cabinet qui négocia une suspension d'armes et engagea les pourparlers en vue de la paix, sans toutefois pouvoir obtenir des conditions moins dures ; — l'acceptation de ces conditions le 30 juillet, et l'abandon à la Confédération germanique de tout le Slesvig-Holstein.

On sait, et nous avons déjà constaté cela en examinant les deux précédents volumes, que le gouvernement de Napoléon III avait d'abord donné à Christian IX des conseils pacifiques. Cette attitude abstentionniste, où la politique française se confirmait en se contentant des explications plutôt subtiles de la Prusse et de l'Autriche quant à leur intervention dans les Duchés, se continua, non sans diverses fluctuations. Il suffira d'indiquer les principales pour résumer, à très grands traits, l'histoire de la politique française dans la question des Duchés (notre précédent compte rendu indiquait surtout le point de vue bismarckien).

La subtilité des prétextes donnés par l'Autriche et la Prusse étant apparue, et, d'autre part, la Conférence de Londres ayant été décidée, le Cabinet de Napoléon III prit position en proposant, pour base de la discussion, le fameux principe des nationalités. Bismarck ne demandait pas mieux, car il calculait qu'en l'espèce l'application du principe, dans les Duchés où il y avait beaucoup d'Allemands, eût

(1) *Mercure de France* du 1er décembre 1910.

servi les intérêts de l'Allemagne et de la Prusse. Mais les autres puissances, l'Angleterre, la Russie et l'Autriche, sans compter le Danemark, que cette application eût gravement lésé, refusèrent. Eussent-elles accepté, que le principe des nationalités était beaucoup trop simple pour résoudre une question complexe comme celle des Duchés danois. Il y avait : « 1° les Danois qui voulaient garder le Slesvig uni au Danemark ; 2° les Allemands des Duchés, soutenus par les petits états d'Allemagne, qui voulaient donner tous les duchés au duc d'Augustenbourg ; 3° l'Autriche et la Prusse, qui laissaient à Christian tous les duchés, mais à condition de les maintenir tous deux séparés du Danemark. (Seignobos et Métin, *Histoire contemporaine*. Le dernier point doit être rectifié : l'Autriche et la Prusse ne s'en tinrent pas longtemps à cette application de la législation fédérale). En présence de cette situation complexe, le principe des nationalités trouvait ceci : « Les Danois désirent être rattachés définitivement au Danemark, comme les Allemands à la Confédération germanique. » C'était un peu simple.

Là-dessus, le bruit plus ou moins fondé de l'incorporation du Danemark tout entier dans la Confédération germanique s'étant répandu, le gouvernement de Napoléon III protesta énergiquement et se rapprocha de l'Angleterre, opposée, on le sait, à la politique austro-prussienne. On a fait remarquer qu'en ceci l'Empereur se contredisait, le principe des nationalités étant une protestation contre les traités de 1815, et les prétentions de la Confédération germanique étant repoussées, ici, au nom de ces derniers traités. Quoi qu'il en soit, cette alerte se dissipa ; puis la guerre des Duchés prit fin et la soumission du Danemark se consomma, sans que le gouvernement de Napoléon III intervînt autrement.

Sans doute, Napoléon III en fut pour sa neutralité ; sans aucun profit, ni du côté de l'Angleterre, qu'elle dépita (pour des raisons, d'ailleurs, parfaitement égoïstes), ni du côté de la Russie et de l'Autriche, qui tinrent la France à l'écart de leurs combinaisons, ni surtout enfin du côté de la Prusse, nullement reconnaissante à Napoléon III de son immobilité. Cependant, nous l'avons constaté en un précédent compte-rendu, cette affaire des Duchés danois ne valait peut-être pas, en elle-même, la peine que la France se dérangeât. Elle fut surtout importante par ses conséquences : et le fait de n'être pas intervenu n'excluait nullement la possibilité de prendre parti plus tard, quand se produiraient ces conséquences. Tout bien considéré, on peut admettre que le gouvernement de Napoléon III avait le droit de ne pas intervenir. Inertie, a-t-on dit. Prudence, pourrait-on aussi objecter. La situation de l'Europe, par l'alliance de la Prusse et de l'Autriche, l'assentiment de la Russie et l'égoïsme de l'Angleterre, n'étaient nullement encourageantes pour les interven-

tionnistes. La conduite du gouvernement impérial durant cette crise décèle, à l'examen, des fluctuations, des contradictions, même une certaine dose de chimérisme, si l'on veut, mais pas une faute grave. Le vrai jeu, d'ailleurs, n'allait commencer pour lui qu'au moment du partage des dépouilles entre la Prusse et l'Autriche. La convention de Gastein allait donner le signal d'un déplacement d'équilibre en Allemagne. C'est ici qu'il s'agissait pour Napoléon III de prendre parti en prévision de l'avenir ; — et c'est sous ce rapport que l'étude des prochains volumes promet d'être instructive, plus instructive que celle des trois premiers.

Les éditeurs ont été déjà, de maints côtés, sollicités de donner des tables plus détaillées. Ce desideratum est pleinement le nôtre aussi. L'étude de cette publication est, en l'état actuel, plus laborieuse qu'il n'est nécessaire. On pourrait épargner les peines de ceux dont le métier est de signaler au public l'essentiel de ces tomes.

§

Autant que nous sachions, la publication dont nous venons de parler a jusqu'ici été surtout utilisée par des historiens désireux d'y recueillir des armes contre le second Empire. Peut-être, jusqu'à présent du moins, pourrait-on l'explorer aussi dans un but opposé, et c'est une entreprise que nous signalons à un défenseur de l'histoire du second Empire, M. Camille Cocuaud, qui, lui, semble s'être donné pour tâche de dépouiller, pour en documenter son plaidoyer, les archives parlementaires de l'Empire libéral. Très favorable à l'Empereur, ce plaidoyer est naturellement très dur pour les parlementaires de la fin de l'Empire, les Thiers, les Jules Favre, Garnier-Pagès, Jules Simon, Glais-Bizoin, Ernest-Picard, et même Emile Ollivier. A ces ancêtres du parlementarisme contemporain, notre avocat (avocat du diable? est-ce M. Camille Cocuaud ? ou, au contraire, dans le camp opposé, M. Driault ? Je ne me charge pas de prononcer ; je ne fais que signaler des documents au lecteur), notre avocat rejette tout net, comme leur œuvre, tout **1870-71. Origines et Responsabilités**. Il a recherché la part des parlementaires dans l'échec des tentatives de réorganisation militaire après Sadowa. A vrai dire, procès-verbaux du Corps législatif en mains, il leur impute toute la faute de cet échec.

Il est certain qu'une coalition orléano-républicaine fit toute l'opposition faisable, apporta tous les amendements restrictifs possibles à la loi militaire de 1868, loi où ne subsistaient plus grand'chose des projets dont Napoléon III avait confié au maréchal Niel l'exécution. Il est certain qu'on put entendre Ernest Picard dire en substance, à la tribune française : « L'Autriche a été vaincue à Sadowa, elle avait cependant une bonne armée, donc les armées sont inutiles, donc pas

d'armée, pas de réorganisation » ; et Jules Simon : « S'il n'y a pas d'armée sans esprit militaire, je demande que nous ayons une armée qui n'en soit pas une ! » ; et Emile Ollivier : « Où est la nécessité ? où est le péril ? Qui nous menace ? Qui nous inquiète ? Personne ! » Il est certain que le mauvais vouloir parlementaire fut pour quelque chose dans l'abandon des plans du maréchal Niel par le maréchal Lebœuf. Il est enfin certain que Thiers, lorsqu'il disait en juillet 1870 : « Nous ne sommes pas prêts », aurait pu mieux se souvenir de sa propre opposition de décembre 1867.

Le fond de l'aversion des opposants du Corps législatif pour les mesures militaires proposées par l'Empire, c'était qu'ils s'imaginaient, en les votant, travailler pour celui-ci. Toute nouvelle augmentation des effectifs était, à leurs yeux, un accroissement des forces d'un régime exécré. Il est difficile de trouver une autre explication pratique à leur périlleux anti-militarisme, quelques prétentions philosophiques et sociales qu'il eût.

L'explication ne serait pas pour leur faire honneur. Mais les défaillances militaires de l'Année terrible ont aussi bien d'autres causes.

Le Colonel des Cent-Gardes, le baron Verly, dans ses « souvenirs », avait donné quelques détails sur la captivité de Napoléon III au château de Wilhelmshœhe après la catastrophe de Sedan. L'intérêt de ces détails faisait regretter leur rareté. Notre appétit mis en éveil a de quoi se satisfaire complètement aujourd'hui, grâce aux « Souvenirs », traduits de l'allemand par MM. Bruck-Gilbert et Paul Lévy, où le général comte C. de Monts, gouverneur de Cassel et « geôlier » de l'empereur à Wilhelmshœhe (un geôlier qui n'avait rien d'un Hudson-Lowe), raconte, jour par jour, **la Captivité de Napoléon III en Allemagne.**

Nous sommes renseignés sur la vie menée par le souverain déchu, de septembre 1870 à mars 1871, dans cette princière résidence, accordée à son malheureux « bon frère » par le roi de Prusse, qui ne pouvait moins faire. L'on nous fait connaître aussi tous les personnages de l'entourage, etc. Fort peu traités en prisonniers, les Français de Wilhelmshœhe menèrent, pendant l'automne et l'hiver de 1870-71, une bonne vie de château, aux réceptions près. L'Empereur écrivait et fumait. Il proscrivit le champagne. Quelques traits çà et là montrent une singulière inconscience. A table, une table « royalement servie », l'on bouffonnait sur les rats « superbement » préparés dont les Parisiens assiégés avaient à se régaler. Parlant des difficultés où se trouvait le roi Amédée en Espagne, le vaincu de Sedan disait : « Je ne voudrais pas être à sa place ! » Préférait-il donc la sienne ?

Peut-être, car le général de Monts nous apporte un nouveau témoi-

gnage sur l'illusion où était Napoléon de pouvoir remonter sur le trône. Espérance persistante. Sait-on que ce doux entêté alla jusqu'à recevoir des intermédiaires comme le juif Hellwitz, dont la mission (?) avait quelque rapport à l'Armée de Metz, laquelle pouvait être l'instrument d'une restauration ; et qu'il envoya Clément Duvernois (qui s'égara en route) porter à Versailles des propositions fermes? Oui, longtemps il paraît avoir eu cette impression, que la Prusse traiterait, non pas avec le Gouvernement du 4 septembre, mais avec lui, Napoléon, toujours empereur, quoique vaincu et prisonnier. Sa pensée ne complétait pas : quoique déchu (par vote du Corps législatif). Et, en droit, il avait peut-être raison. Mais, en fait, c'était pure inconscience. En somme, dans le bien-être du royal château, en cet automne et cet hiver où il vécut séparé du monde, le vaincu rêva doucement de jours meilleurs. C'est toujours ce mystique regard gris et nuageux...

L'affaire Régnier le « préoccupa vivement », et nous apprenons, par la même occasion, la manière de voir de Chislehurst sur cette affaire (on sait que les sentiments de l'impératrice étaient ici plus ou moins bien connus), puisque c'est de Chislehurst que le récit de l'affaire fut envoyé à l'Empereur. Régnier, d'après cette opinion, paraît avoir été une créature du prince Frédéric-Charles, qui se serait servi de lui pour faire éloigner de Metz le brave Bourbaki, fort capable de forcer la main à Bazaine. Napoléon III fit tout son possible pour faire rendre à Bourbaki le poste qu'il occupait à Metz. Toujours l'armée de Metz.

Les « Souvenirs » donnent quelques détails sur les maréchaux captifs à Cassel. En voici un curieux sur Bazaine (dont le général de Monts parle avec modération) : « Quelques jours après l'arrivée de Bazaine à Cassel, sa femme l'y rejoignit avec ses deux enfants, auxquels un troisième devait bientôt venir s'ajouter. Afin que ce nouveau rejeton ne fût pas privé, même dans la captivité, de l'avantage de naître sur le sol français, le maréchal fit venir de France à Cassel plusieurs sacs de terre. Cette terre fut répandue sous le lit de Mme Bazaine, lorsque l'heure de la délivrance approcha ; le berceau de l'enfant fut placé également sur cette terre importée. »

Nous achèverons dans quinze jours cette revue de quelques récents ouvrages sur le Second Empire.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Dr Jacques Bertillon : *La Dépopulation de la France, ses conséquences, ses causes, mesures à prendre pour la combattre*. Alcan, 6 fr. — J. Novicow : *Le Français, langue internationale de l'Europe*, B. Grasset, 2 fr. — MM. Bourgin, Croizet, Crouzet, Lacobe, Plastaig, Lanson, Maquet, Prettre, Rudler, Weil : *L'Enseignement du*

français, Alcan, 6 fr.— Abel Faure : *L'Individualisme et la Réforme de l'Enseignement*, P. V. Stock, 1 fr. — Maurice Legendre : *Le Problème de l'Education*, Bloud, 3 fr. 50. — Emile Waxweiler : *L'Université de demain*, Revue de Belgique. — Memento.

Il semble vraiment excessif que tant de gens pâlissent, blémissent et transissent au seul nom de M. Jacques Bertillon et au rappel de cette glaçante question, **la Dépopulation de la France**, qu'il ne se lasse pas de traiter. Il suffirait de si peu — deux ou trois coups de plume — pour dégonfler cet horrifique phantosme ! Le premier coup de plume serait un tout petit article de loi militaire : « Le soldat père de trois enfants vivants passera *ipso facto* dans la réserve de l'armée territoriale, n'y sera d'ailleurs maintenu que si, de trois ans en trois ans, il donne un nouveau défenseur à la patrie, tout au moins une petite cantinière, et sera dispensé de tout service, même dans ladite réserve, dès qu'il aura six enfants vivants. » Et d'un ! Ceci n'est d'ailleurs que la transposition du fameux mot du Kaiser : Je ne veux pas de pères de famille dans mes armées de première ligne. Le second coup de plume nous vaudrait une autre disposition abrogeant tout le fatras des retraites ouvrières et paysannes : « Le sexagénaire, sans distinction de sexe, aura droit à une rente viagère de 50 fr. par enfant élevé jusqu'à l'âge de quatorze ans. » Cela ferait 600 fr. pour le vieux couple qui aurait eu sa demi-douzaine de mioches, et cela sans versements, sans comptabilité, sans capitalisation. Le troisième, s'il le fallait, serait : « A partir du quatrième enfant, la mère recevra une subvention de 500 fr. payable en quatre années. » Il n'en faudrait pas davantage pour faire ascensionner la courbe de natalité ; et le premier article, le plus efficace, ne coûterait rien ! Les deux autres, par contre, iraient bien dans le demi-milliard. Mais c'est ce qu'il faudra payer, sous formes plus ou moins larvées, pour les retraites ouvrières et paysannes. Alors autant faire servir le « croc à phynances » à rétablir notre population normale. Car, il ne faut pas se le dissimuler, nous n'avons pas ici de temps à perdre ; en ce moment nous faisons illusion parce que, sur 40 millions d'habitants, chiffre rond, nous comptons 30 millions d'adultes, mais dans une génération ou deux, tous ces adultes auront disparu, et la France sera moins peuplée que la Belgique. Tant mieux, vont répondre les gens à principes, ils seront moins à se partager le gâteau ! Eh ! bonnes gens, moins on sera, moins le gâteau sera gros, surtout si vous êtes tous plumitifs, bureaucrates et assimilés. Mais sans chercher à convertir ici les dévots de saint Malthus, revenons à Bertillon. Son livre est très clair, très modéré, et les remèdes qu'il propose, moins radicaux que ceux qu'on vient de lire, ont bien leur valeur. Il est intéressant, par exemple, de voir, statistiques en mains, qu'il suffirait de surcharger de 20 % les impôts directs des familles ayant moins

de trois enfants pour dégrever complètement les familles de plus de trois enfants. Et les gens d'esprit ne manqueront pas de dire que c'est faire entretenir par les célibataires « les produits de la lubricité » des pères de famille, mais est-ce que les célibataires, en ce moment, ne profitent pas de leurs moindres impôts pour entretenir leur propre lubricité sans produits ? Par contre, je ne sais si l'adoption de la liberté testamentaire aurait des résultats bien favorables à la natalité, ou si ces résultats ne seraient pas compensés par une effroyable épidémie d'intrigues et de captations d'héritages ; en cette matière j'aurais plutôt compris que l'auteur réédităt son projet de dévolution successorale par tiers, l'Etat se substituant aux absents et recueillant alors 33 o/o si le défunt laisse deux enfants et 66 o/o s'il n'en laisse qu'un, d'autant que j'avais suggéré un moyen de rendre acceptable cette rigueur en ne donnant à l'Etat que la nue propriété de cette part successorale; le fils unique aurait recueilli un tiers de la fortune de son père en pleine propriété et deux tiers en rente viagère. On pourrait également reprocher à M. Bertillon d'avoir été un peu affirmatif sur le compte des lois caducaires. Je crois, comme lui, qu'il ne faut pas trop s'attacher au texte si souvent cité de Tacite, mais moins encore faut-il tirer argument de l'accroissement du chiffre des citoyens à une époque où le *jus civitatis* dépendait de bien d'autres choses que de la naissance. Son observation sur la prétendue dépopulation des Etats-Unis est bien plus juste : nous ne pouvons plus, nous autres Français, nous consoler avec l'exemple des Américains; le fléchissement des naissances qu'on avait cru observer à New-York et ailleurs vient tout simplement de ce que les registres de l'état civil sont, là-bas, fort mal tenus. En fait, il n'y a que les Maoris et les Canaques, sur le globe, qui soient en baisse réelle de natalité; la constatation n'a pas de quoi nous enorgueillir.

§

Il est bon, toutefois, après ceci, de lire un livre réconfortant comme celui de M. Novicow : **Le Français, langue internationale de l'Europe**. *Di faveant omen !* Que nous ne tenions plus grand place dans l'Europe des généraux et des diplomates, c'est peut-être le juste et mystique châtiment de l'effroyable férocité, de l'insondable sottise et de l'abjecte pleutrerie dont nos grands-pères ont donné l'exemple sous la Terreur, mais nos grands écrivains, eux, n'ont jamais répandu que de la lumière, et plus de lumière que ceux de n'importe quel autre peuple ! Il est donc juste également que leur grâce protège la pauvre vieille Mère patrie. M. Novicow ne nie pas que le groupe des « francophobes » ne soit aujourd'hui inférieur aux autres groupes, et il ne nie pas davantage que l'idiome de Voltaire ait cessé d'être une langue maternelle pour tant de Russes ou d'Alle-

mands qui, au XVIII^e siècle, ne parlaient que français chez eux. Mais il remarque que notre langue continue à être celle que n'importe quel étranger apprend de préférence à toute autre ; que c'est Paris, qui est toujours le centre de rayonnement de la civilisation européenne, Paris, et pas Londres, ni Berlin, ni Vienne ; et que le progrès de l'Amérique latine développera énormément de plus en plus la clientèle de nos auteurs. Encore une fois, puisse cet aimable Anacharsis avoir raison ! Quant à sa grande colère contre l'*esperanto*, je crois qu'elle est excessive ; l'engouement de nos compatriotes pour cette langue artificielle prouve d'abord un désintéressement dont l'étranger ne peut que leur savoir gré, et puis l'*esperanto*, au fond, n'est qu'un *sabir* latin, en dépit de quelques racines slaves ou germaniques, et tout ce qui se fait pour le latin travaille en faveur du français. Le défaut de notre langue, dans la lutte pour la prééminence, c'est sa difficulté, ou mieux ce sont les exigences de ceux qui la parlent ; un Anglais, en bavardant à la bonne franquette, n'a guère à craindre de faire des fautes d'anglais ; un Français, s'il ne se surveille pas, commettra trois pataquès par phrase, et tous les autres Français ricaneront comme des singes. Voilà ce qu'il faudrait corriger : Qu'il n'y ait plus de fautes de français dans le langage usuel ! Qu'on puisse dire : *Je m'en rappelle*, et *vous disez*, et *des z'haricots*, et autres hérésies grammaticales dont l'anathème fait l'orgueil des primaires. Et plus de règles de participes, et plus de subjonctifs, et plus d'exceptions ; on dit déjà des *idéals* et des *ciels*, on dira des *chevals* et des *émails*. Et cela ne nous empêchera, nous autres, de conserver la vieille orthodoxie de Noël et Chapsal, mais dans la rue on pourra parler à sa guise ; toute licence, sauf contre la clarté et l'harmonie !

§

Voilà une profession de foi qui va, je pense, scandaliser les auteurs des huit conférences que l'éditeur Alcan a réunies sous le titre **l'Enseignement du français**. C'est que ces huit conférenciers sont d'un sérieux ! Or, ironie des choses, il paraît que c'est depuis que le français est enseigné à part qu'il n'est plus su. M. Alfred Croizet le reconnaît, au fond ; autrefois, après cinq ou six ans de versions et de thèmes, on savait le français. Mais il fallait changer tout cela, et le docte doyen sous le patronage de qui jabotèrent les huit conférenciers nous dit ce qu'on a changé : 1° on ne s'est plus borné aux auteurs du XVII^e siècle ; 2° au lieu d'admirer la beauté, on a cherché le pourquoi et le comment de cette beauté ; 3° on a reconnu la nécessité de l'esprit scientifique ; 4° et de la connaissance des autres nations. Vraiment, il n'y avait pas là de quoi abandonner la version latine ! D'autant qu'il faut voir ce par quoi on l'a remplacée : En sixième on se livre à « l'étude raisonnée et réfléchie des notions

grammaticales ». En cinquième, « on se limite à l'étude de la phrase dans sa complexité architecturale ». En quatrième, « l'intérêt des études grammaticales pourrait être renouvelé par la méthode expliquée ». En troisième, « une forte éducation grammaticale est nécessaire, car, quand il faut expliquer une pièce de Corneille, un besoin nouveau se fait sentir, celui de la grammaire comparée ». Et c'est pour des piétreries pareilles qu'on a bouleversé tout l'ancien système.

§

Ah! comme M. Abel Faure a raison, dans son petit livre, **l'Individualisme et la Réforme de l'enseignement**, de se moquer de tout ce fatras et de prôner contre les cuistres de tout acabit les vrais principes de la réforme à faire : sabrer les programmes, supprimer les trois quarts des matières enseignées, apprendre à apprendre tout simplement, et commencer ici par les professeurs, séparer l'enseignement secondaire de l'enseignement supérieur, laisser à celui-ci ses érudits et former pour les lycées et par les lycées des enseigneurs et des éducateurs, revenir au système du professeur central, hélas tout cela est trop sage et trop simple pour être jamais mis à exécution. Pas plus qu'on n'appliquera les judicieuses propositions de M. Maurice Legendre dans son livre de fine psychologie : **Le Problème de l'éducation**! Lui aussi proteste contre l'abus des faits, des détails, des matériaux qu'on empile dans les cervelles des pauvres jeunes gens; les idées qu'il développe se rapprochent assez de celles que j'indiquais ici même, le mois dernier, à propos de *l'Esprit de la Nouvelle Sorbonne* : « Il faudrait que l'enseignement secondaire fût complété par deux ou trois années d'enseignement supérieur qui se composerait d'histoire et de philosophie. » Les jeunes gens qui auraient profité de ce complément seraient dignes d'entrer dans ces séminaires de l'avenir que nous décrit **l'Université de demain**, de M. Emile Waxweiler; ce seront des établissements libres où l'on sélectionnera les esprits au point de vue de l'intelligence et du sens critique, tout en leur donnant un fonds commun de connaissances d'ordre scientifique; on n'y sera pas admis avant 19 ans, et on y restera de 5 à 7 ans; les cours y seront remplacés par des discussions sur des résumés écrits préalablement distribués, sous la direction d'assistants eux-mêmes dirigés par les professeurs. L'auteur se flatte ainsi de « trier les esprits précis, et d'écarter les superficiels, les impulsifs, les impressiounistes qui sont la plaie de notre société moderne ». Parfait! mais espérons, tout de même, que quelques-uns passeront par mailles; la société moderne deviendrait tout à fait nauséeuse, si elle ne comprenait que des esprits précis!

Memento. — Louis Lenormand : *Fausse route. La question du travail*. Rivière, 0.75. J'aime ces livres d'inconnus où l'on trouve au moins des

idées sincères et parfois judicieuses. L'auteur a parfaitement raison de voir dans la dépopulation le gros point noir, dans la réglementation la grande cause du mécontentement, dans la hausse des salaires la grande illusion sociale et dans le politicianisme le grand chancre contemporain. Maintenant sa demande d'un minimum de salaires et d'une colossale assurance d'Etat n'ira-t-elle pas réveiller réglementation, politicianisme et tout le reste ? — Emile Usquin : *La Dépopulation des campagnes*, Alcan, 2 fr. Ce livre traite encore de questions morales, syndicats, mutualités agricoles. — Professeur Grasset : *Le Milieu médical et la question médico-sociale*, B. Grasset, 2 fr. C'est la lutte des «praticiens» contre les «agrégés». Les profanes n'y comprennent pas grand'chose. Remplacer dans les concours d'agrégation les épreuves de pure mémoire par des justifications de travaux personnels, et, si possible, de découvertes, oui, certes; mais, sous le nom de privat docentisme, introduire la brigue et la flagornerie des jeunes envers le vieux titulaire leur tenant sa chaire haute, cela non ! D'ailleurs, au fond de tout ce grabuge, il y a une question de gros sous : les « praticiens » enragent de ne pas gagner 100.000 fr. par an comme la plupart des médecins des hôpitaux. Cela nous laisse froids, nous les patients et les contribuants. Je ne nie pas qu'il y ait un «prolétariat» médical, mais je sais aussi que le médecin parisien déclare qu'il meurt de faim quand il ne gagne pas ses cinquante louis par mois ; qu'il se mette un peu dans la « littérature », le bon sire ! — Anonyme : *Essai sur la décentralisation considérée au point de vue démographique*, sans éditeurs, sans prix, Imp. Pedrinis, Lyon. L'auteur veut que toute construction nouvelle soit interdite dans toute ville de plus de 50.000 habitants, ainsi que dans la banlieue de toute ville supérieure. Cette idée cesserait d'être biscornue s'il s'agissait d'interdire les constructions de plus d'un étage : du coup les villes s'étendraient indéfiniment, ce qui désolerait l'anonyme, mais la hausse des terrains et des loyers s'arrêterait, ce qui réjouirait le reste des citoyens. — L. Tanon : *L'Evolution du droit et la conscience sociale*, Alcan, 2 fr. 50. Réédition d'un ouvrage un peu vieilli. Des notes, çà et là, rajeunissent le texte ; l'une d'elles, page 63, qualifie forte, savante et profonde une étude de M. Lévy-Brühl, que l'auteur assure pourtant, dans la même phrase, avoir été parfaitement réfutée : mais alors comment peut-elle être forte, savante et profonde ? N'importe ; inclinons-nous avec respect, l'auteur est président à la Cour de cassation. — Georges Lachapelle : *La Représentation proportionnelle en France et en Belgique*, Alcan, 3 fr. 50. Une brève et substantielle préface de M. Henri Poincaré, le grand mathématicien, indique le système idéal, « celui du nombre unique sans panachage avec faculté de reporter les restes d'un département à l'autre dans toute la France ». Il ajoute d'ailleurs avec sagesse qu'à cette heure « le meilleur système, ce n'est pas le plus juste, c'est celui qui a le plus de chances d'être voté ».

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

L'Art monumental au Salon. — Je ne croirai pas causer au lecteur une trop grande surprise en répétant que, cette année encore, nous sommes encombrés, au Salon d'architecture de la

Société des Artistes Français, par d'horrifiques stations du métro; un projet de « tunnel sous la Manche » ; la décoration d'un « terre-plein de place publique », — avec les macaronis qu'on rencontre d'habitude ; un Yacht-Club en Méditerranée, etc... Je ne parle pas de bâtisses à vingt-huit étages, dont les projets consternants ont été fort heureusement relégués dans une salle obscure ; mais j'ai remarqué encore un déplorable monument à Jeanne d'Arc, destiné à la ville de Rouen, — qui pourrait certes mieux employer ses deniers. — L'invasion de Jeannes d'Arc, — toutes plus niaises les unes que les autres — est du reste particulièrement à regretter dans les derniers Salons ; on en voit presque autant, et ce n'est pas peu dire, que dans les pieuses boutiques du quartier Saint-Sulpice.

Il est juste cependant de passer en revue l'apport annuel des exposants qui a trait à l'art monumental historique ; mais il est intéressant de constater que cette fois les architectes ont peu étudié les monuments antiques ; l'engouement d'autrefois semble bien passé de mode et je ne vois guère à signaler que l'envoi de M. A. Gabriel sur les *maisons hellénistiques de Délos, fouilles de l'Ecole française d'Athènes*, — au reste, d'un intérêt plutôt archéologique, — et le grand travail de M. Henri Prost sur *Sainte-Sophie de Constantinople et ses abords au VI^e siècle* — constructions de basse époque dont il donne des plans, coupes, vues perspectives, — avec un essai général de reconstitution, et le détail des annexes : cirque, palais, thermes, etc... Le travail de M. H. Prost est intéressant, si ce n'est pas une œuvre de premier ordre ; mais j'imagine que le jury, au moment de se décider pour la grande médaille du Salon, a dû se trouver perplexe, les travaux sur l'art antique, appelés à en profiter de coutume, y faisant à peu près défaut.

Comme toujours c'est l'art du Moyen-Age, surtout en France, qui a intéressé principalement les architectes, — et il y a bien à les en féliciter, tout en déplorant qu'ils n'aient pas l'idée de s'en inspirer de coutume pour leurs constructions nouvelles. — Voici, un peu pêle-mêle, l'église de l'ancienne *abbaye de Vignogoul* (Hérault, XIII^e siècle) consciencieusement étudiée par M. P. Claparède ; *l'église de Mailly-le Château* (Yonne), plan, élévation et coupe, par M. Claude Corret ; un relevé de *l'église Saint-Père à Chartres*, ancienne abbatiale dont le pittoresque est surtout du côté de l'abside, et qui a été relevée par M. E. Brunet ; — de Chartres encore, un état actuel et projet de restauration de la vieille *église Saint-André* — dont le ciel nous préserve ! — et dont l'auteur est M. R. Brandon. Viennent ensuite des études sur *l'église Saint-Philibert de Dijon*, par M. H. Sirdey, mais qui n'a que l'intérêt de sa flèche et le détail d'une jolie porte ; des études sur *l'abbaye de Pontigny* (Yonne) avec un plan comparatif de la fin du XVIII^e siècle, par M. H.

Danis ; la très intéressante *église de Clermont* (Oise), sur laquelle, d'ailleurs, M. G. Lenglart apporte une série de planches remarquables (XIVe et XVIe) ; la jolie *église de Marissel*, près Beauvais, plan, élévation et coupe, par M. Alb. Dary ; une étude architecturale des *églises du Poitou et de la Vendée : Fontenay-le-Comte*, *la Chaise-Giraud*, *Benet*, *Sainte-Soline*, *Saint-Génard*, etc... par M. H. Deverin, dont nous retrouvons avec plaisir la conscience habituelle ; les *églises bretonnes* de M. Chaussepied (*Sainte-Barbe de Pont-de-Buis*, *Finistère*) ; de M. L. Gautier (*Chapelle de Rocamadour-Camaret*, *Finistère*), et de M. Pierre Gagey (*Chapelle de Saint-Jacques, à Saint-Alban*, (*Côtes-du-Nord*), petit édifice de granit, précédé d'un porche très délabré ; enfin le portail de *Saint-Antoine de Compiègne*, planche de toute beauté, de MM. A. Cerceau et R. Doublot.

Il faut ajouter à cette série l'envoi de M. Laquerrière sur *l'aître de Saint-Maclou à Rouen*, — plein de détails curieux et donnant jusqu'aux crânes et tibias accumulés dans les galeries ; quelques travaux sur des châteaux : *château d'O*, près d'Alençon, par M. R. Barreau ; un relevé et projet de restauration du *château de Vicq* (*Haute-Vienne*), par M. L. Breuilh ; le *château de Pau*, berceau d'Henri IV, par MM. A. Appeceix et R. Pellequer. — Dans les études de détail, on remarquera les dessins sur la *collégiale de Saint-Quentin* de MM. Lebègue ; deux cariatides de la galerie du chevet et le chapiteau des Vendanges, à la *cathédrale de Reims*, par M. A. Bouxin ; les détails des *stalles d'Amiens*, de M. Ch. Roger; le *retable de Goussainville* (Seine-et-Oise), de M. Julien Froux ; des vitraux de la *cathédrale d'Auch* (XVIe siècle), par M. J. Lacoste ; enfin des peintures murales, malheureusement très abîmées et du reste de qualité médiocre, relevées par M. Ch. Chauvet à la *Cathédrale de Saint-Dié* et au *château de Châtillon* (*Vallée d'Aoste*). — Pour l'époque moderne, j'ai surtout plaisir à signaler, de M. A. Guéritte, le *pavillon de Julienne, aux Gobelins*, — plus précieux dans son état de délabrement que si l'on en entreprenait d'aventure la restauration.

§

Mais nous avons à passer en revue la série toujours abondante des aquarelles, dessins, croquis, etc... et de même que pour les travaux plus importants des salles voisines, les choses de France s'y trouvent en majorité. — Beaucoup d'ailleurs concernant Paris même, — que les « grands travaux » de la ville vont derechef nous saccager sans respect de sa beauté monumentale. — Dans cette série on remarquera, par exemple, la *Cour de l'Hôtel de Sully*, *rue Saint-Antoine*, de M. A. Pierson ; *l'hôtel de Sens*, — gouache, par M. C. Trubert, qui expose encore *l'abside de Saint-Gervais ;* l'intérieur de la même

église, par M. R. Desouches ; trois grandes aquarelles de M. V. Dobrzycki sur *Saint-Julien-le-Pauvre ;* un intérieur de *Saint-Séverin*, par M. J. Lauthe, — mais vu sans doute par une journée de grand soleil ; une vieille cour datant d'Henri IV, rue *Beautreillis*, 7, par M. P. Larivière ; le *Pavillon de Flore*, par M. Me Caudel-Didier ; des coins sacrifiés du *vieux Paris*, recueillis par MM. Laurentin ; des crayons de M. Ph. Six, — *hôtel de Sens, Saint-Gervais, rue de Venise ; Saint-Séverin*, etc. ; une maison de la *rue Hautefeuille*, aujourd'hui disparue, dont M. A. Julien nous a conservé le toit et les pittoresques lucarnes ; *l'abside de Saint-Gervais*, encore, par M. R. Marchand ; de remarquables aquarelles de M. Weiler sur *l'hôtel de Sens, Cluny, la porte de l'hôtel d'Olivier de Clisson*, etc... ; même des scènes des inondations dernières — que se hâtera sans doute de recueillir le musée Carnavalet — comme celles de M. A. Couder, et les trois belles planches de M. Jean Greppi sur l'église *Saint-Germain l'Auxerrois* (relevé du porche, détails).

De Normandie, c'est maintenant la *rue des Matelas*, par M. Broquelet ; la *Place de la Haute Vieille Tour* et le *portail de saint Maclou à Rouen*, par M. R. Grouiller ; trois dessins au crayon de M. Schneider : *Calvaire Louis XIII au Tréport ;* quatre aquarelles de M. Uhrey, sur *Eu* et *le Tréport* ; l'entrée du vieux *château de Dieppe*, par Mme Rehm ; une maison en bois du *vieux Lisieux*, par M. G. Badarroux ; le *château de la Sausserie* (Orne), curieuse bicoque que nous montre M. J. Fugairon. — En Picardie, nous rencontrons la *cathédrale d'Amiens*, vue de la rue André et du Pont-Piheresse, par M. R. Labouré, et en perspective dans l'aquarelle de M. Emile Bois. La Bretagne, qui donne toujours beaucoup, est représentée par des crayons de Mlle G. Dupré (*chapelle de la Clarté, maisons de Château-Gontier, Morlaix, Dinan*, etc.) ; des dessins au crayon noir de M. Jean Lauthe (*église de Guingamp, porche de Kermaria, près Plouha*) ; quatre aquarelles de M. J. Forges (*Lannion, Auray, Huelgoet, Plouguer-Carhaix*) ; une aquarelle de M. J. Lecoq sur *Dinan ;* le *Manoir de Combourg*, célèbre par le souvenir de Chateaubriand, de M. H. Lacouture ; des crayons de M. H. Joulie, croquis de voyage. — Dans l'Ile de France, nous arrivons à *l'église d'Angicourt* (Oise), dont M. R. Rutz donne une très bonne vue intérieure ; au vieux *château de Senlis* (*salle du Roi*), dont M. P. Vallet montre l'état de délabrement ; à la *ruine de Saint-Thomas*, de *Crépy-en-Valois*, par M. E. Héneux ; aux aquarelles de M. H. Lacouture sur le *parc de Saint-Cloud ;* à *l'église de Croissy*, — et non de *Poissy*, comme le porte le catalogue, — petite aquarelle de M. H. Wolf. — En descendant vers le sud-est de la France dans cette promenade géographique, nous devons signaler encore la

Cour des Adieux à Fontainebleau, par M. Bertrand de Fontviolant ; la *tour de César* et celle de *Notre-Dame-du-Val à Provins*, par M. G. Serq ; le *Donjon de Provins*, une seconde fois, mais avec un manteau de neige, par M. E. Heneux ; deux bonnes aquarelles de M. L. Périn sur le *château de Fleury-en-Bière*, et l'*église de Fontaine-le-Port* (Seine-et-Marne) ; l'*église de Rosnay* (Marne), quatre aquarelles consciencieuses de M. G. Ernest ; le *vieux Joigny*, de M. P. Tissier ; une rue de la même ville par M. Couturier-Gourdin ; deux aquarelles sur *Semur*, par M. E. Rencontre. — Vers le centre et le sud-ouest, c'est le *porche sud de Chartres*, par M. L. Philippe, et le *pont Bouju*, aquarelle de Mlle L. Saint ; le *grand Carroi de Chinon*, par M. M. Juette ; la cour de la *maison Ohleyer à Nevers* et l'*hôtel Pellevoysin à Bourges*, par M. L. Mohler ; *l'église d'Echillais* (Charente-Inférieure), par M. E. Nicolas ; enfin des détails de l'*église de la Chaise-Dieu* (Haute-Loire), par M. A. Bray ; au sud, la *cathédrale de Rodez*, par M. P. Harant ; le triptique de M. M. Marant sur *Béziers ;* le *Vieux Périgueux*, par Mlle L. Guthmann ; des croquis de voyages de M. F. Gremeaux (*Fréjus, Antibes*, etc.) ; les aquarelles sur la *Turbie*, *San Remo*, de M. A. Messager, etc... — J'en ai omis, sans doute ; mais si j'avais à choisir parmi cette exposition et le droit de m'approprier une ou deux planches, — sans toutefois dédaigner les voisines — je crois que je n'hésiterais pas à désigner les délicieux *croquis de Touraine*, de M. C. Rivet, et la grande aquarelle de M. J. Georges : *portail de l'ancienne Cour des Comptes à Nevers*. Je ne croirais pas ainsi avoir perdu mon temps.

L'Etranger, contrairement aux habitudes, est assez mal représenté dans ce Salon ; on trouve des aquarelles de M. E. Boursier sur *Amsterdam*, *La Haye*, *Bruges*, *Anvers* ; une bonne aquarelle du *Béguinage de Bruges*, par M. L. Payret-Dortail ; des crayons noirs donnant de vieux coins de *Bruges*, de *Malines*, par M. Ch. Laroche ; les vieilles *maisons belges* de M. J. Haffner ; des aquarelles encore sur *Bruxelles*, *Anvers*, *Bruges*, de M. L. Hista, et l'énorme beffroi de cette dernière ville par M. G. Regin. — De M. Chollet ce sont ensuite des crayons d'Italie (*Rome*, *Venise*, *Porte de l'Arsenal à Naples*, *Pouzzoles*) ; de M. M. Vilain les aquarelles nombreuses d'un voyage, montrant *Assise*, *Pompei*, *Amalfi*, etc. ; d'autres aquarelles de M. Ansaloni ; une *Vieille porte de Mortola*, par M. H. L'Homme, et les grandes aquarelles sur *Venise*, par M. H. Fivaz. — Du *Valais*, M. G. Secq a rapporté de jolis croquis, et M. L. Hubaine des dessins d'architecture rustique. — De M. L. Courrèges, j'ai plaisir à signaler la porte pittoresque de *Fontarabie* (*Espagne*) et de Mlle M. Guerrier l'*église de Solihull* (Angleterre) ; de M. Ch. Barrois enfin une aquarelle du *Ramessum* (*Thèbes*, *Egypte*).

§

En dehors de la section d'architecture, je crois juste également de recommander aux visiteurs un certain nombre de planches, délaissées dans la collection des gravures, dessins, cartons, etc.... où l'on passe rapidement de coutume, mais qui n'en sont pas moins de haut intérêt. — C'est un pastel de M. L. Van de Velde: *Rue du Cloître-Saint-Sauveur à Rennes ;* quatre aquarelles de M. R. Fath sur le *quartier Saint-Séverin à Paris ;* le *Pont des Minimes à Chartres*, aquarelle de Mlle L. Saint, — dont nous avons rencontré un envoi analogue au rez-de-chaussée ; deux dessins au crayon noir sur le *Pont-Neuf*, de M. Ch. Dufour ; un *quai de Hollande*, aquarelle de M. J. Fougerousse ; l'excellent *Château de Clisson*, de M. G. Hermet ; des aquarelles du *Vieux Semur*, de M. C. Drouot ; un superbe *Saint-Etienne du Mont* et un *Saint Nicolas-des-Champs*, par M. Safarik ; le *passage de la Salamandre à Rouen*, dessin à l'encre de Chine, de M. R. Grouiller, — lui aussi nommé dans la section d'architecture ; un intérieur très coloré de *Saint-Marc à Venise*, aquarelle de M. Eug. Villon ; un coin du *Vieux Mans*, pastel de M. Jules Hervé-Mathé ; une très belle lithographie de M. R. Lemoine : *Vieille rue de Crécy-en-Brie ;* de *vieilles maisons de Quimper*, pointe sèche de M. G. Cederlund, — plus une admirable série d'eaux-fortes : les *vieilles maisons de la rue Malpalu à Rouen*, par M. A. Dallemagne ; le *Vieux Bourges*, huit eaux-fortes de M. Desbois ; un *intérieur de Saint-Hilaire de Poitiers*, par M. H. Fitton, qui expose encore une très belle *église des Trois-Rois, à Saint-Emilion ;* de nouveau les démolitions du *Vieux Paris*, par M. F. Combes ; les *Portails de Bourges ;* de M. A. Haig ; les *vieilles maisons sur le Tarn*, de M. R. Grillon ; *Notre-Dame de Semur* et la *rue des Prêtres-Saint-Severin*, de M. Boutroux, — et de M. A. Howarth, les délicates sculptures sur bois décorant la Cour de la *maison dite de François Ier, à Abbeville*, — maison dont on nous a dénoncé il y a quelques années la vente, et qu'on a bien dû finir par démonter pour la trimballer en Amérique.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS JURIDIQUES

La liberté de l'art et de la littérature menacés. — Le droit de poursuite directe. — Congrès annuel de la Société d'économie sociale. — Memento.

Il n'est pires insouciants que les artistes et les littérateurs lorsqu'il s'agit de leurs intérêts généraux. Certes, lorsqu'ils sont directement atteints, ils gémissent abondamment, mais n'eût-il pas mieux valu prévenir que se plaindre !

Depuis quelques années, des associations fondées pour défendre la

morale publique, protéger l'enfance (préoccupations fort louables) mènent une lutte patiente et méthodique dont le but est de soumettre à leur censure toutes les manifestations de l'art et de la littérature. Le cri d'alarme fut lancé, mais vainement. L'artiste est comme l'anguille de Melun, il ne crie que le jour où il est écorché.

J'aurais souhaité que quelques écrivains et dessinateurs assistassent aux réunions du XXX^e^ congrès annuel que vient de tenir à Paris la société d'économie sociale, sous la présidence de M. Denys Cochin, les 27 mai et jours suivants. Ils auraient vu une réunion de personnes très honorables, animées des meilleures intentions, mais bien menaçantes pour **la liberté de l'art et de la littérature**.

Il s'agissait d'étudier les moyens de préservation morale et de formation sociale de l'adolescence.

Le sujet est préoccupant, on ne peut le nier. Les statistiques sont malheureusement trop éloquentes qui établissent que la criminalité juvénile se développe rapidement et régulièrement.

Reste à savoir si les livres, les journaux, les images, le théâtre en sont responsables. Les congressistes s'en déclarent convaincus et réclament contre ces expressions de la pensée des moyens de sévir prompts et énergiques.

Pour le théâtre, ils ne demandent pas le rétablissement de la censure. Celle-ci, disent-ils, avait failli à sa tâche. Elle était trop indulgente, accordant son visa à des productions immorales qui, ainsi, jouissaient de l'impunité, devenaient inattaquables.

Ce qu'ils veulent, c'est, en outre du droit de poursuite directe accordé aux associations, la faculté laissée aux autorités administratives d'interdire les représentations, sans autre forme de procès, lorsqu'elles jugeraient ces représentations contraires à la morale.

Il paraît que certains maires de province se sont arrogé ce droit ; et telle pièce, jouée cent fois à Paris, fut interdite au moment où le rideau allait se lever, ou même au cours de la soirée, parce qu'elle n'était pas au goût du maire de la localité. Mais le préfet de police, à Paris, s'est toujours refusé à prendre une pareille mesure. M. Bérenger, sénateur, en est indigné. Le lundi 29 mai, il exprima ses sentiments aux congressistes. Vainement, exposa-t-il, il avait insisté auprès de M. Lépine pour obtenir qu'il interdît certaines pièces qu'il lui signalait comme immorales. Le préfet de police lui répondit que ce n'était point son affaire, que la liberté du théâtre existait et que, si, abusant de cette liberté, un directeur faisait représenter une pièce contraire aux lois, c'était au Parquet qu'incombait le soin de poursuivre le délit.

M. Bérenger juge cette réponse inadmissible ; il interpellera le gouvernement, lui demandera de rappeler à ses devoirs le préfet de police. Cette annonce provoqua l'enthousiasme. Devant la vertueuse

assemblée s'ouvrait l'espoir de jours meilleurs où les auteurs dramatiques n'oseraient plus mettre en scène des amoureux dans la crainte de voir les représentations interdites par le préfet de police devenu souverain maître de l'art dramatique.

Quand fut éteint le crépitement des applaudissements, le curé de Saint-Sulpice prit la parole pour féliciter d'abord M. Bérenger et lui annoncer ensuite que toutes les associations catholiques de Paris venaient de recevoir de l'Archevêque l'ordre d'unir leurs efforts pour combattre l'immoralité de l'art et de la littérature contemporains. L'honorable sénateur s'en montra fort réjoui et dévoila qu'il avait déjà la promesse que des groupements catholiques représentant plus de trois cent mille membres appuieraient son interpellation. Il était convaincu qu'avec une telle armée la victoire était assurée. Et ce furent de nouveaux applaudissements.

Le gros effort est surtout donné pour obtenir le **droit de poursuite directe.**

Les Parquets manquent d'énergie dans les poursuites, déclare M. Bérenger. Vainement on leur signale des représentations, des livres, des journaux, des dessins contraires à la morale; ils refusent de poursuivre. Ainsi l'action des ligues de répression est paralysée. Il faut obtenir que ces ligues puissent se passer du Procureur de la République, qu'elles aient le droit de déférer elles-mêmes, directement, aux juridictions répressives tout ce qu'elles jugeront contraire aux bonnes mœurs.

A ceux qu'effraie cette perspective, les ligueurs répondent : « Calmez vos craintes ; nous n'abuserons pas de ce droit ; nous serons « on ne peut plus circonspects et réservés dans nos poursuites. L'art « et la littérature ne courent aucun danger. Nous ne sévirons que « contre l'obscénité grossière. »

Cependant s'il ne s'agit que de poursuivre les basses productions, point n'est besoin de créer ce droit exorbitant. Les Parquets ne se sont jamais refusés à poursuivre un écrit ou une gravure vraiment obscènes.

La vérité, c'est que ces ligues de répression ont sur les choses des appréciations très personnelles. Tout ce qui est contraire à leurs conceptions sociales leur paraît immoral et intolérable.

En cette matière, tout est affaire d'appréciation, aucune règle tracée ; c'est l'arbitraire qui règne forcément.

Comment admettre, dans ces conditions, que les écrivains et les artistes soient livrés au caprice du premier groupement venu !

— « Les ligues seront responsables des poursuites qu'elles intenteront. » Je l'espère bien. Mais ce sera une maigre consolation pour leurs victimes. Celles-ci, la plupart du temps, n'obtiendront aucune réparation, le tribunal déclarant que la ligue a agi sans malveillance, qu'elle

poursuit un but louable, et que, jusqu'à un certain point, l'œuvre incriminée pouvait lui paraître critiquable. Et lorsque les tribunaux alloueront des dommages-intérêts, la somme accordée ne pourra réparer le préjudice matériel et moral causé par les poursuites.

D'ailleurs ceux qui ont suivi les travaux de ce Congrès ont pu apprécier le libéralisme des plus ardents à réclamer cette arme redoutable.

Un vieux monsieur déclara qu'il ne partageait pas l'opinion du rapporteur, qui admettait que le droit de poursuite directe ne pût appartenir qu'à certaines sociétés spécialement autorisées et agissant sous le contrôle permanent de l'autorité. A son avis, ce droit devait appartenir à n'importe quelle association. Voilà qui serait rassurant.

Après lui, un autre congressiste, d'âge aussi vénérable, se leva pour développer des considérations générales sur l'abaissement moral de notre époque. L'obscénité n'est qu'une faible cause de cet abaissement. Le mal est plus profond, il se trouve dans des œuvres d'autant plus dangereuses qu'elles sont présentées sous des dehors impeccables. Et, remontant le cours de ses souvenirs, il conta une histoire assez confuse, dans laquelle intervenait la bibliothèque Sainte-Geneviève, et d'où il résultait que « la Dame aux Camélias » avait corrompu la jeunesse des écoles. Il est donc à présumer que si cet honorable vieillard avait disposé du droit de poursuite directe, il eût traduit Dumas fils en police correctionnelle.

Il regrettait amèrement qu'on eût abrogé la loi de 1819, punissant l'outrage à la morale publique et religieuse. Il rappelait que c'était grâce à cette loi qu'il avait été possible de poursuivre *Madame Bovary* et cette poursuite était, à son avis, tout à fait justifiée.

Telle est la mentalité de ceux qui exerceraient le droit de poursuite directe.

Pour être juste, je dois noter qu'une dame objecta qu'à son avis mieux valait prévenir que réprimer. Les poursuites contre les auteurs, imprimeurs et marchands ne suffisaient pas pour assurer la formation sociale de l'adolescence, guider sa curiosité, son exubérance, les faire tourner au bien. Un prêtre parla dans le même sens. Il s'occupait de fonder un théâtre moral ; il en espérait de meilleurs résultats que des tracasseries projetées contre les entrepreneurs de spectacle.

Ces paroles révélaient des conceptions qui me paraissent d'accord avec la sagesse et la vérité, elles témoignaient d'un haut libéralisme ; un silence glacial les accueillit, et ainsi, je compris que la véritable préoccupation de la majorité était de poursuivre, de frapper, d'imposer par la force le triomphe de ses opinions, de ses préjugés, de ses manies.

Devant ce mouvement, qui grandit chaque jour, les écrivains et les artistes vont-ils continuer à rester indifférents ? Le péril est imminent. L'œuvre est poursuivie patiemment, habilement; elle aboutira si elle n'est point combattue sérieusement.

Puisque M. Bérenger groupe les pétitionnements en vue de forcer la main aux pouvoirs publics et d'obtenir le droit de poursuite directe ainsi que celui, pour le Préfet de police, d'interdire à son bon plaisir toute représentation théâtrale, pourquoi ceux qui sont ainsi menacés n'opposeraient-ils pas pétition à pétition ?

Certaines grandes sociétés ont la charge de défendre les intérêts des artistes et des écrivains. Vont-elles enfin s'émouvoir et à l'attaque opposer la défense ? Je le souhaite, sans trop l'espérer, puisque l'an passé nous eûmes ce spectacle vraiment curieux : le président d'une société d'écrivains félicitant officiellement M. Berenger et l'encourageant à réclamer de nouvelles lois contre la liberte de la littérature.

Memento. — *Le Droit et l'Opinion*, par le Dr Max Rumpf, traduction de M. Louis Hugueney (Larose et Tenin, éditeurs, 1 vol., 3 fr. 50).

JOSÉ THÉRY.

LES REVUES

La Revue de Paris : lettres de Byron : la mort de Shelley, son incineration ; opinion sur l'amitié ; un billet au comte d'Orsay. — *La Revue :* le mariage de Glatigny et l'héroïsme de sa femme. — *L'Amitié de France :* un poème de Bjœrnsterne Bjœrnson. — *L'Ile sonnante :* observations sur la poesie actuelle. — *Le Printemps des Lettres :* quelques « éparpillements » de Mme Nathalie Clifford-Barney et un conseil difficile à suivre. — Memento.

La Revue de Paris (15 mai) termine la publication des « Lettres d'Italie (1818-1824) » de Byron, traduites par M. Jean Delachaume. On y trouve ces lignes stupéfiantes de sécheresse sur la mort de Shelley. Le 8 août 1822, le chantre de *Childe Harold* écrit à l'éditeur Murray :

Vous aurez su, à cette heure, que Shelley et un autre, le capitaine Williams, se sont noyés, il y a un mois environ, — un mois hier, dans une bourrasque, près du golfe de la Spezzia. Voilà donc parti un autre de ceux que le monde a méchamment, stupidement, brutalement méconnus. On lui rendra peut-être justice *maintenant*, mais il ne s'en trouvera pas mieux.

Le 27 du même mois, il mande au poète Thomas Moore, entre le récit d'une baignade héroïque et la nouvelle qu'il vient d'achever quatre nouveaux chants de *Don Juan :*

Nous avons brûlé les corps de Shelley et de Williams sur la côte, afin de pouvoir les transporter et les inhumer régulièrement. Vous ne pouvez pas vous faire une idée de l'effet extraordinaire que produit un tel bûcher funéraire sur une côte désolée, avec des montagnes à l'arrière-plan et la

mer devant, ni de l'apparence singulière que le sel et l'encens donnent à la flamme.

Le cœur seul de Shelley n'a pas voulu brûler ; il est conservé à présent dans de l'esprit-de-vin...

A une dame, Byron adresse des confidences quant à l'amitié. On en retiendra un aveu relatif à Shelley d'autant plus significatif qu'on le rapproche des citations précédentes :

Quant à l'amitié, c'est un sentiment vers lequel mon esprit est très peu porté. Je ne connais pas d'être humain *mâle* pour lequel je ressente rien de ce qui mérite ce nom, excepté Lord Clare, mon ami d'enfance. En dehors de lui, je n'ai que des amitiés d'homme du monde. Je n'en ai pas même éprouvé de vraie pour Shelley, si grandes qu'aient été mon admiration et mon estime pour lui. Vous voyez donc que la vanité même n'a pas pu me corrompre, car, de tous les hommes, Shelley était celui qui avait la plus haute opinion de mes talents, et peut-être de mon caractère.

J'accomplirai mon devoir à l'égard de mes intimes selon le principe : faire aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît (et je crois avoir agi ainsi dans la plupart des cas) ; je puis me plaire aux conversations de mes semblables, me réjouir de leurs succès, être heureux de leur rendre service et de recevoir en échange leurs conseils ou leur aide. Mais quant aux amis et à l'amitié, j'ai nommé plus haut le dernier homme pour lequel je ressente quelque chose de cette sorte, en dehors peut-être de Thomas Moore.

J'ai eu et j'ai peut-être encore un millier d'amis, puisqu'on nomme ainsi, dans la vie, ceux qui sont nos partenaires dans la valse de ce monde, — ceux dont on ne se souvient guère, une fois le bal terminé, bien qu'ils aient été fort agréables, un instant.

L'habitude, les affaires et la camaraderie du plaisir sont des liens d'un même genre, et les mêmes croyances en politique en sont un autre...

A Gênes, Byron a fait la connaissance du comte Alfred d'Orsay qui « a tout l'air d'un Cupidon déchaîné » et dont il écrit, encore mieux, que c'est « un vieil ami avec un nouveau visage ». S'adressant au comte de Blessington, il s'émerveille qu'un Français de vingt-deux ans ait « pénétré le *mystère* de l'ennui anglais », comme l'a pu d'Orsay dans son *Journal*.

Dans un billet du 22 avril 1813 au fameux dandy, Byron analyse ainsi l'impression produite sur lui par cette aiguë et précoce perspicacité de l'étranger :

Mon cher comte d'Orsay, — voulez-vous me permettre de vous appeler avec cette familiarité ? vous devriez être satisfait d'écrire dans votre propre langue comme Gramont, et de réussir à Londres comme personne n'a réussi depuis Charles II et les jours mémorables d'Antoine Hamilton, sans vous égarer dans notre langue barbare, que vous comprenez et que vous écrivez pourtant bien mieux qu'elle ne le mérite.

Mon « approbation », comme il vous plaît de le dire, était fort sincère, mais peut-être pas fort impartiale, car, bien que j'adore mon pays, je

n'aime pas mes compatriotes, du moins tels qu'ils sont à présent. Et, malgré la séduction du talent et de l'esprit, qui émane de votre ouvrage, je crains que celui-ci n'ait eu pour moi l'attrait de la vengeance. J'ai tant *vu* et si fortement senti ce que vous décrivez si bien, — j'ai connu les personnes et les réunions que vous dépeignez, du moins presque toutes, et les portraits sont si ressemblants que je ne puis qu'admirer le peintre autant que son œuvre.

Mais je m'attriste sur vous, car, si vous connaissez tellement bien la vie à votre âge, qu'adviendra-t-il lorsque vos illusions se dissiperont tout à fait ? Mais qu'importe, en avant ! Puissiez-vous jouir pleinement de nombreux avantages que vous donnent la jeunesse, le talent, le physique ! Tel est le désir d'un... Anglais : il n'y a là, de ma part, aucune trahison, car ma mère était Ecossaise, mon nom et ma famille sont normands, et moi je ne suis d'aucun pays. Quant à mes ouvrages, dont il vous plaît de parler, laissez-les aller au diable, — d'où ils sont venus, si vous en croyez beaucoup de gens.

§

A la fin des très attachants « Souvenirs de Théâtre » que publie M. Pierre Berton dans **La Revue** (15 mai), nous trouvons des pages émues, poignantes, sur le mariage et les dernières années de Glatigny.

Ce mariage avait eu lieu le 11 février 1871. En juin de cette même année, M. Pierre Berton venait de s'installer à Paris, après les mois tourmentés de l'invasion. Un matin, le poète vient le surprendre :

Quant je me fus dégagé de son étreinte, j'aperçus derrière lui, debout, calme, souriante, attendant d'être présentée, une jeune femme simplement vêtue, mais avec goût, en qui je devinai au premier coup d'œil la « bien-aimée Emma ». J'allais donc pouvoir satisfaire ma curiosité, juger Mme Albert Glatigny au moral et au physique, connaître enfin la genèse, l'occasion, les raisons déterminantes de ce mariage extravagant.

Je fus bien vite au fait. Ah ! que cela était beau et simple ! Plus beau que je ne le jugeai d'abord, car je ne compris que bien après jusqu'où avaient été la pensée de cette jeune femme, sa vision de l'avenir et le doux héroïsme de sa résolution.

Pendant que, dans la chambre voisine, mes petits garçons, qui s'étaient emparés de leur grand ami Glatigny, lui demandaient « des histoires » et mêlaient leurs jeunes rires aux éclats de sa voix sonore, voici ce qu'elle me disait : « Albert a été si malade pendant cet hiver terrible, monsieur, que j'ai compris qu'il était perdu, et j'ai demandé au médecin combien il pourrait vivre encore. Deux ans, monsieur, deux ans, pas davantage. Et si malheureux avec ça ; manquant de tout ! Mais voilà que j'ai fait un petit héritage : cinq mille francs. Avec ce qu'il peut gagner, c'est assez pour qu'il ne manque de rien pendant ces deux années. Je me suis dit alors : Je vais l'épouser, et, tant qu'il pourra vivre encore, il sera heureux comme il ne l'a jamais été. »

Et son avenir à elle ? Vous allez dire comme moi qu'elle n'y songeait pas.

Mais si, mais si, elle y avait songé. Ne voyez pas ici l'élan d'une âme généreuse et folle, oublieuse des conséquences. C'était une résolution réfléchie, consciente. Elle le connaissait son avenir ; il était assuré, et c'est en cela qu'elle fut admirable. Vous verrez, vous verrez !

Je la regardais. Très jolie, non ; mais tout à fait charmante, fraîche et rose avec des yeux bleus profonds et limpides sous des cheveux châtain clair, gracieuse et bien faite : en somme très digne d'amour. Un de ces visages qui n'attirent pas l'attention, mais qui la captivent quand une fois elle s'y est fixée, et qu'on a d'autant plus de plaisir à voir qu'on les a beaucoup regardés. Rien de plus différent que ces deux êtres. La petite taille de la femme, sa réserve, son parler discret, son calme inaltérable, son air de santé campagnarde, formaient le plus parfait contraste avec la longue personne de Glatigny, ses allures remuantes, sa voix tapageuse et son visage blémi. Mais ce qui me frappait davantage en elle, aujourd'hui encore après tant d'années, ce que je vois quand je pense à elle, c'est son sourire ; ce sourire aimable, doux et persistant, qui semblait, de moitié avec son regard tranquille, vous laisser à deviner des choses qu'elle ne disait pas. Ce sourire qui ne l'abandonnait jamais, même quand elle parlait des souffrances de son mari, de sa mort prochaine et inévitable, et qui s'expliquait si bien à voir la joie reconnaissante du pauvre malade. Car il riait, ce moribond, il oubliait ses souffrances, ses misères, et les menaces de la mort ; et cette étonnante gaieté, c'était son œuvre à elle ; c'était elle qui l'avait ainsi transfiguré, c'était par elle que son cœur se dilatait, et elle comptait bien le griser de cette ivresse tendre jusqu'à son dernier souffle. N'avait-elle pas le droit d'être fière de ce miracle d'amour ? Mais quelle belle simplicité dans son triomphe : quelle sérénité dans cette épreuve ! Pas de grands mots, pas de larmes visibles, pas de plaintes vaines ; rien de dramatique et de forcé. Jamais on ne vit une plus calme résolution. Elle avait tracé son chemin ; elle en savait les âpres tournants, les fatigues, les dangers ; elle en connaissait surtout l'inévitable terme, et pourtant elle s'y engageait d'un pas tranquille, en souriant.

Un peu plus tard, voilà Glatigny « bourgeoisement » installé rue Notre-Dame-des-Champs. Il possède un dictionnaire, un Bécherelle, à lui ! Il a du papier à lettres à son chiffre ! Il y fera graver une devise empruntée à Ronsard ! Il est « heureux comme il ne l'a jamais été ».

M. Pierre Berton rapporte cette confidence tragique de Glatigny :

Et pendant qu'elle s'éloigne d'un pas discret, toujours souriante et silencieuse, le voilà qui me saisit les bras et les serre avec énergie pour me dire à demi-voix : « Vous ne savez pas, Pierre, ce qu'elle est pour moi et ce qu'elle fait pour moi. Je n'ai pas à vous dire, n'est-ce pas ? tout ce que ma maladie a d'horrible et de répugnant ; que je passe des journées entières à cracher mes tripes et à vomir le sang, et que j'ai horreur moi-même de la fétidité qui s'exhale de moi ! Eh bien ! ses baisers sont aussi tendres que dans nos plus beaux jours. Rien ne la lasse et rien ne la rebute pour me soigner et me soulager. Pendant la nuit, il me vient des sueurs glacées d'une telle violence qu'il faut me changer de linge trois et quatre fois. Savez-

vous où je les passe ces nuits affreuses ? Dans ses bras, mon ami, dans ses bras qui m'enveloppent et qui me serrent sur sa poitrine. Son corps, tandis que je l'inonde de cette sueur de cadavre, s'enlace au mien pour lui donner sa chaleur et sa vie ! »

Je le sentais trembler, et de grosses larmes, qu'il ne pouvait pas retenir, jaillissaient de ses bons grands yeux.

Une collaboration régulière au *Rappel* assure le présent de Glatigny. La maladie le mine.

Quand arrive septembre, les crises menaçantes reparaissent. Mme Glatigny vient chez moi, et me dit qu'il serait trop dangereux pour lui (Glatigny) de passer l'hiver à Paris. Elle va l'emmener à Bayonne, un pays qu'il aime, et où l'on vit à bon marché.

— Ce sera bon aussi pour vous, lui dis-je en la regardant. Car son visage a perdu les belles couleurs de jadis, et cet air de santé que j'admirais. Les fatigues et les veilles l'ont amaigrie et pâlie. Mais, bast ! elle sourit toujours.

Les voilà partis. Malgré la fatigue du voyage, son arrivée arrache à Glatigny un cri de joie. « Mon cher ami, je suis installé, plein d'espoir, et, il me semble, avec un commencement de retour à la santé. Mais aussi quel joyeux et beau pays ! » Et il n'oublie pas de me dire que Cosette me « tend la patte ».

La douce créature qui veille sur lui, et qui ménage ses pauvres finances, entretient aussi ses illusions et ses espérances dont elle connaît si bien la vanité. Elle l'occupe de projets d'avenir, d'une direction théâtrale à prendre dans une ville du midi pour y passer l'hiver prochain !... Je devinais, je voyais ce qui se passait là-bas ; la fin de cette lutte héroïque, l'amante intrépide sentant s'épuiser à la fois ses forces et sa petite fortune, voyant s'approcher l'échéance terrible, mais dressant son amour entre lui et la mort pour l'empêcher de la voir.

Il se laisse prendre à la confiance qu'elle affecte. Il m'écrit : « Le temps est superbe à Bayonne. Mais il paraît qu'il en est de même à Paris, que j'aurais aussi bien fait de ne pas quitter. Je me remets petit à petit, avec lenteur, mais je me remets. »

A la fin de janvier la note est moins vaillante : « Chez nous ça va clopin-clopant. Ma petite femme n'est guère solide, moi je suis comme vous savez. » Enfin il se tracasse, il s'inquiète en s'apercevant qu'on ne peut pas faire du journalisme et du théâtre à deux cents lieues de Paris, et que, malgré le dévouement de ses amis, sa présence y est nécessaire. Aussi m'écrit-il, le 10 février : « Nous allons revenir vers la fin du mois, quelque temps qu'il fasse. Il ne sera pas plus mauvais que celui dont je souffre ici et nous ne serons pas isolés du moins. »

Cette lettre est la dernière qu'il m'ait écrite.

Le 16 avril 1873, Albert Glatigny meurt. Le 26 février suivant, sa veuve s'éteint.

M. Pierre Berton termine par ces lignes :

Comme elle ne s'était pas épargnée pour l'aider à mourir, il ne lui restait pas assez de forces pour beaucoup lui survivre; elle ne fut donc séparée de

lui que neuf mois qui durent lui sembler longs. Ne pouvant le guérir de son mal, elle avait voulu en mourir. Je ne l'ai pas vue sur son lit de mort, mais, bien certainement, là encore, elle souriait.

Jeunes poètes de tous les temps et de tous les pays, gardez le souvenir d'Emma-Marie-Denise-Hermosa Dennie, que ses doux noms semblaient prédestiner à devenir la bien-aimée d'un vrai poète, ainsi qu'il arriva. Un bel amour comme fut le sien mérite la gloire autant qu'un beau poème.

§

L'Amitié de France (mai-juin-juillet) publie des « Poèmes et chansons » de Bjœrnsterne Bjœrnson traduits par Mme Dagnij Bj. Bjœrnson et M. Georges Sautreau. Nous publions, après le commentaire ci-dessous, une des meilleures pièces choisies dans l'œuvre du grand Norvégien :

La Dernière douleur ne figure pas dans le recueil « Poèmes et Chansons ». Ce poème a été composé par Bjœrnson en 1906 ou 1907, après les premières atteintes du mal qui devait l'emporter (du moins telle est la vraisemblance, car sa famille alors ne le sut pas) sur une très ancienne mélodie populaire suédoise, d'une tristesse poignante.

LA DERNIÈRE DOULEUR

Oh ! maintenant je l'ai appris,
Ce que tout d'abord j'avais redouté :
Que la dernière des douleurs
En est aussi la plus grande.
Je ne puis plus travailler,
Je n'ai plus assez de forces.

Je ne puis plus travailler,
Je n'ai plus assez de force,
Je ne puis plus paître
Le troupeau de mes pensées.
Elles sont par delà la montagne,
Jamais plus ne s'assembleront.

Elles sont par delà la montagne,
Jamais plus ne s'assembleront ;
Et moi-même suis sur la pente
Qui descend vers le tombeau.
Et moi-même suis sur la pente
Qui descend vers le tombeau.

§

De M. Edouard Gazaniou — **L'Ile sonnante** (mai) — qui rend compte des « revues » ainsi que nous faisons ici, — cette remarque générale d'un sens très exact, très justifiée, nous paraît-il :

Il semble bien que nous souffrons actuellement d'un désir d'œuvres fortes, émues et concises à la fois, prenant leur source dans un Sentiment

national plutôt qu'en une Discipline prétendue telle. Mais, d'autre part, si la thèse d'une transformation philosophique en filon poétique peut se défendre, il ne faut pas oublier que de longues heures et un indiscutable talent sont nécessaires pour éviter tout relent d'alambic à une pareille distillation.

A l'heure actuelle, on a le droit de se montrer exigeant. Nous concluons donc pour des lignes plus exactes épousant et précisant l'idée, nous réclamons une émotion vibrante et d'une absolue pureté, une pensée plus rare sans être complexe et surtout le retentissement prolongé de l'impression reçue. Nous sommes las d'une psychologie toute en chatouillements à fleur de peau, toute en crispations de l'épiderme, mais nous avouons plus de fatigue encore rien qu'à songer aux fausses spéculations lyriques, au délayage rapsodique d'une subjectivité aux abois. On a honni le poème descriptif, et nous ployons sous le faix de soliloques sempiternels. On « tire au vers » comme les feuilletonnistes « tirent à la ligne ». Des comptes-rendus d'états d'âme!! Si nous avons, en tant que moyen, applaudi « la plus complète conscience », que, maintenant, l'on nous fasse grâce du bafouillage. L'on nous a montré suffisamment les coulisses, si l'on jouait enfin une pièce.

On ne saurait imaginer, en effet, la très nette impression de bavardage que l'on doit à une lecture des poèmes répartis dans la centaine des revues publiées chaque mois. Il faut un retour à *la Maison du Berger*, aux *Fleurs du Mal*, ou à *Sagesse*, — pour ne choisir que parmi les rayons du XIXe siècle de la bibliothèque — afin de ne point désespérer des muses.

Ah! le poète qui ne chanterait pas un amour malheureux, ou un amour heureux, qui laissera un peu le ciel et l'herbe, pour voir à la fois moins vaste et moins petit, — ce poète inconnu, quelle glorieuse destinée l'attend! Ce poète qui n'a pas vingt ans, qui aimerait assez fervemment ses aînés pour n'en imiter aucun, et adorerait assez la Poésie pour se recueillir jusqu'à ce qu'il ait cru trouver sa propre voie vers elle et la voix de son cœur tout neuf, — ce poète, porte-lyre ou joueur de pipeau, sera le bienvenu, au-dessus de la foule des jeunes hommes qui dépensent beaucoup de talent à trouver d'inutiles variantes aux poèmes définitifs que nous savons par cœur, et pour lesquels nous admirons un Henri de Régnier, un Francis Jammes, un Claudel, un Paul Fort, un Abel Bonnard, et quelques autres!...

§

On a couramment répété que les femmes ne pensaient guère. Des sots prétendaient cela, est-il besoin de le remarquer? Aujourd'hui, nombre de femmes ont la coquetterie de publier des « pensées ». Elles ne perdent ni leur temps, ni leur encre, ni leur papier, qui doit être bleu comme leurs chaussettes.

Ce que Mme Nathalie Clifford-Barney appelle *Eparpillements* —

le Printemps des Lettres (juin) — ce sont des pépites, des diamants, sinon des perles.

Tu es tellement plus belle que tout ce qui peut t'arriver.

Vieillir, c'est se montrer.

Aimer, c'est doubler son regard.

L'affinement de la souffrance : sourire.

Je voudrais vous faire ce don merveilleux d'un amour que vous auriez pour moi.

L'inattendu : ce maladroit.

On est trahi par son quotidien.

... Et puis nous endormir comme des dieux ivres.

Les larmes, une maladie des yeux.

Ce parasite : le passé.

Que d'hiers il y a dans demain.

Il faut vivre chaque jour comme si c'était le premier.

Quelle essence vous est distribuée au compte-gouttes ! quelle rare essence ! Y prenez-vous garde seulement ?... Qu'il serait délicieux de ratiociner sur ces richesses éparpillées avec magnificence, et abandon, et quelles grâces ineffables !

Méditez seulement là-dessus (je recopie) :

Il faut vivre chaque jour comme si c'était le premier.

Le premier de la vie, sans doute ? Celui de la naissance ? Les yeux ne voient pas encore, les oreilles n'entendent pas, les mains ne touchent ni ne prennent... Trois ou quatre cuillerées d'eau sucrée pour toute nourriture... On est une petite chose... On n'a ni savoir-vivre, ni savoir-faire... On crie pour prouver qu'on existe...

Et si vous pratiquez le précepte-dictame de Mme Clifford-Barney, qu'en deviennent les autres pensées ?

§

Memento. — *La Forge* (avril-mai) : — « Un poète-misère », excellent éloge de M. Jehan Rictus, par M. G.-L. Tautain. — « Marche funèbre », poème de M. S. Fumet. — « L'Intuitionisme poétique », par M. A. Colomer.

La Revue (15 mai) : — « Un théâtre à la montagne », par M. G. Renard.

La Revue de Paris (15 mai) : — « Le Regret de la Ville », très beau poème de Mme F. Gregh.

La Grande Revue (10 mai) : — « La réforme technique du théâtre en vers », par M. Jules Romains.

La Revue du mois (10 mai) : — « Qu'est-ce qu'un savant en chirurgie ? », par le Dr F. Cathelin.

Revue bleue (20 mai) : — MM. A. Ribot et J. Chaumié, sur « la Liberté d'action des ministres ».

Le Pays lorrain et le pays messin (20 mai) : — « La Ronde du sabbat conte du pays messin », par M. G. Lyonnais.

La Nouvelle Revue (15 mai) : — « Lettres de Grèce », de Byron.

Les Documents du Progrès (mai) : — M. Nicolas Salmeron : « le Cléricalisme en Espagne ».

La Revue de Hongrie (15 mai) : — « Fromentin et Dominique », par M. V. Pinot.

La Revue hebdomadaire (20 mai) : — M. E. Ollivier, « la Légende de la préparation militaire ».

Le Correspondant (10 mai) : — « Pourquoi notre architecture est elle en décadence », par M. Max Doumic. — « La Duchesse de Dino après la mort de Talleyrand », par M. de Lanzac de Laborie.

La Revue critique des idées et des livres (10 mai) : — « 25e anniversaire littéraire de Ch. Maurras », par MM. J. Lemaître et P. Bourget. — « Un héros de l'Antisémitisme : le marquis de Morès », par M.H. de Bruchard.

Pan (avril-mai) : publie « Letô », un poème considerable de M. Pierre Routier. — « Plages », de beaux vers de M. J.-A. Nau. — Une poésie de Mme C. Périn. — Des sonnets, « Par les Flandres », de M. de Bengoechea. — « Chansons d'Automne », de M. Pol Simonnet. — « Le Murger de la guerre », de M. Louis Pergaud. — « A propos d'Annie Besant », par M. Robert Scheffer. — Une fantaisie très curieuse de M. de Vandelbourg : « Le combat du Scalpe ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Histoire de deux vers (*L'Intermédiaire*, 20 mai). — Ronsard était-il Roumain? (*Ibid.*, 26 mai). — Les imitations de M. d'Annunzio (*L'Eclaireur de Nice*, 26 mai).

De M. H. Goudchaux, dans **l'Intermédiaire** :

O primavera, gioventù dell'anno!
O gioventù, primavera della vita!

Le premier vers a son origine incontestablement fixée : c'est le début de la scène I de l'acte III d'*Il Pastor Fido*, de Guarini, je copie sur l'édition que j'ai entre les mains (Amsterdam, Schouten, 1736) :

O primavera, gioventù dell'anno,
Bella madre di fiori,
D'erbe novelle, e di novelli amori,
Tu torni ben, ma teco
Non tornano i sereni
E fortunati di de le mie gioje.

Il Pastor Fido est, je crois, de 1585; Guarini vécut de 1537 à 1612.

Pour la citation entière, le distique entier, on ne l'a jusqu'ici trouvé que dans un seul endroit : l'*Epigraphe du XIV des Feuilles d'Automne* de Victor Hugo, daté de mai 1830. Et alors on a supposé (vous le savez mieux que qui que ce soit, monsieur le Directeur, car c'est par vous-même et grâce à votre obligeance que je l'ai appris), que Victor Hugo,

ayant trouvé le premier vers dans Guarini, avait eu, avec ses tendances habituelles au contraste et à l'antithèse, l'idée de le retourner et de fabriquer le second. C'est tout, on ne semble avoir jamais été plus loin, mais tant qu'à la place de cette certitude pour le premier vers, de cette forte présomption pour le second, on n'aura pas apporté l'indication précise d'une autre œuvre, soit antérieure, soit postérieure au *Pastor Fido*, et du passage de cette œuvre où se peut lire la citation complète des deux vers; jusque-là je devrai donc, tout au moins par résignation, m'en tenir à cette conclusion, que je n'ai pas le mérite d'avoir inventée, mais que j'ai adoptée, à savoir une sorte de doublement spirituel fait par Victor Hugo d'un joli vers de son prédécesseur italien d'environ deux siècles et demi en arrière.

Je n'ignore pas que cette solution ne satisfait pas un savant membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres qui, lui aussi, a cherché et croit fermement qu'on devra finir par trouver autre chose. Et je sais également que d'autres, et non des moins autorisés, nous disent : Métastase, Goldoni, même le Tasse, mais où dans Métastase? où dans Goldoni ? où dans le Tasse? Et si j'ajoute le Tasse, que personne n'a encore nommé dans vos colonnes, c'est que j'ai là devant moi la copie d'une lettre qu'adressait le 8 du mois dernier à un de ses amis de Paris le Recteur d'une des grandes Universités d'Italie, un des premiers érudits de la Péninsule; en voici la traduction :

La demande que vous me transmettez vient justement de reparaître dans les revues littéraires et dans *l'Intermédiaire des Curieux* ; mais, que je sache, elle n'a jamais trouvé une solution satisfaisante, et personne jusqu'à présent n'a indiqué la source des deux vers. On prétend qu'ils sont de Torquato Tasso, mais dans quelle œuvre du poète? Voilà le point. Pour lors, on n'a pas su encore les dénicher. Dernièrement encore j'ai vu un article où on parlait de ce *casse-tête*, destiné, je pense, à rester tel.

Il me semble, quant à moi, que la solution imaginée par M. Goudchaux est très acceptable. Cependant, il est possible aussi que le second vers ait été fabriqué en Italie, où le premier était et est encore un mot de conversation, une citation banale, quoique toujours jolie. Il ne faut pas beaucoup de génie pour le retourner. Il se peut aussi que le distique soit plus ancien que Guarini, soit une sorte de dicton vérifié sur le premier vers duquel le poète italien a écrit une petite variation qui lui donne une sorte de valeur philosophique. On peut toujours imaginer, mais le mieux est de s'en tenir provisoirement à l'hypothèse la plus simple, la plus logique et la plus commode, celle de M. Goudchaux.

J'entendais récemment soutenir que Ronsard était d'origine roumaine. Je trouve la note suivante dans un autre **Intermédiaire**. Elle est signée Saint-Venant et résume bien cette question plus que douteuse :

Il n'est pas étonnant que les folkloristes roumains se soient emparés de

Ronsard. Lui-même les y avait invités, en fournissant cette extraordinaire histoire de son ancêtre, le capitaine de bandes issu des marquis de Ronsard, venu des bords du Danube au XIVe siècle, et dont, sans doute, il avait puisé l'idée pendant le voyage qu'il fit, à peine âgé de 16 ans, avec Lazare de Baïf, ambassadeur en Allemagne et en Roumanie en 1540. En sorte que cette légende paraît bien être sortie tout armée du cerveau productif du grand poète.

Il paraît des plus probable aujourd'hui que les Ronsard sont issus d'une famille de petits gentilshommes de la vallée du Loir, parfaitement obscurs jusqu'à l'époque où une femme de leur famille s'est distinguée en entretenant des amours adultères avec Jean de Bourbon, frère du comte de Vendôme, lequel finit par l'épouser quand il fut veuf, en 1420.

Un Capitaine de bandes, au XVIe siècle, ne pouvait qu'être un très grand personnage. C'était l'époque où les plus grands seigneurs se contentaient d'être de simples capitaines aux services du Roi. Le comte de Vendôme lui-même, suzerain du pays dont la Possonnière, manoir des Ronsard, relevait en très arrière-fief, était, en 1355, simple capitaine d'une compagnie de 8 chevaliers et de 79 écuyers. On juge par là combien aurait été peu en rapport avec la situation d'un capitaine, ce petit manoir des Ronsard, bon tout au plus à abriter une famille d'écuyers. Et parmi cette troupe de 70 écuyers aux gages du comte de Vendôme, il est fort possible que se soit rencontré le fameux Baudouin Ronsard (si même Baudouin il y eut), qui, d'après le poète, aurait été fils de marquis et capitaine.

M. J. Martellière a traité cette question de l'origine des Ronsard dans les *Annales Fléchoises* (mai-juin 1909) et dans le *Bulletin de la Soc. archéol.* du Vendômois, 1909, p. 176.

Il reste donc croyable que cette invraisemblable histoire du guerrier morave ou roumain, fils d'un marquis de Ronsard ou Maruccini (ce qui, paraît-il, veut dire ronce ou roncier en roumain), doit être rejetée dans le domaine des légendes dont aimaient à s'envelopper les familles des gentilshommes de la cour des Valois. Elle pourra voisiner avec la Fée Mélusine, la tribu de Lévy, etc., etc.

§

M. Georges Maurevert revient dans **l'Eclaireur de Nice** sur la question des imitations ou petits emprunts de M. d'Annunzio. Cela lui donne l'occasion à citer plusieurs vers du poète, qui sont vraiment fort agréables :

Gustave Flaubert, à la page 10 de *la Tentation de saint Antoine*, parlait ainsi :

« Les marchands d'Alexandrie naviguent les jours de fête sur la rivière de Canope et boivent du vin dans des calices de lotus. »

Oh ! la jolie phrase, combien fluide, sonore, évocatrice ! La voici transposée dans la *Ballade des dames sur le fleuve :*

I nitidi mercanti Alessandrini,
profumati di cinnamo e d'issopo,
bevean sulla riviera di Canopo
nei calici del loto, i rosei vini.

Encore du Flaubert :

« Il est jeune, imberbe... et les perles de sa tiare brillent doucement comme des lunes. »

C'est l'*Asiatico* de M. d'Annunzio !

... Le perle della sua tiara
Splendenno vagamente come lune.

Feuilletons au hasard *l'Education de saint Antoine*. Nous lisons, page 38 :

« Aux coins du dais étendu sur la tête quatre colombes d'or sont posées. »

Page 150 :

« De la coupole pendant à des fils que l'on n'apercevait pas, quatre grands oiseaux d'or, les deux ailes étendues. »

Page 42.

« Un dromadaire, chargé d'outres percées, passe et revient, laissant couler de la verveine pour rafraîchir les dalles. »

Page 96 :

« Des clochettes d'argent qu'ils portent sous la mâchoire. »

De ces morceaux rapprochés (*Assuitur pannus*) résultent ces jolies vers :

Quattro colombe d'oro con l'ali tese
in alto, tra le frange di Palmira,
a invisibili fili eran sospeze.
Due dromadari, aventi in su la schiena.
Otri forati, ed una campanella,
di fino argento sotto la mascella
spargean su i marmi essenza di verbena.

Page 74 de la *Tentation*.

« Le secret que tu voudrais tenir est gardé par les Sages. Ils vivent dans un pays lointain, assis sous des arbres gigantesques, vêtus de blanc et calmes comme des dieux. Un air chaud les nourrit. Des léopards tout à l'entour marchent sur des gazons. Le murmure des sources avec le hennissement des licornes se mêlent à leur voix... »

Page 17 des *Elégies romaines* :

L'hanno in custodia i Saggi. A l'ombra d'un arbore immenso
candidi nelle vesti, placidi come iddii,
vivono. Un'aria calda li nutre. Su l'erbe d'intorno.
rapidi i leopardi piegano i dorsi gai.
Il mormorio dei fonti, il sussurro dei rami, il sommesso
fremito de le belve mescesi alle parol.

Si, d'autre part, dit M. Thovez, il s'agit de peindre une fête où sont assis des satrapes, des éphèbes, des femmes très belles, les matériaux de l'œuvre sont encore fournis par *la Tentation de saint Antoine* :

« Les pères de Nicée en robe de pourpre se tenaient comme des mages, sur des trônes, le long du mur (p. 18)... coiffés de la tiare et couvert d'escarboucles (p. 41)... ils ont l'air de bourreaux ou l'air d'eunuques (p. 78)... un nuage flotte sur le festin tant il y a de viandes et d'haleines (p. 42)... »

Il est vrai que la fin du poème n'est pas de Flaubert :

e sappi in quel che mangi el in quel che bevi
trovar l'ambrosia et il nettare vermiglio.

C'est, en effet, la traduction d'un distique de Baudelaire.

Et dans tout ce qu'il boit et dans tout ce qu'il mange
Retrouve l'ambroisie et le nectar vermeil.

Et M. Deschamps ajoute :

« Baudelaire a imité de Longfellow (mais en prévenant le lecteur) un poème qu'il a intitulé *le Calumet de paix*. Ce *Calumet* est devenu, dans l'*Intermezzo di rime*, un *Sangue delle Vergini*, dont la fidélité est quasiment littérale. »

Maurice Mæterlinck n'était pas encore très connu en 1894. C'est peut-être pour cette raison que Gabriele d'Annunzio lui emprunta entre autres ce motif :

« Les vierges du couvent regardaient passer les vaisseaux sur le canal, un jour de jeûnes et de soleil... »

que l'on retrouve, fort gentiment rimé, mais littéral, dans *les Tristesses inconnues* :

Le suore, alle finestre
del convento, sul fiume
guardan passar le barche
guardano mute e sole
mute e digiune al sole.

Maeterlinck chuchote encore dans *les Serres chaudes* :

« Les prisonniers qui entendent faucher l'herbe dans le jardin de la prison... sont pâles comme des malades qui écoutent pleuvoir sur le jardin de l'hôpital. »

Et M. d'Annunzio rime à nouveau, avec une fidélité décourageante :

I prigionieri assale
un'ansi : falci lente
falciano l'erba nuova,
à la prigione intorno.
Gli infermi inclina il giorno
pallini sul guanciale
ascoltano la piova
battera dolcemente
l'orto dell'ospedale.

Les emprunts de M. d'Annunzio sont un fait. Il y en a bien d'autres. Mais souvenons-nous qu'en d'autres temps on lui en aurait fait un mérite, que Ronsard imitait Pétrarque, Bembo, Marulle, etc. Le commentaire de Muret et Remi Belleau signale ces emprunts. On lit à chaque instant : « Telle invention est en un sonet de Bembo. Ce quatrin est prins d'un sonet de Bembo. — Ce sonet est imité de Pétrarque, de Marulle, de Jean Second, etc. » Ces rapprochements font d'ailleurs honneur à l'érudition des critiques.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Théâtre Shakespeare (Salle du Trocadéro) : *Shylock ou le Marchand de Venise*, comédie en 5 actes, de William Shakespeare (11 mai). — Odéon : *Diane de Poitiers*, pièce inédite en 3 actes, de M. Maurice de Faramond (3 juin). — Memento.

On connaît la belle entreprise de M. Camille de Sainte-Croix : *le Théâtre Shakespeare*. Une ligue shakespearienne, sous le nom : *Ariel*,

s'y est adjointe. Le but principal est d'étudier et de populariser en France la personnalité et l'œuvre du grand dramaturge anglais, en même temps que d'y faire connaître les auteurs étrangers de même cycle et de même tradition. C'est une chose intéressante. Shakespeare est plutôt peu connu chez nous. Nos théâtres ont joué peu de ses pièces, et encore dans des traductions incomplètes, infidèles, souvent très différentes de l'œuvre originale, tant pour le fonds que pour la forme. Les gens qui applaudissent *Hamlet* à la Comédie-Française se doutent-ils que le véritable *Hamlet* est aussi loin de cette version que l'interprétation de M. Mounet-Sully est loin du caractère réel du personnage? Il y aurait beaucoup à dire là-dessus. Le raisonnement de certains traducteurs qui prétendent vouloir mettre au goût du public français les œuvres étrangères, et dans ce but modifient, abrègent le texte, suppriment un ou plusieurs personnages, changent quelquefois jusqu'au dénouement, ce raisonnement m'a toujours surpris. Quelle idée peut-on se faire ainsi d'une œuvre et d'un écrivain, si l'on n'a pas sous les yeux l'œuvre complète, absolument, telle que l'auteur l'a voulue, telle qu'il l'a écrite ? C'est une œuvre étrangère. Il est entendu que nous y trouverons mille choses qui nous surprendront, des procédés littéraires qui ne sont pas les nôtres, des directions d'esprits et des façons de sentir éloignées des nôtres. Mais c'est tout cela même qui constitue cette œuvre, qui lui donne son caractère différent, neuf, *étranger*, qui fait, en un mot, son véritable intérêt. Le supprimer, ou l'adoucir, ou le modifier, pour le mettre « à notre goût », ce n'est plus guère que nous offrir un livre comme les nôtres. Voici, par exemple, *les Frères Karamazov*, dont j'ai parlé dans ma dernière chronique. Ce que je viens de dire des procédés des traducteurs n'est pas non plus pour m'encourager à lire le roman de Dostoïwesky. Il en existe, paraît-il, en français, trois traductions, dont pas une n'est semblable à l'original. Chacune comporte des modifications, des suppressions différentes, et il en est même une où les traducteurs ont modifié totalement le dénouement. Dans ces conditions, comment voulez-vous qu'on puisse se faire une idée exacte de ce roman, voir vraiment la différence qu'il comporte ? Mettre au goût du public français ! Cela ne vous paraît pas une sottise ? Mais je veux pouvoir lire un écrivain étranger dans son texte complet, exact, avec tous ses défauts. Qui sait ? Ces défauts, — pour nous ! — c'est peut-être ce qui constitue son génie d'étranger, et c'est l'étranger que je veux connaître. C'est bien assez des inexactitudes inévitables dans le passage d'une langue dans une autre. Qu'on n'y ajoute pas des travestissements volontaires, illogiques, qui ne donnent plus qu'une œuvre tronquée et dénaturée. Le but de M. Camille de Sainte-Croix est aussi de nous donner les œuvres de Shakespeare à peu près comme on les représentait de son temps, c'est-à-dire presque sans décor, sans décor

même. Ce n'est pas moi qui l'en blâmerai. Il y a trop longtemps que je pense qu'on abuse du décor dans nos théâtres et je l'ai dit souvent ici même. La moindre pièce est devenue un prétexte à décors nombreux, compliqués, à mise-en-scène brillante, abondante. On ne va plus au théâtre que pour voir le spectacle, et l'on est si occupé de tout ce que la scène comporte de décor, d'accessoires et de jeux de lumière, qu'on ne pense plus à écouter la pièce, qui, d'ailleurs, souvent, n'est là que pour motiver ce décor, ces accessoires et ces jeux de lumière, ou n'existe que par eux. Je ne dirai pas une chose bien neuve en exprimant cette opinion qu'une véritable œuvre dramatique se fait écouter, intéresse et prend le spectateur tout entier, le cadre dans lequel on la présente fût-il le plus sobre, ou même le plus nu. Vous êtes chez vous, assis dans un fauteuil. Vous lisez un livre, un vrai livre, bien pensé, profondément senti, moqueur ou romanesque, plein d'esprit ou plein de sentiment, mais où la force, la sincérité, la vie éclatent à chaque page. Un Balzac, si vous voulez! Est-ce que vous n'êtes pas emporté, est-ce que vous n'oubliez pas le lieu où vous êtes, est-ce que vous n'êtes pas tout entier avec les personnages dont vous lisez l'histoire, est-ce que vous entendez autre chose que, le bruit de cette vie qui passe devant vous tout au long de ce livre ? Des illustrations ? Mais non ! Elles vous troubleraient, elles dérangeraient votre vision, elles seraient inexactes. En lisant, vous avez vu de vous-même le décor, comme vous avez vu les gestes et la physionomie des personnages, et que les uns et les autres ne soient pas les vrais, cela n'importe pas. Vous les avez vus. Ils ont fait corps avec votre lecture. C'est l'essentiel. C'est même si bien l'essentiel que relisant le même livre plus ou moins de temps après, vous reverrez ce décor, ces gestes et ces physionomies tels que la première fois. Et d'ailleurs, pourquoi même dire qu'ils peuvent ne pas être les vrais ? Vous n'avez pu vous les représenter, les voir, ces décors et ces physionomies, qu'à l'aide des souvenirs — auxquels vous pouvez très bien ne pas penser, sur le moment, — que vous ont laissés des endroits et des individus vus et rencontrés dans la réalité. Ils ont donc aussi leur vérité, étant tirés de la vie elle-même. Pourvu que je sois clair, grands Dieux ! pour une fois que je me lance dans les choses de la littérature. Eh bien, ce que je dis là pour la lecture, il peut en être de même au théâtre, relativement. Je dis relativement, parce que le théâtre comporte des distractions que la lecture ne comporte pas. Il y a le mouvement de la salle, les entr'actes, la sortie. N'avez-vous jamais éprouvé, au théâtre, le rideau tombé sur la dernière scène, une sorte de besoin, de désir de rester encore un moment assis dans votre fauteuil, dans le silence, tout livré à votre émotion ou à vos réflexions ? Cela ne m'est pas arrivé souvent. Les occasions en sont d'ailleurs rares. Mais cela m'est arrivé quelquefois, m'arrive même encore

quelquefois, peut-être plus pour l'émotion, qui m'est devenue un peu difficile, mais pour les réflexions. Je peste alors contre la nécessité qui m'oblige à me lever, à me déranger, à m'en aller, à me mêler aux gens, à me retrouver dans la rue, dans le bruit, à reprendre mon chemin, toutes choses qui effacent peu à peu ce que je viens de voir et d'entendre. J'aurais été si bien là, à y rêvasser une heure ou deux! Mais voilà encore que je m'égare. Je suis même bien lyrique, aujourd'hui, vous ne trouvez pas ? Vieille ardeur ! Je peux bien vous en dire la raison. J'ai beaucoup bavardé dans la journée au sujet d'un spectacle dont je voulais parler, — et sur lequel il me faut me taire, pour le moment,—une occasion merveilleuse qu'avait et qu'a manquée un auteur de refaire pour notre époque *les Précieuses ridicules*. Cela m'a mis en train. Je reviens donc à mon sujet. Je disais qu'une véritable œuvre dramatique peut très bien se passer de cette profusion de décors et de mise-en-scène où nous sommes tombés aujourd'hui, qu'elle y gagnerait même, en ce sens qu'elle prendrait plus complètement l'attention du public. M. Camille de Sainte-Croix nous en a donné une nouvelle preuve avec cette représentation de **Shylock** sur la scène du Trocadéro. La pièce a été jouée là non pas comme au temps de Shakespeare, avec un écriteau indiquant, à chaque changement de tableau, le lieu où se passe l'action, mais de façon encore plus simple, devant un unique fond de tapisserie dans lequel étaient ménagées quelques ouvertures pour les entrées et les sorties des personnages. Cela n'a nullement empêché le public d'être pris par la pièce, de l'écouter, de la suivre très attentivement. Et comment aurait-il pu en être autrement? Devant cette simple tapisserie, ce n'en était pas moins toute la poésie, toute la grâce, toute l'émotion, tout le tragique de Shakespeare.

Cette représentation de *Shylock* était précédée d'une causerie de M. Camille de Sainte-Croix, un peu trop brève, à la vérité. On connaît le sujet de *Shylock*. M. de Sainte-Croix, après avoir expliqué que la question juive a existé de tout temps, a émis cette opinion que l'œuvre de Shakespeare était, dans l'esprit de son auteur, absolument impartiale, sans nulle tendance antisémite. Nous voyons pourtant, au dénouement, Shylock empêché, artificieusement, d'exécuter les termes du contrat qui lie à lui le marchand de Venise. Bien plus, on le dépouille de ses biens, en l'accablant de railleries. Sa fille elle-même le renie, après l'avoir volé. Il est le Juif qu'on méprise, qu'on insulte et qu'on spolie en dépit de ses droits. Cela ressemble bien à de l'antisémitisme, il me semble, et le plus mauvais.

Le spectacle comprenait également une partie de concert. Des *Chansons Shakespeariennes* de M. Camille de Sainte-Croix, musique de M. Paul Vidal, sont de bien jolies choses, qu'on aurait entendues volontiers une seconde fois. Mais que dire d'une poésie de Victor Hugo:

l'Aigle du Casque, tintamarre de mots inutiles, la chose la plus vide et la plus insignifiante qui soit, dite sur le ton ultra-tragique, déclamatoire et fatal, par Mlle Madeleine Roch. de la Comédie-Française? Que dire aussi d'une poésie de M. Fernand Gregh, littéralement massacrée par Mlle du Minil, de la Comédie-Française également? Oui, qu'en dire ? Ah ! mon Dieu, c'est bien simple : rien.

M. Maurice de Faramond a délaissé une nouvelle fois le genre dramatique où il excelle, ces pièces paysannes au ton, à la couleur crus et forts, à la fois naturalistes et lyriques : *la Noblesse de la Terre*, *le Mauvais Grain*. L'Odéon vient de jouer de lui, aux Matinées inédites du Samedi, une pièce historique : **Diane de Poitiers**, qui n'ajoutera pas, je crois bien, grand'chose à sa réputation. J'avoue d'ailleurs que je n'ai pas grand goût pour les pièces historiques, qui sont rarement de l'histoire. Celle-ci n'est là que comme un canevas. L'auteur l'arrange plus ou moins à sa façon. C'est pour lui, avant tout, une facilité. Un autre inconvénient, c'est qu'il est bien difficile de reprendre une époque déjà traitée sans faire à peu près pareil, et la preuve, c'est que *Diane de Poitiers*, c'est un peu *Henri III et sa Cour*, et beaucoup *Jarnac*, la pièce de MM. Hennique et Gravier jouée à l'Odeon en 1909. Vraiment non, toutes ces choses n'ont pas grand intérêt. Je sais bien que la pièce de M. de Faramond revêt un certain caractère symbolique. En nous montrant Diane de Poitiers maîtresse successivement de François Ier, de Henri II et de François II, M. de Faramond a voulu nous représenter la beauté comme la seule vraie souveraine, comme l'unique raison de toutes les actions humaines, planant au-dessus de tout et de tous, et demeurant immuable alors que les hommes et les événements passent et disparaissent. Les feaux de Diane de Poitiers se déclarent tous prêts à mourir pour elle au nom de la beauté et leur mot de ralliement, au moment décisif est : Pour la beauté. Ce que je dis là est d'ailleurs tout à fait insuffisant. Il faut entendre la beauté avec un grand b, comme ceci : la Beauté. C'est certainement de cette façon que l'écrit M. de Faramond. Il y a ainsi des gens qui ont l'amour des mots qui ne veulent rien dire. Ce sont de purs artistes. Ils ont dix-huit ans toute leur vie et meurent sans avoir jamais rien regardé ni vu de la réalité.

Memento. — Ambigu : *L'Enfant des fortifs*, drame en 5 actes et 8 tableaux, de MM. Jules Mary et Emile Rochard (24 mai) — Théâtre Michel : *Popotte*, comédie en 2 actes, de M. Daniel Riche. *La Bonne Intention*, comédie en 2 actes, de M. François de Croisset. *L'Agence Léa*, fantaisie en un acte, de M. Miguel Zamacoïs (7 juin).

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Opéra-Comique : *L'Heure espagnole*, comédie de M. Franc-Nohain, musique de M. Maurice Ravel ; *Thérèse*, drame lyrique de MM. Jules Claretie et Jules Masse-

net. — Théâtre Sarah-Bernhardt : *la Roussalka* de Dargomyjski ; *le Démon*, de Rubinstein ; *la Fiancée du Tsar* de Rimsky Korsakoff. — Gaieté-Lyrique : *Pays sans et soldats*, pièce en cinq actes et en vers de M. Pierre de Saucy, musique de scène de M. Noël Gallon.

Il semble que M. Maurice Ravel se plaise à déconcerter son prochain par les prétextes qu'il choisit à sa musique. **L'Heure espagnole** de M. Franc-Nohain n'est pas moins décevante à cet égard que les *Histoires naturelles* de Jules Renard. « Il arrive un moment dans les déduits d'amour, — où le muletier a son tour », y conclut le... « poète », — (admettons), — voulant traduire ainsi « la morale de Boccace », qu'il se figure avoir élucidée. Certes, l'observation des vieux conteurs est profonde. Il s'agit là d'un cas de physio-psychologie troublante, qui dénude brutalement jusqu'aux plus occultes tréfonds de l'humaine nature et du mystérieux « éternel féminin ». L'évocation est si complexe qu'on en imaginerait volontiers quelque tragédie lancinante, comme sorte de pendant à *Phèdre*, opposant Pan à Aphrodite en un diptyque, tout aussi bien sinon plutôt qu'une aventure plaisante où le sourire s'empreindrait aisément de quelque niais cynisme. Mais un pareil conflit secret se dénonce avant tout silencieux par essence. Chez l'être même où l'instinct primordial en dénoue impromptu la trame, ses obscures péripéties ne s'expriment guère pardes paroles, et il semble que nulle situation ne convienne moins au théâtre. M. Franc-Nohain, en l'y risquant, fut obligé de la dénaturer, et il en méconnut si totalement la « morale » psychologique qu'il aboutit à en confectionner une farce aussi banale que grossière. Dans les *Nouvelles du Roi Louis XI*, c'est solitaire en sa chambrette et, sans doute, par un beau jour ensoleillé, qu'une jeune et honnête commère, rebelle aux amoureux jusque-là, contemple de sa fenêtre un charretier robuste — et l'appelle soudain. Ici, point de mari, d'intrigue surérogatoire et factice; la chose est brève, discrète en sa brutalité, purement humaine en l'impulsion incoërcible, subite, quasiment fatale. La Concepcion de *l'Heure espagnole* est tout bonnement une petite femme légère comme il y en a des bottes, qui a l'habitude de tromper son époux au moins une fois par semaine pendant que celui-ci vaque au dehors à sa profession d'horloger. Les deux amants sont diversement ridicules et également impuissants, si bien que, venu là par hasard et après avoir démontré « ses biceps » en transportant avec désinvolture des horloges renfermant cachés les falots soupirants, un vigoureux muletier profite du dépit et de l'énervement de la belle. C'est ainsi que M. Franc-Nohain comprit et crut interpréter la « morale de Boccace ». Dépouillé de quelque humanité pertinente, réduit à l'oiseux d'un fait divers burlesque, le malheur est que ce vaudeville à compartiments n'est même pas drôle. Les vers amorphes où son auteur le délaya sont

d'une rare platitude. L'éventuelle bouffonnerie des incidents est figée par le littératurisme prétentieux d'un dialogue où la recherche de l'esprit apparaît toute verbale et glace au lieu de dérider ; où tous les traits aussi manifestement fabriqués que ratés font long feu. Qui pourrait rire à ce tercet ?

Tout muletier a dans son cœur
Un déménageur
Amateur.

On n'est pas amusé du tout, mais agacé par ce raseur de Gonzalve que sa manie de mettre tout en rimes ou en musique incite à interrompre inlassablement son amante d'interjections telles que : « *Le Cœur de l'Horloge*, poème.., — *Le Carillon des Amours*, sérénade.., — *Caprice de Femme*, chanson... » ; puis, s'insérant dans une horloge : « *Impressions d'Hamadryade...* » Le « Coucou...! » d'Inigo dans la même position s'avère d'un non moins réfrigérant grotesque, et c'est d'une analogue puérilité à semelles plombées que la muse de M. Franc-Nohain chausse obstinément les sandales. Aussi ne se sentait-on guère dégelé qu'aux jeux de scène qu'improvisa le tutélaire et toujours parfait Jean Périer. Enfin, pour couronner ses maladresses, l'auteur semble avoir oublié qu'un maquereau ne saurait être comique, mais, en quelconque circonstance, ne peut que plus ou moins dégoûter, et il fit de Torquemada, vers la fin, un triste individu qui impose sciemment aux amants de sa femme l'achat des deux horloges où ils se sont logés afin de pénétrer tour à tour jusqu'à la chambre conjugale.

Aux prises avec un semblable sujet ainsi traité, la tâche de la musique était des plus ingrates. Rien ici de ce qui, humainement parlant, ressortit aux facultés propres de l'art sonore ; nulle âme aucune émotion, ni sentiments ni caractères propices au déploiement de sa puissance ou délicatesse expressives. M. Maurice Ravel paraît en outre avoir voulu jouer la difficulté, en inaugurant un procédé de *quasi-parlando*, comme il l'appelle, que peut-être on pourrait expérimenter plus favorablement ailleurs, mais qui, en l'occurrence, a la fâcheuse cruauté de laisser tout entendre des paroles collaboratrices. Ce « quasi-parlando », par surcroît, s'exerce durant des silences ou bien sur de simples tenues d'où résultent d'intermittents arrêts qui morcellent, entrecoupent incessamment le discours musical, et dont le parti pris serait fort discutable. Ces réserves faites, et qui devaient l'être à l'égard d'un tel musicien, il ne reste plus guère qu'à admirer. Sans doute la musique de *l'Heure espagnole* n'échappe pas absolument à l'influence du poème. Elle en est à priori confinée dans le domaine d'une extériorité plastique ou pittoresque, tandis que l'affectation d'un texte aussi artificiel se réfléchit surtout dans la décla-

mation que, bien souvent, elle guinde ou compasse. Il est probablement regrettable que la critique se soit complue à vanter chez M. Ravel des dons de spirituel ironiste, dont il n'apparaît pas péremptoirement comblé par la nature, et l'ait induit par là peut-être à exploiter chez soi des qualités imaginaires au détriment des véritables. Il est remarquable, au contraire, que ses œuvres les plus accomplies s'attestent inspirées par des visions ou impressions de l'ordre sentimental qualifié « romantique » ; que ce soit dans cet état d'âme inconscient que sa sensibilité créatrice s'épanouisse avec la spontanéité la plus franche en même temps que la plus féconde ; et cela, non pas seulement dans *Miroirs* ou *Gaspard de la Nuit*, mais dans sa *Sonatine* et son *Quatuor*. C'est la force de ce romantisme infus, auquel il semble que le musicien craigne trop de s'abandonner, qui, malgré les pseudo-calembours du prosateur et sa sécheresse de pince-sans-rire, transmua la plupart des *Histoires Naturelles* en tableaux de radieuse ou poignante beauté. Avec *l'Heure espagnole*, une métamorphose de ce genre, où dût intervenir quelque émotion, demeurait évidemment impossible, et on avait le droit de redouter que la musique n'y pâtit jusqu'en sa beauté intrinsèque. Mais, en réalité, par bonheur, il semble que la musique et son prétexte cheminent ici côte à côte, comme deux étrangers trop profondément différents pour jamais se connaître. On éprouve nettement dès l'abord et sans rémission qu'il n'y a et ne saurait y avoir rien de commun entre la farce grosse et lourde qui se déroule sur les planches, et l'art exquis qui l'accompagne, d'où s'éloignent naturellement les « *quasi-parlando* » bâtards. A ce point de vue purement musical inécartable, irrésistible, la partition de *l'Heure espagnole* est un petit chef-d'œuvre d'invention, d'originalité, de verve. Le charme, la souplesse et l'abondante fantaisie d'une orchestration où s'amoncellent les trouvailles, témoignent d'une invraisemblable virtuosité dans le maniement des timbres. Cette étincelante parure sertit une harmonie la plus novatrice, multiple et homogène à la fois, où s'étale une sécurité qui ne peut relever que de l'instinct génial. Les variations ou combinaisons thématiques sont d'un art le plus rare et le plus captivant, que régit une maîtrise suprême. Enfin l'inspiration, ce trébuchet des épigones affirme ici, d'un bout à l'autre et sans la plus minime défaillance, la personnalité si marquée qui est celle du musicien. Et cette inspiration immuablement savoureuse, qui jusque dans la douceur ou la grâce garde quelque âpreté incisive, prodigue en l'occasion des trésors de beauté fort disproportionnée à son prétexte. Le motif d'Inigo, incarnant un balourd stupide, est une mélodie superbe sur laquelle on pourrait construire une admirable symphonie, et tous les thèmes représentatifs se divulguent de qualité pareillement incompatible avec les pantins grossiers qui s'y rattachent. Le plus heureux, mais court

et unique passage où se trahisse, en cette comédie manquée, une menue parcelle d'émotion, celui où le muletier monologue sur le mystère de la femme, laisse entrevoir la puissance émotive à quoi, sur un autre sujet, le musicien pourrait atteindre, et les joies que, si longtemps annoncée, *la Cloche engloutie* nous réserve. Espérons-les prochaines. Il n'en reste pas moins, au surplus, qu'en faisant abstraction de l'encombrant « poème », et peut-être y compris les « *quasi-parlando* », *l'Heure espagnole* est musicalement l'œuvre la plus fortement originale et la plus accomplie que, depuis *Pelléas*, notre école française ait fournie à la scène lyrique.

L'ouvrage qui suivit formait avec le précédent le plus ahurissant contraste. Dès les premières mesures, on était fixé sans ambages et la suite n'en démentit point les promesses. La musique de M. Massenet serait tout au plus à sa place à l'Olympia ou aux Folies-Bergère. La pièce de M. Claretie toute crue se verrait refusée au théâtre de Ménilmontant. La collaboration de ces deux Membres de notre Institut aboutit à une effarante débauche des ficelles les plus usées et des plus défraîchis lieux communs. **Thérèse** ravira les concierges, attendrira les midinettes et fera les délices des financiers aux digestions mélomanes. C'est le meilleur qu'on puisse en dire, et le plus charitable est de n'en point parler plus long.

§

En ce moment de l'année où notre vie musicale est plus intense, où les concerts s'accumulent et nous requièrent jusqu'à parfois trois le même soir à la même heure, voici que par-dessus le marché nous tombe une avalanche de « *Saisons* » dont deux russes. Celle qui ouvrit le feu au Théâtre Sarah-Bernhardt fut particulièrement intéressante, sinon pour la valeur des œuvres représentées, du moins parce qu'elles nous étaient pour la première fois offertes. C'est en somme une sorte de lexique sonore qui se feuillette devant nous au bénéfice incontestable de notre culture, et l'expérience qu'elle en récolte ici n'est pas sans prix. Il est aussi piquant qu'instructif de devoir constater, avec **la Foussalka** de Dargomyjski, qu'en acceptant jadis l'influence italienne les Russes ont su d'emblée surpasser incommensurablement les plus désuets de leurs modèles en banalité superficielle. On n'imagine guère la froideur et l'inanité du pastiche. Dans **le Démon** de Rubinstein, en revanche, c'est l'influence germanique, et la pire, qui règne souveraine. En écoutant cette polyphonie de *Kapellmeister* diluant une inspiration quelconquissime, il me revenait en mémoire l'amusante excuse qu'en donnait un contemporain du maître, en opinant : « Rubinstein est un virtuose extraordinaire. Alors, quand il s'assied au piano pour composer, s'il joue la gamme de *do* majeur, il la joue tellement bien

qu'il la trouve admirable — et il l'écrit. » Quelques airs d'extraction, ou peut-être simplement de filiation nationale ou populaire, employés dans les chœurs ou ballets, formaient pourtant d'heureux et réconfortants intermèdes, et d'ailleurs, même dans son ensemble, ce piètre *Démon* teutonique apparut encore infiniment supérieur à l'œuvre qui lui succéda. **La Fiancée du Tzar** est bien la plus navrante chose qui se puisse rêver. Il est presque incompréhensible que l'auteur d'*Antar* ait pu, non pas seulement signer, mais perpétrer ce fatras. Il est vrai que Rimsky-Korsakoff ici était devenu plus « savant » ; depuis *Antar*, il s'était mis à l'école et avait fait ses classes. Cela lui réussit plutôt mal. Outre qu'il semble y avoir pris le goût des cavatines, duos ou trios conventionnels, rien de plus insipide que cette écriture correcte assaisonnée d'entrées en imitations puériles où son inspiration, qui s'y coupa les ailes, patauge lamentablement désormais. L'ère didactique, que peut-être devait nécessairement traverser l'art slave, ne lui paraît pas favorable. A mesure qu'ils apprennent, ses musiciens s'enlizent dans une médiocrité fastidieuse. Au lieu d'assimiler et de dominer leur science, on les dirait écrasés sous son fardeau. La raison en est sans doute celle qu'en 1902 j'imprimais à cette place : il manque à ces artistes un passé de culture, dont l'hérédité séculaire libère inconsciemment leur instinct de la superstition du « métier », et confère à leur sensibilité l'accoutumance insue indispensable à la domination du moyen duquel ils font un but. En somme, la musique russe ne gagne décidément pas à être trop connue. Pour un Boris, que de déchets !

§

Paysans et soldats, à la Gaîté-Lyrique, est une sorte de tragédie en cinq actes entremêlée de quelque musique, où on voit des cultivateurs alsaciens s'exprimer sans accent en alexandrins pompiers. « Soleil-vermeil, cœur-vainqueur, herbe-gerbe, vie-patrie, gloire-victoire, » etc., etc... y retentissent en échos dont l'ombre de l'auteur de *la Grève des Forgerons* frémira d'aise. On ne s'explique pas bien pourquoi le dramaturge tortura ses méninges au « Dans mon corbillon qu'y met-on ? » de la rime à seule visible fin de ridiculiser, non seulement soi-même et ses personnages, mais aussi les idées et sentiments qu'il confie à ses interprètes. En vérité, si M. Pierre de Sancy n'est pas forcé d'écrire pour payer son propriétaire et son boulanger, il est impardonnable. M. Noël Gallon, élève de M. Lenepveu, et Prix de Rome en 1910 à dix-huit ans, illustra *Paysans et Soldats* d'une musique de jouvenceau fort en thème qui vient de passer son bachot.

JEAN MARNOLD.

LETTRES ALLEMANDES

Emmi Elert : *Kameraden ;* Berlin, F. Fontane u. Cᵉ, M. 4. — Bernhard Ihringer : *Saetze und Aufsaetze ;* Carlsruhe, Dreililien-Verlag, M. 2,30. — Karl Henckell : *Weltlyrik, ein Lebenskreis in Nachdichtungen ;* Munich, Lese-Verlag, M.3. — Adolph Tecklenburg : *Die Entwicklung des Wahlrechts in Frankreich seit 1789 ;* Tubingen, J. C. B. Mohr, M. 7. — Arthur Sackheim : *Masken. Hamburgische Schauspielerbildnisse ;* Hambourg, Alfred Janssen M. 3. — Otto Brahm : *Kainz ;* Berlin, Egon Fleischel u Cᵉ. M. 1. — Paul Heyse : *L'Amour en Italie ;* Paris, Ernest Flammarion, fr. 0,95. — *Die Tatigkeit des Insel-Verlages.* — Memento.

Kameraden. — Ce roman de la vie militaire finit dans la plus sombre aventure. Le capitaine de Costa est forcé de quitter l'armée après vingt-cinq ans d'un service irréprochable parce que, « par humanité », il a protégé les amours illicites d'un sous-officier. Chez nous on ne s'embarrasserait pas pour si peu, mais l'officier mis en disponibilité, s'il était frappé de la sorte, irait probablement offrir ses services à quelque feuille de l'opposition et finirait peut-être par la députation. Des exemples du même ordre ne nous manquent pas. Le capitaine de Costa, chassé par sa caste, choisit l'obscure vie bourgeoise et devient maire-fonctionnaire d'une ville de province. Sa femme est une parfaite « camarade » et, après l'avoir encouragé à supporter toutes les humiliations, elle est prête à partager les déboires d'une existence obscure. Mais de nouvelles calomnies mettent encore une fois une brusque fin au trop court bonheur.

L'auteur, qui a étudié de près aussi bien la vie de garnison que les intrigues provinciales en Allemagne, sait voir juste et conter avec bonhomie. Ce livre de femme, écrit avec talent, est une excellente étude de mœurs, de mœurs un peu préhistoriques.

Sætze und Aufsætze. — La reproduction du Julien de Médicis, peint par Sandro Boticelli, sert de frontispice à ce volume d'essays où M. Berhard Ihringer fait preuve d'un goût si vif pour la bonne littérature et pour une belle tradition en art. Notre dix-huitième siècle y est loué à côté des charges d'Honoré Daumier. Des études sur Hebbel et sur Clément Brentano y voisinent avec un parallèle très suggestif entre Madame Bovary et la Marie Grube de Jacobson. Ce petit livre nous révèle un critique sagace qui gagnera à écrire avec un peu moins de préciosité. Il évoque sur sa page de garde le nom de Richard Muther, au souvenir de qui il est dédié. Nous souhaitons que M. Ihring se fasse le continuateur de celui à qui l'Allemagne doit de connaître l'art contemporain de la France.

Weltlyrik. — Poète de talent et très connu par une douzaine de volumes de vers, M. Karl Henckell a voulu témoigner de son admiration pour quelques poètes étrangers en mettant dans sa langue les pièces qui lui ont paru les plus « adéquates » à son propre talent. Baudelaire, Verhaeren et Verlaine dominent comme chaque fois

qu'un Allemand aborde notre poésie et on ne dira jamais assez combien est grand le prestige que ces trois poètes exercent sur la littérature d'outre-Rhin. Mais par leur langue imagée Gautier et Heredia ont également séduit M. Henckell, qui réussit particulièrement bien à mettre en allemand la grande période de notre alexandrin. Un sonnet de M. A.-Ferdinand Herold (*Marozie*), que traduit M. Henckell, se rattache directement à cette inspiration. A côté de Verhaeren, nous trouvons dans ce recueil d'autres Belges, Georges Rodenbach, Maurice Maeterlinck et Albert Giraud. L'Italie est représentée par Gabriele d'Annunzio, Emilio Praga et Ada Negri ; le Danemark par Holger Drachmaun ; la Russie par Alexandre Pouchkine. La littérature de langue anglaise semble avoir beaucoup moins attiré le poète allemand. Dans tout ce recueil, qui s'intitule pourtant « les lyriques du monde », il n'y a qu'une pièce de Swinburne et de Rossetti et Edgar Poe ne fait acte de présence qu'avec un morceau de second ordre.

Die Entwicklung des Wahlrechts in Frankreich seit 1789. — Au moment où le problème de la représentation proportionnelle est âprement discuté à notre Chambre des députés, la copieuse étude de M. Adolphe Tecklenburg est d'une brûlante actualité. L'auteur, qui est privat-docent à l'université de Berne, a étudié le droit électoral en France depuis la Révolution jusqu'à la troisième République. Il expose dans les plus minutieux détails tous les systèmes qui ont été en vigueur chez nous, depuis le suffrage restreint à deux degrés jusqu'au suffrage universel direct et secret, et donne enfin un aperçu des différentes méthodes proposées pour l'introduction de la R. P. — M. Camille Benoît, ainsi que l'auteur le déclare dans sa préface, lui a servi de guide dans l'inextricable fouillis des doctrines diverses et contradictoires qui toutes veulent aboutir à la représentation équitable des minorités. D'une lecture très agréable, malgré l'abondance des documents cités, le savant travail de M. Tecklenburg pourrait certainement servir de leçon à beaucoup de nos farouches arrondissementiers radicaux-socialistes.

§

Masken. — M. Arthur Sakheim, à qui nous devons une série d'excellentes études sur E. T. A. Hoffmann, a réuni, en un somptueux volume, relié en parchemin, les essais que lui a inspirés l'art dramatique à Hambourg. A de graves considérations sur les « problèmes » du drame moderne il a joint des fantaisies et des vers inspirés par tel ou telle interprète. Il était assez dangereux de recommencer, après Lessing, une Dramaturgie de Hambourg, aussi n'est-ce point là le dessein qu'a eu M. Arthur Sakheim. Connaissant à fond le théâtre contemporain, très ferré sur le répertoire classique, il a su causer

agréablement aussi bien de Shakespeare que de la dernière création de nos boulevards, traduite ou travestie en allemand et interprétée par quelque obscure virtuose qui y a peut-être mis plus de sincérité que notre étoile la mieux cotée. Il faudrait être initié aux potins de coulisses de la grande cité hanséatique pour pouvoir suivre l'auteur sur le terrain où il nous entraîne avec tant de gravité.

Kainz.—Le grand acteur Kainz, qui est mort l'année dernière, n'a pas encore pu être remplacé sur la scène allemande. M. Otto Brahen, qui le connut de très près et assista au développement de sa personnalité, lui consacre une mince monographie où il condense tout ce qu'il y a à dire d'important sur l'interprète de tant d'œuvres dramatiques qui ne doivent leurs succès qu'à son concours. C'est une brochure de 50 pages écrite avec émotion et qui témoigne d'une science profonde du théâtre contemporain.

Paul Heyse, qui remporta l'an passé le prix Nobel de littérature, est assez peu connu en France, mais le grand public n'ignorait du moins pas son nom et c'était peut-être suffisant. Son art, qui est celui de nos conteurs d'il y a cinquante ans, ne peut rien nous apprendre et les sujets qu'il a choisis nous sont généralement familiers. Néanmoins, il faut savoir gré à M. Victor Tissot d'avoir réuni, sous le titre de **l'Amour en Italie**, quelques-uns des meilleurs contes du vieil écrivain allemand. Le texte est d'une lecture facile et les images, qui sont dues au crayon de M. Marin Baldo, n'ajoutent pas grand chose à une œuvre très moyenne.

Le *Insel-Verlag*, qui nous envoie rarement ses publications, a du moins souhaité que nous fussions renseigné sur son activité par la lecture de son dernier catalogue. **Die Tætigkeit des Insel-Verlags**, est une brochure luxueusement imprimée et qui contient la description des ouvrages publiés par cette maison d'édition durant la première moitié de l'année 1911. Des spécimens de gravures et de caractères typographiques nous montrent que l'on imprime maintenant en Allemagne aussi bien que dans les meilleures maisons anglaises et c'est un peu humiliant pour nous que de constater combien, depuis 150 ans, notre art du livre, en se popularisant, a dégringolé.

L'édition originale du nouveau recueil d'Emile Verhaeren, *les Heures du soir*, a été imprimée à Leipzig sous la surveillance de M. Henry van de Velde et paraît au *Insel-Verlag* dans un tirage limité à 500 exemplaires et dont les plus ordinaires, sur papier de Hollande coûtent 25 francs chacun. Les mêmes éditeurs ont entrepris une édition de luxe, limitée à 150 exemplaires, de *Dithyrambes à Dionysos* de Frédéric Nietzsche, dont il vous faudra payer 37 fr. 50 l'exemplaire.

Mais le *Insel-Verlag* mérite surtout la reconnaissance des gens de goût par la réimpression qu'il a entreprise des meilleurs ouvrages de

la littérature classique allemande. La série *Der junge Goethe*, publiée autrefois par S. Hirzel et qui contient toutes les lettres, conversations et œuvres littéraires des premières années du poète, a été revue et complétée par M. Max Morris, qui y a adjoint les dessins et eaux-fortes de Goethe datant de la même époque. Un recueil de conversations de Schiller, des lettres de Kant, des lettres et de nouveaux documents relatifs à Schopenhauer ont également paru durant ces derniers mois. Un choix de lettres de Nietzsche, en un seul volume, permettra à tous ceux que les 6 tomes de la *Correspondance* complète effraient par leur longueur, de connaître aisément le magnifique épistolier qu'était le philosophe. Rappelons enfin que la grande édition de Henri Heine, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler et sur laquelle nous reviendrons, s'achemine vers son achèvement.

Memento. — Dans *Pan* (16 mai), M. Hubert Eulenberg fait un portrait de Stendhal, sous la forme fictive d'une lettre imaginaire de Prosper Mérimée à Michel Bernetti, consul de Grande-Bretagne à Civita-Vecchia. La réponse de celui-ci décrivant la vie de Beyle à son consulat est particulièrement savoureuse. Une note de la rédaction qui accompagne cette fantaisie dit que, malgré tous les efforts, Stendhal ne sera jamais populaire en Allemagne. Tant mieux !

Deutsche Rundschau (juin) fait paraître une étude de M. Louis Geiger « sur la première rédaction des confessions de Jean-Jacques Rousseau ». L'auteur parle tout d'abord de la « Société Jean-Jacques Rousseau », fondée à Genève il y a huit ans, et des *Annales* qu'elle publie. Il analyse ensuite le manuscrit des *Confessions* paru dans le tome IVe de ces *Annales*. M. Gustave Bickhuth poursuit son étude sur « les premières campagnes de Frédéric le Grand et de Napoléon ».

Nous recevons quelques-uns des derniers fascicules de *Die Lese*, excellent petit journal hebdomadaire qui donne une grande place à la poésie et ne craint pas de reproduire des passages d'œuvres déjà publiées qui lui paraissent particulièrement caractéristiques.

Dans *Hochland* (mai), M. Wilhelm Platz continue la publication de son étude d'ensemble sur le mouvement du Sillon. Le second chapitre décrit l'activité de Marc Sangnier et le développement de son œuvre jusqu'à la condamnation papale du 25 août 1910. Dans un troisième chapitre, qui paraîtra le mois prochain, l'auteur fera la critique du sillonisme et soumettra à une analyse détaillée les idées de son promoteur. M. Edouard Korrodi parle des poésies de Gottfried Keller et de Conrad Ferdinand Meyer, ce qui lui permet de donner un bel aperçu de la poésie contemporaine d'expression allemande en Suisse. Des reproductions d'après Albrecht Altdorfer illustrent un article de M. Fr. Hoeber sur le grand artiste qui illustra Regensbourg au commencement du XVIe siècle.

L'œuvre de Friedrich Huch est caractérisée par M. Kurt Martens dans *Das literarische Echo* (15 mai). Le romancier de *Peter Michel*, de *Pitt und Fox* et d'*Enzio* explique lui-même comment il commença à écrire. Un portrait accompagne cet article. M. W. Boehm étudie les dernières publications relatives à Wilhelm Heinse, ce singulier amoureux de

l'Italie qui, à la fin du XVIII[e] siècle, fit preuve d'une compréhension si extraordinaire de l'esprit moderne.

Oesterreichische Rundschau (15 mai) publie des lettres inédites de Liszt à Marie de Kalugis, pianiste distinguée et nièce du ministre russe, comte Nesselrode. Le compositeur fit sa connaissance à Varsovie en 1843 et continua à rester en relation avec elle jusqu'à la fin de sa vie. Le professeur Paul de Mitrofanoff étudie dans le même fascicule l'œuvre de Tolstoï.

Maerz (23 mai) reproduit des souvenirs personnels de Gunnar Heiberg sur Ibsen qu'il eut l'occasion de voir de près à Rome au moment où il écrivait *Maison de Poupées*. L'auteur s'efforce de détruire la légende d'un Ibsen hautain et toujours fermé et le montre très humain et nullement poseur.

Der Sturm est toujours le très vivant organe de la jeunesse littéraire et artistique de Berlin. Ses dessins de première page sont signés E. Heckel, E.-L. Kirchner et John Vrieslander. M. Otto Stoessl, le critique viennois, y a toléré la reproduction d'une étude sur Balzac.

L'exposition d'art qui vient de s'ouvrir à Darmstadt est étudiée dans *Deutsche Kunst und Dekoration* (juin) par M. Carl Weichardt. De fort belles reproductions accompagnent cet article.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Percival Pollard : *Their Day in Court, the Case of American Letters and its Causes*. 3 dollars, the Neale Publishing Company, New-York. — Archibald Henderson : *George Bernard Shaw, his Life and Work, a critical Biography (authorized)*, avec 33 illustrations, 21 s., Hurst and Blackett. — Archibald Henderson : *Mark Twain*, avec portraits et illustrations, 5 s., Duckworth. — Archibald Henderson : *Interpreters of Life and the modern Spirit*, 6 s., Duckworth. — G. K. Chesterton : *Criticisms and Appreciations of the Novels of Charles Dickens*, avec huit portraits, 7 s. 6 d., J. M. Dent. — Reginald W. Jeffery : *The New Europe*, avec tableaux et cartes, 8 s. 6 d., Constable. — Lafcadio Hearn : *Chita, un souvenir de l'Ile dernière*, traduit par Marc Logé, 3. 50, Mercure de France.

Existe-t-il, à l'heure actuelle, aux Etats-Unis, une littérature, de langue anglaise naturellement, qui soit vraiment du terroir? Voilà une question que nous nous posâmes et qui nous fut posée bien souvent, sans qu'il nous ait été possible d'y répondre d'une façon méthodique et complète. Pour la production littéraire américaine du XIX[e] siècle, nous aurons enfin, en France, un ouvrage d'ensemble, historique autant que critique, et c'est la *Littérature Américaine*, par William P. Trent, professeur à Columbia University, qui vient de paraître dans l'excellente série d'*Histoires des Littératures*, que publie la librairie Armand Colin. Dans la collection Tauchnitz, on trouve le très utile *Manual of American Literature*, publié par les soins de Mr Theodore Stanton, dont désormais nous lirons assidûment les chroniques, dans le *Mercure*, pour nous tenir au courant du mouvement littéraire d'outre-Atlantique. Dans tout cela, il n'apparaît guère qu'il y ait là-bas un mouvement bien défini; il s'y

publie beaucoup de livres, mais, nous assure Mr Percival Pollard dans son remarquable ouvrage : **Their Day in Court, The Case of American Letters and its Causes**, c'est un encombrement dénué de valeur; la qualité est sacrifiée absolument à la quantité, et l'on ne découvre d'autre tendance que des préoccupations commerciales. Le tableau est peu engageant; mais dans la cohue que fouaille impitoyablement Mr Pollard, il se trouve quelques artistes qui n'ont pas que le seul souci du dollar; et c'est ceux-là qu'il faudrait savoir reconnaître dans la tourbe des mauvais auteurs. Aussi donc, à ceux que tenterait cette recherche, nous donnerons ce conseil, d'étudier les deux ouvrages du professeur Trent et de Mr Stanton, et de lire attentivement le livre de Mr Percival Pollard, qui servira d'introduction à l'étude de la production littéraire contemporaine aux Etats-Unis. Bien qu'il se répète souvent, Mr Pollard est un guide intrépide et singulièrement renseigné. Un des traits les plus captivants et les plus précieux de son livre provient justement de ce qu'il compare sans cesse les auteurs de chez lui, aux auteurs d'Europe, de ce qu'il établit de judicieuses filiations dans les influences exercées par l'ancien continent sur le nouveau. Au cours de ses chapitres, il juge avec une subtile perspicacité les auteurs anglais, français, allemands, italiens dont il connaît l'œuvre et dont il commente le talent et l'influence. *Their Day in Court* doit avoir sa place sur les rayons de nos bibliothèques et il nous faudra souvent en feuilleter l'index.

§

Parlant de Bernard Shaw, Mr Percival Pollard déclare qu'il ne veut voir en lui qu'un critique, qu'un essayiste. Ses pièces, dit-il, n'ont jamais été autre chose que des essais dialogués, préfacés par un essai sous forme de monologue. Et dans ses diverses préfaces, Shaw se raconte; il prive ainsi ses amis et ses ennemis à la fois d'une tâche pleine d'attraits : la rédaction de sa biographie. Malgré cette réflexion de Mr Pollard, nous avons une biographie de Shaw; et nous la devons à un Américain, le professeur Archibald Henderson. De cet ouvrage de plus de cinq cents pages in-octavo, intitulé : **George Bernard Shaw, his Life and Work**, Shaw lui-même écrivait récemment dans le *Morning Post :* « The book is a most remarkable achievement, and is perhaps as near the facts as it is in the nature of such a work to be. » Ce livre n'est pas seulement une étude magistrale sur la personnalité la plus compliquée de notre temps, il est aussi un exposé fort complet des divers mouvements d'idées qui ont agité l'Angleterre en ces derniers vingt-cinq ans. Il est possible d'élever maintes objections contre un tel ouvrage consacré à un personnage vivant, d'autant plus qu'il faut insister sur ce fait que Mr Henderson a travaillé avec la collaboration même de son

sujet, et que le livre porte en sous-titre : *A critical Biography (authorized)*. Mais quels que soient les reproches qu'on puisse lui adresser, Mr Henderson mérite qu'on lui sache gré des six ans de labeur qu'il a consacrés à ce livre, qui restera un document des plus précieux. Comme tous les hommes qui exercent une influence personnelle énorme, Bernard Shaw n'a pas que des amis ; je n'en veux pour preuve que le sévère jugement que porte sur lui Mr Cecil Cowper dans un article de *The Academy* (3 juin). Si, par son attitude, Shaw s'attire de vives inimitiés, les amis qui le défendent — ce qu'il sait, du reste, fort bien faire lui-même, — ne sont pas toujours très adroits, et somme toute on manque du recul nécessaire pour apprécier exactement l'œuvre de Shaw, sa personnalité et son influence. En tout cas, l'ouvrage de Mr Henderson permet de l'apprécier mieux qu'il n'était possible jusqu'à présent, en attendant le jugement de la postérité.

§

On ne peut encore rien présumer du rang que la postérité accordera à Mark Twain. Certains affectent de ne voir dans son œuvre que des livres d'amuseur, et c'est peut-être excessif. Samuel L. Clemens a connu la vie et il en a souffert plus que beaucoup d'hommes ; cependant il conserva, malgré tout, jusqu'à la fin, un très noble optimisme, et l'on peut voir, dans ses fanaisies les plus humoristiques, une interprétation de la vie qui dépasse le rire que ses saillies soulèvent. En attendant la biographie que prépare Mr. Albert Bigelow Paine, chargé officiellement par Mark Twain de la rédiger, en même temps que de publier sa correspondance et de réunir ses œuvres posthumes, on pourra lire avec profit l'ouvrage sur **Mark Twain** qu'a récemment écrit Mr. Archibald Henderson. Après une courte introduction, l'auteur étudie son sujet en l'envisageant tour à tour comme homme, comme humoriste, comme « world-famed genius », et comme philosophe, moraliste et sociologue, et il termine en donnant une bibliographie très étendue des articles consacrés à Mark Twain tant en Amérique qu'en Angleterre, en France et en Allemagne. Mr. Henderson place Twain à côté de Whitman comme l'un des deux grands « interpreters and embodiments of America », représentant « the supreme contribution of democracy to universal literature ».

§

Sous ce titre **Interpreters of Life and the Modern Spirit**, Mr. Archibald Henderson a réuni une série d'études consacrées à George Meredith, à Oscar Wilde, à Maurice Maeterlinck, à Henrik Ibsen et à George Bernard Shaw. Le titre indique à quel point de vue l'auteur s'est placé pour étudier chacun de ces écrivains, et c'est avec une remarquable perspicacité qu'il analyse leur personnalité et

leur œuvre en fonction de « l'esprit moderne ». Le court essai sur Meredith résume fort bien l'attitude de l'auteur de *l'Egoïste* devant la vie et devant les hommes. L'étude sur Oscar Wilde, du double plus longue, contient un exposé critique très pénétrant de l'œuvre dramatique de l'auteur de *Salomé*. Dans les pages sur Maeterlinck, on trouve de curieuses appréciations et d'originales critiques ; dans les deux parties de l'étude suivante, Mr Henderson examine l'évolution de l'esprit et de l'art d'Ibsen, et la genèse de ses drames. Enfin, l'essai sur Shaw résume l'opinion très favorable que Mr Henderson s'est faite sur l'auteur de *Candida* et qu'il a développée dans l'ouvrage mentionné plus haut. Ces études révèlent chez le critique une connaissance très étendue du mouvement des idées à notre époque, une lecture attentive des œuvres des écrivains qu'il examine et des littératures des principales nations européennes, et à cette érudition considérable il joint une remarquable pénétration de jugement.

§

La série de **Criticisms and Appreciations of the Novels of Charles Dickens**, que Mr Gilbert K. Chesterton vient de réunir en un volume, ont servi d'introduction à une réimpression des romans de Dickens, en édition populaire. Pour éviter une désillusion, il faut les lire non pas comme une critique méthodique des œuvres de l'auteur de *David Copperfield*, mais comme une suite d'essais sans unité. Il est fort difficile d'exprimer une opinion sur ce livre ; pour en parler convenablement il faudrait dépasser de beaucoup les dimensions de cette chronique. Certes, Mr Chesterton nous met souvent dans cet embarras. Quand on lit un de ses livres, on voudrait pouvoir le discuter pied à pied et le contredire à tout moment. Du reste, il se contredit lui-même si fréquemment qu'on lui laisse ce soin, et à mesure qu'on avance dans la lecture de ces essais, on s'avoue incapable d'entreprendre la tâche de lui tenir la tête. A propos de Dickens, il parle de tout, d'une infinité de sujets qui sont fort loin de Dickens et dont Dickens ne se souciait guère, — et surtout Mr Chesterton parle beaucoup de lui-même, de ses opinions, de ses convictions, de ses théories, et il accumule paradoxes sur paradoxes. Si bien qu'on se laisse séduire, parce qu'à chaque page il donne à penser, il force l'attention et l'on ne peut guère demander davantage à un préfacier.

§

L'histoire de l'Europe depuis la Révolution est si complexe qu'il est difficile, sauf au spécialiste, de la voir avec sa véritable perspective et de placer les faits à leur date dans l'ensemble. Les traités qui sont intervenus à diverses reprises ont modifié les frontières, ont mélangé ou séparé des races, et pour comprendre la politique mo-

derne, pour suivre même le courant des idées en Europe, au XIXe siècle, il faut avoir, de l'ensemble des faits historiques, une connaissance précise. Cette connaissance précise, on ne peut l'acquérir qu'en se référant à de volumineux ouvrages, qu'en étudiant grand nombre de livres traitant de périodes diverses et rassembler et coordonner les résultats de cette étude qui serait certainement longue et pénible. Dans **The New Europe**, Mr Reginald W. Jeffery a accompli ce labeur. Son livre, d'une lecture facile, donne un coup d'œil d'ensemble sur l'histoire de l'Europe de 1789 à 1889; et c'est, en même temps, un précieux ouvrage de référence, où abondent les cartes, les tables, et les bibliographies. En outre, ce livre précis et clair n'a rien d'insulaire et la politique intérieure des nations n'y est traitée qu'autant qu'il est nécessaire pour comprendre la politique extérieure, les conflits successifs qui ont amené les grands événements historiques, comme l'unité de l'Allemagne et de l'Italie, la formation des États Balkaniques, les campagnes de Napoléon, les révolutions de 1789 et 1848, etc. C'est là une indispensable introduction pour le profane qui voudrait entreprendre une étude plus approfondie de l'histoire du XIXe siècle, ou de telle période de cette histoire.

§

La renommée de Lafcadio Hearn semble basée, en France, surtout sur les livres qu'il a consacrés au Japon. Et ce n'est pas à tort puisque ceux qui ont lu ou qui liront *Kwaidan* conviendront que rien ne leur révèle aussi intimement le Japon, que ces incomparables récits. Mais avant d'aller se fixer en Extrême-Orient, Hearn connut l'Amérique, les Etats-Unis du Sud, et en particulier la Nouvelle-Orléans. De là, il s'en fut une fois se reposer dans les îles basses de la côte, sur ces rivages que torturent et mutilent les ouragans furieux du Golfe du Mexique. Il entendit conter la destruction de l'Ile Dernière, anéantie par un typhon, et **Chita** est la mise en œuvre, par ce prestigieux artiste, de ce drame formidable. C'est le seul roman, pour ainsi dire, qu'ait écrit Lafcadio Hearn, et il faut le regretter. L'auteur de *Chita*, le merveilleux descripteur du typhon qui fait rage alors que dansent, chantent et rient ceux qu'il va engloutir, pouvait devenir l'un des plus grands romanciers du monde. En face des éléments, sous la coupole d'azur profond, devant l'Océan Mauvais, quelques humains luttent et s'agitent, que la fièvre jaune décime quand les flots déchaînés ne les supprime pas. Et là, dans ce cadre à la fois tragique et étrangement doux, misérable et grandiose, grandit Chita, arrachée à la mort par le pêcheur espagnol... et ce contraste a quelque chose de sublime dans sa simplicité. Il plane sur ce coin du monde une menace sournoise, qu'on oublie à contempler la joliesse blonde et l'âme pure de Chita.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES POLONAISES

Kazimierz Chledowski : *Dworw Ferrarze* (*La Cour à Ferrare*), 2e édition, H. Altenberg. — Le même : *Rzym-Ludzie Odrodzenia* (*Rome-Hommes de la Renaissance*), ibid. — Nouvelles revues. — Memento.

M. Casimir Chledowski est un des rares — hélas ! trop rares — écrivains d'art en Pologne qui s'adonne avec amour et intelligence à l'étude de l'art et de la culture européenne d'une certaine époque. Cette époque ce sont les trois siècles de la glorieuse Renaissance italienne. Méprisant les lauriers « en toc » que le grand public distribue aisément aux compilateurs zélés et patients, il s'adresse directement aux sources, secoue l'antique poussière des archives, compulse les documents, étudie les œuvres, parcourt les pays et consigne les fruits de son labeur dans des volumes compacts, édités avec soin, qui font preuve de son immense érudition et de son enthousiasme pour la beauté. N'occupant aucune chaire à l'Université, ne briguant pas — tant que je sache — la carrière officielle dans le monde des sciences, il a su garder toute son indépendance d'esprit et de jugement et il n'hésite pas à heurter les opinions établies et souvent si fausses.

Son travail fut couronné de succès. Le premier volume qu'il fit paraître, consacré à l'étude de *Sienne*, est depuis longtemps épuisé. Les autres se vendent aussi très bien et nécessitent des éditions nouvelles. M. Chledowski prouva aux éditeurs polonais, d'habitude si timides quand il s'agit de publier des livres chers, que les ouvrages sérieux et imprimés soigneusement peuvent toujours compter sur la faveur publique, même si leur prix n'est pas abordable à toutes les bourses.

Après la vieille cité toscane que Taine avait négligée, c'est **la Cour à Ferrare** qui attira la curiosité érudite de M. Chledowski.

Aux XVe et XVIe siècles, Ferrare fut « le plus grand nid d'aigles-chevaliers du bas Pô ». Conformément au testament de la marquise Matilde, elle appartenait à la Curie Romaine. Celle-ci, ne pouvant pas y gouverner directement, était forcée de la céder à la puissante famille d'Este, qui y régnait en fait depuis le commencement du XIIIe siècle. Mais les Papes se considéraient toujours comme les véritables maîtres de Ferrare et obligeaient les marquis d'Este à leur payer certaines redevances. En montant sur le trône, le marquis, élu du peuple, devait être chaque fois reconnu par le pape.

Le fondateur « légal » de la dynastie fut Obizzo II, qui fut élu maître de Ferrare après la mort de son grand-père Azzo VII, en 1264, et qui prit le nom de *gubernator et rector generalis et perpetuus Dominus civitatis Ferrariæ* « par la grâce de Dieu et de la Capitale Apostolique ». Car le pape Urbain II, se rendant compte

de la valeur de cette famille qui, appartenant au parti des Guelfes, fut un des plus fermes soutiens du trône apostolique, ratifia le choix du peuple. Mais c'est surtout pendant le règne des Niccolo III, des Leonello, des Borso, des Ercole I, des Alfonso I et II que Ferrare connut les heures de triomphe, de puissance et de gloire. Les papes regardaient d'ailleurs d'un œil inquiet cette prospérité et croissance de leurs vassaux. Ils méditèrent longtemps les moyens de rendre à Rome les possessions qu'ils avaient laissé échapper dès le XIII^e^ siècle. Mais le terrible Jules II eut beau s'écrier : *Ferrara, Ferrara, corpo di Dio, ti avro !* le prince Alphonse I sut protéger son domaine aussi bien par les bouches de ses canons que par son génie de diplomate avisé et perspicace. Et il a fallu l'épuisement de la race léonine des d'Este, il a fallu l'affaiblissement du peuple par les guerres meurtrières, il a fallu les intrigues d'une femme vindicative et tenace, fille d'Ercole II, Lucrèce, pour que le rêve de Jules II pût prendre corps et que le cardinal Piero Aldobrandini prît possession de Ferrare au nom du pape Clément VIII.

La restauration du pouvoir papal marque pour la vieille cité padouane l'heure de la déchéance. Les fiers palais tombèrent en ruines. Les trésors, amassés par les marquis, prirent le chemin de Rome et la ville fut plongée dans le silence et l'oubli.

Si la République florentine fut la terre bénie des peintres et des sculpteurs, Ferrare à la fin du XV^e^ et jusqu'au milieu du XVI^e^ siècle était le foyer de la poésie et de la pensée humaniste. Ce « nid d'aigles » exerçait une puissance d'attraction prépondérante sur les plus beaux esprits de l'époque. Le libéralité des princes, d'ailleurs fort sujette à caution, leur intelligence et surtout une certaine liberté d'opinion, qui parfois régnait à la cour, attiraient à Ferrare aussi bien un Alberto Pio da Carpi qu'un Léon Baptiste Alberti. Il y avait même un temps où Renata di Francia, femme d'Ercole II, apporta à Ferrare un souffle de liberté et d'esprit frondeur français, et même facilita les relations entre les intellectuels italiens et les réformateurs religieux d'outre-Alpes.

Mais ce sont surtout les poètes qui choisirent Ferrare pour leur lieu de résidence et de travail. Et si la cour des d'Este n'avait le mérite que d'avoir réuni autour d'elle les personnalités glorieuses des Boïardo, des Ariosto, des Tasso, elle aurait déjà le droit au souvenir reconnaissant de la postérité !

Il est vrai que les marquis se faisaient payer cher leur protection : ils exigeaient en échange les flagorneries les plus basses et ils traitaient souvent les poètes d'une façon qui ne fait honneur ni à la noblesse de leur caractère ni à la fierté de leurs protégés. M. Chledowski stigmatise, comme il convient, l'atmosphère avilissante de la cour qui mettait des entraves au libre développement des esprits

fiers et indépendants et qui causa entre autres — non sans influence du Saint-Office, il est vrai — la perte d'un génie tel que Tasso. Certes elles étaient amères les miettes qui tombaient de la table princière dans les sacoches vides des philosophes et des poètes — à Ferrare et ailleurs.

Rome — Hommes de la Renaissance forme la première partie de l'ouvrage dont le deuxième tome, consacré à l'époque du baroque, paraîtra — espérons-le — bientôt.

Dans un fort et beau volume de 600 pages, orné de belles reproductions d'œuvres d'art, dont certaines sont présentées au public pour la première fois, l'auteur nous trace un tableau vivant de la Rome papale qui, pendant deux siècles, fut le foyer d'art et des sciences de la vie intense et des intrigues amoureuses, financières et politiques — en Italie et en Europe.

La Campagne Romaine, qui, pendant de long siècles, était en les mains du clergé et des couvents, passe, vers la fin du XIe et au commencement du XIIe, dans la possession des grandes familles aristocratiques dont les châteaux dominaient de leurs hautes tours crénelées la plaine de Rome. Le manque de force et d'organisation de la municipalité romaine mettait la ville à la merci des Colonna, des Orsini, des Salviati. La lutte des papes contre l'omnipotence de ces familles, la lutte de Cola Rienzi contre la force égoïste des aristocrates forme un des chapitres les plus intéressants de l'ouvrage. Avec beaucoup de tact et avec une impartialité de jugement qui lui fait honneur, l'auteur s'essaye à démêler les fils tordus des machinations, des crimes et des intrigues, qui se nouent et se renouent constamment, tout imbus de larmes et de sang.

Si M. Chledowski arrache d'une main ferme l'auréole dont la légende a cerné le front d'un Rienzi, il n'hésite pas non plus à stigmatiser l'égoïsme féroce des orgueilleux aristocrates et des papes. « La papauté, écrit l'auteur, s'efforçait à ce point de mettre la main non seulement sur la vie morale des peuples, mais aussi sur les affaires politiques et économiques des états européens qu'on sentait partout la nécessité d'ôter cette charge des épaules des nations. » Et si les héritiers de Saint Pierre aimaient à entourer leur cour d'humanistes, de peintres, de sculpteurs et de poètes, ils suivaient en cela l'exemple des princes et cédaient plutôt au courant irrésistible qui emportait toute la société italienne des XVe et XVIe siècles qu'à leur propre penchant pour l'art et la science. C'est en poursuivant son rêve de grandeur et du pouvoir absolu que Jules II faisait travailler un Bramante ou un Michel-Ange. Et même le pape Léon X, dont les flagorneurs contemporains ont fait un Médicis superbe, Mécène brillant, centre et promoteur de l'*eta d'oro* de la Renaissance, n'était en réalité qu'un simple fantoche qui au fond préférait au génie des Buonarotti et des

Raphael les plaisanteries grossières des bouffons et les mélodies faciles des joueurs de flûte et de violon. Et la splendeur des arts dont brillait la cour des Jules II, des Léon X n'avait qu'un but : jeter aux yeux des foules grondantes la poudre d'or de la Beauté !

Je suis certain que les ouvrages de M. Chledowski, dont quelques-uns ont déjà paru en allemand, intéresseraient vivement le public et les érudits français. Si l'auteur n'a pas le talent poétique, les qualités de style d'un Klaczko, il l'emporte sur son prédécesseur par la richesse de sa documentation et par la profondeur de sa science. Je n'aurais qu'à lui faire un seul reproche : il se laisse trop entraîner par ses penchants d'érudit curieux, amoureux des dates, des anecdotes et des faits ; et au luxe des détails il sacrifie trop souvent l'unité de la composition et la synthèse d'historien.

§

Nous avons à noter ces temps-ci la parution de **nouvelles revues** littéraires et artistiques. Leur publication ne correspond à vrai dire à aucune révélation de tendances et d'esthétique nouvelles. Elles cherchent plutôt à organiser, à centraliser les forces éparses et hétéroclites. Le *Museion*, dirigé par M. Wladyslaw Koscielski à Paris et M. Morstin à Cracovie, tend vers le sérieux, en puisant sa matière dans la littérature et les arts de tous les pays et de toutes les époques, en s'efforçant de grouper autour de lui les noms connus, en s'essayant de renouer les nœuds qui lièrent de tout temps la vie intellectuelle de la Pologne à celle de l'Occident. Quant à la *Sztuka* (*l'Art*), dirigée par un comité composé pour la plupart d'élèves et d'admirateurs de Miriam, elle semble vouloir être l'organe des jeunes et suivre la tradition de la *Chimera*. Les deux revues nouvelles sont publiées avec soin et avec goût. On ne peut que leur souhaiter le succès qu'elles méritent.

§

Memento. — Volumes reçus. Joseph Weyssenhoff : *Vie et opinions de Sigismond Podfilipski*, Librairie Plon, Paul Cazin trad. C'est le plus beau et — ajoutons-le — *le seul* livre de M. Weyssenhoff qui mérite la belle traduction de M. Cazin. Evidemment, entre la vie et les opinions de Podfilipski et celles de Graindorge, il y a juste la distance qui sépare la culture d'un Taine de celle d'un baron polonais. N'importe, M. Weyssenhoff y fait preuve d'un joli talent d'écrivain ironiste, talent qu'il a gâché depuis. — A. Nowaczynski : *Meandry*, Société S. Orgelbrand. — Jean Lemanski : *Basn o prawdzie*, ibid. — Le même : *Noc i dzien*, Gebethner i Wolff. — Stanislaw Milaszewski : *Gest wewnetrzny*, ibid. — Jan Lorentowicz : *Nowa Francya Literacka*, ibid. — Konstancya Mayzlowna : *W mroku*, ibid. — Stanislaw Wyspianski : *Wiersze, fragmenty*... S. A. Krzyzanowski. — Marya Mendelsonowa : *Wspomnienia o ZofiiKowalewskiej*, D. E. Friedlein. — Kornel Makuszynski : *W Kalejdoskopie*, Société

d'édition à Lemberg. — Adolf Dygasinski : *Gody Zycia*, M. Arct. — Benedykt Hertz : *Bajki i satyry*, G. Centnerszwer i Sp.

MICHEL MUTERMILCH.

LA VIE ANECDOTIQUE

La Journée de Paul Verlaine. — Les impromptus de Jean Moréas.

La Journée de Paul Verlaine fut moins tumultueuse qu'on n'avait pensé. Il n'y eut point de monôme sur le boul Mich, il n'y eut point de cabale à l'Odéon, et l'on avait annoncé ces manifestations.

Le matin, au Luxembourg, un dessinateur, qui fait profession d'avoir été l'ami de Verlaine, obtint du succès en déclarant à qui voulait l'entendre qu'il s'était marié la veille, ne voulant point, du moment que son poète allait être célébré officiellement, demeurer dans une situation irrégulière.

A l'Odéon, pendant les entr'actes, on commenta un factum assez plat d'idées et de style, où je ne sais quels barbares étaient honnis au bénéfice de quelques poètes tels que MM. Fernand Gregh, Charles Morice, Fernand Divoire, etc.

Les peintres nouveaux que l'on a voulu appeler les cubistes étaient fort maltraités.

Ils se fâchèrent, et comme le factum qui provoquait leur colère n'était pas signé et ne portait même pas une indication d'imprimeur, les suppositions allèrent leur train.

Tour à tour on incrimina MM. Morice, Jules Romains, Levaillant, Veyssié et quelques autres, d'avoir rédigé la mystérieuse proclamation. Au café qui fait le coin de la place de l'Odéon et de la rue Corneille, il n'y avait que des littérateurs et leur opinion était que le factum avait pour auteurs les cubistes eux-mêmes, désireux de créer de l'agitation autour de leurs œuvres. Cependant, ceux-ci continuaient à accuser M. Charles Morice, et, pendant que l'on banquetait, ils l'empêchèrent de parler, criant : « il est ressuscité », faisant circuler parmi les convives des épigrammes, des caricatures destinées à le ridiculiser. Le vacarme reprit de plus belle, lorsqu'on se fut rendu à la Closerie des Lilas, où M. Combes, cafetier des peintres et des poètes, leur offrit du champagne en l'honneur de Paul Verlaine. Pour apaiser tout le monde, Paul Fort demanda à Saint-Pol-Roux de relire son discours qu'on n'avait pas entendu au banquet. Et après que quelqu'un eut proposé qu'à la Closerie, pour honorer un poète qui défendit toujours courageusement son Art, le lion de Belfort s'appelât désormais le lion de Paul Fort, on se sépara. Il faisait jour.

§

On a dignement célébré la mémoire de Verlaine. Il serait injuste de ne pas parler de Jean Moréas, qui aurait pris tant de plaisir à cette fête.

Moréas ne pensait qu'à la poésie et, comme il était très heureusement doué, il ne dédaignait pas de la mettre très souvent au service de son esprit. Nous avons ainsi, de lui, un certain nombre d'impromptus enjoués qui sont parfois de fines satires, parfois des madrigaux charmants.

Les **impromptus de Jean Moréas**, conservés par la tradition orale, méritent d'être fixés d'une manière plus durable. J'en ai recueillis quelques-uns, qu'il répétait volontiers.

SUR GABY

Portia, Titania, Perdita. Rosalinde,
Passent quand vous riez, Gaby, petite dinde.

SUR MADAME D. R. ES.

Anna, sur sa cavale écumante et fleurie,
Passe dans l'air glacé comme une Walkyrie.

SUR MAURICE CREMNITZ

Chantons Harmodius et ce Cremnitz encore,
Cremnitz semblable au feu, jeune et brillante aurore.

SUR JEANNE G.. H. T.

Ensemble et tour à tour Ophélie et Nérine,
C'est Jeannette G.. h. t., honneur de la marine.

SUR MARIE LAURENCIN

Qu'elle rie,
Et Marie
Laurencin,
L'or enceint
Dans ses belles
Prunelles.

ÉPITAPHE DE CHARLES DOURY

Pleurez, Barmaids, il a cessé de boire
Charles Doury, le grand honneur de Loire.

SUR LE CITOYEN RAPPOPORT

Qui donc est cestuy-ci ? C'est Rappoport l'ancien,
Bélitre d'athéiste et Carpocratien.

SUR BARAGNON

Baragnon, amant trop tendre,
A des ramages si doux,

Que même, aux bords du Méandre,
Un cygne en serait jaloux.

SUR LE MÊME

Baragnon, dégouttant d'épaisse soupe aux choux,
Médite d'effacer la gloire de Berchoux.

A UNE TRAGÉDIENNE

Madame, vous avez l'œil clair comme un beau ciel,
La gorge faite au tour, un nez substantiel
Malgré la lèvre mince et la bouche mignonne,
Mais vous avez le col d'une fière lionne.

SUR MAURICE MAINDRON

Est-il quelque fière Clorinde
Qui n'ait pas gémi sous ses lois ?
Djibouti, le Vachette et l'Inde
Tour à tour ont vu ses exploits.

SUR TROIS PERSONNES

Toulet, tel le hadji qui compte ses grains d'ambre,
Maindron le casque en tête et Laufer, fier sicambre...

A LA FILLE D'UNE TRAGÉDIENNE

Puisqu'il nous faut quitter l'espoir,
Charmante Jeanne, de te voir
Mêler en tes cheveux la feuille
Que ta mère cueille,
Qu'au moins la lyre chante un jour
Pour toi l'hyménée et l'amour.

SUR UNE DAME DONT L'AMANT N'ÉTAIT PAS BEAU

Sans dégoût, sans désirs, la valeureuse Alice
Descend avec B.....dans l'amoureuse lice.

SUR UNE DAME TRÈS PALE

Vous nous faites songer, admirable Clorinde,
Au lapin, au rat blanc et même au cochon d'Inde.

SUR RICCIOTTO CANUDO

L'infini dans les yeux, et plein de gravité,
Ricciotto Canudo boit l'Asti Spumanté.

SUR ROBERT FORT

Robert, qui de Vénus a l'âme tout emplie,
Donne un nouvel essor à la mélancolie.

SUR ANTOINE ALBALAT

Qu'entends-je ? C'est Gaubert qui crie à perdre haleine :
« Albalat ! Albalat ! Albalat !... Morne plaine !... »

SUR ERNEST LA JEUNESSE

Bois le Cinzano de Turin,
O La Jeunesse purpurin !

Moréas improvisa bien d'autres épigrammes, et certaines d'entre elles que l'on a publiées, il eût préféré qu'on les oubliât, parce que la forme n'y est point parfaite, comme dans celle-ci :

SUR ERNEST GAUBERT

Le bruit s'est répandu, imprécis, indirect,
Que le nommé Gaubert se nourrissait d'insectes.

D'autres fois il ne faisait qu'un vers.

SUR MANOLO

De don Caramuel Manolo suit la trace.

Une fois, il commença ainsi d'une voix forte :

Fernand Gregh...

Et l'on crut qu'il allait improviser une épigramme, mais ce n'était pas son dessein, car après quelques instants il ajouta :

Alcanter de Brahm...

avec la même emphase qu'il affectait pour déclamer ce nom magnifique :

Pedro Calderon de la Barca.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Amédée Boinet : *La Cathédrale de Bourges* ; Laurens. » »

Victor Nodez : *L'Eglise de Brou* ; Laurens. » »

Esotérisme

Emile Boirac : *L'Etude scientifique du Spiritisme* ; Henri Durville fils. » »

C. Bouglé : *Origines de la matière et de la vie* ; Henri Durville fils. 2 50

Pharasius : *Un coin du Voile* ; Leymarie. 4 50

Histoire

Roger Boutet de Monvel : *Les Anglais à Paris, 1800-1830* : Plon, 1 »

Eugène Defrance : *Catherine de Médicis* ; Mercure de France. 3 50

Hector Fleischmann : *Réquisitoires de Fouquier-Tinville* ; Fasquelle. 3 50

Marcel Navarre : *La Chambre introuvable* ; Bleud. » 60

Comte de Pimodan : *Le Comte F.-C. de Mercy-Argenteau, ambassadeur impérial à Paris sous Louis XV et sous Louis XVI* ; Plon. 7 50

Littérature

Basile Alexandri : *Lettres inédites à Edouard Grenier*, publiées avec une introduction par G. Gazier : Champion. » »

Aurel : *Le Couple, essai d'entente* ; Figuière. 3 50

René Bazin : *La Douce France* ; J. de Gigord. » »

Allen Burdett Thomas M. A : *Moore en France* : Champion. 3 50

Lord Byron : *Lettres*, traduites par Jean Delachaume ; Calmann-Lévy. 7 50

Henry Eon : *Paysages bretons ;* Figuière. » »
Emile Faguet : *Vie de Rousseau ;* Soc. française d'imprim. 3 50
Fléchier : *Œuvres choisies ;* Bloud. 1 20
Abbé E. Fleury : *Hippolyte La Morvonnais, sa vie, ses œuvres, ses idées ;* Champion. » »
Robert Gaschet : *Les Pastorales de Longus,* trad. par P.-L. Courrier, éd. critique ; Larose et Tenin. » »
Ph. Emmanuel Glaser : *Le Mouvement littéraire ;* Ollendorff. 3 50
H. Martineau : *Silhouettes ;* Dorbon aîné. » »
Charles Péguy : *Œuvres choisies, 1900-1910 ;* B. Grasset. 3 50
Robert Scheffer : *Plumes d'oies et plumes d'aigles ;* Pan. 2 50

Musique

L. Augé de Lassus : *La Trompette. Un demi-siècle de Musique de chambre ;* Delagrave. » »

Philosophie

P. Archambeau : *Renouvier ;* Bloud. » 60
Ph. Borrell : *B. Spinoza ;* Bloud. » 60
Bourdaloue : *Sermons du Carême de 1678 ;* Bloud. 1 20
J. Didier : *John Locke ;* Bloud. » 60
B. Jacob : *Lettres d'un Philosophe,* précédées de souvenirs, par C. Bougle ; Cornély. 3 50
A. Lafontaine : *Charles Fourier ;* Bloud. » 60
Louis : *Philon le Juif ;* Bloud. » »
A. Martaud : *Le Sionisme ;* Bloud. » 60

Poésie

G. Ardisson de Perdiguier : *Au fond de l'Escarcelle ;* Sansot. 3 50
Baronne Marie de Blonay : *La Moisson du Passé ;* Sansot. 3 50
Marguerite Burnat-Provins : *Cantique d'Eté ;* Sansot. 3 50
Ch. Théophile Féret : *Le Verger des Muses ;* Dumont. » »
Paul Feuillâtre : *Echo et Narcisse, Daphné ;* La Belle Edition. 5 »
Raymond Février : *Au Moyen-Age ;* Fischbacher. 3 50
Joachim Gasquet : *Le Paradis retrouvé ;* Grasset. 3 50
Hippolyte de la Morvonnais : *Œuvres choisies ;* Champion. 2 50
Ch. Lemercier ; *Paysages et Tableaux ;* Jouve. » »
Hélène Seguin : *Du soleil sur le toit ;* Bibliothèque du Temps présent. 3 50
Paul Sentenac : *Tout mon Cœur par les Chemins ;* Grasset. 3 50
Jean-Paul Tort : *La Veillée Solitaire ;* Figuière. 3 50

Psychologie

Dr Evariste Michel : *Chateaubriand, interprétation médico-psychologique ;* Perrin. 3 50

Publications d'Art

Fra Angelico de Fiesole : *L'œuvre du Maître ;* Hachette. 12 »
A. Boschot : *Carnet d'art ;* Bloud. 3 50
Roger Peyre : *Téniers ;* Laurens. 2 50

Questions militaires

Georges Bruni : *Impressions militaires ;* Grasset. 3 50

Roman

Julien Benda : *L'Ordination ;* Cahiers de la Quinzaine. » »
Alfred Bouchinet : *L'Amour qui dure ;* Conard. 3 50
Marcel Boulenger : *Mes relations ;* Dorbon aîné. 3 50
Gaston Chérau : *La Prison de Verre ;* Calmann-Lévy. 3 50
Capitaine Danrit : *Evasion d'Empereur ;* Flammarion. 3 50
D. J. Debouck : *Vies Agrestes ;* Bruxelles, Vromant. 1 »
Prosper Dor : *Odille ;* Sansot. 3 50
Louis Dorinat : *La Vie Blanche ;* Grasset. 3 50
M. A. Fleming : *Les Chaînes d'or,* trad. par Yorick, Bernard-Derosne ; Hachette. 1 »
Mary Floran : *En Secret !* Calmann-Lévy. 3 50
N. Francès : *Les Entravées ;* Bloud. 2 50
Urbain Gohier : *Un peu d'Idéal ;* Messein. 3 50
H. Caine : *La Ville éternelle ;* tr. de Chaboseau. Publicat. litt. 2 »

Paul Junka : *L'Aube de l'amour ;* Lemerre. 3 50
P. Labat : *C'est la Vie ;* Sansot. 3 50
Louis la Rose : *Les Vérités menteuses ;* Perrin. 3 50
Daniel Lesueur : *Une âme de vingt-ans ;* Lafitte. 3 50
Guy de Maupassant : *Œuvres choisies ;* Delagrave. » »
G. Maurière : *La Politique à Saint-Gengoulk ;* Juven. 3 50
J. Morian : *Une Passion ;* Grasset. 3 50
Capitaine Fabien Mongenot : *Mes Gibernes ;* Messein. 3 50
Louis Pergaud : *La Revanche du Corbeau, nouvelles histoires de bêtes ;* Mercure de France. 3 50
Michel Provins : *Celles qu'on brûle, celles qu'on envoie ;* Fasquelle. 3 50
Jules Romains : *Mort de Quelqu'un ;* Figuière. 3 50
Léon de Tinseau : *Le Finale de la Symphonie ;* Calmann-Lévy. 3 50
Pierre Ulric : *Parmi les jeunes ;* Grasset. 3 50
G. Valmont : *L'Aile de l'Amour ;* Calmann-Lévy. 3 50
Yolanda : *Le Chrysanthème rose ;* Colin. 3 50
P. Vigné d'Octon : *La Sueur du Burnous ;* « La Guerre Sociale ». » »
Emilie de Villers : *Les Ames de la mer ;* Figuière. 3 50
Humphry Ward : *Diane Mallory,* trad. par Mme P. Fliche ; Hachette. » »
Antoine Yvan : *L'Amie des Jeunes ;* Ollendorff. 3 50

Sciences

Baillaud, Léon Bertrand, L. Blaringhem : *De la Méthode dans les Sciences ;* Alcan. » »
E. Watmann : *La Probité scientifique de Haeckel ;* Bloud. » 60

Sociologie

Dr Henri Bouquet : *La Puériculture sociale ;* Bloud. 3 50
Calippe : *Les Tendances sociales des catholiques libéraux ;* Bloud. 3 »
Emile Faguet : *... et l'horreur des responsabilités ;* Grasset. 3 »
J. Fournier-Lefort ; *La Paix Universelle par le Tribunal d'Arbitrage de la Haye,* etc. Figuière. » »
Humbert de Gallier : *Les Mœurs et la Vie privée d'autrefois ;* Calmann-Lévy. 3 50
J. Guesde : *En garde !* J. Rouff. 3 50
H. Joly : *L'Italie contemporaine ;* Bloud. 3 50
P. Labrousse : *L'Idée de Patrie et la Patrie française ;* Fort-de-France, Impr. Deslandes. » »

Voyages

Clemenceau : *Notes de Voyages dans l'Amérique du Sud ;* Hachette. 3 50
Duc d'Orléans : *Chasses et Chasseurs arctiques ;* Plon. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Jean Charcot. — M. Georges Brandès et l'Allemagne. — Une lettre de M. Edouard Schiffmacher. — Au sujet de *la Vie de l'Humanité.* — Un manifeste : « Pour la Culture française ». — Société des Artistes Indépendants. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Jean Charcot.

27 mai 1911.

Monsieur,

Je sais qu'il est impossible de plaire à tout le monde, et, bien que je regrette de ne pas voir approuver ma dernière Expédition antarctique par le « Mercure de France », je me serais résigné à ses critiques si je n'avais pas constaté dans les quelques lignes parues dans cette publication à la date du 15 mai l'intention manifeste de dénigrer un effort purement patriotique et désintéressé en omettant volontairement de donner l'itiné-

raire exact du « Pourquoi-pas? ». Ce navire explora en effet les îles de l'Archipel de Palmer, les îles Biscoe (et non Bicoc), l'île Adélaïde, mais il découvrit également au sud de celle-ci plus de 120 milles de côtes nouvelles et atteignit, ce qui n'avait pas encore été fait, la Terre Alexandre Ier, dont l'hydrographie fut faite.

L'Expédition hiverna bien à l'île Pétermann, mais des raids furent faits également pendant cet hivernage dans l'intérieur de la Terre de Graham.

Au printemps, le « Pourquoi-pas ? » visita en effet les Shetlands, mais il descendit ensuite plus au sud qu'aucun autre navire dans cette région, termina l'hydrographie de la Terre Alexandre Ier, et au sud-ouest de celle-ci découvrit une Terre nouvelle. Il ne redescendit pas à la Terre Pierre Ier, mais remonta vers celle-ci pour redescendre ensuite et parcourir une région totalement inconnue jusqu'au 126e de longitude-ouest en suivant un itinéraire à trois et même quatre degrés plus au sud que les explorateurs précédents. Quant à la sagesse avec laquelle il revint à Puerta Arenas, je crains fort que cette sagesse eût paru un peu problématique à l'auteur de l'article qui aurait peut-être manifesté une certaine émotion en constatant que 2 tonnes d'eau par heure pénétraient dans l'intérieur du navire.

Je ne nie pas que j'eusse été fort heureux de pouvoir m'approcher du Pôle Sud, mais je nie formellement que mon intention était de gagner celui-ci, les articles que j'ai pu publier avant l'expédition le prouvent comme la route que j'ai choisie.

En ce qui concerne le nom que j'ai donné à mon navire, qu'il me suffise de vous faire remarquer que c'est celui que portèrent quatre de mes yachts nullement destinés à des expéditions ; il serait trop long de vous dire pourquoi je l'ai choisi.

Enfin, je me permets de vous faire savoir que la Royal Geographical Society de Londres vient, il y a quatre jours, de me décerner sa grande médaille d'or, ce qui, avec les félicitations de notre Académie des Sciences, répond à toutes les critiques.

Je serais en droit d'exiger la publication de cette lettre rectificative, je devrais peut-être même le faire pour mes camarades, mais comme je veux croire que votre bonne foi personnelle a été surprise, je vous laisse entièrement juge de la chose et continuerai très tranquillement à faire ce que je considère comme mon devoir de bon Français.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

J. CHARCOT.

§

M. Georges Brandès et l'Allemagne. — Nous avons reproduit, aux échos d'un de nos derniers numéros, deux lettres privées de M. Georges Brandès publiées dans un périodique allemand et qui ont valu au critique danois les foudres de la presse germanique. En cette occasion, l'Allemagne s'est montrée parfaitement ingrate, car nul plus que M. Georges Brandès n'a contribué à mettre en valeur la culture allemande, à étudier et à répandre dans le monde la littérature et la pensée de l'Allemagne moderne. C'est ce qu'il rappelle lui-même dans un article du *Courrier Européen* dont il n'est que juste de mettre les passages suivants sous les yeux de nos lecteurs :

Mes premiers voyages avaient eu pour but la France, et je devais certainement ma culture intellectuelle plus à la France qu'aucun autre pays hors de la Scandinavie; au moment où bien des écrivains du Nord ne voulaient voir dans les malheurs de la France que la preuve d'une décadence morale, je combattais avec acharnement cette manière de voir. Mais en même temps je voyais le danger que le Danemark courrait en s'isolant dans le nationalisme étroit et dans la haine de l'Allemagne. J'enseignais que rien n'était aussi essentiel pour mes compatriotes que la connaissance approfondie du nouvel empire allemand. Et je prêchais d'exemple.

Mes opinions libérales en politique et religion me rendaient la carrière universitaire impossible en Danemark. Désirant quitter le pays pour quelques années, je résolus de m'établir à Berlin, et j'y restai presque six ans (1877-1883). J'appris à écrire en allemand, je pris part à la vie littéraire et sociale de Berlin, je fus souvent au parlement entendre Bismarck et mes amis progressistes. Pendant plusieurs années j'ai été regardé presque comme appartenant à la littérature allemande, inutile de dire combien de fois je fus alors dénoncé dans le Nord comme transfuge ou même comme traître à la patrie. Ce fut longtemps article de foi dans le monde nationaliste du Danemark, que tout sentiment national me faisait défaut. Néanmoins je gardais beaucoup d'amis et d'adhérents dans mon pays. Quand, rappelé en Danemark, je dus quitter Berlin (1883), on m'y convia à un banquet, auquel plus d'une centaine d'hommes de lettres des plus estimés prirent part.

Pendant une longue suite d'années encore je restai lié avec les plus grands savants et littérateurs de l'Allemagne. Des hommes comme Paul Heyse, Friedrich Spielhagen, Berthold Auerbach, Wilhelm Scherer, Ludwig Geiger ont été ou sont encore mes amis. J'ai connu tous les hommes éminents de l'Allemagne de mon temps, depuis Mommsen et Gneist jusqu'à Hauptmann et Sudermann. J'ai eu la chance de pouvoir appeler l'attention des Allemands sur quelques-unes de leurs grandeurs encore presque inconnues comme sur le grand artiste — graveur, sculpteur, peintre — Max Klinger, que j'ai connu intimement depuis sa première jeunesse.

Le premier j'ai écrit un livre sur Lassalle; j'ai réuni mes impressions de Berlin du temps de Bismarck dans un gros volume, *Berlin*, qui n'est malheureusement pas traduit; j'ai derrière moi des volumes sur l'Ecole romantique allemande, et sur la jeune Allemagne des années 1830-1848; j'ai peu à peu écrit des essais sur presque tous les poètes et hommes de lettres allemands; cet hiver encore j'ai fait à Copenhague des conférences sur la littérature allemande moderne. Il n'y a peut-être pas hors de l'Allemagne un écrivain qui ait fait plus d'efforts pour répandre la connaissance de l'Allemagne actuelle. C'est donc assez singulier qu'il n'ait fallu qu'un petit arriviste belge avec deux lettres privées, faussement traduites, pour me faire insulter comme *mangeurs d'Allemands* par une vingtaine de journalistes, l'un plus ignorant que l'autre, qui ont rempli la grande patrie de leurs accusations.

Certes, ils ont toujours été les mêmes. J'apprends par les lettres imprimées de Nietzsche qu'au moment où il s'adressait à moi pour trouver l'appréciation que ses compatriotes lui refusaient, j'étais violemment attaqué dans différents journaux allemands.

Et M. Georges Brandès termine ainsi :

Pendant combien de temps encore des publicistes allemands conserveront-ils une attitude que les grands auteurs, poètes, artistes de l'Allemagne n'ont jamais eue, et que leurs plus grands hommes, ceux qui ont gagné à l'Allemagne les cœurs du monde entier, auraient rejetée et condamnée ?

§

Une lettre de M. Edouard Schiffmacher.

Paris, le 27 mai 1911.

Monsieur,

Le Courrier de la Presse vient de m'envoyer une coupure de votre numéro du 16 mai courant donnant les quelques lignes consacrées à notre revue *l'Analogie universelle* par votre collaborateur Jacques Brieu, à qui cependant cette revue n'avait point été adressée.

« Ces feuilles de Philosophie, déclare M. Brieu, contiennent entre autres choses, dans leur premier numéro, le commencement d'une étude d'Ed.

Schiffmacher (les Courbes divines dans la Création) et un petit article d'Emile Bruyère (la Spirale dans la Science et la Philosophie) qui sont visiblement inspirés de l'ouvrage de Paul Flambart — *la Chaîne des Harmonies— que ces auteurs ont oublié* de citer. »

Avant d'insulter, M. Brieu aurait pu consulter la collection des revues qui font échange avec le *Mercure*, et il aurait vu que, dans le n° des *Entretiens idéalistes* du 25 février 1910, avait paru un article de moi : *la Génération de Dieu*, qui donnait une des figures de mon article de l'Analogie et la synthèse de ma théorie.

Or, *la Chaîne des Harmonies* n'a paru que vers le 15 octobre suivant.

Nous avons eu si grande hâte de signaler à nos lecteurs l'ouvrage de M. Flambart que, dans notre second numéro, nous l'avons mentionné en six lignes parmi les *Livres reçus* et que, dans notre numéro suivant, notre collaborateur Ph. Macé lui a consacré toute *la première page* de *l'Analogie*.

Je compte sur votre courtoisie pour reproduire cette lettre dans votre prochain numéro.

Recevez, Monsieur, mes salutations.

EDOUARD SCHIFFMACHER,
« *Directeur de* » *l'Analogie universelle* ».

§

Au sujet de « La Vie de l'Humanité », M. Appy nous adresse la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

M. J. Brieu a fait dans le *Mercure de France* du 16 mai 1911 une critique du tome Ier de notre ouvrage : *la Vie de l'Humanité sur la Terre*. Mais il veut que nos définitions du critérium aient un sens contraire à celui que nous leur donnons, et nous lui répondons pour remettre les choses au point dans l'esprit des lecteurs du *Mercure*.

Nous prétendons que l'*évidence* est un critérium insuffisamment clair pour le plus grand nombre de personnes. M. Brieu ne semble pas s'inquiéter de ce détail. Il dit que l'*évidence* « c'est *l'esprit déclarant qu'il soit bien et juste* ». Ceci est très vrai, mais en s'appuyant sur cette définition on est tout de suite en présence de ceux qui voient juste et des autres qui voient de travers ou faussement.

Par exemple, lorsque Jésus affirme qu'il est fils de Dieu, il voit juste et bien parce que la chose est évidente pour lui ; mais aussitôt les Juifs protestent, car ce qui est évident pour le Christ ne l'est nullement pour eux.

Ces deux avis contraires ont encore leurs partisans respectifs aujourd'hui, et il ressort de ces deux affirmations opposées que ce qui est évident pour les uns ne l'est pas pour les autres.

Donc l'évidence ne peut servir de critérium qu'autant qu'elle est devenue un *Acquet pour l'entendement*, et elle a besoin d'être expliquée à ceux qui ne la reconnaissent pas, ce qui revient à dire que, pour la leur inculquer, il faut commencer par les initier aux sciences qui la démontrent. Or, si c'est là une besogne toujours longue et pénible pour les privilégiés, elle est surtout une tâche impossible pour la grande majorité.

C'est justement pour tourner cette grosse difficulté que nous choisissons un critérium qui s'impose au plus simple bon sens, le critérium du fait normal et régulier portant avec lui la vérité, c'est-à-dire l'évidence même révélée par le fait, en ajoutant que sept conditions sont nécessaires pour sa réalisation.

A cet exposé, M. Brieu nous accuse d'être en contradiction avec nous-même, et dit : A côté du fait normal et positif il y aurait donc un fait anormal et négatif ? — Oui il y a un fait anormal et négatif, nous le signalons à la page 7 de notre livre. C'est celui qui se produit de mille manières différentes et imprévues, celui que l'on appelle un accident, qui arrive parce qu'on a contrevenu à la loi du fait normal.

Quand un moteur a imprimé un, dix, cent, mille tours de roue à une machine, chaque tour est un fait normal, mais si la roue, au lieu de continuer à tourner, cesse son mouvement, tandis que le moteur continue son action, il se produit un fait anormal, et le phénomène ci-devant manifesté s'évanouit.

Il y a trois points que nous devons relever dans la critique de M. Brieu.

1° Le fait anormal existe, c'est l'accident, mais il meurt aussitôt qu'il s'est produit, tandis que le fait normal persiste et se répète aussi longtemps que la force qui l'engendre obéit à sa loi. Et s'il est vrai que tout ce qui a eu un commencement doive avoir une fin en ce monde, c'est-à-dire s'évanouir, selon M. Brieu, c'est que la loi et la force ne sont que pour un temps plus ou moins long. L'homme naît, se développe, grandit, atteint son apogée, s'use, vieillit et meurt, mais il obéit à sa nature. L'espèce humaine en fera de même, et quand elle aura rempli sa mission elle s'éteindra, mais alors le fait qui lui est propre sera complètement réalisé:

2° Le fait normal n'est pas seulement matériel, comme veut nous l'imputer M. Brieu; il est aussi bien moral que matériel, spirituel que physique, visible qu'invisible, public que privé, général que particulier, nous le disons à la page 164 de notre livre;

3° Nous ne nions pas l'évidence, nous disons seulement qu'elle est insuffisante, comme critérium de la vérité, pour le plus grand nombre, parce qu'elle ne tombe pas toujours sous les sens, et qu'elle n'est familière qu'aux spécialistes de chaque domaine, tandis que le fait normal et les sept conditions qui le produisent sont accessibles au moins affiné aussi bien qu'à la plus belle intelligence.

Pour le géomètre, par exemple, il est évident que, dans un triangle rectangle, le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés des deux autres côtés, mais pour le romancier ce n'est pas évident du tout, même s'il y croit.

Pour le chimiste il y a des choses évidentes, qui ne le sont plus pour le maçon.

Pour le financier il y a des évidences que le vulgaire ne saisit pas.

Et ainsi de suite pour toutes les autres sciences ou tous les arts.

Ce qui est évident pour moi, c'est que le fait normal remplit sept conditions, qu'il se réalise toujours de la même manière, que par conséquent il porte la vérité en soi, tandis que le fait anormal, l'accident, se produit de mille façons différentes, imprévues, et tombe toujours sous le coup de la fatalité qui l'anéantit.

Le fait anormal le plus retentissant à ce jour s'est manifesté le 21 mai dernier aux Moulineaux. Pendant que l'aviateur *Train* faisait un malheur et restait lui-même sur le carreau, son concurrent *Védrines*, qui avait opéré normalement, allait victorieusement à Madrid, où il s'arrêtait parce qu'il avait atteint son but, mais prêt à recommencer.

A l'évidence physique et métaphysique nous substituons les sept conditions du fait normal, avec lesquelles nous avons dessiné la figure symbolique placée en tête de notre ouvrage.

Chacune de ces sept conditions forme un élément du fait, et il les faut toutes pour que le fait se réalise. Si une seule manque, le fait ne se produit pas ou ne se termine pas, même s'il est commencé.

Ce sont ces sept éléments réunis, conjugués, que nous prenons comme critérium de la vérité dans tous les cas.

Dès qu'un travailleur de la plume ou du marteau veut y réfléchir un instant, il les perçoit bien. Ce sont : l'esprit, la loi, la force, la matière, le mouvement, l'espace, et le temps.

F. APPY.

§

Un manifeste : « Pour la culture française ». — M. Jean Richepin nous communique le texte officiel de ce manifeste qui est le point de départ d'une ligue pour la défense de la culture française. C'est par des brochures, des études, des enquêtes, des rapports, des conférences, que la ligue agira de façon permanente sur l'opinion publique en faveur des humanités compromises par les dernières réformes de l'enseignement :

A l'heure où, de toutes parts et dans tous les domaines, paraît s'affaiblir le sentiment des traditions françaises, un réveil de l'idéal national est plus que jamais nécessaire.

Quoi qu'on fasse, nos origines, notre langue, notre esprit nous rendent soli-

daires d'un passé qui va depuis les premiers temps de notre histoire jusqu'à nos jours.

On l'oublie systématiquement quand on s'expose à discréditer la culture classique et les humanités, sève profonde de la civilisation méditerranéenne et qui n'a pas encore donné toutes ses fleurs. Le génie de notre race se doit de conserver et d'accroître cette force créatrice, de la répandre généreusement sur le monde ; mais il ne le peut qu'à la condition de la puiser toujours dans ses racines mêmes.

Il n'y a nul désaccord entre la culture scientifique et les humanités qui, loin d'être une vaine école d'élégance, constituent la meilleure gymnastique et la plus sûre discipline de l'esprit.

Il n'y a non plus aucun antagonisme entre les humanités et la société moderne qui, pour ne pas tourner à la démagogie, exige une élite intellectuelle. La source la plus riche de cette élite est dans le peuple, pourvu qu'on retrouve le moyen de lui rendre les humanités accessibles.

C'est donc en dehors de tout esprit de parti qu'on peut se rallier à la cause des humanités.

Au surplus, ce n'est là qu'un épisode de ce grand mouvement de reviviscence nationale, qu'on sent frémir de toutes parts dans notre jeunesse et que révèlent ces vœux, ces désirs, ces espérances : sauvegarde, par la protection de nos églises, de l'idéalisme ou de l'art religieux ; maintien, par le souhait d'une autorité forte, de notre dignité nationale : goût de l'héroïsme et de la gloire, développé par le triomphe de récentes inventions françaises.

Il importe de rassembler toutes ces énergies éparses ; et le premier geste à faire pour cela est d'organiser la défense de la culture française par une action permanente et concertée, quoique sans aucune couleur ni visée politiques.

JEAN RICHEPIN.
Président du Comité de Direction.

COMITÉ D'HONNEUR. — MM. Emile Ollivier, Alfred Mézières, Comte d'Haussonville, Jules Claretie, Pierre Loti, Thureau-Dangin, Paul Bourget, Jules Lemaître, Comte de Mun, Gabriel Hanotaux, Henri Lavedan, Paul Deschanel, Paul Hervieu, Emile Faguet, Marquis de Vogüé, Edmond Rostand, Frédéric Masson, René Bazin, Etienne Lamy, Maurice Barrès, Maurice Donnay, Marquis de Ségur, Francis Charmes, Jean Richepin, Henri Poincaré, Eugène Brieux, Jean Aicard, René Doumic, Marcel Prévost, Henri de Régnier, Henry Roujon, Denys Cochin, de l'Académie française.

MM. Perrot, Senard, Schlumberger, Héron de Villefosse, Longnon, de Lasteyrie, Barth, Babelon, Omont, président, Léger, Valois, Chatelain, Haussoullier, Scheil, Prou, Joret, Dieulafoy, Thédenat, Cordier, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

MM. Jordan, Henri Poincaré, Emile Picard, Humbert, Léauté, Lecornu, Wolf, Grandidier, Bassot, Violle, Amagat, Gautier, président, Lemoine, Haller, Le Chatelier, Douvillé, Termier, Prillieux, Zeiller, Chauveau, Perrier, Muntz, Bouvier, Henneguy, Bouchard, Guyon, d'Arsonval, de Freycinet, Haton de La Goupillière, Carnot, Alfred Picard, Carpentier, de l'Académie des Sciences.

MM. Alfred Fouillée, J. Lachelier, d'Haussonville, H. Joly, A. Leroy-Beaulieu, Charles Benoist, de Franqueville, Bétolaud, Renoult, Morizot-Thibault, Emile Levasseur, Paul Leroy-Beaulieu, René Stourm, E. d'Eichtal, P. Beauregard, Colson, Rocquain, Chuquet, président, Fagniez, H. Welschinger, P. de la Gorce-Imbart de la Tour, Xavier Charmes, Louis Passy, Lefebure, Villey, Voisin, de l'Académie des Sciences morales et politiques.

MM. Jean-Paul Laurens, Detaille, Cormon, président, Dagnan-Bouveret, Lhermitte, Colin, Denys-Puech, Injalbert, Saint-Marceaux, Verlet, Pascal, Nénot, Moyaux, Girault, Saint-Saens, Massenet, Paladilhe, Th. Dubois, G. Fauré, Lafenestre, Guiffrey, Aynard, Richer, E. de Rothschild, J. Comte, de Selves, de l'Académie des Beaux-Arts.

COMITÉ DE DIRECTION. — Président : M. Jean Richepin, de l'Académie française.
Vice-présidents : MM. Paul Adam, André Beaunier, Alfred Capus, François de Curel, Francis de Croisset, André Hallays.
Secrétaires : MM. Henri Massis et Alfred de Tarde.
Trésorier : M. Anthème Fayard.
Membres : MM. Paul Acker, Albert Petit, Louis Bertrand, Abel Bonnard, Henry Bordeaux, Jacques Boulenger, Marcel Boulenger, René Boylesve, G. de Caillavet,

André Chaumeix, Francis Chevassu, Georges Deherme, Robert de Flers, André Gide, Fernand Gregh, Grosclaude, Abel Hermant, Pierre Louys, Louis Madelin, Paul Mariéton, Eugène Montfort, Charles Morice, Gabriel Mourey, Charles Péguy, Frédéric Plessis, professeur à la Sorbonne, André Rivoire.

La cotisation annuelle est facultative à partir d'un franc. Adresser les adhésions et les cotisations (mandats-poste, timbres) aux Secrétaires, 8, rue Drouot, Paris.

§

Société des Artistes indépendants. — Le Comité de la Société des Artistes inpépendants fait connaître que son Exposition du Quai d'Orsay (Pont de l'Alma) est prolongée jusqu'au 30 juin inclus.

Le retrait de Œuvres aura lieu les 1er et 2 juillet 1911.

§

Publications du « Mercure de France ».

LA REVANCHE DU CORBEAU. *Nouvelles Histoires de Bêtes*, par Louis Pergaud. Vol. in-18, 3.50. (19 ex. sur Hollande à 10 fr.).

CATHERINE DE MÉDICIS. *Ses Astrologues et ses Magiciens envoûteurs.* Documents inédits sur la diplomatie et les sciences occultes du XVIe siècle, par Eugène Defrance. Avec vingt illustrations. Vol. in-18. 3.50.

§

Le Sottisier universel.

On a d'abord vite compris que ces derniers (banquiers et marchands), pour employer l'expression de M. Etcheverry, soutenaient leurs clients un peu comme l'hameçon soutient le poisson, c'est-à-dire en les faisant enfoncer chaque jour davantage dans le déficit. — *Dix ans de crédit Agricole*, p. V, Publication du ministère de l'Agriculture.

... puis, reprenant sa place, il se tourne vers un compagnon de voyage et lui dit d'une voix rageuse : « Those damned Reporters. » (Aimez-vous les reporters ?) — *Le Journal*, 7 juin.

Le Centenaire de Boileau. — L'abbé Loyseau, curé d'Auteuil, qui demanda à Louis XIII un peu de terre sainte pour Molière... — *La Liberté*, 13 mars.

Par ce coup d'audace Ts'eu-hsi se trouvait de nouveau régente, avec un empereur âgé de cinq ans, débile et faible de volonté. — G. Lie-Sou : *Ts'eu-hsi, impératrice des Boxers*, p. 130.

Elle fera une sensationnelle rentrée sur la scène de l'Opéra dans une troïka attelée de trois chevaux. — *Le Cri de Paris*, 4 juin.

N° 15. Turqueries : Trois panneaux montés en paravent... un décor de draperies, d'aigle écrasant sous ses dents un serpent. — *Catalogue de la vente Decourcelle*, 29 mai.

MERCVRE

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

ANTISEPTIQUE AU CRYSTOL

CRYSTOL
TOILETTE

à l'usage des dames
soucieuses de leur santé.

Phie TRAPENARD, 35, rue des Dames, Paris

SIROP DE RAIFORT IODÉ
DE GRIMAULT & Cie
Dépuratif par excellence
POUR LES ENFANTS
POUR LES ADULTES

Dans toutes les Pharmacies.
SIROP DE RAIFORT IODÉ
DE GRIMAULT & Cie
VENTE EN GROS
8, Rue Vivienne, PARIS.

APIOLINE
CHAPOTEAUT

DOULEURS PÉRIODIQUES
IRRÉGULARITÉS
PROMPTEMENT
SUPPRIMÉES

Dans toutes les Pharmacies.
En gros, à Paris,
8, rue Vivienne.

SANTÉ
RÉGULARITÉ

Écrivez à T. LEROY,
96, Rue d'Amsterdam, Paris,
Vous recevrez Gratis et Franco
une Boîte Echantillon des

VÉRITABLES
GRAINS de SANTÉ
du Dr FRANCK

Le Remède Séculaire
DE LA
CONSTIPATION

Le plus efficace, le moins cher
de tous les autres produits similaires.
La Boîte de 50 Grains... 1'50
La Boîte de 105 Grains... 3 fr.
DANS TOUTES PHARMACIES.

AIX-LES-BAINS

LE MIRABEAU
d'Aix-les-Bains ouvrira
cette année le 15 Avril

SAISON
du 15 Avril à fin Septembre

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI

Ouvrages sur Richard WAGNER

A. POCHHAMMER

L'Anneau du Nibelung

de

RICHARD WAGNER

Analyse Dramatique et Musicale

Traduit de l'Allemand par **J. CHANTAVOINE**

Un volume in-16..... 2 5

H. LICHTENBERGER

Professeur adjoint à l'Université de Paris

RICHARD WAGNER

Poète et Penseur

5e ÉDITION REVUE

Un volume in-8 de la *Bibliothèque de Philosophie Contemporain*
(Couronné par l'Académie française)..... 10

H. LICHTENBERGER

WAGNER

Un volume in-8 écu de la Collection " *Les Maîtres de la Musique*
3e édition..... 3 5

Bibliothèque du CURIEUX, 4, rue de Furstenberg, PARIS

Dernières publications :

Les Chroniques libertines (Tome III)

LES AMOURS DE LA REINE MARGOT

Par Jean HERVEZ

e Divorce satyrique. — La Ruelle mal assortie. — Historiettes de Tallemant des Réaux.
ol. in-8 carré de 320 pages, papier vergé, 10 hors texte..... 6 fr.
Couverture artistique

Les Maîtres de l'Amour — (3e Série - IV).

'ŒUVRE LIBERTINE DE L'ABBÉ DE VOISENON

Introduction et Notes de **B. de VILLENEUVE**

s Heures de Cythère. — **Les Exercices de Dévotion de M. Henri Roch**, etc.
vrage contient les meilleurs contes et les plus rares du célèbre abbé.
n vol. in-8 carré de 320 pages, papier alfa ..... 7 fr. 50

Le Coffret du Bibliophile — (2e série - VI)

LE JOUJOU DES DEMOISELLES

ouveaux choix de poésies à l'usage du beau sexe libertin (1755) suivi du «Calembourg en action »
des Annales secrètes des chevalières de l'Opéra (1789).
Un vol. in-18 carré, sur papier d'Arches, sous étui..... 6 fr.

Catalogue et prospectus franco sur demande

ATALOGUE de LIVRES CURIEUX

ENVOYÉ GRATIS
SUR DEMANDE
LIBRAIRIE VIVIENNE
12, Rue Vivienne, PARIS (Bourse).

LA BALANCE

(Viessy)

Revue Russe de Littérature et d'Art

1911. — NEUVIÈME ANNÉE

oèmes. Nouvelles, Romans. Essais inédits sur la littérature, les arts et les sciences.
ptes rendus sur les livres nouveaux paraissant soit en langue russe, soit en toute
e langue. " **La Balance** " annotera tous les livres nouveaux qui lui seront trans-
en quelque langue qu'ils soient. " **La Balance** " paraît chaque mois en livraisons
grand format avec dessins (noirs et en couleurs) et culs-de-lampe des meilleurs
tes russes et étrangers. Prix d'abonnement pour l'Union postale — 18 fr. par an.

Directeur : SERGE POLIAKOFF.

Bureaux : Moscou, Place du Théâtre, Métropole, 23

DEMANDEZ LE CATALOGUE COMPLET
des Éditions
DU
MERCVRE DE FRANCE

CHEMIN DE FER DU NORD

STATIONS BALNÉAIRES ET THERMALES

Du jeudi précédant les Rameaux au 31 octobre, toutes les gares du chemin de fer du Nord délivrent les billets à *prix réduits* ci-après :

Billets de saison pour familles, valables 33 jours ;

Billets hebdomadaires et carnets valables 5 jours, du vendredi au mardi et de l'avant-veille au surlendemain des fêtes légales ;

Cartes d'abonnement valables 33 jours, réduction de 33 0/0 sur les abonnements ordinaires d'un mois ;

Billets d'excursion de 2e et 3e classes des dimanches et jours de fêtes légales, à destination des stations balnéaires seulement.

UN JOUR A LA MER

Tous les dimanches, de juin à septembre, mise en marche de trains de plaisir *à marche rapide* et à *prix très réduits* en 2e et 3e classes ; *aller et retour dans la même journée*, à destination des plages du réseau du Nord.

Les billets délivrés pour ces trains comportent, *pour les familles*, des réductions de 5 à 25 0/0.

Enlèvement et livraison des bagages à domicile

A certaines dates, la Compagnie du Nord se charge *gratuitement* de l'enlèvement et de la livraison des bagages à domicile dans Paris pour les voyageurs se rendant sur une des plages de son réseau ou en revenant.

(Pour plus amples renseignements, consulter les affiches).

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce e l'Industrie en France.

SOCIÉTÉ ANONYME — CAPITAL **400** MILLI

Siège social : 54 et 56, rue de Provence.

Succursale-Opéra : 1, Rue Halévy. —

Succursale : 134, rue Réaumur (Place de la Bou à PARIS

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à éché fixe. Taux des dépôts : de 1 an à 2 ans 2 0/0 ; de 4 à 5 ans 3 0/0 ; net d'impôt et de timbre. — **Ord de bourse** (France et étranger) ; **Souscripti sans frais** ; — **Vente aux guichets de vale livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Ol bons à lots, etc.) ; — **Escompte et encaissem d'Effets de commerce et de Coupons** Fra et Etrangers ; — **Mise en règle et garde de tit — Avances sur titres** ; — **Garantie contr remboursement au pair et les risques de r vérification des tirages** ; — **Virements et C ques** sur la France et l'étranger ; — **Lettres et lets de crédit circulaires** ; — **Change de M naies étrangères.** — **Assurances** (Vie, Incen Accidents), etc.

SERVICE DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis **5 fr.** par mois ; tarif déc sant en proportion de la durée et de la dimension

91 succursales, agences et bureaux à Paris et dan Banlieue ; 794 agences en province : 3 agences à l'Et ger : (Londres, 53, Old Broad Street.— Bureau à V End, 65, 67, Regent Street) et St-Sébastien (Espag correspondants sur toutes les places de Franc de l'Etranger.

CORRESPONDANT EN BELGIQUE ET HOLLAN Société Française de Banque et de Dépô

Bruxelles, 70, Rue Royale.

Anvers, 74, Place de Meir. — *Ostende*, 21, av. Léop

Rotterdam, 103, Leuvehaven..

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

Hôtel : R. St-Dominique, 5. Cce : 1.129m. M. à pr. : **300.000** fr. ; 2e Maison de Rappt **Bd ST-GERMAIN, 236,** et r. Gribeau val, **5.** Cce : 683m. Rev. br. : 30.650 fr. **M. à pr. : 300.000** fr. ; 3e Maison de Rappt **R. DE PROVENCE, 33.** Cce : 267 m. Rev. : 10.000 fr. **M. à pr. : 120.000** fr. A adj. Ch. not., 20 juin. S'adr. Mes DUHAU et FAY, 11, r. St-Florentin.

Maison Imp. Mt Tonnerre, 6, (R. Vaugirard, 127) 230 m. Rev. 4.500 fr. net. **M. à p. : 40.000 fr.** Adj. Ch. not., 27 juin. Me THÉRET, not., 24, boul. St-Denis.

MONS 25 et 27, r. **Chalgny,** 1.124m. R.b **20.702** fr. **M. à pr. : 175.000** f. Bd **Richard-Lenoir,** 21, Cce : 148m, r.b. **3.200** f. M. à p. **30.000** f. Adj. Ch. not., 4 juillet. Me F. DELAPALME, 250, boul. Saint-Germain.

MONTROUGE 3 proptes : 1° Grande-Rue, 35, 37 ; 2° Gde-Rue, 39, 41 ; 3° Gde-Rue, 14. Cces 954 m., 1940 m., 2305 m. Rev. 4.677, 7.600, 2.405 fr. **M. à p. : 70.000, 130.000** et **50.000** fr. **Billancourt,** 3 pavill. r. Rieux, 6, 8 et 10. Rev. 530, 731, 731 fr. **M. à p. : 7.000, 10.000** et **10.000** fr. Adj. Ch. not., Paris, 20 juin. S'ad. Mes KASTLER et A. GUARDIN, 43, r. Richelieu.

2 Maisons à Paris **R. St-FERDINAND, 20.** Cce : 535 m. R. b. : 20.507 fr. **M. à p. : 200.000** fr.

Rue des **ACACIAS 39.** Cce : 728 m. R. b. : 11.637 fr. **M. à p. : 110.000** fr. A adj. Ch. not., 20 juin. Me BOSSY, not., 11, r. des Pyramides.

FERMES 6 kil. GARE **LIZY** (S.-et-M.), 1 h. de Paris. 123 hect. Rev. net imp. 6.195 fr. **M. à p. : 100.000** fr. ; 62 hect. Rev. net imp. 3.149 fr. **Mise à p. : 50.000** fr. A adj. le 25 juin 1911, ét. Me LEDARQUE, not. Lizy.

Ville de Paris (Terrains du Champ de M A adjer, Ch. des Not., Paris, 20 juin 1911.

TERRAIN Av. de La Bourdonnais. 254 m à prix : **360** fr. le m. S'ad. Mes M DE LA QUÉRANTONNAIS et DELORME, rue Auber, 11.

PROPRIÉTÉ à **Neuilly-s-Seine,** bd. d'A son, 4. Cce 1.750m. **M. à prix : 250.00** A adjer Ch. not., Paris, 27 juin 1911. S'adr. Me Du not., 32, r. des Mathurins.

Maison à Paris **RUE DE BASSANO** 8 (16e) Cont. 18 Rev. br. 13.90 **M. à prix. : 190.000 fr.** A adj. Ch. not., 20 Me HOUDART, not., 69, Bd. Haussmann.

MON (4e) **RUE de l'AVE-MARIA** 6. Rev. br. 4.7 **M. à pr. : 45.** Adj. Ch. not. Paris, 27 juin. Me DAUCHEZ, not q. Tournelle.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le 5 juillet à 2 heures.

MAISON A PARIS

RUE SAINT-HONORÉ, N° 75

Contenance superficielle **MÈTRES** centième viron.

Mise à prix..... 120.00

Prêt du Crédit Foncier. — S'adress Mes BRILLATZ, BARBU et DELORME, avoués à Paris à Mes PHILIPPOT et GASTALDI, notaires à Paris.

2 MAISONS à Paris, passage d'Hier, 2 (av. de Clichy), Cce 302 m. R. 10.830 fr. A adj. en 1 lot, ét. Me PETIT, not. à Lev Perret, le 22 juin 1911, 1 h. **M. à p. : 70.000**

BULLETIN FINANCIER

La situation du marché financier n'est pas encore telle qu'on peut la désirer. Elle marque cependant une amélioration sensible.

A l'extérieur, tout est calme, et si, de-ci de-là, il y a quelques difficultés, elles sont normales et arrangeables. Les troupes françaises sont entrées à Fez et le général Moinier est en train de pacifier le Maroc à l'aide de quelques exemples salutaires. L'Europe nous observe d'un œil plus ou moins jaloux, mais elle nous laisse agir. L'Espagne paraît assez contrariée de notre action. Il y a eu même à la Chambre espagnole un important débat sur ce sujet. On y a parlé d'un traité secret entre la France et l'Espagne, M. Canalejas ne l'a pas nié, déclarant toutefois ne pouvoir rien dire. Du reste, a-t-il ajouté, de nouvelles négociations sont entamées avec la France.

A l'intérieur, la question des délimitations crée au ministère Monis des embarras qui pourraient bien entraîner sa chute. D'autre part, le monde financier déplore la mort de M. Rouvier, dont on aimait la compréhension et la sagesse.

Quoi qu'il en soit, nous trouvons la rente française à 96,10, l'Extérieure espagnole à 97,10, le Turc unifié à 93,15. Les fonds russes bénéficient de nouveaux progrès : le Consolidé 4 o/o à 98,40, le 4 1/2 1909 à 103,47, le 5 o/o 1906 à 104,50.

Les établissements financiers sont toujours recherchés : le Crédit foncier cote 829, le Crédit Lyonnais 1510, le Crédit Mobilier 724, le Comptoir d'Escompte 952, la Société Générale 987, la Banque de Paris et des Pays-Bas 1840, la Banque française 336.

Nos chemins de fer sont en meilleure posture : le Lyon à 1.185, l'Est à 885, le Nord à 1.660, l'Orléans à 1.240, le Midi à 1.049.

Disons, à ce sujet, qu'il nous est venu d'Amérique une nouvelle valeur de chemin de fer. Elle porte ce nom à coucher dehors d'*Atchison Topeka* et elle a fait son entrée en bourse le 2 juin avec beaucoup de tambours et de trompettes. Elle a été précédée, comme suisses, de M. Kuenzt et Mignon. Hâtons-nous d'ajouter, pour expliquer tout ce bruit un peu carnavalesque, que c'est la Banque de M. Pierpont Morgan qui patronne cette valeur. On a évidemment voulu remercier l'illustre philanthrope de nous avoir rendu le chef de Saint-Martin de Soudeilles. Mais si l'Atchison peut intéresser quelques spéculateurs, je doute qu'elle devienne jamais populaire.

Il est toujours question d'assez nombreuses et importantes affaires, de l'Emprunt Grec, d'un emprunt Brésilien, du sempiternel emprunt Turc, etc. Nous les verrons probablement se réaliser bientôt à tour de rôle.

En attendant, le Crédit Mobilier Français met en souscription publique 35.000 obligations privilégiées 4 o/o de la Compagnie Française pour la construction et l'exploitation d'un chemin de fer du Nord du Portugal, d'Espinho-Aveiro jusqu'à Vizeu.

J'avoue que j'ai « ticqué » en voyant qu'il s'agissait d'une affaire portugaise. Le Portugal ne m'inspire que demi-confiance. Mais je me rassure puisque c'est le Crédit Mobilier qui protège l'affaire. Tout le monde connaît la prudence de son directeur, M. de Lapisse. D'ailleurs, cette affaire se présente avec des garanties sérieuses.

Ces obligations privilégiées jouissent non seulement d'un droit d'antériorité sur toutes celles déjà émises et sur tout l'actif de la Compagnie, mais encore d'une garantie kilométrique octroyée par le gouvernement portugais, aux termes de divers décrets.

Un contrat de construction a été passé avec un entrepreneur français, qui s'est engagé à construire à forfait les 80 kilomètres restant, en donnant une caution en espèces jusqu'à la réception définitive des travaux par le gouvernement portugais.

Ces obligations de 500 francs, remboursables en soixante-dix ans, sont émises à 405 francs et rapportent 20 francs nets de tous impôts, payables par semestre, les 1er juin et 1er décembre.

Au taux d'émission, le placement ressort à 4,94 o/o net, sans tenir compte de la prime de remboursement.

On verse 100 francs en souscrivant, et le surplus à la répartition, le 25 juin.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages

et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Peinture, Sculpture
Philosophie, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliographie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Gustave Kahn.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

France		Étranger	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.